

Rémi Guevara

**3 mots,
c'est à vous**

*

Nouvelles sous contraintes

Volume 2

www.plelg.fr

Tous droits réservés - 2022 - Rémi Guevara

Oeuvre déposée à la SGDL.

La petite librairie en ligne gratuite - www.plelg.fr

Préface

Chère lectrice, cher lecteur,

Je vous propose ici de participer à l'écriture de nouvelles sous contraintes.

Si l'expérience vous tente, il vous suffit de me fournir trois mots, dont l'un au moins, si possible, devra concerner un être animé, humain, animal, extraterrestre... réel, fictif... *whatever*. Trois mots ou noms ou expressions : il va de soi que "Georges Perec" et "petit chaperon rouge" compteraient chacun pour un mot. Le choix de ces mots pourra être personnel et réfléchi, ou tout simplement spontané et laissé au hasard qui vous ferait opter pour tout autre chose quelques instants plus tard. Pour votre proposition, utilisez l'onglet "Ecrire au libraire".

Ces trois mots formeront la contrainte pour l'écriture de la nouvelle. Cela me prendra sans doute un certain temps, le temps que je m'approprie vos mots, que quelque chose prenne forme autour d'eux et que je décide de m'y consacrer. Le traitement qui en sera fait vous surprendra peut-être.

Comme exemple de ce que cela peut donner, vous trouverez dans ce recueil, suite du volume 1, vingt-cinq autres nouvelles composées selon ce principe.

En option (soyons fous !), pourquoi ne pas vous-même écrire un texte à partir des mots des autres ? Alors, l'expérience ne serait plus seulement participative mais interactive !

Et enrichirait le prochain recueil !

Sommaire (en construction) :

- Entre le marteau et l'enclume (whisky, torture, Tourgueniev), p. 5
- La colle (WALL-E, abeille, limace), p. 14
- Kontadenn a miz dû - Conte du mois noir (Kerglentin, Ankou, dame blanche), p. 23
- Une autre vie (Pomor, Vickers, appertisation), p. 29
- Pour mieux te manger (montagne, lacs, animaux), p. 36
- Bella (parfum, sépulture, chat), p. 42
- Hamlet à Chicago (pizzicato, embryo, Gertrude), p. 48
- Noël 1879 (débâcle, (A)aurora, fièvre), p. 62
- A la russe ! (Ummites, bleu de Nîmes, vibration), p. 68
- La persistance de la mémoire (impermanence, infini, camembert), p. 80
- La mort n'est pas une fin (Greenway, Churchill, potiron), p. 87
- La poupée (Octavie, porcelaine, amiral), p. 96
- Ne croque pas la pomme (lièvre, opera, dentifrice), p. 105
- Le symbole (cochonnerie, monumental/e/aux, colonisateur/trice), p. 113
- Eternity (debt, home, eternity), p. 123
- Eternity V.F. (dette, maison, éternité), p. 134
- Fragment d'un journal intime (catogan, popeline, colibri) p. 146
- Le distributeur d'histoires courtes (ribambelle, choc, balcon), p. 152
- Le chien de l'année (chien, tableau, ketchup), p. 162
- Les mathématiques au secours de la justice (Henri Poincaré, cithare, vermine), p. 169
- La joie de vivre (joie, croquettes, rouge-gorge), p. 178
- The last symphony (Arnold Bax, serendipity, gazebo), p. 186
- La dernière symphonie (traduction de la nouvelle précédente), p. 200
- Ahimsâ (riz, papier peint, tongs), p. 216
- My lunch with Mathilde* (récentistes, volcan, Pompon), p. 235

Entre le marteau et l'enclume

“Whisky, torture, Tourgueniev.”

Haruki M.



J'étais en train de préparer mes cours pour les Seconde. Plutôt que de parler de l'esclavage et de son abolition, j'avais trouvé plus original d'étudier le servage en Russie. Comment l'illustrer ? Mon propos n'était pas celui d'un professeur d'histoire, mais de lettres. Je voulais montrer comment un essai, un roman, avaient le pouvoir d'influencer profondément les moeurs et les décisions politiques. Outre deux ou trois extraits des *Ames mortes* de Gogol, je cherchais mon bonheur parmi les *Récits d'un chasseur* de Tourgueniev, qui ont tant fait pour préparer les esprits à désirer l'abolition du servage et affermir le tsar Alexandre II dans ce projet. Laquelle de ces nouvelles choisir ? *Le Putois* ? *Le Loup-garou* ? *Iermolaï et la Meunière* ? Non, pas ce dernier... Trop leste.

Mon épouse passa une tête échauffée et échevelée par la porte de mon bureau.

— S.A.S., je n'ai pas eu le temps d'aller chez le caviste. Il n'y a que du blanc, ça n'ira pas ! Va chercher deux ou trois bouteilles de Bordeaux.

Je pestai in petto. C'était bien d'elle : tout préparer au dernier moment ! Mais comme c'était toujours elle qui faisait tout, je refermai mon stylo, mon ordinateur et mon Tourgueniev, échangeai mes babouches pour des chaussures, et enfilai mon Barbour. Il pleuvait. Elle me tendit son porte-monnaie et rajouta :

— Tu achèteras aussi du whisky pour l'apéritif, Quentin ne boit que ça.

*

Cela n'allait pas. Pas du tout. J'étais couché dans une grande chambre blanche. Que je ne reconnaissais pas. A côté de mon lit, il y en avait un autre. Occupé. Je ne voyais que des cheveux gris qui dépassaient d'un drap blanc. Je voulus me lever, mais la douleur m'arracha un cri. La chambre se mit à tourner. Je perdis connaissance.

*

— Ça y est, il se réveille ! Pouls normal... Pas de fièvre... Mais ne l'agitez pas, hein ? Vous avez dix minutes, pas plus.

Au pied du lit, il y avait une jeune femme en blouse blanche entourée de deux hommes en uniforme bleu marine. Des képis. Des gendarmes, un jeune et un vieux.

— Ça va, Monsieur ? s'enquit le plus jeune d'une voix engageante.

— Etat-civil, aboya le plus âgé en sortant un calepin.

— Ramadan...

— Etat-civil ! Le ramadan ne vous empêche pas de répondre à mes questions.

— C'est ce que je vous dis : Ramadan, S.A.S.

— C'est quoi ça, S.A.S. ? raboya le vieux.

— Son Altesse Sérénissime ? s'ébaudit le jeune.

— Non, non... Ce sont les initiales de mes prénoms : Saïd Auguste Sésostris.

— Bon, je vous laisse. Dix minutes ! avertit l'infirmière en quittant la chambre.

— Saïd, Auguste... et Sésostris, énonça le vieux en écrivant laborieusement dans son calepin. Bien que ce dernier prénom ne soit pas réglementaire !

— C'est le nom d'un pharaon égyptien, l'informa le jeune.

Je le regardai d'un oeil appréciatif. Il n'y a pas beaucoup de jeunes, ni de gendarmes, ni a fortiori de jeunes gendarmes qui connaissent un tant soit peu l'antiquité égyptienne. Pour Auguste, ce n'est pas le nom de l'empereur romain, mais le prénom de Mariette. Mon trisaïeul était son raïs, et son fils celui de Maspero. Quant à mon grand-père, il travaillait pour Christiane Desroches Noblecourt ; c'est elle qui l'incita à émigrer en France avec sa famille à la fin des années soixante et qui le fit entrer au Louvre.

— Alors, comme nationalité, c'est égyptienne ?

— Non, non ! Française !

— Vos papiers !

— Je suis désolé... Je ne sais pas où ils sont.

Je portais une sorte de chemise de nuit en tissu léger, on aurait dit de la cellulose. Où étaient passés mes vêtements ? Je me souvins : je n'avais pas pris mes papiers en sortant. Je n'avais pas plus de quelques centaines de mètres à marcher pour aller... Où ça, déjà ? Pas loin, sans doute. Je n'avais même pas pris mon téléphone.

— Profession ?

— Enseignant.

— Qu'est-ce que vous enseignez ?

— Les lettres classiques. Français, latin, grec, si vous préférez. J'anime aussi un atelier d'apprentissage des hiéroglyphes.

Le jeune me regardait d'un oeil admiratif et le vieux de travers.

— Bon... Revenons à nos moutons. Pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est passé hier soir ?

— Hier soir ? J'aimerais bien m'en souvenir... Mais d'abord, où suis-je ?

— Permettez, c'est moi qui pose les questions, ici !

— Mais il faut prévenir... Qui fallait-il prévenir ? Mon avocat ? Je n'étais pas au poste ! A l'hôpital, plutôt. Mais que m'était-il donc arrivé ? Il fallait prévenir... Mon épouse, prévenez mon épouse !

— Bien sûr, Monsieur, acquiesça le jeune. Nous allons le faire... Mais il nous faut votre adresse.

— Mon adresse... Ça me revenait... 50, rue de Douai.

— A Cambrai ?

— Ne dites pas de bêtises ! A Paris !

— A Paris ?

— Evidemment. Mais où suis-je, à la fin ?

— A Cambrai.

— A l'hôpital de Cambrai ?

— Mais oui. C'est nous qui vous avons trouvé, en faisant notre ronde cette nuit, devant le Furet.

— Le furet ? J'imaginai une clairière où un petit mustélidé à la bouille blanche et noire m'examinait avec curiosité de ses yeux vifs.

— Le Furet du nord ! La librairie, quoi ! Alors, vous n'habitez pas Cambrai ?

— Petit, tais-toi ! Laisse parler le monsieur.

Je fis un énorme effort. Comment faire pour retrouver la mémoire ? Ce n'était pas un trou, comme on dit, mais un mur, très haut, très épais, qui se dressait entre ce matin et hier. Ah, hier ! C'était cela. Il fallait que je reprenne la journée d'hier depuis le matin... Voyons... Le matin, j'avais eu cours à Jacques Decour avec mes Prépa... De dix heures à midi... Puis, j'avais déjeuné... Où ça ? Ah oui ! Au Coucou, avec Michel. Ce que j'ai mangé... Heu... Passons, ce n'est pas important. Puis... il y a eu... un conseil de classe. C'était celui des Terminale L, où j'enseigne le latin et le grec. Enfin, pour le grec, il y a un regroupement avec les Terminale de Chaptal, tellement ils sont peu nombreux à en faire. Après ? Après, je suis rentré chez moi, et j'ai commencé à préparer mon cours sur le thème imposé de la littérature d'idées depuis le dix-neuvième siècle. Pour mes Seconde. Et... et...

— Et alors ? Que s'est-il passé ensuite ? Vous êtes forcément ressorti.

— Ressorti ? Oui, sans doute. Mais pour aller où ? Je me souviens que Lise est venue me demander quelque chose... Elle a parlé... de vin, je crois, et de Quentin.

— Quentin ? Saint-Quentin ? Vous deviez aller à Saint-Quentin ? On se rapproche ! Le petit jubilait.

— Laisse donc parler le monsieur !

— Quentin, c'est un de nos amis. Il vient souvent dîner. Mais oui, c'est ça ! Nous avions des amis à dîner hier soir et ma femme est venue me demander de descendre chez le caviste pour acheter du vin... et du whisky pour Quentin, qui ne boit que ça à l'apéritif.

— Vous voyez, vous êtes donc ressorti. Pour aller chez le caviste. C'est loin de chez vous ?

— Non. A peine trois cents mètres... Si je suis allé au plus près, au Nicolas de la rue Lepic.

— Vous souvenez-vous de quoi vos agresseurs avaient l'air ?

— Mes agresseurs ???

— Vu l'état dans lequel on vous a trouvé... Un oeil au beurre noir, la lèvre éclatée... Des ecchymoses sur les bras... Et cette blessure à l'arme blanche au bas-ventre ! Vous ne vous êtes tout de même pas fait ça tout seul !

— Vous a-t-on torturé à Paris ou à Cambrai ?

— Ou ailleurs, encore, chef. On ne peut rien exclure.

Une blessure à l'arme blanche au bas-ventre ! C'est donc ça qui me faisait si mal quand je bougeais, quand j'essayais de me redresser... Je tâtai l'endroit. Une épaisse compresse le recouvrait, maintenue par des sparadraps. On avait dû recoudre. Je commençais à comprendre que j'avais échappé à quelque chose de très grave. Il fallait que je me souvienne. Voyons... Je refis mentalement le trajet pour aller au Nicolas de la rue Lepic. Je sors de chez moi, je tourne le coin de la rue, je prends la rue de Bruxelles et je traverse la place Blanche. Il doit être à peu près six heures et demie, il fait nuit. Le coin n'est pas très sûr, c'est vrai... Ça ne s'anime vraiment qu'à partir de dix heures. Je contourne le terminus des bus... Je longe le terre-plein central du boulevard de Clichy, on l'appelle maintenant la Promenade Jacques Canetti, le créateur du théâtre des Trois Baudets, et, en passant, le frère d'Elias Canetti. Il me semble... oui, il me semble qu'il y a un attroupement au milieu des arbres et des éclats de voix. D'habitude, je fais attention, je marche à l'ombre, comme on dit. Mais là...

— Là...

— Je me suis approché. Quelqu'un... quelqu'un appelait au secours. Je me mets à courir : ils sont trois à rouer de coups de pieds un homme étendu par terre.

— A quoi ressemblaient-ils ?

— Je voyais mal. Assez jeunes, il me semble, des bottes, des blousons de cuir... Je me suis dit : des skinheads ! En m'entendant arriver, ils se sont avancés vers moi.

— Et alors ?

— Alors, je... Je ne me souviens plus. Désolé.

— Pas la peine d'en savoir plus, chef. C'est une agression raciste. Ils ont dû vous rouer de coups, vous aussi. Et vous avez perdu conscience.

— Mais comment tu expliques l'estafilade au ventre, petit ? Et qu'on l'ait retrouvé ici, à Cambrai ?

— Ils l'ont embarqué, c'est sûr. Peut-être avec l'autre type, sans doute un Noir ou un Maghrébin... Ils devaient avoir une camionnette... C'est plus discret pour la torture.

— Et il serait où, cet autre type ?

— Peut-être pas loin... Il faut lancer un mandat de recherche, mon adjudant.

— Je ne sais pas... Tu vas un peu vite, petit.

— Bon, les dix minutes sont largement écoulées. Il faut le laisser se reposer.

C'était l'infirmière qui revenait.

— Nous partons. Nous reviendrons cet après-midi vous faire signer votre déposition.

— Ma femme...

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur. On la fait prévenir par la police de Paris.

*

Je me suis rendormi. A onze heures, visite de l'interne. Tout va bien. En principe, ils me relâcheront demain. J'aurai juste à faire changer le pansement tous les jours pendant deux semaines par une infirmière de ville et on enlèvera les fils dans un mois. A midi, on m'apporte un plateau. Ecoeuré, pas très faim. On a emmené mon voisin de chambre au bloc. Un vieux Marocain qui ne parle pas le français. A deux heures, arrivée de Lise. Elle a pris le TGV pour Lille, et changé deux fois de TER. Tout un périple !

— Mais que s'est-il passé ? Tu n'imagines pas la nuit que j'ai vécue !

— Oh, si. J'imagine tout à fait. J'arrive très bien à imaginer. C'est la mémoire qui me fait défaut. Impossible de me rappeler tout ce qui m'est arrivé.

— A sept heures et demie, tu n'étais toujours pas rentré. Les invités allaient être là dans une demie-heure. J'ai vu que tu n'avais pas pris ton portable... Ni tes papiers. Toujours le même ! Alors j'ai téléphoné au Nicolas de la rue Lepic...

— Où on t'a dit que je n'étais pas venu.

— Quoi ? Mais si ! Tu étais passé vers sept heures. Tu avais pris deux bouteilles de Chasse-Spleen - très bon choix, dommage que le dîner n'ait pas eu lieu - et comme tu ne t'y connais pas, on t'avait conseillé pour le whisky.

— Hein ? Je suis allé là-bas ? Je n'y comprends rien !

— Bien sûr que tu y es allé ! Tu as hésité entre un Islay et un Speyside - c'est ce que m'a dit le caviste - et tu as finalement choisi un... - Comment a-t-il appelé ça, déjà ? - un Ledaig, parce qu'il était en promotion.

— Je vois. Il ne t'a rien dit d'autre ?

— Si ! Que tu avais été témoin d'une agression place Blanche, mais que la police était arrivée juste au moment où tu t'apprêtais à intervenir ! Toujours le chevalier blanc, S.A.S. !

— Ça alors !

— Qu'est-ce qu'il y a de surprenant ?

— Comme j'ai du mal à me souvenir, les gendarmes en ont conclu que j'avais également été agressé place Blanche, par des skinheads, puis emmené en camionnette jusqu'ici. Un crime raciste.

— Il va falloir qu'ils réécrivent la fin du scénario. Mais toi, après le caviste, tu ne te souviens de rien ?

— De rien du tout ! Je me suis réveillé ici, à l'hôpital de Cambrai ! Cambrai ! C'est hallucinant !

— Certes, il y a mieux comme joli port de pêche. Mais il y a un musée des Beaux-Arts, le beffroi...

— Je sors demain et, crois-moi, je ne m'attarderai pas ici.

— Alors, je vais rentrer, j'ai un train pour Lille à 15 H 50. Maman est venue prendre Ivan, mais je préfère ne pas le lui laisser trop longtemps, elle se fatigue vite. Tiens, j'ai apporté ton passeport, ta carte vitale, des vêtements de rechange, tes affaires de toilette et quelques livres : j'ai pris ceux qui étaient sur ton bureau... Tes Tourgueniev.

— Merci, ma chérie.

Après le départ de Lise, je me rendors et je fais un rêve. Je suis en train d'acheter du whisky, pas chez Nicolas, mais dans un immense magasin spécialisé dans les vins et les spiritueux. Les prix sont très élevés, mais je me dis que je ne dois pas regarder à la dépense pour faire plaisir à Quentin, qui est l'un de mes plus vieux amis. Je paie près de deux cents euros pour deux bouteilles de whisky et je sors du magasin. Il fait nuit. Il faut que je me dépêche. J'ai du mal à me repérer, aussi je veux chercher un itinéraire sur Internet, mais je m'aperçois que j'ai oublié mon portable. La vitrine est fortement éclairée mais tout autour, il fait noir. Je fais quelque pas. Brusquement, je suis saisi à la gorge par un homme. Deux autres l'accompagnent. Ils sont vêtus de longs qamis noirs et coiffés de chapeaux de prière. Ils me parlent en arabe. Je comprends vaguement qu'ils veulent me punir parce que l'alcool est interdit. Je leur dis que je ne suis pas musulman. Ça les met en rage. Ils cassent les bouteilles de whisky et se servent des tessons pour me menacer. Ils m'entraînent vers une camionnette arrêtée un peu plus loin. Pendant que l'un démarre, les deux autres arrachent mes vêtements. Quand je suis nu, ils éclairent mon bas-ventre avec la lampe torche d'un portable. « Menteur, hurle d'un des deux. Menteur, chien de menteur ! » Evidemment, je suis circoncis. Mon père ne voulait pas, mais ma mère a insisté. C'est la tradition, avait-elle dit. Mon père avait cédé. Par contre, il avait tenu bon pour Jean-François, mon frère cadet. Lui n'a même plus de prénom arabe... Les deux hommes se mettent à me tabasser. L'un me cravache le torse avec un fouet et l'autre sort un couteau suisse d'une poche de sa qamis. C'est à ce moment-là qu'une voix féminine m'appelle.

— Monsieur ! Monsieur Ramadan ! Réveillez-vous ! Je viens vous appliquer de la pommade. Rabattez le drap et soulevez votre chemise.

— De la pommade ? Pourquoi ?

— Pour vos zébrures, là, sur votre poitrine. On dirait que vous avez aussi été fouetté... Vous ne vous rappelez toujours rien ?

Aucun son ne sort de ma bouche. Je secoue la tête. Fouetté. Oui, fouetté, c'est ça. La peine prévue par la charia pour la consommation d'alcool. L'infirmière masse doucement ma chair tuméfiée.

— Là... Dans deux ou trois jours, on n'y verra plus rien.

On frappe. Ce sont les gendarmes qui reviennent me faire signer ma déposition. Ils s'enquêtent de mon état de santé et me tendent une liasse de papiers. Il faut parapher chaque page et signer la dernière. Comme j'ai à présent mon passeport, l'infirmière sort pour le photocopier. Mais moi, que dois-je faire ? Faut-il que je signe cette déclaration, dont je sais à présent qu'elle est fausse ? Et ce rêve, dois-je en faire part aux gendarmes ? Si troublant, si vraisemblable... Mais juste un rêve. Il n'y a aucune preuve que ça se soit passé comme ça. J'ai seulement des zébrures sur le torse... Que faire ?

— Attendez. Je ne peux pas signer cette déposition. Mon épouse, qui est venue en début d'après-midi, m'a appris que j'étais bien allé acheter du vin, et du whisky, chez le caviste. Donc, il est impossible que ce soit ces skinheads qui m'aient agressé... D'ailleurs, ils ont été interpellés par la police.

— Ça alors ! On a rédigé ce procès-verbal pour rien ! Vous auriez dû nous prévenir plus tôt. Ça nous aurait évité tout ce travail.

— Je suis désolé. Je suis encore un peu sonné.

— Mais qui vous a agressé, alors ?

— Je ne me souviens toujours pas. Si la mémoire me revient, je vous promets que je vous avertirai.

— Quel dommage ! C'était une si bonne déposition ! Ça aurait fait un tabac dans la presse locale !

— Oh, petit, tu n'as rien laissé fuiter, au moins ?

— Oh non... Non, non, non.

— Bon. Alors, on va modifier votre déposition et on vous la rapportera demain.

— Ne prenez pas cette peine. Je suis sortant demain, et je passerai à la gendarmerie avant de prendre le train pour Paris.

— Certainement pas, s'interpose l'infirmière qui vient de rentrer. Vous retournerez chez vous en ambulance, on va vous faire un bon de transport. Et un arrêt de travail jusqu'à lundi prochain. Jusque là, du repos, pas d'effort. Ce sont ces messieurs qui reviendront, n'est-ce pas ?

*

Le lendemain, je rentrai au 50, rue de Douai, où vécut, de 1871 à 1883, Ivan Tourgueniev. Ce n'est pas ici qu'il mourut, mais dans sa datcha à Bougival. Pendant plusieurs mois, je ne pus effacer le souvenir de cette nuit sans souvenirs et me débarrasser d'un sentiment d'inquiétude et de malaise. Je me sentais en danger, rejeté, défini par la couleur de ma peau. Peu à peu, ce sentiment s'estompa, tout comme ma cicatrice, et j'oubliai à peu près cet épisode obscur et angoissant. Une dizaine d'années plus tard, alors que nous étions en vacances tous les trois en Indonésie, nous séjournâmes plusieurs jours à Bali. Un soir, à Ubud, sur la demande pressante d'Ivan, nous décidâmes d'essayer un restaurant qui ne servait que des desserts. Notre fils avait beau être à présent un grand adolescent de quinze ans, il ne pouvait résister à la perspective d'un repas constitué uniquement de gâteaux. Dans le menu des sept desserts, il était là, à la quatrième place : *Whiskey, torture, Turgenev*, glace à la vanille, mousse au whiskey, ananas, meringue au citron vert, sablé breton. Il paraissait délicieux, ce que confirmèrent Lise et Ivan. Mais je ne pus y goûter. En fait, je ne pus rien avaler d'autre. La tête me tournait de trouver ainsi réunis, dans l'intitulé incongru d'un dessert, et à l'autre bout du monde, trois mots qui symbolisaient cette nuit que je croyais avoir oubliée. Cette nuit où j'avais été torturé et emmené loin du havre sûr de la maison de Tourgueniev, mon auteur préféré. « Menteur, chien de menteur ! », hurlait une voix dans ma tête en arabe. Je prétextai la chaleur, la fatigue... Quelques jours plus tard, nous étions de retour à Paris, rue de Douai, et je décidai de coucher sur le papier comme on dit, même si le papier a été remplacé par l'écran de l'ordinateur, cette histoire vieille de dix ans. L'écrire pour l'oublier à jamais, si c'est possible.

- Photographie en exergue -

“Whiskey, torture, Turgenev”, Room4Dessert, restaurant à Bali depuis 2014,
trouvée dans <https://www.sarasnotsorry.com>, rubrique *Eating*.

P.S. : les trois mots servant de contraintes à cette nouvelle sont le titre du chapitre quinze du roman *La Fin des Temps*, d'Haruki Murakami, paru au Japon en 1985, traduit en anglais en 1991 et en français en 1992. Leur réincarnation dans le nom d'un dessert balinaise est une troublante énigme.

Retour au [sommaire](#)

La colle

“WALL-E, abeille, limace.”

Müge L.



— Ah ! Enfin !

Sur l'écran muet - le téléphone est en mode silencieux - apparait un prénom, suivi de trois mots.

Le portable d'Alain devrait être éteint mais le professeur de mathématiques ne risque pas de s'en rendre compte. Il gesticule au tableau, immergé dans sa démonstration, qu'il écrit à la craie de la main droite, tandis que de la gauche, armée de la brosse en feutre, il efface impitoyablement les caractères blancs à peine tracés. Distract quelques secondes à peine par le message entrant, Alain n'est déjà plus en mesure de suivre le cours. Ce n'est pas grave, il le recopiera sur François qui écrit frénétiquement sur son cahier, comme le reste de ses camarades. Alain contemple, hypnotisé, les mots qui s'affichent sur l'écran, envoyés par Pascale. Là-bas, au premier rang, celle-ci se retourne un bref instant et lui adresse un sourire mutin. Elle a l'air très contente d'elle... Il appuie son doigt sur le message pour le copier et le transfère à Jean-Jacques et à François.

François le studieux, son portable éteint, ne remarque rien mais Jean-Jacques tourne vers Alain un regard incrédule. Cette fois-ci, ça va être du sport ! Au même moment retentit la sonnerie

marquant la fin du cours. Le professeur cesse immédiatement d'écrire et un brouhaha fuse, comme une fenêtre qui s'ouvre en grand sous la pression d'un ouragan. Les trois amis se retrouvent dans la cour de récréation.

— Où a-t-elle dégoté ça ? C'est du grand n'importe quoi !

— De quoi s'agit-il ?

— Allume ton téléphone, tu verras.

François émet un long sifflement et secoue la tête :

— Sans moi, j'utilise mon joker.

— Oh, le pleutre !

— Les deux dernières fois, j'ai tout juste eu la moyenne. Aujourd'hui, il faut que j'assure au moins un quinze ou un seize !

— Alors, les garçons, ça vous kiffe ?

C'est Pascale qui les a rejoints, accompagnée par Rachida, goguenarde.

— J'aimerais bien être une petite souris pour voir comment vous allez vous en tirer...

— Mais d'où as-tu sorti ça ? Le premier mot, on ne sait même pas ce que ça veut dire...

— C'est mon petit frère qui me les a donnés. Comme ça, j'étais sûre de ne pas me laisser influencer.

— Quel âge il a, ton petit frère ?

— Huit ans. C'est mon demi-frère, bien sûr.

— Tu le remercieras... WALL-E, abeille, limace ! Qu'est-ce que ça veut dire, d'abord, WALL-E ?

— C'est le héros d'un film d'animation. Un petit robot... Le film a cartonné l'an dernier chez les six-douze ans. Jamais entendu parler ?

Alain et Jean-Jacques lèvent les yeux au ciel tandis que François pianote sur son portable.

— Ça y est, j'ai trouvé. Film d'animation et d'anticipation, produit par les studios Pixar, sorti en 2008. WALL-E - c'est un acronyme - est un robot compacteur de déchets. Il est chargé, avec des centaines d'autres, de nettoyer la terre, complètement polluée, et que les humains ont quittée. Il fonctionne à l'énergie solaire, et se retrouve, au bout de sept cents ans, le seul robot en état de fonctionnement. Il ressemble à un bloc compact et tout rouillé. Tenez, je vous envoie le lien.

Une sonnerie marque la fin de la récréation.

— Bon. Eh bien, il faut y aller.

Les colles ont lieu dans un bâtiment à l'écart, composé de petites salles, d'anciens bureaux. Les trois garçons montent au deuxième étage et frappent à une porte. Une voix dit : « Entrez. » A l'intérieur, il y a une dizaine de tables éparpillées, dont l'une est placée tout contre une autre plus

grande, derrière laquelle est assis un homme plus tout jeune, l'air triste et austère. Monsieur Propidon, professeur d'histoire-géographie, est à deux ans de la retraite. A travers les fenêtres fermées, on entend juste le pépiement des oiseaux ; c'est un bel après-midi de printemps. Les garçons s'installent, chacun à une table, au fond de la salle.

— Qui commence, Messieurs ?

— Moi, répond François.

Protégé par son joker, il est curieux de savoir comment ses camarades vont pouvoir se sortir de l'épreuve : prononcer dans leur exposé trois mots donnés, et qui n'ont rien à voir, sans que le professeur s'en aperçoive. C'est un petit jeu qu'ils pratiquent depuis un an pour pimenter leurs colles d'histoire-géographie, qu'ils ont à subir toutes les deux semaines, en alternance avec celles de mathématiques. Pour le choix des mots, ils interrogent le dictionnaire au hasard ou des camarades de classe. Cette fois-ci, avec les trouvailles du petit frère de Pascale, la barre est placée haut... François s'approche du bureau, où quelques petits papiers pliés en quatre sont éparpillés. Il en prend un au hasard, le déplie.

— Les années Thatcher.

— Très bien, Voisin. Vous avez vingt-cinq minutes de préparation.

Eh bien, heureusement qu'il ne participe pas au jeu ! La dame de fer n'était ni une limace, ni une abeille, plutôt un bulldozer... Bulldozer, ça fait un peu penser à robot, si l'on veut. Bon, au travail !

Le silence est retombé dans la petite salle. Au bout d'un quart d'heure, Jean-Jacques est allé au bureau du professeur tirer son sujet de colle, mais ne l'a pas dévoilé. Dix minutes plus tard, François s'assoit en face de Propidon et pose sa montre bien à plat devant lui, en haut de la feuille où il a écrit son plan. Il se racle la gorge - note mentalement qu'il ne faudra pas qu'il le fasse le jour du concours, s'il est admissible - et commence.

« Les années Thatcher, du nom du premier ministre anglais Margaret Thatcher, n'ont finalement duré qu'un peu plus de dix ans, de mai 1979, moment où les conservateurs reviennent au pouvoir après quinze années à dominante travailliste principalement sous la houlette d'Harold Wilson, à novembre 1990, lors de la démission de Madame Thatcher suite à sa mise en minorité dans son parti au profit de John Major, qui lui succède au 10, Downing Street. Cependant, ces trois gouvernements successifs en font l'un des mandats les plus longs de l'histoire moderne de la Grande-Bretagne, laquelle se verra profondément transformée par des réformes radicales, qualifiées parfois de révolutionnaires, et autoritaires : ce n'est pas pour rien que Madame Thatcher fut surnommée la *dame de fer*. Dans cet exposé, j'aborderai successivement les transformations du pays au plan

économique et financier, puis au plan social et enfin au plan de la politique internationale, pour conclure en m'interrogeant sur le caractère voulu ou subi de ces transformations par le pays. »

Propidon hoche la tête, il a l'air d'accord avec son introduction et son plan. Après un coup d'oeil à sa montre, François s'attaque au développement...

« ... Comment le pays aura finalement vécu ces années Thatcher ? Le ressenti des différentes composantes de l'opinion, dans un pays où la politique entraîne la population toute entière dans des discussions enflammées depuis des siècles, aura-t-il renforcé la cohésion de la nation ou augmenté ses dissensions ? Dans un premier temps, on peut estimer que la politique mais aussi la personnalité de Madame Thatcher ont semé la zizanie dans le pays, notamment avec les grandes grèves des mineurs orchestrées par les syndicats luttant pour leur survie, sans parler des grèves de la faim menées par les nationalistes irlandais pour obtenir le statut de prisonniers politiques, aboutissant à la mort de dix d'entre eux, dont le célèbre Bobby Sands, qui culpabilisèrent une grande partie de l'opinion.

Propidon bâille et regarde sa montre.

— Attention, Voisin... Vous avancez comme une limace ! Il vous reste trente secondes !

Des rires étouffés accueillent sa remarque bienveillante. Il ne pensait pas être si drôle. François reprend en accélérant le débit :

« Cependant, la politique ultra-libérale de Madame Thatcher, après une première phase sans résultats vraiment positifs, voyant par exemple l'aggravation du chômage, permettra au bout du compte un net redressement de l'économie du pays, un enrichissement réel de la classe moyenne et une baisse importante du chômage, propulsant la Grande-Bretagne à nouveau dans le groupe de tête des pays industrialisés. Parallèlement à ce leadership économique, le pays aura retrouvé une nouvelle suprématie au plan international, grâce au succès de la guerre des Falklands (ou Malouines) et à la fermeté de l'anti-communisme et de l'euro-scepticisme de Madame Thatcher.

En conclusion, l'opinion anglaise aura fini par reconnaître, dans cette femme volontaire et autoritaire que le parti conservateur avait portée par trois fois à la tête du pays, un être d'un courage exceptionnel et digne de respect. »

Dix minutes piles ! Après trois questions de pure forme, Propidon rend son verdict : dix-sept. François demande et obtient la permission de rester pour écouter ses petits camarades et retourne à sa place. Juste à la fin de son exposé, Alain avait tiré à son tour un petit papier, dont il avait lu le contenu avec un flegme appuyé : "L'ouvrier français en 1900."

— Etes-vous prêt, Hardrier ?

Jean-Jacques déplie son long corps, passe la main dans sa chevelure rousse, fait craquer les jointures de ses doigts et vient prendre place sur le grill. Il parle assez bas, obligeant François à tendre l'oreille.

« L'influence de l'Afrique en France à la fin du vingtième siècle. Voici le sujet que je vais devoir traiter aujourd'hui. Dans une remarque préliminaire, je me permettrai d'avancer l'opinion que ce sujet est à la limite du programme d'histoire-géographie à l'oral du concours. Il aurait davantage sa place à l'épreuve de *culture et sciences humaines*, ou encore dans le fameux *triptyque* où les candidats sont invités à échanger sur des questions de société et à s'évaluer les uns les autres quant à la qualité de leur argumentation dans une situation d'interaction. Cependant, puisqu'il s'agit ici d'histoire et de géographie, je traiterai successivement des aspects sociaux, économiques et culturels de cette influence africaine en France dans les années mille neuf cent quatre-vingts et quatre-vingt-dix, soit tout à la fin de notre programme d'étude, et je conclurai sur l'évolution à attendre de cette influence au vingt-et-unième siècle. »

Propidon s'était d'abord crispé, puis détendu. Depuis presque deux ans qu'il a Jean-Jacques en cours, il sait qu'il ne sert à rien de répondre à ses provocations. Il lui fait un petit geste qui signifie : « Passons. Continuez. »

— Tout d'abord, il s'agit de ne pas se tromper de sujet. Ce n'est pas l'influence des Africains en France à la fin du vingtième siècle, mais celle de l'Afrique. Cependant, il ne s'agit pas non plus de l'influence de l'Afrique sur la France, mais en France. Comment, dans ce cas, dissocier l'Afrique, continent distinct et distant de celui dans lequel se situe la France, des Africains, entités en mouvement, qui seuls peuvent se situer, temporairement ou durablement, en France ? Nous traiterons donc de l'influence de l'Afrique en France à travers celle qu'exercent les ressortissants des pays africains immigrés en France, ou les Français d'adoption d'origine africaine, et ce, en tant que cette influence procède d'une identité africaine spécifique.

Au plan de l'influence sociale, il nous faut évidemment aborder au premier chef les aspects démographiques de cette influence. Même si les statistiques ethniques ne sont pas disponibles en France pour des raisons morales évidentes de non-discrimination, il est de notoriété publique que le taux de natalité chez les personnes d'origine africaine est beaucoup plus élevé que celui d'autres populations entrant dans le pays, celles issues des pays de l'est de l'Europe ou celles d'Asie, comme les Chinois par exemple. Il s'en suit mécaniquement que l'Afrique, comme lieu d'origine, ne peut qu'avoir une importance plus grande et surtout grandissante sur la démographie de la France, d'autant plus que le différentiel de mortalité entre les populations dites de souche et les populations entrantes tend à disparaître grâce aux dispositifs d'aide sociale et à l'avancée de la médecine dans

notre pays. Ces tendances démographiques entraînent l'apparition ou la recrudescence des familles nombreuses, multi-générationnelles et à domination patriarcale, qui sont les caractéristiques majeures des sociétés africaines. Il découle donc tout naturellement de cette influence du nombre une influence plus grande sur les caractéristiques sociales : impact sur le niveau de vie et le mode de vie de la population globale.

Au plan de l'influence économique, pouvons-nous déduire de l'examen de la population active d'origine africaine une particularité de la production qui témoignerait de cette origine africaine ? A première vue, rien ne nous permet de mettre en évidence une telle influence. Traditionnellement, c'est le capital qui commande et le travail qui se soumet, et le Code du travail, qui vient contrebalancer cette domination, est le même pour tous. Cependant, il est possible de déceler à la fin du vingtième siècle une influence en gestation, les prémices d'une influence, qui se développera dans les premières décennies du vingt-et-unième siècle, comme nous pouvons déjà le constater. Je citerai l'apparition de produits *halal* dans la production alimentaire, celle de cosmétiques adaptés aux peaux des Africains, à la fois pour la population d'origine africaine en France mais aussi pour l'exportation, marché très intéressant comme les marques américaines l'ont compris bien avant nous... L'influence a commencé également à se faire sentir dans l'industrie du vêtement... »

François a beau tendre l'oreille, il n'y a pas trace d'abeille, de limace ou de robot compacteur dans l'exposé de Jean-Jacques, qui meuble le vide de ses connaissances avec des supputations borderline. Et comment serait-ce possible, avec des mots pareils ? S'il ne sait pas quelle note Jean-Jacques va obtenir à sa colle, il s'apprête à lui mettre zéro sur trois quant à leur petit jeu privé. Cependant, l'exposé de Jean-Jacques continue.

« ... Pour illustrer l'influence de l'Afrique en France au plan culturel, outre les dimensions artistiques que nous venons d'aborder, comment ne pas mettre au premier plan les influences culinaires ? Ainsi des plats d'Afrique noire comme le poulet mafé ou les fricassées de limaces à la place d'escargots, l'apparition de nouvelles friandises pour accompagner l'apéritif, telles les sauterelles ou les abeilles grillées. Enfin, les années mille neuf cent quatre-vingts virent l'explosion dans les grandes villes des restaurants faisant la part belle aux spécialités d'Afrique du nord, comme le couscous ou le tajine. Nous citerons comme exemple d'un des plus anciens d'entre eux *Wally le Saharien*, installé autrefois dans l'île Saint-Louis et à présent dans le quartier de Pigalle.

Pour conclure, l'influence de l'Afrique en France était en gestation à la fin du vingtième siècle. L'étude de cette influence dans les décennies suivantes sera un exercice intellectuel passionnant, n'en doutons pas. »

Jean-Jacques replie sa feuille de notes, remet sa montre, croise les bras et regarde Propidon droit dans les yeux. Celui-ci soupire.

— Très bien, Monsieur Hardrier. Si vos connaissances économiques sont assez floues, vous êtes toujours capable de noyer le poisson, comme on dit vulgairement. Je vous sais gré de m’ avoir fait découvrir des spécialités culinaires inconnues de moi, et de m’ avoir donné une bonne adresse de restaurant. Je vous mets douze. Avant de retourner vous assoir, veuillez faire entrer les élèves suivants, s’il vous plait.

François, lui, écrit 2,5/3 dans son agenda. Toujours le même, ce JJ, capable de se sortir au dernier moment avec brio des situations les plus compromises ! La porte de la salle s’ ouvre et un parfum de rose et de muguet envahit la pièce en même temps que Pascale, Rachida et Sylvie y entrent. François, que l’ odeur du parfum écoeure, ouvre en grand l’ une des deux fenêtres. Sylvie vient tirer au sort son sujet, tandis que les deux autres jeunes filles prennent place derrière François, prêtes à écouter le dernier exposé. Jean-Jacques s’ assoit à son côté.

« Tu m’ as mis deux et demi ? Pourquoi pas trois ?

— Tu as un peu triché, avec ton Wally... Mais c’ est quand même très bien. Je ne vois pas ce que j’ aurais pu faire avec Thatcher.

— On a dit qu’ elle était atteinte du syndrome de la reine des abeilles, le *Queen Bee Syndrome*, qui fait que les femmes en position de pouvoir sont plus dures avec leurs subordonnées femmes qu’ avec les hommes sous leurs ordres.

— Ah bon ? Chut. Voyons comment Alain va bien pouvoir s’ en tirer. »

« 1900, débute Alain. Les années 1900 ! La Belle Epoque, comme on l’ a appelée rétrospectivement après la guerre. Belle Epoque, peut-être, mais pas pour tout le monde, et certainement pas pour les ouvriers, en France ou ailleurs. Dans mon exposé sur l’ ouvrier français en 1900, après une première partie consacrée au poids des ouvriers dans la société, je traiterai de la condition ouvrière et de l’ émergence d’ une conscience de classe, traduite par le développement du syndicalisme et l’ influence du socialisme et du communisme au sein du monde ouvrier. Pour conclure, je m’ interrogerai sur les progrès ou la détérioration de la condition ouvrière à attendre de la révolution à venir dans l’ organisation du travail : le taylorisme.

En 1900, ou plus exactement en 1901, année du recensement quinquennal, les ouvriers sont environ six millions en France, soit 30% des vingt millions de personnes que compte la population

active. Par comparaison, les paysans sont à peu près huit millions : n'oublions pas que la France est encore à cette époque, et jusqu'à la Grande Guerre qui bouleversera la donne, dominée par la ruralité. Sur ces six millions, on compte à peu près deux tiers d'hommes et un tiers de femmes, à peu près comme dans l'agriculture et dans le commerce. Le taux d'emploi féminin est donc deux fois moindre que celui des hommes, c'est une caractéristique structurelle de la société de cette époque, les femmes étant en revanche surreprésentées dans les services domestiques et sous-représentées dans les professions libérales et la fonction publique. Comment se répartit cette population ouvrière ? Contrairement à l'image d'Epinal, héritée du roman *Germinal* d'Emile Zola, du mineur au visage noir de suie symbolisant l'ouvrier, il n'y a que 227 000 hommes au travail dans les industries extractives, je dis bien *hommes* car on n'y trouve pratiquement pas de femmes. Le secteur employant de loin le plus de main d'oeuvre ouvrière est celui des industries du textile et de la confection, avec près de deux millions de personnes. Puis, on trouve 800 000 personnes dans les industries des métaux et 700 000 dans celles du bois.

A cette diversité d'activités correspond une diversité des conditions de vie. Les plus mal payés, environ un franc cinquante par jour, sont les travailleurs à domicile, essentiellement des femmes employées au tissage et à la couture, d'autant plus que les prix augmentent plus vite que les salaires. Le chômage n'est plus une menace comme au dix-neuvième siècle mais, le paiement des salaires se faisant à la journée ou à la semaine, la mise à pied est une épée de Damoclès. Les conditions de vie sont encore très pénibles, avec en moyenne dix heures de travail par jour ; rappelons qu'il faudra attendre 1906 pour que le repos dominical devienne obligatoire et qu'un ministère du travail soit institué. Les ateliers ne sont pas chauffés, et l'air est pollué : on respire des gaz toxiques, de la limace de fer - oh pardon ! je voulais dire de la *limaille* de fer, veuillez m'excuser ! Les ouvriers vivent dans des taudis insalubres encombrés de déchets, de détritrus... Et pas de WALL-E pour les en débarrasser, à l'époque !

— Wall... Quoi ? interrompt Propidon, interloqué.

— WALL-E... Un petit robot compacteur de déchets dans un film de science-fiction... C'était juste un clin d'oeil vers le futur, Monsieur, pour amuser l'auditoire...

— Je ne suis pas sûr que le jury apprécierait. Revenez à 1900, s'il vous plait.

— En 1900... En 1900...

Alain n'en croit pas ses yeux. Une, puis deux, puis trois puis une dizaine d'abeilles viennent de faire irruption dans la salle, tournoyant autour de leurs têtes.

— Des abeilles ! Monsieur, des abeilles ! Il faut fermer la fenêtre, vite !

Ce que fait François, tandis que les insectes, cherchant où sont les fleurs à butiner dont les fragrances les ont attirés, se rapprochent des jeunes filles parfumées.

— J'ai peur ! Au secours !

— C'est ton parfum ! C'est ton parfum qui les excite !

— Il ne faut pas rester ici ! Sortons !

— Oui, sortons vite ! Venez, Monsieur !

Ils se précipitent tous dans le couloir et referment la porte. Alain éclate de rire, bientôt imité par François, Jean-Jacques et les trois filles. Mais Propidon ne se déride pas.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a d'amusant ! Votre exposé n'est pas fini, Fauchier-Delmas. Il est hors de question que nous puissions reprendre aujourd'hui, nous avons perdu trop de temps avec ces insectes... Mesdemoiselles, suivez-moi ; nous allons trouver une autre salle. Quant à vous, jeune homme, rendez-vous ici demain, même heure. Vous tirerez un autre sujet.

— Et si les abeilles sont toujours là ?

— Allez avertir le conseiller principal d'éducation. Il trouvera bien quoi faire.

Tandis que Propidon s'éloigne suivi des trois filles, François s'est entouré la tête de son écharpe et a tiré ses manches sur ses mains.

— Je vais rouvrir la fenêtre pour qu'elles sortent, ces pauvres bêtes. Elles t'ont bien sauvé la mise, quand même !

— Penses-tu ! J'avais une formule toute prête. Ecoutez ça ! Par l'organisation scientifique du travail, le taylorisme a transformé l'ouvrier en abeille. Fut-ce vraiment un progrès ?

— Sacré Alain ! Je ne sais pas quelle note tu récolteras avec Gros-Bidon demain, mais je suis pour te mettre trois. D'accord, Jean-Jacques ?

“Adieu donc, enfants de mon coeur...”

- Photographie en exergue -

Couverture de *Notre prison est un royaume* (détail),

Gilbert Cesbron, 1948, 1976 pour Le Livre de Poche, cliché de l'auteur.

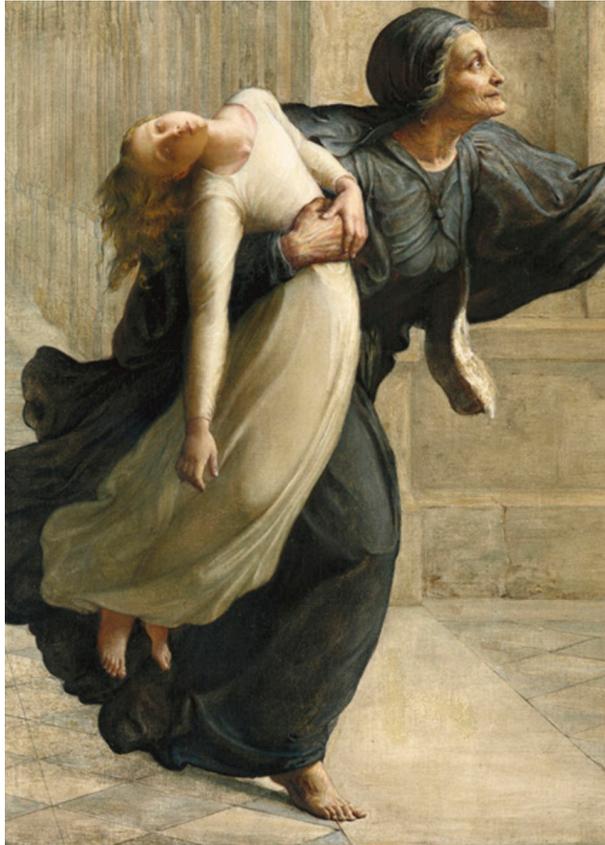
Retour au [sommaire](#)

Kontadenn a miz dû

(Conte du mois noir)

“Kerglentin, Ankou, dame blanche.”

Jean-Louis K.



La nuit tombe sur l’hôpital. Au huitième étage, les volets de la chambre de Jeanne ne sont pas encore baissés. Mireille contemple Paris qui s’allume : l’Arc-de-Triomphe, la tour Eiffel, le Sacré-Coeur, et tous ces immeubles anonymes dont les fenêtres s’éclairent pour accueillir les familles qui s’apprêtent à dîner. Quelque part entre la place des Ternes et le Parc Monceau, Baptiste, son mari, doit préparer le repas pour les enfants ; il a fait beaucoup de progrès en cuisine depuis quelques semaines. Dans son lit, Jeanne chipote sa purée. Elle fait des raies dessus avec sa fourchette et ne la finira pas. Mireille réprime un soupir : le traitement provoque souvent des nausées et la perte de l’appétit, on a pris bien soin de la prévenir.

Trois petits coups frappés et la porte s'ouvre : c'est la dame blanche du soir qui vient prendre la température de Jeanne et vérifier les moniteurs. Celle-là n'est plus toute jeune comme celles qui passent pendant la journée. Elle est très mince, presque maigre sous son uniforme, et ses traits sont tirés. On dit que c'est parce qu'elle ne travaille que la nuit. C'est d'ailleurs son nom : Rosenn Noz, Rose de la nuit. Elle est d'origine bretonne et son visage est fermé comme les profondeurs de l'océan. Lorsque, rarement, elle sourit, on croirait que c'est du sel qui la pique. Aussi, personne ne l'aime beaucoup et la plupart des enfants en ont peur. Pourtant, son regard s'adoucit quand il se pose sur Jeanne :

— Tu en as une belle photo, Jeanne ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une carte postale ! C'est mon parrain qui me l'a envoyée.

Sur la table roulante dont le plateau est jonché de crayons de couleur et de feuilles de dessin, dressé contre une bouteille d'eau pour que Jeanne puisse l'admirer de son lit, un vaste panorama se déroule, vu depuis la mer. Au fond, en arrière-plan, quelques maisons sont blotties en hameau. Un penty au toit de chaume s'avance en solitaire au bord de la falaise. A ses pieds étincelle une longue plage de sable blanc, qu'on atteint par un escalier creusé dans la roche. Au premier plan, des vagues viennent mousser sur le rivage et, tout en haut, le ciel clair est parsemé de petits nuages pommelés. C'est une de ces cartes postales qui sont si longues qu'il faut mettre dessus deux timbres quand on les envoie.

— C'est Kerglentin, là où habite mon parrain. Il m'invite à venir chez lui pour ma ... ma ...

— Convalescence, complète Mireille. Nous irons tous passer là-bas les fêtes de Noël.

— C'est une très bonne idée, l'air marin te fouettera le sang et te redonnera de l'appétit. Madame, vous non plus n'avez pas touché à votre dîner, ce n'est pas raisonnable. Je vais appeler une aide-soignante pour qu'elle le réchauffe.

Rosenn appuie sur un bouton et sort. Quelques instants plus tard, une autre dame blanche entre dans la chambre. Son sourire s'écarte sur des dents étincelantes, dont l'éclat est renforcé par l'ébène de la peau. C'est Juliette, l'Antillaise.

— Bonsoir, Jeanne. Tu veux que je réchauffe ta purée ? Non ? Mange au moins ton yaourt. Donnez-moi votre plateau, Mireille. Je reviens tout de suite.

Mireille connaît tout le service, à présent. A part cette Rosenn guindée, tout le monde se fait appeler par son prénom, de Raoul le médecin-chef à Anouk le vigile, qui parcourt l'hôpital toutes les nuits. Après avoir avalé son dîner, Mireille déplie le lit de camp, actionne le volet roulant et se couche. Demain, ce sera Baptiste qui prendra sa place, pour qu'elle puisse passer la fin de la

semaine avec Aurélie et Marc. Tous les jeunes enfants hospitalisés ont droit à la présence d'un de leurs parents vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sauf ceux qui sont en chambre stérile. Mireille lit un moment et finit par s'endormir.

Dans le bureau des infirmières s'installe la routine plus intime de la nuit. Pierre, l'interne de garde, vérifie le planning des traitements programmés pour le lendemain, Rosenn poste le rapport journalier sur l'ordinateur, Juliette prépare du café. La porte s'ouvre silencieusement sur le gardien de nuit qui fait sa ronde dans tous les services pour vérifier que les consignes de sécurité sont bien appliquées, et qu'il n'y a ni intrus ni signe d'incendie dans l'hôpital.

— Tiens, Anouk ! Tu veux du café ?

— S'il est prêt... Juste une demi-tasse.

— Voilà. Du sucre ?

— Non merci.

— C'est curieux, ce prénom, Anouk. Je croyais que c'était un nom de fille...

— Pas chez les Esquimaux ou chez les Inuits.

— Tu es Esquimau ??? Tu n'en as pas l'air !

— Ma grand-mère était inuite. Les nuits sont très longues, là-bas. C'est peut-être pour cela que je suis devenu gardien de nuit. Je vais reprendre ma ronde. Merci pour le café.

Anouk est long et maigre, tout aussi maigre que Rosenn qui l'observe sans un sourire quitter la pièce. Il ne s'attarde pas dans le service d'oncologie infantile. Il sait que les enfants sont en sécurité car ils ne sont pas seuls. Il jette juste un coup d'oeil dans les chambres stériles, toutes inoccupées pour le moment. Il va continuer sa ronde en gériatrie.

Le lendemain, Maryse, la dame blanche du matin, trouve à Jeanne mauvaise mine et de la fièvre. Le protocole à suivre est simple : prise de sang pour mesurer le taux d'anticorps, suspension des traitements, perfusion, antibiotiques de première intention. On anticipe le résultat des examens en préparant une chambre aseptisée, en stérilisant les pyjamas et les doudous de Jeanne. Alors, ses parents ne pourront plus rester avec elle que pour de courtes visites, après une procédure de désinfection. Jeanne a cinq ans, elle ne sait pas tout ça. Elle se plaint simplement qu'elle est fatiguée et qu'elle a mal à la tête, et refuse de manger son petit-déjeuner. A midi, on confirme à Mireille le diagnostic : baisse importante des défenses immunitaires, mise en chambre stérile. Comment l'expliquer à la fillette ?

— Chérie, je ne me sens pas bien, je crois que c'est la grippe. Il faut que je rentre me soigner à la maison... Mais, tu sais, ça ne change rien, puisqu'aujourd'hui c'est Papa qui vient te voir. Cependant... Jeanne, tu m'écoutes ?

— Oui, oui. Mais pourquoi Aurélie et Marc ne viennent jamais ?

— C'est trop dangereux. Sans le faire exprès, ils pourraient t'apporter plein de maladies. Et justement, comme tu dois être protégée de tout risque de contamination, il faut vérifier que je ne t'ai pas transmis le virus de la grippe. Tout est prévu : on va te mettre dans une chambre spéciale, toute en verre, comme une bulle où tu seras en sécurité. Quand Papa viendra te voir, on lui mettra une tenue stérile, comme un cosmonaute. Pareil pour les visites des médecins et des dames blanches. Tu comprends ?

— Oui. Est-ce que je pourrai emmener mes doudous ?

— Bien sûr, Maryse a déjà emmené Fred et P'tit Nunu pour vérifier que je ne leur avais pas refilé ma grippe. Tu les retrouveras dans ta nouvelle chambre.

— Et mes crayons de couleur, mon cahier à dessin ?

— Tu veux les emporter ?

— Regarde ! Je suis en train de dessiner Kerglentin... Il me faut aussi la carte de Parrain, évidemment.

— Evidemment. Montre voir ton dessin... C'est très joli, mon bébé.

Jeanne regarde autour d'elle. La chambre est toute petite, pas de bac à jouets, pas de lit de camp pour ses parents. Juste deux chaises, l'habituelle table roulante, et la télévision accrochée en haut du mur face au lit. Mais le spectacle est à l'extérieur, puisque la chambre n'est pas fermée par des cloisons mais ouverte sur le couloir par des parois vitrées. Et comme celle-ci est en angle, ce sont deux couloirs qui s'offrent à la vue de Jeanne, comme deux rues à un croisement. Il y a beaucoup de circulation, et tout le monde la salue au passage : les dames blanches qui conduisent des chariots, les médecins avec leurs stétho... stéthoscopes autour du cou, les messieurs en gris qui passent l'aspirateur sur le linoléum... Tous lui font un petit signe, un clin d'oeil, une grimace de singe. Le père de Jeanne est venu en fin d'après-midi, il est entré dans la chambre harnaché de sa tenue de cosmonaute. Il lui a montré, de loin, des vidéos sur son téléphone : Marc et Aurélie qui chantent à son intention « Mon beau sapin » car c'est le début du mois de l'Avent, Jules qui aboie et remue la queue, Maman en pyjama qui secoue le thermomètre...

La nuit tombe. C'est Rosenn, la dame blanche du soir, qui est venue baisser le volet. Elle vérifie les moniteurs, pose la main sur le front de Jeanne. La fièvre rechigne à tomber. La petite fille a les yeux brillants, fixés sur la carte postale postée fidèlement contre la bouteille d'eau, sur la table roulante à côté du lit. Elle murmure des mots sans suite : « Mes doudous... toit de chaume... la mer... les sirènes... ». Rosenn se promet de passer voir Jeanne toutes les heures. Elle sort de la chambre et sent comme un souffle d'air frais. Au fond du couloir, elle aperçoit la silhouette du veilleur de nuit qui pousse la porte battante. L'infirmière hoche la tête et rejoint le bureau où Juliette a préparé le premier café.

— Tu en as une bien belle carte postale...

— C'est Kerglentin... où habite mon parrain.

— Kerglentin ? Je connais l'endroit. C'est dans la baie de Douarnenez... Là où repose Ker Ys.

— Ker Ys... C'est quoi ?

— Une ville merveilleuse. Il y a mille églises, et plus de cent châteaux.

— Des trésors ?

— A ne plus savoir qu'en faire ! C'est le royaume de la princesse Dahut. Tu veux y aller ?

— C'est loin...

— Je peux t'y emmener. Tu n'auras même pas le temps de compter jusqu'à dix.

— Je sais compter jusqu'à vingt.

— Tu es une petite fille très intelligente. Comment t'appelles-tu ?

— Jeanne. Et toi ?

Pas de réponse. Jeanne ouvre grand les yeux. Il fait sombre dans la chambre. Elle distingue à peine l'ombre qui lui parle. Celle-ci se penche vers elle et avance sur son épaule une main longue et froide aux doigts recourbés.

— Alors, tu viens avec moi ? Prends ma main.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvre et une voix coupante retentit.

— Laosk ar bugel ! Diouzhtu !

— Echu eo he koulz.

— N'eus ket gwir ! Kerzh da kemer an kozhiad !

L'ombre rit et attire Jeanne vers elle. Mais l'autre avance, les bras en croix.

— Dre Jesu, laosk ar bugel !

Un souffle de vent glacé. Soudain, la lumière s'allume. Jeanne et Rosenn sont seules dans la chambre. La dame blanche se penche et ramasse les deux doudous qui ont glissé du lit.

— Il est où, le monsieur ?

— Quel monsieur ?

— Mais... tu sais bien... il disait qu'il allait m'emmener à Kerglentin, chez mon parrain... Je n'aurais même pas le temps de compter jusqu'à dix !

— Tu as rêvé, mon petit. C'est très loin, Kerglentin. Tu vas y aller à Noël, rappelle-toi ce que ta maman a dit.

— Oui, pour ma... convalescence, c'est ça ?

Jeanne a un grand sourire. Rosenn lui touche le front. La fièvre est tombée.

— Ne t'inquiète pas. Tu vas guérir, je te le promets. Dors, maintenant.

*

Plus haut, vers la Seine, quittant Paris, Anouk rentre chez lui. Il mène une carriole brinquebalante, aux essieux grinçants et tirée par deux chevaux, l'un famélique, l'autre gras, qui plie l'échine sous le fouet. Dans le tombereau gît, invisible, l'Anaon, la moisson des âmes de la nuit. Car Anouk, bien sûr, - et vous l'expliquerez aux enfants qui ne l'auraient pas compris -, est un anagramme.

- Tableau en exergue -

Louis Janmot : *Le cauchemar*, scène VIII du Poème de l'âme (détail), 1835-1855,
musée des Beaux-Arts, Lyon.

P.S. : traduction du passage en breton.

— Lâche l'enfant ! Immédiatement !

— Son temps est écoulé.

— Ce n'est pas vrai ! Va prendre un vieux !

(...)

— Par Jésus, lâche l'enfant !

Retour au [sommaire](#)

Une autre vie

“Pomor, Vickers, appertisation.”

Thierry D.



Ils ont tous pensé que j'étais mort. Perdu corps et bien. Noyé.

Mais j'avais mis le cap sur le large, et les maisons serrées contre le froid au-dessus du port disparurent bientôt complètement dans la brume. Puis la nuit tomba. Le lendemain matin, j'aperçus les côtes plates de la Hollande et cabotai au plus près vers le nord. Je pénétrai bientôt à l'intérieur des îles de la Frise et me faufilai entre les barres sableuses et les lagunes de la mer des Wadden. Je n'avais pas beaucoup de réserves de nourriture et vins à manquer d'eau potable. Je m'affaiblissais et sommeillais en appelant Ellen dans ma fièvre. Ellen ! Pourquoi étais-je parti ? Pourquoi ne pas revenir ? Mais je me souvins qu'il n'y avait plus aucun espoir et que seuls le déshonneur et le châtement m'attendaient là-bas. Trop faible pour diriger ma voile, je la laissai s'abattre et j'échouai bientôt sur le rivage. Je m'endormis.

Quand je m'éveillai, je sentis à nouveau la mer rouler. Mais ce bateau n'était pas le mien. C'était un navire ventru, construit en planches de bois se chevauchant les unes les autres et fixées par des rivets de fer. J'entendais le vent hurler dans la mâture et les voiles claquaient, ainsi qu'une sorte de bâche huilée tendue au dessus de la poupe. Comme je tentais de me relever, un homme se pencha sur moi. Il était vêtu d'une vareuse doublée de peau et coiffé d'un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux yeux. Ceux-ci étaient bleus, et son visage émacié était mangé par une barbe blonde et clairsemée. Ses lèvres étaient minces, à peine visibles, et son nez droit un peu épaté lui donnait un air fier. Il prononça quelques mots que je ne compris pas. Je m'aperçus alors qu'il faisait très froid, et que j'étais couvert d'une peau de bête épaisse qui sentait le suif. Un autre homme habillé comme le premier, mais l'air doux et plus jeune, vint le rejoindre et m'apporta de la nourriture dans un bol : un filet de poisson cru et un morceau de pain noir. Je les dévorai, et bus quelques gorgées d'eau fade d'une outre qu'on me tendit. Le jeune homme aussi m'adressa la parole. Cela ressemblait à du russe, selon le souvenir que j'avais d'équipages de Russie qui avaient deux ou trois fois fait halte dans notre petit port avant d'aller débarquer leurs cargaisons à Londres. Je me dressai sur un coude et regardai autour de moi. Nous étions en haute mer. Celle-ci était grise, tout comme le ciel, où virevoltaient des flocons.

Nous naviguâmes des jours et des nuits. Ils étaient dix hommes dans ce bateau, sept à pêcher et trois à la manoeuvre. Celui qui était au gouvernail était le plus vieux des dix, un petit être ratatiné, ridé, au poil blanc, mais qui n'avait qu'à prononcer des ordres brefs pour qu'on lui obéît. Pas une fois il ne s'approcha de moi. Je le voyais de loin, cramponné à sa barre et jetant parfois des coups d'oeil rapides sur un petit objet qu'il sortait de sa poche. Mais je n'avais pas besoin de boussole pour savoir qu'on se dirigeait vers le nord, par le coupant de la bise, par la lumière rase qui s'amenuisait, et par l'étoile polaire que l'on suivait la nuit. J'aidais à remonter les prises et à les vider, avant qu'on ne les jette en vrac dans la cale. Un matin, le bateau vira tribord amures et se rapprocha bientôt d'une ligne de côtes. Il s'engagea dans un bras de mer étroit, bordé de hautes terres escarpées. Au soir, on aborda une profonde vallée étranglée entre des monts boisés. Au-delà du port s'étendait une vraie ville avec un château surmontant un promontoire et de nombreux clochers d'où sonnait l'angélus. Comme on accostait, le jeune gars qui s'occupait plus particulièrement de moi me fit comprendre qu'il fallait que je quitte le bord avec eux. Tout le poisson fut remonté de la cale et déchargé directement dans des carrioles qui l'emportèrent, sous la surveillance de deux des pêcheurs, vers un entrepôt. Il y avait si longtemps que je n'avais pas marché sur la terre ferme que je vacillais sur mes jambes. Je titubais derrière le reste de l'équipage,

qui se retournait de temps en temps pour voir si je suivais en ponctuant ma progression malhabile de grognements d'encouragement. Nous quittâmes le port et nous enfonçâmes dans un dédale de ruelles. Le capitaine devait savoir précisément où il allait car il ouvrit soudain d'autorité une lourde porte de chêne. C'était une vaste auberge, à cette heure remplie de clientèle. Il héla l'aubergiste qui libéra une table pour nous et revint bientôt portant des chopes de bière, accompagné d'un homme âgé, vêtu comme un bourgeois, qui s'assit avec nous. Le capitaine le salua en ôtant son bonnet et lui tint un long discours, en me désignant. Le vieil homme hocha la tête et s'adressa à moi en anglais. Il m'expliqua que nous nous trouvions à Bergen, un des plus importants ports de Norvège, et que je pourrais de là retourner dans mon pays, dans quelques semaines ou quelques mois, le temps d'avoir gagné de quoi payer mon voyage. Les pêcheurs qui m'avaient secouru étaient des Pomors qui devaient continuer leur campagne de pêche avant l'hiver et rentreraient sans escale chez eux, à Arkhangelsk, au bord de la mer Blanche. Retourner chez moi ? Il n'en était pas question ! Rester ici ? Ce n'était pas assez loin. Je fis comprendre que j'étais prêt à louer mes bras aux pêcheurs et à les accompagner jusqu'au terme de leur voyage, me réservant de me fixer là-bas ou de repartir vers l'ouest lors d'une prochaine campagne de pêche. Le lendemain, après l'achat d'une provision de cordages, nous sortions du fjord et mettions cap au nord.

Nous croisâmes des icebergs dérivant vers le Gulf Stream et, pour la première fois de ma vie, je pus observer des baleines. Les Pomors s'en méfient et passent au large, mais pour moi, le spectacle de ces gigantesques créatures plongeant lentement dans l'océan, leur ultime nageoire dressée toute droite tel un majestueux éventail, fit battre mon cœur et lui rappela ses anciens émois, quand j'étais seul à voir au loin des bancs de poissons que les autres ne voyaient pas. Enfin, enfin, le koch - c'est le nom que les Pomors donnent à leurs vaisseaux - pénétra dans le détroit qui sépare la mer de Barents de la mer Blanche. Déjà, les glaces commençaient à envahir la baie de la Dvina, au fond de laquelle on devinait le terme de notre voyage : Arkhangelsk.

Je vis ici depuis près de cinquante ans. Quand je regarde en arrière, il y a avant et après ce voyage. La vie d'avant, la vie d'après. Longtemps j'appelais *autre vie* la vie d'après ; puis le cours des années s'emplit d'événements et de détails, leur recul de souvenirs, le fléau de la balance s'inclina peu à peu vers la vie construite ici, et la vie d'avant, plus courte, recula et devint *l'autre vie*. Je pensais au début que je reproduirais ici mon existence de pêcheur, au milieu de gens qui ne me connaîtraient pas. J'étais né pêcheur et ne savais rien faire d'autre. Ou du moins le croyais. Il me fallait d'abord gagner de quoi m'acheter un bateau, et comme je ne voulais pas être sous les ordres

d'un autre pêcheur, je me présentai à l'entreprise de salaison qui embauchait. J'avais loué une chambre chez Boris, l'un des Pomors qui m'avaient amené ici, et j'appris peu à peu leur langue, une sorte de russe archaïque teinté de parler scandinave. Au début, j'étais très pauvre. Après avoir payé ma chambre et ma nourriture, il me restait si peu que je désespérais d'épargner assez pour m'acheter même une modeste barque. C'est qu'ici, hormis les salaisons, tout était cher. Le printemps et l'été étaient trop courts pour que les récoltes soient abondantes et l'on faisait venir la plupart des grains, des fruits et des légumes du centre de la Russie, par la Dvina. Grâce à un système de canaux, notre fleuve est même relié à la mer Caspienne, d'où nous arrivent des fruits exotiques, délicieux mais chers. Et introuvables les trois-quarts de l'année.

C'est ainsi que me vint l'idée de conserver ces denrées périssables, afin que, comme pour le poisson salé, nous puissions en disposer toute l'année. Acheter en grande quantité, donc moins cher, transformer et stocker. Le procédé était connu depuis une trentaine d'années, c'était l'appertisation, du nom de son inventeur, le Français Nicolas Appert. Les aliments étaient stérilisés, dans des bocaux de verre hermétiquement fermés, à une température élevée permettant la destruction des germes, avant d'être rapidement refroidis. Puis les Anglais avaient perfectionné ce procédé pour en développer le commerce, et les boîtes de conserve métalliques étaient nées, comme j'avais pu en consommer dans mon *autre vie*. Il ne me restait qu'à trouver les capitaux pour démarrer cette industrie. Mes amis Pomors, à qui je m'ouvris de mon idée, n'avaient pas beaucoup d'argent mais me présentèrent à ceux qui en avaient : les Juifs d'Arkhangelsk.

La communauté juive de la ville est peu nombreuse mais influente. Elle est de souche récente car née d'un oukase de 1827 contraignant les Juifs de Russie à envoyer dix adolescents par tranche de mille individus dans des *cantons*, des institutions militaires éloignées de leur lieu de naissance, à des fins d'enrôlement et de christianisation forcés. Les anciens *cantonnistes* d'Arkhangelsk résistèrent à la propagande de conversion et firent venir leurs familles, leurs alliés, qui formèrent bientôt une petite élite fortunée et incontournable dans la vie économique. De par son histoire, elle était encline à favoriser les projets des nouveaux arrivants, des exilés, et accorda ainsi son soutien financier à mon plan. Avec mes associés, les frères Schlomo et David Volkovitch, j'ouvris donc la première usine de conserves de la région et recrutai des dizaines d'ouvriers et d'ouvrières. Comme la plupart des hommes jeunes se consacraient à la pêche, ce furent surtout des femmes, principalement de jeunes Pomores, qui constituèrent la main d'oeuvre, travaillant dur mais pour un salaire convenable, se créant ainsi une dot dans l'attente du mariage. Ce faisant, elles gagnaient

aussi une formation de cuisinière, et les plus douées ouvrirent plus tard des auberges renommées pour les bortsch, les zharkoye ou les goulasch qu'elles avaient appris à mitonner pour les conserves. Les habitants de la ville, puis de toute la côte, ainsi que les pêcheurs en mer plusieurs mois d'affilée, devinrent friands de nos plats appertisés car ceux-ci avaient l'avantage de respecter le goût des aliments et de maintenir leurs apports gustatifs. Je me souviens du succès que rencontrèrent immédiatement nos cerises, dénoyautées et confites dans un sirop léger, qui devinrent le dessert de fête de l'hiver. C'était étrange : alors qu'avant, dans mon autre vie, rien ne me réussissait, ici tout marcha comme sur des roulettes. J'étais au courant des avancées scientifiques et appliquai très vite les progrès de la pasteurisation ; puis, quand on s'aperçut que les soudures de plomb et d'étain pouvaient se révéler toxiques, je résolus vite le problème en recouvrant d'un vernis la paroi intérieure de mes boîtes de conserve.

Quand je fus enfin riche, le goût de la pêche m'avait passé. J'aurais pu acheter dix bateaux, recruter dix pêcheurs aidés de dix apprentis... Cette brusque évocation de mon autre vie me donna des frissons. William, John... Le premier mourut, juste ça, mourut... Le deuxième glissa, et se tua... Circonstances accidentelles... Qui pouvait croire ça dans le Borough ? Personne... Deux petits fantômes familiers vinrent danser autour de moi, invitant dans leur ronde des garçonnetts aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Puis se dispersèrent avec des cris d'effroi. Non, jamais plus. Pourtant, je les avais aimés. Mais si mal. Je m'aperçus que j'avais vieilli, m'étais bonifié peut-être, et acceptai d'épouser la jeune soeur de Boris, pour sceller notre amitié et fonder une famille. Ania et moi fûmes mariés à Vershina, le village natal de ses grands-parents, dans l'église Saint-Georges, un vieil édifice en bois aux toits bulbeux d'ardoise. Nous eûmes d'abord deux garçons qui ne vécurent pas - à croire que Dieu m'avait interdit les fils - puis une petite fille. Elle fut baptisée Elena, mais depuis toujours je l'appelle Ellen. C'était une merveilleuse petite fille. Je lui appris l'anglais. Elle fit des études, jusqu'au gymnasium de Saint-Pétersbourg, et revint enseigner ici. Elle est à présent la directrice de l'école de filles d'Arkhangelsk. De son mariage avec Stepan Sabaïev, un lointain petit-cousin d'Ania et de Boris, elle n'a eu qu'un seul enfant, Ivan, le rayon de soleil de mes vieux jours. Avec lui, je n'ai aucun secret. Après un passage à l'usine pour superviser le travail de mon successeur, un ingénieur diplômé, et montrer aux ouvrières que le patron a toujours bon pied bon oeil, je vais chercher Ivan à la sortie de l'école et l'emmène goûter. Depuis la mort d'Ania, c'est Olga, ma gouvernante, qui s'occupe des repas, comme de tout. Du bow-window du salon - de l'oriel comme on l'appelle ici -, on surplombe le port et le bras principal du delta. Les yeux perdus dans le

lointain, je lui raconte ma vie, toute ma vie. Lui seul sait tout. Car les enfants sont seuls capables de pardonner.

*

Jon Vickers se démaquille dans sa loge. Nous sommes à Los Angeles, le 19 juillet 1984. C'est la cent-onzième fois qu'il vient de chanter Peter Grimes. Sans doute la dernière. Une mémorable performance où il a, comme d'habitude, tout donné. Pour le public mélomane du monde entier, il est l'incarnation du rôle, même si son interprétation a été désavouée par Britten. Le baron Britten d'Aldeburgh... Paix à son âme. Depuis près de vingt ans, le ténor massif a pris sur ses larges épaules le pêcheur maudit. En ôtant par la tête le pull de laine épaisse trop grand pour lui, il se revoit dans le même geste un soir de janvier 1967 au MET, le soir-même de sa prise de rôle. Il n'était pas entièrement satisfait de sa prestation, il ne comprenait pas bien le personnage. Fallait-il le rendre carrément odieux, ou bien pitoyable, ou encore incompris ? C'est alors qu'il entendit frapper, très doucement, à la porte de sa loge. « Entrez », dit-il. La porte s'ouvrit sur un homme très âgé, aux yeux bleus très clairs, qui le regardait avec un sourire reconnaissant sur ses lèvres minces. « Il y a au moins quelqu'un à qui j'ai fait plaisir, se dit Vickers. C'est réconfortant. »

— Entrez, mais entrez donc, répéta-t-il.

— Je ne voudrais surtout pas...

— Me déranger ? Pas du tout ! Asseyez-vous.

Le vieil homme chercha des yeux autour de lui. De hautes bottes de pêche occupaient tout un canapé, un ciré recouvrait un fauteuil, un autre disparaissait sous un amas de partitions. Le chanteur envoya d'un geste ample le ciré rejoindre les bottes sur le canapé.

— Voilà ! Je vous en prie. Que puis-je faire pour vous ?

— Oh, rien... C'est seulement que je tenais à vous remercier...

« Juste un admirateur, finalement, se dit Vickers *in petto*. Comme si j'avais le temps ! Comment m'en débarrasser rapidement ? »

— Vous remercier d'avoir fait revivre mon grand-père...

— Votre grand-père ?

— Mon nom est Ivan Sabaïev. J'ai émigré aux Etats-Unis en 1918. Je suis, par ma naissance, aux trois-quarts Russe, ou plutôt Pomor, cette communauté qui occupe encore les rives de la mer Blanche, mais mon grand-père maternel était anglais. Il avait dû quitter sa ville natale, un petit port

de pêche de l'East Anglia, où on l'accusait d'avoir maltraité et provoqué la mort de ses apprentis. Il était pêcheur, voyez-vous...

— Quelle coïncidence ! C'est incroyable !

— Bien sûr, vous avez dû respecter la version officielle... Ils ont tous pensé qu'il était mort, perdu corps et bien, noyé. Châtiment divin, a-t-on écrit... Ça les arrangeait d'y croire... Mais, dans la réalité, il a survécu, s'est installé à Arkhangelsk, où il a fait fortune. Dans la conserve. Je voulais que vous le sachiez. Pour votre interprétation. Il m'a semblé que vous hésitez, que vous ne vous étiez pas vraiment fait une idée claire du personnage. C'est normal d'ailleurs... Oh, j'ai lu des critiques avant de venir vous voir sur scène. L'homme est ambigu. On a même évoqué une attirance cachée pour les... les jeunes garçons. Alors, peut-être que ça vous aidera de savoir...

— De savoir, mais quoi ?

— Qu'il n'est pas mort, qu'il a pu vivre ensuite une autre vie, et qu'il l'a réussie. Je peux en témoigner.

Ivan Sabaïev parla longtemps et Vickers l'écouta avec attention. Il allait adoucir la violence byronienne du personnage et amener Grimes vers plus d'humanité. Lui seul saurait qu'il avait raison... Dans les années qui suivirent, il échangea quelques lettres avec Sabaïev avant d'apprendre sa mort en 1970. Curieusement, il ne conserve pas dans sa mémoire l'image d'un vieil homme mais celle du jeune garçon que son grand-père venait chercher à l'école et à qui il racontait son autre vie.

Dans la tiédeur de l'été californien, Jon Vickers se dépouille une dernière fois de son costume de scène. Il retire avec effort ses hautes bottes de pêche quand des petits coups sont frappés à la porte.

— Entrez.

Un homme aux yeux bleus très clairs, d'allure jeune mais les cheveux déjà blancs, le regarde avec un large sourire sur ses lèvres minces et s'avance en lui tendant la main.

— Je crois que vous avez connu mon grand-père...

- Photographie en exergue -

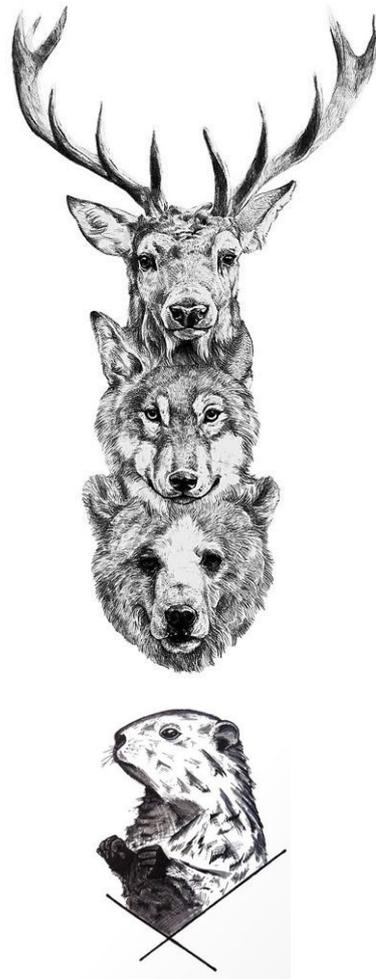
Jon Vickers dans le rôle titre de l'opéra de Benjamin Britten *Peter Grimes*,
Metropolitan Opera de New York, 1983 (Jefferson Public Radio, publication du 11/12/2015)

Retour au [sommaire](#)

Pour mieux te manger

“Montagne, lacs, animaux.”

Aurélien C.-B.



Il était une fois une petite fille qui habitait avec ses parents dans une grande ville. Elle avait de bonnes notes à l'école, prenait le mercredi des cours de claquettes, invitait le samedi ses amies à goûter, et allait se promener le dimanche avec sa grand-mère. Elle était affectueuse et drôle, douée pour les grimaces, jolie quand elle voulait. Bref, un amour de petite fille.

Un jour, elle se mit à tousser, on ne pouvait pas l'arrêter. Les sirops, les pastilles à sucer, rien n'y faisait. Lorsque ses parents découvrirent du sang dans ses mouchoirs, ils devinrent très inquiets. Ils firent venir les deux fées ses marraines, toutes deux versées en médecine.

— L'air de la ville ne lui vaut rien. Elle ne guérira pas tant qu'elle y restera. Il faut qu'elle aille à la montagne. Au moins six mois. Dans un sanatorium.

— Tu as raison ! Mais qu'elle fasse bien attention où elle mettra les pieds. Se promener dans la montagne peut être dangereux. Et surtout, qu'elle évite les lacs !

Elles étaient accompagnées d'une toute petite fille qui était leur enfant à toutes deux, car les fées, depuis longtemps, savent se reproduire entre elles, ce dont les humains sont jaloux. Celle-ci voulut dire quelque chose, y aller aussi de son conseil ou de sa prédiction, mais elle ne savait pas encore bien parler.

— ... armotte, fut tout ce qu'elle parvint à articuler.

*

Il était une fois un vieil homme qui habitait à la montagne, au bord d'un lac. Il s'était construit une cabane en rondins et vivait là tout seul, loin des villes et des hommes. Il avait passé quarante années en prison, pour des crimes si abominables qu'il aurait été condamné à mort dans un autre pays. Il se nourrissait de champignons, de baies, de gibier et de poissons. Il avait presque oublié l'usage de la parole et s'exprimait en sifflant, pour le plus grand plaisir des oiseaux.

Un soir qu'il revenait de la chasse, il trouva un loup la patte prise dans un de ses pièges. L'animal avait tenté sans succès de se libérer, perdu beaucoup de sang et ne bougeait plus qu'à peine. Que faire, se demanda le vieil homme ? L'achever d'un coup de fusil ? Les loups ne font pas de bons ragoûts. Il alla dans sa cabane chercher des bandages et un flacon d'éther. Il endormit tout à fait le loup, désarma le piège, lava la plaie et la banda. Il se surprit à caresser les flancs rêches et à murmurer quelques mots de réconfort. Puis alla s'asseoir à l'écart sur un tronc quand le loup bougea. Celui-ci se secoua, se redressa, et contempla avec surprise sa patte bandée. Il sentit la présence de l'homme et gronda légèrement. Enfin, leurs regards se croisèrent. et le loup dit dans son langage : « Je te remercie, vieil homme, et te revaudrai ça ! » avant de s'enfuir en boitant.

Un autre soir, en revenant de la chasse, il entendit dans le lac un grand remuement d'eau ainsi que de longs brames affolés. Il courut à la rive. Un cerf et sa biche tentaient sans succès de secourir leur petit en train de se noyer. Ni une ni deux, il sauta dans le lac. Le faon paniqué avait déjà la tête sous l'eau et agitait en tous sens ses longues pattes fluettes. Malgré ses ruades, le vieil homme l'empoigna, le plaqua contre sa poitrine et emprisonna les quatre membres entre ses bras. Il revint

péniblement vers la rive et lâcha le faon quand l'eau ne lui arriva plus qu'aux genoux. Celui-ci courut se réfugier auprès de ses parents. Le grand cerf s'approcha alors du vieil homme qui reprenait son souffle et lui dit dans son langage : « Nous te remercions, grand-père, et te revaudrons ça ! » avant de s'éloigner majestueusement.

Quelques mois plus tard, à la fin de l'été, alors qu'il parcourait la forêt à la recherche des premiers cèpes, le vieil homme aperçut un terrier dévasté. C'était le logis d'une marmotte qui s'était laissée surprendre avec ses petits par un loup ou un renard. De longues traînées sanglantes, des lambeaux de peau et de chair étaient les seules traces du carnage. Le vieil homme allait poursuivre son chemin lorsque des cris plaintifs lui parvinrent du fond du terrier. Il y plongea la main et sentit une petite boule chaude. C'était une jeune marmotte d'à peine deux mois ! Elle tremblait de tous ses membres et gémissait. Le vieil homme l'enfourna sous sa veste et rentra chez lui en oubliant sa cueillette. Il la nourrit à la becquée de trèfle, de fraises des bois, de lombrics... et l'apprivoisa. La marmotte devint bientôt une élégante demoiselle à la fourrure grise et au regard impérieux, qui l'accompagnait dans ses promenades, dormait à son côté dans la cabane, et le tirait sans trêve par la manche pour qu'il la caresse.

Le dernier sauvetage eut lieu à la fin de l'automne. Alors que le vieil homme savourait devant son seuil une tisane de sauge et de menthe, flanqué de la marmotte qui dégustait des feuilles de pissenlit, un grand nuage s'abattit de l'autre côté du lac en tourbillonnant. « Viens ! », dit-il à la marmotte, ayant retrouvé le goût de la parole pour se faire comprendre d'elle. En s'approchant, il s'aperçut que le nuage était en fait un essaim d'abeilles acharnées à défendre leur ruche contre un ours brun. Celui-ci avait manifestement le dessous et s'effondra sur le sol en couinant. Le vieil homme avait gardé son bol à la main ; il le remplit plusieurs fois de l'eau du lac pour asperger les abeilles qui n'aimèrent pas ce traitement et se dispersèrent. L'ours se releva, s'ébroua, et dit dans son langage : « Je te remercie, vieil homme, et te revaudrai ça ! » puis s'éloigna d'une lourde démarche chaloupée. Loin, derrière le lac, au-dessus de la forêt, fumaient les cheminées d'une longue bâtisse blanche accrochée au flanc de la montagne et qui présentait au soleil tiède trois rangs de balcons.

*

La petite fille marche à grands pas dans la neige qui crisse sous ses bottes. Au bas de la route damée qui descend de la montagne, elle a pris le chemin de gauche, celui qui s'enfonce dans la forêt. Aller si loin, est-ce permis ? Puis, le chemin a débouché dans une vallée en pente où la neige étincelle sous le soleil. Au bout de la vallée, un lac gelé miroite et donne envie d'y faire de longues glissades. Aller si loin, est-ce permis ? La petite fille court vers le lac. Juste quelques glissades, puis elle remontera à temps pour le goûter. Elle se coule entre les ajoncs transis qui bordent la rive et s'avance sur la glace. Que ça patine ! Elle chancelle... mais continue bravement. Un petit animal traversant le lac gelé se dresse sur ses pattes arrière quand il l'aperçoit. Une belette ? Non, une marmotte ! Qui s'approche d'elle sans effroi et la regarde avec intérêt. Soudain, on entend des craquements dans la glace. La marmotte se met alors à pousser des cris puissants : « Criiiiic ! Criiiiic ! »

Sur la rive, quelqu'un arrive en courant.

— Petit ! Petit, reviens ! La glace n'est pas assez solide !

— Criiiiic ! renchérit la marmotte. Criiiiiic !

La petite fille marche avec précaution vers le bord. « Crac ! Craac ! » A chaque pas craque la glace. La marmotte a détalé sur la rive.

— Attrape ça ! Vite !

L'homme, un vieil homme à la peau tannée comme un Indien et engoncé dans une épaisse parka, lui tend un long bâton. Trop court ! La petite fille fait un pas, puis un autre, et saisit le bout du bâton au moment où la glace cède sous elle. Le vieil homme la tire à lui.

— Mes bottes sont pleines d'eau et mon pantalon est tout mouillé, constate la petite fille avec une grimace.

— Ôte tes bottes et grimpe sur mon dos !

Le vieil homme, ployant sous son fardeau, épuisé par toutes ces paroles, revient lentement vers sa cabane. La petite fille lui a passé ses mains glacées autour du cou, et ça lui fait une drôle d'impression, de plaisir et de tristesse mêlés. La marmotte trottine à leur côté, c'est la première petite fille qu'elle voit de sa vie.

La chaleur est douce dans la cabane. Auprès du feu, un rocking-chair et un panier pour la marmotte. Au milieu de la pièce, une table ronde et deux chaises. Dans un coin, un lit étroit recouvert d'un quilt. « Un vrai conte de fée, se dit la petite fille. Quand je raconterai tout ça à mes amies... ».

— Tu vas enlever ton pantalon pour qu’il sèche pendant que je te donne à goûter. Du jus de sureau et des tartines de miel, ça te va ? Assieds-toi et mets cette serviette autour de ton cou.

La petite fille s’endort vite, l’éther ayant fait son effet. Le vieil homme l’emporte vers le lit et lui ôte ses vêtements, lui laissant seulement sa petite culotte blanche et un maillot de corps en coton fleuri. Couchée en rond dans son panier, la marmotte l’observe avec curiosité étendre le pantalon sur le dossier du rocking-chair. Quelle drôle de façon de faire goûter les gens ! Elle se lève et suit le vieil homme qui retourne s’asseoir au bord du lit. Il contemple la fillette sans un mot, sans un geste. La marmotte se sent délaissée et le tire par la manche de ses petites pattes. « Va-t-en, laisse-moi... », murmure-t-il en se dégageant. Il caresse le front de la petite fille, ses longs cheveux soyeux, ses joues douces et rondes comme des pêches. Sa main descend le long du cou et s’égare sur le maillot de corps. En coton fleuri. Si doux aussi. La marmotte s’est dressée sur ses pattes arrière et l’observe avec une inquiétude grandissante. « Non ! Non ! dit-elle dans son langage, en tirant une nouvelle fois le vieil homme par la manche. Non, non, non ! »

— Sale bête ! Vas-tu te tenir tranquille ?

Le vieil homme a jeté dehors la marmotte et refermé la porte.

— Criiic ! Criiiiic !

La marmotte couine d’effroi. Il faut faire quelque chose, c’est sûr. Sinon, un malheur épouvantable adviendra. Il faut faire quelque chose, mais quoi ? Elle se met à crier du plus fort qu’elle peut et ses criiics résonnent dans toute la vallée.

C’est le loup qui arrive le premier. La marmotte a d’abord un sursaut de peur, mais se ressaisit et lui explique avec force criiics. Le loup penche la tête et réfléchit. Puis, les grands bois du cerf apparaissent au loin et il s’avance d’un trot posé. Quoi ? Quoi, que se passe-t-il ? Criiic ! Criiic ! L’ours, enfin, les rejoint. Ils ont juré. Ils sont tous là. Il faut sauver le vieil homme. Il faut l’empêcher... Vite, il n’y a pas de temps à perdre !

Le grand cerf courbe la tête et fonce vers la porte, qu’il ébranle de ses bois. Encore ! Encore ! La porte cède. Ces mêmes bois l’empêchent d’entrer dans la cabane, mais le loup et l’ours s’y sont glissés. Enfin, la marmotte se faufile à leur suite.

Le cerf attend tout seul dehors. Que se passe-t-il à l’intérieur ? Après un long silence, des soupirs, des sanglots réprimés lui parviennent, puis le bruit que feraient des vêtements qui glissent sur la peau. Un enfant qu’on rhabille... Enfin, l’ombre du vieil homme se profile à la porte de la cabane. Il porte un fardeau dans ses bras. Il le pose à terre, le long du mur de rondins. C’est une

petite fille endormie. Ses cils battent : elle se réveille. L'ours et le loup sortent à leur tour de la cabane et s'en vont sans se retourner, l'échine réprobatrice. Le grand cerf secoue ses bois et les suit. Leur mission est accomplie, les animaux sont quittes. Seule la marmotte reste auprès du vieil homme qui est toute sa vie.

— Je me suis endormie ? Quelle heure est-il ?

— Cinq heures au soleil... Ton pantalon est sec. Remets tes bottes et rentre vite chez toi. La nuit va bientôt tomber.

— Oh, mon Dieu ! Je vais me faire gronder ! Merci, en tout cas. Merci, Monsieur ! Vous m'avez sauvée !

— Remercie plutôt la marmotte, grommelle le vieil homme.

*

Au printemps, les parents vinrent rechercher leur petite fille. Elle était guérie. Elle reprit l'école, les cours de claquettes, les goûters du samedi, les promenades avec sa grand-mère. Elle ne raconta son aventure qu'à sa meilleure amie, lui faisant jurer le secret. Parce qu'il était interdit aux enfants de quitter le parc du sanatorium.

Mais son aventure, elle n'en savait pas la moitié. C'est le vieil homme qui se confia dans une lettre qu'on retrouva dans la cabane après sa mort... Ce qui nous vaut de connaître cette histoire, et de la raconter à la veillée, le jour de la marmotte.

- Dessin en exergue -

Ours, loup et cerf, présentation totémique & Marmotte lisant, trouvés sur Pinterest.

Retour au [sommaire](#)

Bella

“Parfum, sépulture, chat.”

Olivier S.-G.



J'étais venu m'installer dans ce village du Maine pour pouvoir écrire. Loin de la trépidante vie new-yorkaise où tout était prétexte à retarder la confrontation avec la page blanche. J'avais loué une vieille maison isolée dans un village à l'écart de toute vie sociale et promis à mon éditeur que mon nouveau roman serait achevé avant la fin de l'année. Or je n'avais écrit que les trois premiers chapitres. Oh, le scénario était solidement ancré dans ma tête, et c'était très agréable : tant que rien n'en avait transpiré sur le papier, je pouvais toujours modifier, varier, infléchir... Je dominais les mots au lieu qu'ils me dominant une fois écrits, assoiffés de vie, luttant contre les biffures. Mais il était grand temps de m'y mettre !

Cette maison était très confortable. Elle avait été construite il y avait près de cent ans, au milieu du dix-neuvième siècle, une sorte de gentilhommière avec un porche soutenu par des colonnes, on se serait cru dans un Etat du Sud. Je disposais d'un grand salon, d'une bibliothèque et de trois chambres, même si je m'étais juré de n'inviter jamais personne. J'écrivais dès le matin, n'interrompant mon travail que pour un repas pris à la hâte dans la cuisine, et préparé par l'espèce de gouvernante dont les services avaient été loués avec la maison. Pour me dégourdir les jambes et fumer mon cigare, j'avais l'agrément d'un petit parc autour de la demeure. Et je sortais quelquefois le soir après le dîner me promener jusqu'au village.

J'étais installé depuis deux mois environ lorsque je la rencontrai pour la première fois. Je rentrais du village où j'avais pris un verre à son unique auberge. Je longuais la grand-route en prenant soin de rester sur le bas-côté car elle était fréquentée à toute heure par des voitures et des camions qui circulaient entre Portland et Augusta. La nuit était tombée mais la lune était pleine et m'évitait de trébucher dans un fossé ou de me cogner contre un arbre. Soudain, elle fut devant moi. Une longue silhouette blanche, mince et frêle. Son regard était tourné vers le sol, scrutant l'ombre. Je crus qu'elle ne m'avait pas aperçu et j'allais me signaler pour ne pas l'effrayer, mais c'est elle qui s'adressa à moi :

— Avez-vous vu mon chat ?

— Votre chat ?

— Avez-vous vu mon chat ?

— Nnnnon... Mais il ne faut pas rester toute seule dehors à cette heure. Voulez-vous que je vous aide à le chercher ?

— Ils me l'ont pris ! Ils ne veulent pas me le rendre !

— Ils ? Qui ils ?

— Ils ne veulent pas me le rendre... Mon père... Le pasteur... Oh, avez-vous vu mon chat ?

— L'avez-vous appelé ? Quel est son nom ?

Elle écarta les bras avec découragement et s'éloigna, se désintéressant de moi. Comme elle disparaissait derrière un arbre, je courus pour la rattraper. Je dépassai l'arbre. Personne ! J'appelai. Il me sembla entendre quelqu'un parler au loin, et je crus distinguer le nom de Mitzi. Je restai quelques minutes sur le bord de la route à appeler dans le noir, puis rentra chez moi.

Je racontai le lendemain mon aventure nocturne à Mrs Mitchell. Elle hocha la tête et se signa.

— Ainsi, vous avez rencontré Bella !

— Bella ? Qui est-ce donc ?

— C'est... c'était la fille unique de Monsieur Granger, de Grange House, de l'autre côté du village. Grange House est la soeur jumelle de votre maison. Toutes deux ont été bâties en même temps pour deux frères, Acton et Henry Granger, les ancêtres des Granger actuels. Même l'intérieur est distribué de la même manière. Avez-vous rencontré à New York votre propriétaire, la vieille Miss Granger ?

Je secouai la tête. Tout s'était fait par l'intermédiaire d'un agent immobilier. Mais j'avais bien senti que Mrs Mitchell voulait détourner la conversation et la remis sur ses rails.

— *C'était, avez-vous dit ? Pourquoi c'était et non c'est ?*

— Ça s'est passé il y a vingt ans... Non, vingt-deux ans déjà. Son chat s'était sauvé et elle le cherchait partout, interrogeait tous les gens du village... Finalement, elle avait dû le retrouver parce que, quand le camion l'a percutée, il était dans ses bras. Elle a été tuée sur le coup, avec son chat... Le vieux monsieur Granger ne s'en est jamais remis ; il ne sort plus et ne voit personne à part le révérend Jamesey et le docteur Menzie.

— Puisqu'elle avait retrouvé son chat, pourquoi le cherche-t-elle toujours ?

Je voulais parler de son fantôme, bien sûr, mais je ne parvenais pas à prononcer ce mot qui m'effrayait un peu. Je n'avais jamais rencontré de fantômes ou d'esprits, comme on les nommait aussi. Et puis, elle m'avait paru si réelle, si vivante.

— Ah, on s'est longtemps posé la question ! Les premières personnes qui l'ont vue ont eu très peur, et se sont sauvées sans demander leur reste. Mais il suffit d'interroger Bella. Elle vous l'a dit d'ailleurs : son père et le pasteur lui ont pris son chat. Le vieux monsieur l'a rendu responsable du drame et a fait brûler son cadavre dans son jardin. Elle a été enterrée dans l'enclos à côté de l'église mais ne reposera en paix que lorsqu'elle aura retrouvé son chat. Quelle triste histoire...

Mrs Mitchell soupira avec philosophie et reprit son tricot. J'étais ému et transgressai mon strict emploi du temps en me rendant dès le début de l'après-midi au cimetière. Les sépultures étaient modestes, de simples pierres gravées dispersées dans l'herbe drue. Je déchiffrai plusieurs noms de gens du village, avant de tomber sur celui de Granger. Il y avait deux tombes. Sur l'une s'égrenait la liste des Granger depuis la fin du dix-huitième siècle, quand la famille était venue s'établir ici. Sur l'autre, il n'y avait que deux noms : Charlotte Granger (1885 - 1920) et Isabella Granger (1911 - 1927). La mère et la fille, probablement. Bella était encore une enfant lorsqu'elle fut privée de mère et dut grandir seule aux côtés d'un père que j'imaginai sévère et taciturne. Nul doute qu'elle ne reportât alors toute son affection sur son chat. Ils devaient être inséparables... Mitzi...

Je ne croisai plus jamais Bella sur la route. Pourtant, chaque fois que j'allais au village ou que j'en revenais, je scrutais attentivement la pénombre. Une ou deux fois, même, je l'appelai. Mais, si j'en croyais mes souvenirs littéraires, les fantômes ne se montrent jamais à ceux qui veulent ardemment les voir. Jamais Heathcliff ne put retrouver Cathy, sauf peut-être à la veille de mourir...

C'est à la fin du printemps que je recueillis Del. Recueillir n'est pas vraiment le mot approprié. Disons plutôt que j'en acceptai la garde. Mon amie Sophie devait retourner vivre en France, qu'elle avait fui au début de la guerre et elle ne pouvait pas emmener son chat. Au moins au début. Il n'était pas exclu qu'elle revînt le chercher au bout de quelque temps, si les conditions s'y prêtaient. Je connaissais bien Delano, un Maine Coon qu'elle avait acheté tout jeune chez un éleveur et nommé ainsi en l'honneur du président qui avait tout doucement incité les Américains à se porter au secours des Alliés. Elle me l'amena un soir et resta coucher. Une maison dans le Maine pour un Maine Coon, c'était prédestiné ! Comme Sophie me l'avait conseillé, je tins Del strictement enfermé pendant deux semaines avant de le laisser sortir à sa guise. C'était un grand chat majestueux. Bien qu'élevé à New York, il retrouva vite l'instinct de la chasse et me faisait souvent l'offrande de ses mulots à moitié dévorés. Au petit matin, lorsqu'il rentrait, sa fourrure était empreinte des parfums de la nature, composés de fleurs des champs et d'herbes mêlées, et parsemée de gouttes de rosée.

Un soir de septembre où le temps commençait à fraîchir, je décidai de faire du feu au salon. J'allumai les bûches, flanqué d'un Delano très curieux. C'était sans doute son premier feu. Il s'assit en sphinx devant les flammes, hypnotisé. J'allai dans la bibliothèque, où les alcools étaient conservés, pour me préparer un nightcap et chercher un livre. Lorsque je revins au salon, je restai pétrifié sur le seuil de la pièce. Elle était là. Agenouillée devant la cheminée, elle regardait fixement Del. J'aurais cru que celui-ci allait se mettre à feuler, le dos hérissé. Ou bien au contraire qu'il ne réagirait pas, insensible à cette présence que j'étais peut-être seul à voir. Mais il tourna les yeux vers Bella et, lentement, se leva et s'étira. Elle tendit la main vers lui et il fit quelques pas pour la flairer. Elle se mit à le caresser, d'abord du bout des doigts, puis en longs gestes enveloppants. Soudain, il vint carrément s'installer sur ses genoux et se l'incorpora. Je veux dire que je ne distinguai bientôt plus que le corps du chat, celui de Bella s'estompant comme un mirage qui disparaît. Comme je me précipitais vers la cheminée, Delano sauta sur un fauteuil et se lança dans une toilette minutieuse.

Le lendemain soir, je refis du feu, puis sortis à nouveau chercher un verre et un livre dans la bibliothèque. A mon retour, comme la veille, elle était là. Cette fois-ci, elle était assise dans un des

deux fauteuils qui faisaient face à la cheminée. Je ne distinguais que son profil et une queue fournie qui pendait du bras du fauteuil. Je pris une grande inspiration et m'approchai sur la pointe des pieds. Doucement, je m'assis à mon tour sur l'autre fauteuil, retenant mon souffle. Je fixai d'abord les bûches, puis tournai la tête vers mon vis-à-vis. Deux paires d'yeux me contemplaient dans une félicité immobile, seulement dérangée par quelques battements de queue. Comment se faisait-il qu'elle soit venue jusqu'ici ? On dit que les fantômes ne fréquentent que le lieu de leur mort, ou bien l'endroit où ils ont vécu leur vie. Puis je me souvins que cette maison était identique à celle de son père, Grange House, de l'autre côté du village. Peut-être se sentait-elle ici comme chez elle. Peut-être aussi que ce qui l'avait attirée était la présence de Del. Peut-être encore qu'elle l'avait suivi, une nuit, dans ses chasses... Il était vain de chercher à l'interroger. Mais elle-même ne cherchait plus rien : elle avait trouvé. Retrouvé son chat.

Les visites de Bella se poursuivirent rituellement tous les soirs pendant plusieurs semaines. Elle se manifestait une fois le feu allumé et, à un moment de la soirée, s'estompait graduellement ou bien, si j'avais détourné les yeux, n'était plus là quand je regardais à nouveau le fauteuil. Il ne restait que Del, toujours occupé à sa toilette minutieuse. Il m'arrivait de m'asseoir à mon tour dans le fauteuil, de prendre le chat sur mes genoux et d'enfoncer mon visage dans sa fourrure. Son pelage n'avait plus la même odeur : à celle des fleurs des champs et de l'herbe fraîche qui était son parfum de *retour de chasse* s'était substituée une senteur terreuse, comme s'il était imprégné de l'odeur de la fosse où Bella passait l'essentiel de ses journées. Un peu plus tard, il s'ébrouait et partait se planter devant la porte de la cuisine. Je le faisais sortir et laissais une fenêtre entrouverte pour qu'il puisse rentrer à sa guise.

Un matin, il n'était toujours pas là à l'heure de mon petit-déjeuner. Je travaillai un moment, puis sortis l'appeler. Rien. Ce n'était pas la première fois qu'il tardait à rentrer. Il avait dû poursuivre une proie au-delà de son terrain de chasse. Cependant, j'étais inquiet. Que ferais-je s'il n'était pas rentré à l'heure où Bella se manifesterait ? Cette perspective m'emplissait d'effroi, comme s'il était dangereux de déranger les habitudes d'un fantôme. Je sortis à nouveau vers cinq heures, et décidai de fouiller les environs. Je n'eus pas à aller loin. Il était à un demi-mile, sur le bas-côté de la route qui mène au village. Seules les gouttes de sang qui perlaient à ses narines indiquaient l'issue fatale. Et aussi la rigidité du corps. Cette route était décidément meurtrière. Je pris Del dans mes bras. Je pensai d'abord à Sophie. Comment allais-je lui annoncer ça ? Puis, j'imaginai l'arrivée de Bella. Il n'était pas envisageable de lui laisser voir le corps de Del. L'enterrer dans le jardin et faire comme

si de rien n'était ? Et qu'elle reste hanter cette maison à attendre le retour du chat ? Ou qu'elle reprenne ses errances ? Que faire ? Je devenais fou. Brusquement, je pris ma décision. J'ôtai ma veste, en recouvris Del pour que personne ne le voie, et me dirigeai vers l'enclos paroissial. Le soir tombait. J'allai tout droit à la tombe et découvris le corps du chat. Je le déposai doucement sur la pierre et prononçai ces mots :

— Bella, reposez en paix. Je vous ramène votre chat.

Le soir, elle ne vint pas. Le lendemain à l'aube, je courus au cimetière. Le corps du chat avait disparu. Un renard, peut-être ? Bella ne revint plus s'asseoir auprès de mon feu. Un mois plus tard, j'avais fini le premier jet de mon roman et m'apprêtais à rentrer à New York, ayant donné congé, lorsque Mrs Mitchell m'apprit la mort du vieux monsieur Granger. On allait l'enterrer le lendemain et des fossoyeurs étaient occupés à rouvrir la fosse. Je fus tenté d'aller voir, de demander qu'on soulève le couvercle du dernier cercueil. A quoi bon ? Le spectacle serait macabre, de toute façon. Je préfèrai laisser libre cours à mon imagination. Peut-être un jour écrirais-je cette histoire...

- Tableau en exergue -

Margaret Keane (née en 1927) : *Portrait of a young girl with a cat*, collection particulière,
(fair use claimed).

Retour au [sommaire](#)

Hamlet à Chicago - drame en trois tableaux -

“Pizzicato, embryo, Gertrude.”

Robert Q.



Personnages :

GERTRUDE LITTLETON, femme du monde, veuve de Roy Littleton, magnat des affaires,

EMBRYO LITTLETON, jeune homme de 17 ans, fils de Gertrude et de Roy Littleton,

CLAUDIO PIZZICATO, dit PIZZY, demi-frère cadet de Roy Littleton par sa mère, bootlegger,

ALFREDO POLACCO, dit AL, homme de confiance de Claudio Pizzicato,

ARZILLO POLACCO, dit JUNIOR, fils d’Al Polacco,

PHYLLIS POLACCO, dite OFFY, fille d’Al Polacco,

ALFONSO CAPONE, dit SCARFACE, gangster, rôle muet,

ELIOT NESS, officier de police,

PIZZY, chat d’Embryo (on pourra trouver une belle peluche s’il est impossible de recruter un chat pour le rôle),

DOMESTIQUES, SERVEURS, HOMMES DE MAIN.

La scène est à Chicago, en 1927.

PREMIER TABLEAU, le grand salon de l'appartement des Littleton, surplombant le lac Michigan.

Entre Gertrude, en grand deuil très élégant, bibi noir à petite voilette, sac à main Vuitton, suivie d'Embryo, en complet noir strict.

GERTRUDE, *s'effondrant dans un fauteuil :*

Mon dieu, quel malheur ! Quand je pense que j'avais prévu une réception de cent personnes dans dix jours, pour son anniversaire...

EMBRYO, *s'asseyant à califourchon sur le bras d'un autre fauteuil, dans lequel un chat dort en rond :*

Maman, sait-on pourquoi Papa a fait ça ? Il allait si bien quand je suis parti pour Harvard !

GERTRUDE :

Personne n'a rien compris... Sauter du haut de ce balcon...

Elle sanglote, puis sort un mouchoir et tamponne ses yeux.

Heureusement que ton oncle Pizzy est là pour me soutenir. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui...

EMBRYO, *fronçant les sourcils :*

Voyons, je suis là, maintenant, Maman ! C'est sur moi que tu dois t'appuyer !

GERTRUDE :

Bien sûr, mon chéri. Mais tu es si jeune... Pour moi, tu es encore le petit garçon que j'emmenais tous les après-midis au parc... J'ai besoin de quelqu'un de fort, de puissant, qui s'y connaisse en affaires. Toi, tu ne t'intéresses qu'à la poésie, qu'au théâtre... C'est normal, d'ailleurs, tu es si doué ! Mon chéri...

Gertrude se précipite pour serrer son fils dans ses bras.

EMBRYO, *se débattant :*

Je ne suis plus un enfant ! Dis-moi, Maman, pourquoi Pizzy a-t-il une croute sous l'oreille ?

GERTRUDE, *gênée* :

C'est bientôt guéri... Figure-toi que ton chat... Oh, il est très gentil, tout mignon... Il adore qu'on le caresse, qu'on le gratte sous le cou... Il te suit partout comme un petit chien... Mais depuis que tu étais parti, c'est à ton père qu'il était scotché. Roy était allergique, rappelle-toi...

EMBRYO :

Et alors ?

GERTRUDE, *très gênée* :

Pizzy essayait tout le temps de lui monter sur les genoux. Ton père n'arrêtait pas d'éternuer ! Il n'arrivait à s'en dépêtrer qu'en lui brandissant son cigare sous le nez. Et, une fois, il l'a brûlé...

EMBRYO :

Pauvre Pizzy ! Mais aussi, pauvre Papa !

GERTRUDE :

Oh, ça lui a servi de leçon, à ton chat. Après, il s'est tenu à distance.

LE MAJORDOME :

Madame, monsieur Pizzicato est là pour voir Madame.

GERTRUDE :

Faites entrer.

PIZZY, *joyeusement, une bouteille de champagne à la main* :

O vin, dissipe la tristesse... Ah, tu es là aussi, Embryo ?

EMBRYO

Bonjour, mon oncle. Je croyais que le dix-huitième amendement avait interdit l'alcool dans tout le pays...

PIZZY :

Pas pour des raisons religieuses ou médicales ! Ta mère a besoin de quelques bulles pour surmonter son chagrin. Et affronter les décisions à prendre pour les affaires de ton père.

EMBRYO :

Pourquoi n'est-ce pas à moi d'en décider ?

PIZZY :

Parce que tu es mineur ! Nous en reparlerons dans quatre ans ! Venez, ma chère Gertrude, allons dans votre boudoir.

Ils sortent.

EMBRYO, *s'asseyant devant un secrétaire Empire et ouvrant son abattant :*

Que devient Offy ? Il y a des mois et des mois que je ne l'ai vue... Je vais lui écrire... Du papier à lettres ! Où a-t-on fourré le papier à lettres ?

Il fouille frénétiquement dans le secrétaire pour trouver du papier à lettres. Brusquement s'ouvre un tiroir secret.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça alors ! Un tiroir secret ! Et il y a quelque chose dedans !

Il en retire un petit carnet en maroquin rouge et en parcourt les pages.

C'est l'écriture de Papa. Des dates... Mon dieu, mais c'est son journal !

Il le referme brusquement.

Lire, ou ne pas lire ? Savoir, ou ne pas savoir ? Bon, je veux savoir : je lis. Mais seulement les derniers jours...

Il rouvre le carnet et en tourne les pages.

Voilà ! L'avant-dernière page. « Mon frère vient de partir, après m'avoir apporté des papiers à signer. Mais je ne signerai rien ! Pas question de transformer une de mes raffineries de pétrole en distillerie clandestine ! Question affaires louches, il est toujours partant ! Il me tanne depuis qu'on est tout petits pour que je m'associe à ses combines... Ah, je n'en peux plus, il faut que je respire, que j'ouvre la fenêtre en grand ! Vivement qu'il débarrasse le plancher, ce Pizzy ! Bah ! Quant à ses trafics, mon frère trouvera bien quelqu'un d'autre, il a tellement de relations. Des concurrents et des ennemis, aussi. Ce Capone, par exemple... »

La dernière page, à présent. C'est il y a cinq jours, le jour même de son suicide ! « Il me fait peur ! Il est de plus en plus menaçant ! C'est depuis que j'ai porté la main sur lui. Je n'aurais pas dû. Et

ces maudits papiers que je n'ai pas rendus ! Pizzy insiste. Il faudra bien que j'arrive à lui faire comprendre qu'il perd son temps avec moi. Ah, le voilà ! Comment est-il entré ? Qu'est-ce que tu me veux, hein ? On dirait que tu veux me sauter à la gorge ! Je ne peux plus respirer... Je vais me mettre au balcon. »

C'est tout ! Mais alors... Il a écrit cela juste avant... Il y avait quelqu'un d'autre... Quelqu'un... Quelqu'un qui l'a poussé ! Qui donc ? Qui donc ? Voyons, mais c'est écrit là, noir sur blanc ! Mon oncle ? Mon dieu, c'est mon oncle !

*

DEUXIEME TABLEAU, un bar au bord du lac Michigan, le matin suivant.

Peu de clients. Embryo est assis tout seul à une petite table côté cour devant un café crème.

EMBRYO :

Comme j'ai mal dormi ! Chaque fois que je m'assoupissais, je rêvais de Papa. Dans le dernier songe, il m'apportait un revolver et m'expliquait comment m'en servir... Et Pizzy m'a réveillé en me pétrissant la poitrine. Un revolver ! Jamais je n'oserai tirer ! Quoi d'autre, alors ? Un poignard ? Du poison ?

Claudio Pizzicato entre côté jardin, accompagné d'Alfredo et d'Arzillo Polacco.

Tiens, l'assassin de Papa ! Ne nous faisons pas voir !

Embryo saisit un journal et l'ouvre en grand devant lui. Les trois hommes s'assoient à une table voisine.

PIZZY :

Garçon ! Trois sodas améliorés !

Au comptoir, le serveur prépare discrètement trois "sodas améliorés", c'est-à-dire des gintonics, et les apporte. Pizzy attend qu'il se soit éloigné et reprend :

Je lui ai remis les papiers hier et elle les a signés tout de suite. Ah, elle est beaucoup plus facile que mon frère ! Avec cette nouvelle distillerie, nous serons demain les leaders sur le marché.

AL, *se frottant les mains* :

Et nous coulerons Scarface ! A nous, le monopole !

PIZZY :

Ne te réjouis pas trop vite, Al ! N'oublie pas mon neveu ! Il pourrait un jour me demander des comptes... Me mettre des bâtons dans les roues... S'il était honnête ?

AL :

Que faire alors ?

JUNIOR, *négligemment, en se curant les dents* :

Je serais vous, Monsieur Pizzicato, j'épouserais la veuve... et je ferais voyager le neveu... Il est des voyages dangereux, dont on ne revient pas...

PIZZY, *tout réjoui, se frottant les mains* :

Que de bonnes idées il a, ton fiston, Al ! Bien que la dernière... C'est tout de même le fils de mon pauvre frère... Ah, je meurs de faim ! Allons déjeuner, je vous invite.

Les trois hommes sortent côté jardin. Embryo baisse le journal qui lui cachait le visage.

EMBRYO, *de plus en plus exalté* :

Quelle horreur ! Quelle horreur et quel cynisme ! Me faire tuer, passe encore... Mais épouser Maman ? Jamais, jamais je ne le permettrai ! C'est moi qui vais te tuer, mon oncle ! Pour venger mon père, dont tu veux outrager la mémoire ! J'hésitais tout à l'heure... Mais maintenant... Aux armes, mon âme ! Ne tergiverse plus ! Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes biens nées, la valeur n'attend pas... Non, ce n'est pas ça ! Reprenons... Aux armes, mon âme ! Agis donc ! Mais comment ? Par quel moyen ? Le revolver ? Le poignard ? Le poison ? Je n'en ai pas... Je ne saurais pas... Mais si je ne tue pas mon oncle, mon père continuera à hanter mes nuits... Horrible ! Alors, je vais me tuer... Me tuer, c'est ça ! Et en finir une fois pour toutes ! Mourir ! Mourir... Dormir, rien de plus... Et par ce sommeil, mettre fin aux maux du coeur et de la chair... C'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur ! Mourir... Dormir... Mais dormir, c'est rêver peut-

être... Et qui sait quels rêves il me viendrait ? Des rêves plus horribles que ceux d'à présent, et dont je ne pourrais plus me réveiller ? *Easy, easy...* Mon coeur, calme-toi ! Voici la douce Offy qui vient.

Apparaît Offy, essoufflée, cherchant tout autour d'elle. Apercevant Embryo, elle s'avance vers lui et l'embrasse sur les deux joues.

OFFY :

Cher Embryo, comme je suis triste pour toi... Et triste avec toi... J'ai rêvé de ton père cette nuit...

EMBRYO, *ému* :

Toi aussi ? Oh, chère Offy !

OFFY, *doublement émue, le serrant dans ses bras* :

Toi aussi ? Oh, Embryo ! Il nous pressait de nous marier...

EMBRYO, *secouant la tête et se dégageant* :

Ce n'est pas le rêve que je faisais ! Laisse-moi, Offy ! J'ai quelque chose d'important à faire. Nous nous reverrons plus tard.

OFFY :

Je veux t'aider.

EMBRYO :

Pas question ! Va-t'en, je te dis ! Allez, au couvent, tiens ! Et pense à moi dans tes prières !

Offy s'enfuit en sanglotant côté cour tandis qu'un groupe d'hommes en complets rayés et coiffés de chapeaux mous entrent côté jardin et s'assoient à la table que Pizzy, Al et Junior viennent de quitter.

EMBRYO, *fébrile* :

Garçon ! Garçon, de quoi écrire ! Du papier, un stylo, vite ! Et une enveloppe !

LE SERVEUR :

Bien, Monsieur. Tout de suite, Monsieur.

Il apporte à Embryo ce qu'il demande, tandis qu'un des hommes de la table voisine commande des "Coca-Cola améliorés", c'est-à-dire des Cuba Libre.

EMBRYO, *tout en écrivant* :

Monsieur, vous ne me connaissez pas et ne cherchez pas à me connaître. J'ai appris... par le plus grand des hasards... qu'un de vos concurrents avait trouvé le moyen de conquérir le marché et de vous couler. Si vous voulez empêcher ça, il s'agit de Claudio Pizzicato. Bien. C'est sobre. Ça suffit. Maintenant, comment signer ? Voyons ! C'est une lettre anonyme ! On ne signe pas ! L'enveloppe, à présent. A Monsieur Alfonso Capone, à... Zut ! Où crèche ce zozo ? On en parle tous les jours dans les journaux, mais personne ne dit où il habite ! Comment vais-je lui faire parvenir ce billet ? Peut-être le serveur le sait-il ? Ces gens-là savent tout. Psitt ! Psitt ! Garçon !

LE SERVEUR :

Monsieur désire ?

EMBRYO :

Juste un renseignement. J'écris à une personne dont je ne sais pas l'adresse. Elle est très connue... Peut-être sauriez-vous où elle habite...

LE SERVEUR :

Peut-être Monsieur pourrait me dire de qui il s'agit.

Embryo met l'enveloppe sous le nez du garçon.

LE SERVEUR, *avec un geste de recul* :

Non. Non, je ne connais pas l'adresse de cette personne.

EMBRYO, *d'un air découragé* :

Quel dommage ! Quel malheur ! Il sera dit que je ne réussirai jamais rien !

LE SERVEUR :

Monsieur a-t-il vraiment besoin de faire parvenir sa lettre à cette personne ?

EMBRYO :

Mais oui ! C'est une question de vie ou de mort !

LE SERVEUR :

Dans ce cas...

Il désigne du menton la table voisine.

Le petit gros... avec le cigare...

EMBRYO :

Pas possible ! Grâce soit rendue au ciel ! Quand même, il ne paie pas de mine.

Il ferme l'enveloppe et tend un billet de dix dollars au serveur.

Rendez-moi le service d'aller porter ma lettre à ce monsieur, voulez-vous. Attendez juste que je sois parti... Et, bien sûr, motus et bouche cousue ! Vous ne connaissez pas la personne qui vous l'a remise. Et si on vous demande à quoi elle ressemble...

LE SERVEUR :

Un petit vieux, avec une barbiche blanche, et un accent allemand.

Embryo a un petit rire étouffé et quitte le bar par le côté cour.

*

TROISIEME TABLEAU, le grand salon des Littleton, le matin suivant.

Entre Gertrude, en grand deuil très élégant, bibi noir à petite voilette, sac à main Vuitton, suivie d'Embryo, en complet noir strict.

GERTRUDE, *s'effondrant dans un fauteuil :*

Mon dieu, je vais devenir folle ! Ton père il y a juste une semaine, et aujourd'hui ton oncle Pizzy... Avec Al et son fils ! Une hécatombe ! Et il a fallu les identifier ! Pourquoi moi ? Pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi ?

EMBRYO, *très calme* :

Remets-toi, Maman. Ce n'est peut-être pas plus mal, tu sais. L'oncle Pizzy et ses amis n'étaient pas des gens très recommandables, après tout.

GERTRUDE :

Comment peux-tu dire ça ? Ton père aimait beaucoup son frère. Il m'avait même dit un jour qu'il espérait que je me remarierais avec lui s'il lui arrivait quelque chose.

EMBRYO, *d'un ton soupçonneux* :

Et tu t'apprêtais à le faire, hein ?

GERTRUDE :

Mais non, absolument pas ! En tout cas, pas maintenant... Un jour... lointain... peut-être... Pourquoi parler de ça ? Il est mort à présent. Oh, ma pauvre tête ! Je ne me sens pas bien, il faut que je m'allonge.

Embryo sonne la femme de chambre, qui arrive immédiatement.

LA FEMME DE CHAMBRE :

Monsieur a sonné ?

EMBRYO :

Conduisez Madame à sa chambre et fermez ses rideaux.

Gertrude sort, au bras de sa femme de chambre. Embryo, qui semble en proie à une grande émotion, fait les cent pas dans le salon en se tordant les mains.

Ai-je bien fait ? Ai-je eu raison de venger mon père ? Ne me suis-je pas laissé aveugler par un sentiment moins pur ? Cette incertitude me ronge. Comment savoir ? Le journal ! Reprenons le journal !

Il s'assoit au secrétaire, déclenche le mécanisme du tiroir secret et s'empare du journal, qu'il compulse fiévreusement.

Là ! C'est écrit là : « J'aime tant mon frère, malgré tout : si je mourais avant elle, je voudrais qu'il épouse Gertrude. » Mais ça ne prouve rien ! Cela n'empêche pas que Pizzy ait voulu hâter le cours des choses... D'ailleurs, tiens, qu'est-ce que je lis ici ? « Pizzy a essayé de me faire tomber dans l'escalier ! Il me hait ! Il faut que je sois sans cesse sur mes gardes. » Qu'est-ce que je disais ? Remontons d'une page... Et là, encore : « Gertrude ne me croit pas car elle aime Pizzy presque autant qu'Embryo. Pourtant, il m'a encore attaqué sans prévenir. Je pourrais lui montrer les traces de ses griffes sur mon mollet. » Quoi ? Ses griffes ? Les griffes de Pizzy ? Mais alors ! Mais alors ! Mon dieu, je comprends tout ! L'allergie... La brûlure au cigare... L'ennemi de Papa, ce n'était pas son frère, mais mon chat !

Embryo s'effondre dans le fauteuil dans lequel Pizzy dort en rond innocemment.

Sale bête ! Qu'as-tu fait ? Et moi, mon dieu, qu'ai-je fait ?

On frappe. C'est le majordome.

LE MAJORDOME :

Un officier de police demande à voir Monsieur.

EMBRYO :

Faites entrer.

Entre un homme d'environ vingt-cinq ans, en complet marron et imperméable avachi de la même couleur, le chapeau à la main.

NESS :

Bonjour, Monsieur. Eliot Ness, du bureau de la Prohibition. J'aurais quelques questions à vous poser sur Claudio Pizzicato, votre oncle.

EMBRYO :

Si je peux vous aider...

NESS :

Tout d'abord, mes condoléances, Monsieur. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment mais... Pourrais-je vous demander ce que vous saviez des activités professionnelles de votre oncle ?

EMBRYO :

Il était dans les affaires... Comme mon père... Vous savez, je n'y connais rien. J'étudie la littérature à Harvard et mes préoccupations sont très éloignées de celles de ma famille.

NESS :

Si je vous disais qu'il était impliqué dans un trafic d'alcool ?

EMBRYO :

Quoi ? Mon oncle ?

NESS :

Et son homme de confiance, Al Polacco. Nous savons de source sûre que ce sont eux qui se cachaient derrière des prête-noms dans un réseau de speakeasies.

EMBRYO :

Speakeasies ?

NESS :

Des bars à alcool clandestins. C'est la plaie de la ville. Chicago est en coupe réglée entre deux gangs qui se disputent le marché : celui d'Al Capone et celui de votre oncle.

EMBRYO, *paraissant troublé* :

Al Capone, dites-vous ? Le fameux gangster ?

NESS :

C'est l'ennemi public numéro un. Mon bureau est chargé de le faire tomber. Revenons à votre oncle...

EMBRYO :

S'ils se disputaient le même marché, se pourrait-il qu'Al Capone l'ait assassiné ?

NESS :

Scarface ! Assassiner votre oncle ? Impossible ! Votre oncle est mort dans un accident de voiture. Il roulait trop vite et s'est encastré sous un camion. L'ironie de l'histoire veut que ce soit un véhicule de ses distilleries clandestines... Le chauffeur a avoué qu'il travaillait pour lui. Ce qui prouve ses activités illégales. Scarface n'a rien à voir là-dedans.

EMBRYO :

Il n'y est pour rien ? Vous en êtes sûr ?

NESS :

Il n'y a aucun doute. Il a pris hier soir le train de nuit pour New York avec tout son staff et vient juste d'y arriver. D'ailleurs, nos experts sont formels : la voiture de votre oncle n'a pas été trafiquée.

EMBRYO :

Ouf ! Quel soulagement !

NESS, *surpris* :

Quel soulagement ? Pourquoi un soulagement ?

EMBRYO, *embarrassé* :

Eh bien... C'est plus simple si c'est un accident, n'est-ce pas ? Tout est réglé, on peut... comment dit-on déjà ? Faire son deuil.

NESS :

Mais alors, pourquoi soupçonner Al Capone ?

EMBRYO :

Non, non, ce n'était pas vraiment des soupçons. Juste une impression bizarre... J'ai fait cette nuit un rêve dans lequel cet Al Capone voulait tuer mon chat...

NESS, *incrédule* :

Votre chat ?

EMBRYO :

Il s'appelle Pizzy, comme mon oncle. Pizzy Gatto... Pizzicato... Vous comprenez ?

NESS :

Trop intello pour moi ! Quels sont vos projets, Monsieur Littleton, maintenant que vous êtes le chef de famille ?

EMBRYO, *songeur* :

Maman va continuer à s'occuper de tout avec le bras droit de Papa. Moi, je suppose que je vais retourner à Harvard terminer mes études.

On frappe. C'est le majordome.

LE MAJORDOME :

Miss Offy est là, Monsieur.

Offy se précipite dans le salon et se jette au cou d'Embryo. Ils s'embrassent.

EMBRYO, à *Eliot Ness* :

Ah, j'oubliais... Et je vais sans doute me marier.

Rideau.

- Photographie en exergue -

Photo-montage en ouverture de *40 Hamlets, Ranked*, d'Emily Temple,
in Literary Hub, 11 août 2020, (pour lire l'article, suivre [ce lien](#)).

Retour au [sommaire](#)

Noël 1879

“Débâcle, (A)urore, fièvre.”

Oriane D.



Cet hiver-là, comme tous ceux qui s'étaient écoulés depuis la mort de Grand-mère, nous sommes partis passer Noël à Passy. Pour mon père, c'était trop dur de rester à la maison pendant cette période qui lui rappelait les fêtes anciennes, joyeuses et pleines de vie... Il n'avait plus le coeur à ça... Il allait falloir attendre encore deux ans pour qu'il réussisse à surmonter cette impuissance et que la reprise des réjouissances traditionnelles lui apporte plus de réconfort que de peine.

Nous sommes arrivés à Paris à la mi-décembre. La tempête de neige qui avait balayé toute la moitié nord de l'Europe s'était enfin calmée et les voyages en train étaient à nouveau possibles, bien que ralentis. Nous traversions des paysages uniformément blancs et le silence était à peine troublé par le ronron de la locomotive. A la gare d'Orléans, ce fut un traineau qui nous emmena à la Muette, car les voitures patinaient et se renversaient sur la chaussée glacée. Les cochers faisaient avancer leurs chevaux au pas et c'était un spectacle impressionnant et majestueux que ces

processions silencieuses le long des rues. Quelle surprise quand nous avons traversé la Seine : elle était complètement gelée et les Parisiens circulaient dessus comme sur un immense tapis blanc déroulé à perte de vue ! Les ponts étaient comme encapuchonnés de neige, que les cantonniers venaient déverser par tombereaux par-dessus les parapets. Le long des quais, des péniches, surprises par... ah, comment dit-on... par l'embâcle, étaient immobilisées dans les glaces, et désertées par leurs mariniers. Sur la rive droite, on avait dégagé les principales avenues et les grands boulevards et le traineau avançait plus vite. Mais dans les petites rues que l'on apercevait, sur la droite et sur la gauche, seul un étroit chemin était frayé au milieu de murs de neige gelée. Enfin, nous atteignîmes l'immeuble du 16, chaussée de la Muette, où mon père avait son appartement parisien. Solange, mon ancienne nourrice, y était depuis un mois et avait tout préparé pour nous accueillir.

Cependant, la température était de nouveau redescendue très en-dessous de zéro et nous n'étions pas assez couverts pour affronter ce froid polaire. Une de nos premières occupations fut donc de nous rendre aux grands magasins du Louvre pour acheter des doublures de fourrure, des toques et des manchons. Pour ma soeur et moi, l'agneau fut déclaré assez bon, car nous continuions de grandir, mais mon père voulut offrir à ma mère une veste longue en zibeline. Elle la porta jusqu'à sa mort, en 1901. Puis, ma soeur la reprit, mais elle n'en a pas profité bien longtemps puisqu'à peine huit ans plus tard elle aussi était morte. Mais revenons à un souvenir plus joyeux... En ces premiers jours de l'hiver 1879, emmitouflées dans nos vêtements chauds, nous étions prêtes à nous élancer, comme tous les Parisiens, sur la Seine, pour patiner.

Ma mère, prudente et délicate, n'y tenait pas. Mais mon père, dont la belle santé et l'intrépidité, louées dès son plus jeune âge par Grand-mère, étaient proverbiales, acheta des patins pour toute la famille et nous avons vite rejoint le quai le plus chic, celui des Tuileries, devant les ruines du palais, que l'on désespérait de reconstruire. Mais, pour ma jeune soeur et moi, ces cicatrices de l'Histoire ne signifiaient pas grand-chose - nous étions si petites quand c'était arrivé - et nous étions tout au plaisir de tourner sur la glace, d'apprendre des figures, de provoquer des jeunes gens à la course. Notre mère restait sur la rive, assise sur un banc, comme au spectacle. Je me souviens que des braséros avaient été installés sur le quai et qu'une guinguette improvisée vendait des grogs et du lait chaud. Mon père nous surveillait de loin, en compagnie d'amis parisiens qu'il avait retrouvés. Des peintres avaient posé leurs chevalets sur les ponts et, les mains gantées, emmaillotés dans trois couches de paletots, ils tentaient de saisir sur leurs toiles le froid qui enveloppait le paysage, de

rendre l'impression de la lumière vaporeuse et glacée. C'était les débuts de l'impressionnisme, voyez-vous...

— En effet, Monet a beaucoup peint la Seine cet hiver-là...

— Ce n'était pas à Paris, mais à Giverny ! Non, non, attendez... A Vétheuil, près de Mantes. C'était là qu'il habitait à cette époque...

Pendant près d'une semaine, le matin comme l'après-midi, nous avons patiné, nous riant du froid. Le soir, nous nous rendions au théâtre ou à l'opéra, que je découvris à cette occasion. Ce fut pour Faust, je crois. Puis, nous allions dîner dans des restaurants à la mode, au *Café anglais*, chez *Pharamond* aux Halles, qui venait d'ouvrir. Mais, au matin du 23 décembre, lorsque je m'éveillai et que je voulus me lever, catastrophe ! La tête me tournait et je retombai sur le lit. Je grelottais mais j'avais le front brûlant. Ma mère, affolée, fit venir sa mère. Bonne-Maman habitait rue de la Michodière, dans un appartement hérité de son père, un archéologue longtemps conservateur du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque nationale toute proche. Non, je ne l'ai jamais connu... Elle arriva avec un thermomètre à mercure, qu'elle me fourra sous la langue. J'avais quarante de fièvre. Elle fit aussitôt appeler son médecin personnel, qui ne vint que le soir car il était débordé. A cause du froid, les gens tombaient comme des mouches. Certains, à moitié gelés, et croyant bien faire en se réfugiant près d'un poêle ou d'une cheminée pour se réchauffer, mouraient sur le champ de congestion. Les journaux faisaient leurs unes sur ces tristes accidents et recommandaient de passer très progressivement du froid au chaud.

Je ne me souviens pas bien des jours qui suivirent. On avait éloigné ma jeune soeur, car on ne savait pas si ce que j'avais était contagieux. En fait, on ne savait pas ce que j'avais. On a craint la phtisie, la pneumonie, mais heureusement c'était bien moins grave... Je toussais énormément. Le médecin avait ordonné des cataplasmes et du quinquina. Mais la fièvre ne tombait pas et je délirais. Je demandais mes patins et à quelle heure on irait sur la Seine. Le réveillon et le jour de Noël furent fort tristes, et mon père annula le spectacle de marionnettes qui était prévu pour la Saint-Etienne. Le médecin amena un confrère, qui préconisa des bains glacés. Mes parents refusèrent. Le 28 décembre, Solange, ma nounou, apporta des sangsues qu'elle avait réussi à trouver chez un herboriste du quai de la Mégisserie. On me les appliqua et un mieux se fit très vite sentir. Ma fièvre baissa. Le même jour, la température extérieure remonta de - 15° à + 3° ! Imaginez un peu : une hausse de dix-huit degrés en vingt-quatre heures. L'herboriste, confia Solange, lui avait affirmé que ma fièvre tomberait en même temps que se produirait la débâcle. Et de fait, quand, le 2 janvier,

après cinq jours de température constamment positive et de fonte progressive de la neige, la couche de glace sur le fleuve, perdant de sa solidité, se trouva un peu partout soulevée et brisée, je n'avais plus de fièvre. Tout comme la Seine bouillonnante s'était échappée de la gangue épaisse qui la muselait, la comprimait et éteignait en elle toute vie, j'avais réussi à m'évader de la prison invisible dans laquelle je haletais et je m'étiolais. C'est pourquoi le mot *débâcle* n'évoque pas pour moi des idées d'effondrement, de déroute et de ruine, mais la libération et la renaissance. C'est la première annonce du printemps.

Vous avez connu la libération de Paris en août 1944, menée tambour battant dans l'enthousiasme malgré le danger ? Eh bien, la libération de la Seine en ces premiers jours de janvier 1880 fut aussi exaltante et encore plus rapide. Et infiniment moins sanglante, bien sûr ! La crue fut extraordinaire et le fleuve semblait monter à vue d'oeil. Ce que je vous en dis, c'est ce qu'on m'a raconté, n'est-ce pas, car j'étais encore au lit, très affaibli. Si ma mère ne me quittait pas, mon père, curieux de tout, se joignit aux innombrables badauds qui se pressaient sur les quais pour jouir de ce spectacle impressionnant. Sur les quais, et non sur les ponts, car ils avaient été interdits aux piétons comme aux voitures. D'énormes blocs de glace ébranlaient leurs piles où venaient se broyer les péniches et les bateaux-lavoirs entraînés par le courant violent. Plusieurs ponts s'effondrèrent, en partie ou complètement. Pendant ce temps, je reprenais des forces et je déballais les cadeaux que je n'avais pu recevoir à Noël. Il y en avait beaucoup, parce que la nouvelle de mon dangereux état était parvenue à toute la famille, à tous nos amis, et chacun avait voulu me témoigner son affection et son soulagement à l'annonce de ma guérison. J'eus des livres, des châles, des gants, des friandises, des poupées même - des poupées, à mon âge, j'allais avoir quatorze ans ! Mais savez-vous le présent qui me fit le plus plaisir ?

— Non.

— Une lettre !

— Une lettre ?

— Oui. Je l'ai toujours gardée. Précieusement, avec celles de ma grand-mère, dont elle est un fidèle et poignant écho. Tenez, ouvrez ce tiroir de mon secrétaire, là... Donnez-moi la boîte... Ouvrez l'enveloppe du dessus... Attention ! Le papier a plus de quatre-vingts ans. Voilà ! Reconnaissez-vous l'écriture ?

— Nnnnon...

— Elle est pourtant très reconnaissable ! Montrez-la à la caméra ! Mais c'est ce qui est écrit qui est le plus important. Voulez-vous lire ?

— Tout haut ?

— Bien sûr. C'est un inédit : un *scoop*, comme on dit aujourd'hui.

Raclements de gorges.

— Bien. Je commence :

« Chère mademoiselle Lolo,

Me pardonneriez-vous cette familiarité ? Quand je pense qu'il y a dix ans tout juste, ou à quelques jours près, je vous faisais sauter sur mes genoux ! J'ai appris votre maladie en même temps que votre convalescence et n'ai donc pas eu le temps de m'inquiéter pour vous. Comme ma nièce est maintenant une respectable femme mariée (hélas), vous êtes pour moi une jeune nièce de substitution à qui je pense souvent.

Et, plus encore, "vous en qui je salue une nouvelle Aurore" êtes le vivant bourgeon d'une illustre lignée, portée à son pinacle par la personnalité et les oeuvres de votre chère grand-mère. Je ne sais quelle prémonition me souffle que votre vie va s'éclorre sous sa bienveillance tutélaire et que vous serez toujours pour le monde sa continuatrice.

Moi qui fus son fidèle troubadour, je vous baise avunculairement le front et vous prie de transmettre mes amitiés à vos parents et à votre jeune soeur. Je vous souhaite à tous une très bonne année 1880 qui nous donnera, je l'espère, l'occasion de nous revoir enfin.

Votre Gve

A Croisset, lundi 11 H, ce 5 janvier 1880. »

C'est une très belle lettre... Comment, Madame, vous pleurez ?

— Mais non ! Enfin, si... Mais c'est passé. Cette lettre m'émeut toujours beaucoup, même après toutes ces années. Surtout après toutes ces années, à présent que je suis à la fin de ma vie... Tous ces espoirs et toute mon amertume... "Vous en qui je salue une nouvelle Aurore"... C'est le vers introductif d'un long poème de Banville, où l'aurore citée était la première heure du jour, bien sûr. J'ai tout de suite compris qu'il m'assignait ma place, à moi, dernière incarnation de toutes ces Aurore, entremêlées à tous ces Maurice, depuis Aurore de Königsmark et son fils, Maurice de Saxe,

le célèbre maréchal, le bisaïeul de ma grand-mère, née Aurore Dupin de Francueil, jusqu'à mon père et moi... Mais après moi, il n'y aura plus d'Aurore. Je n'ai pas eu d'enfants et ma soeur Gabrielle non plus. Mon fils adoptif a eu une fille qu'il prénomma Aurore, évidemment, mais elle ne vécut pas. Quand je mourrai, cette propriété ira à l'Etat, à qui je l'ai déjà donnée. Depuis, elle a été classée monument historique avec tout ce qu'elle contient et on ne pourra plus y toucher. Comme vous le savez, j'ai consacré toute ma vie à préserver le souvenir de ma grand-mère...

— Et Flaubert, dites-moi, l'avez-vous revu, après cette lettre ?

— Non, et c'est une autre grande tristesse. Il est mort quelques mois après, d'une attaque foudroyante. Il devait venir à Paris, nous le verrions, c'était promis. Mais il remettait toujours. C'était à cause de ses deux bonshommes, comme il les appelait... Bouvard et Pécuchet... C'est ce livre qui l'a tué ! Il avait écrit un conte à l'intention de ma grand-mère - *Un coeur simple*, c'est bien connu - pour lui plaire et suivre ses conseils en lui montrant qu'il était capable d'éprouver de la sympathie envers ses personnages, mais elle est morte avant qu'il l'ait terminé. Il m'a beaucoup impressionnée à l'enterrement, il me serrait très fort dans ses bras et pleurait comme un enfant.

— Je vois que vous êtes très émue...

— Oui, je préférerais que nous arrêtions là pour aujourd'hui, si cela ne vous ennue pas.

— Absolument pas. Mais vous avez encore tant de choses à nous dire, Madame. Alors, à demain ?

— A demain.

Entretien imaginaire avec Aurore Sand, Nohant, printemps 1961

- Photographie en exergue -

Aurore Sand (10 janvier 1866 - 15 septembre 1961), auteur inconnu, 1880.

P.S. : Cette nouvelle, qui n'aurait jamais été écrite sans les trois mots de mon amie Oriane, est l'écho mélancolique de celle, intitulée *Noël 1869*, dans laquelle j'avais imaginé le séjour de Flaubert à Nohant, tout en restant fidèle au peu qui en était connu. Parue en 2013 en feuilleton dans la revue *La lettre d'Ars* des Amis de George Sand (numéros 57, 58 & 59), elle fut reprise dans le recueil *La dernière enquête et autres hommages*, disponible sur le site de la Plelg en suivant ce [lien](#).

Retour au [sommaire](#)

A la russe !

“Ummites, bleu de Nîmes, vibration.”

Anne et Jacques-Etienne G.



Nous glissons sur une mer d’huile. Au Ponant, un disque d’or irradie et s’apprête à plonger dans les flots. A l’autre bout du monde, un globe pâle a surgi et contemple ce calme tableau d’un air étonné. Pas la moindre brise... J’en suis tout aussi surpris : ce n’est que le début du printemps. Mais pas mécontent ; la croisière, ainsi, s’annonce tranquille et sans anicroche. Je réduis l’allure et signale à l’officier de quart que je quitte la passerelle. C’est l’heure de rejoindre mes passagers sur la dunette pour le premier whisky.

Drôles de passagers ! Depuis notre appareillage il y a quatre jours à Charlottetown, sur l’Ile du Prince-Edouard, je n’en ai pas vu un seul boire de l’alcool. Jim, le barman, a dû réviser ses classiques en matière de cocktails de jus de fruits. Aux repas, pour tous, les huit hommes et les quatre femmes, de l’eau gazeuse. Pas un seul non plus pour profiter du solarium, où les transats sont pourtant garnis de plaids en mohair. Si quelques-uns lisent dans le vaste carré à la poupe du pont principal, ou profitent de la salle de cinéma, la plupart restent dans leurs cabines. Oui, c’est un très

grand bateau... Il mesure soixante-douze mètres de long, peut accueillir vingt-huit passagers et loger un équipage d'une vingtaine d'hommes. Outre la salle de cinéma déjà mentionnée, il est équipé d'un ascenseur, de quatre jacuzzis, de deux petits yachts annexes pour croiser aux alentours et même d'un hélicoptère. Sa vitesse de croisière est de treize noeuds, ce qui fait que nous atteindrons les côtes écossaises dans soixante-douze heures à peu près. Il s'appelle Bleu de Nîmes et j'en suis le capitaine. Rafael Diaz, pour vous servir... Ou plutôt cette douzaine de curieux clients qui ne cherchent pas à jouir de tout ce luxe. On se demande pourquoi ils ont choisi ce bateau, que l'armateur ne propose pas à moins de quatre cent cinquante mille dollars la semaine. Ils auraient dû louer l'autre, le Plan B ; il est un peu plus petit et convient très bien pour douze personnes. Certes, il n'a pas d'hélicoptère, mais qui a besoin d'un hélicoptère ? Depuis deux ans que je commande Bleu de Nîmes, je n'ai jamais vu aucun hélicoptère s'y poser.

Le dîner a été un peu plus animé que de coutume. Le maître-coq avait préparé un plat de cabri mijoté dans du lait de coco, servi avec du riz basmati et un chutney de mangue, qui a beaucoup plu à nos hôtes. Nous étions quatorze à table, eux douze, un de mes lieutenants et moi. La conversation s'est engagée sur la gastronomie à bord des bateaux du temps de la marine à voile. Nous discutons en anglais, mais on voit bien que ce n'est la langue maternelle d'aucun d'entre eux. Pourtant, la moitié vit en Amérique du Nord. Je ne sais pas d'où viennent les six autres... Le mousse, qui a dans ses attributions de faire les cabines, m'a dit qu'il en avait surpris deux qui se parlaient dans une langue qu'il n'avait pas reconnue. Une sorte de langue à clics... Cependant, ils n'ont rien d'africain. Si on voulait les cataloguer, ils feraient plutôt penser à des Scandinaves, blonds, le teint pâle, les pupilles d'un bleu très clair... Mais ça ne colle pas vraiment non plus, parce qu'ils sont tous petits et râblés. Ça leur donne un air de famille. Sauf que ce n'est pas un rassemblement familial, ils ont tous des noms différents. Le mousse m'a dit aussi qu'il n'avait jamais vu de cabines aussi propres, à croire qu'ils n'utilisent pas les toilettes, ou qu'ils les nettoient eux-mêmes.

Après le repas, j'ai proposé à la ronde des cigares, mais aucun n'en a voulu ! Certains ont eu un geste de recul, à croire que l'odeur du tabac les incommodait avant même qu'il ne brûle. Comme d'habitude, je suis monté prendre le premier quart de nuit. Ce soir, l'océan est si calme que j'aurais aussi bien pu mettre le pilote automatique. Mais confier mon bateau à un automate, jamais ! Malgré tous ces appareils électroniques perfectionnés dont il est pourvu, je suis le maître à bord et moi seul veille ! J'ai envoyé tous mes hommes au lit, même le chef mécanicien qui règne sur les moteurs

super-puissants et super-silencieux. Equipage et passagers, tout le monde à présent doit profondément dormir. Il est minuit. A trois heures, Frank, mon second, viendra me relever.

Grâce à l'ordinateur de bord, faire le point est un jeu d'enfant. A cause du Gulf Stream, Bleu de Nîmes a quand même très légèrement dévié de sa route et je redresse le cap d'un-demi degré. L'extraordinaire temps clair qui règne sur l'hémisphère nord nous offre des nuits sans pareilles. En mer, les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure... Certaines étoiles brillent de si loin qu'on doute de les voir mais d'autres semblent si proches qu'on a l'impression de les toucher presque en étendant la main. Elles clignent de l'oeil, complices. Vers le sud, un essaim épais s'élève en un long ruban laiteux... Quelle splendeur ! Dire que dans quelques semaines, voire dans quelques jours, il n'y aura peut-être plus personne sur terre pour l'admirer ! Je m'aperçois que je ne suis plus seul à contempler le cosmos. Des silhouettes trapues sont massées à la proue du pont supérieur. Des passagers insomniaques scrutent comme moi le ciel. Je lève les yeux et renverse la tête. Au zénith, une grosse étoile, que je n'avais pas remarquée plus tôt, scintille particulièrement. Est-ce cela qu'ils sont venus voir ? Abaisant les yeux vers le pont supérieur, je m'aperçois qu'ils sont tous là, tous les douze. Puis, regardant à nouveau vers l'étoile, qu'elle a grossi. Elle émet maintenant des rayons alternativement verts et jaunes. Comme c'est étrange... et inquiétant. J'estime prudent d'alerter l'équipage et décroche le combiné du téléphone de bord pour appeler mon second : pas de tonalité. J'essaie la radio : rien. J'appuie sur le bouton du signal d'alarme. Mais le son caractéristique sur deux notes alternées n'est pas déclenché. Tout est coupé. Pendant ce temps, la chose a continué de grossir, de se rapprocher. Elle a pris la forme d'un grain de riz, puis d'un noyau de pruneau, enfin de deux assiettes creuses inversées et collées par les bords... Bon Dieu ! C'est tellement *cliché* qu'un fou rire me gagne. C'est sûr : je vais bientôt me réveiller.

Des coups brefs sont frappés sur la porte vitrée de la passerelle. A la lueur de la lampe de la coursive, je distingue le visage d'un des passagers. Il fait signe que je lui ouvre. Par sécurité, la passerelle est toujours fermée à clef pendant les quarts de nuit.

— Bonsoir, Commandant.

— Bonsoir, Monsieur Smith.

Ils portent tous des noms si conventionnels que ç'aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

— Pouvons-nous compter sur votre... coopération ?

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous continuiez à piloter normalement, sans à-coups, pour que notre vaisseau puisse se poser en toute sécurité.

Qu'ai-je à perdre ? J'acquiesce.

— Me permettez-vous de rester à vos côtés pour surveiller l'approche ?

— Je vous en prie. Puis-je savoir ce que vous avez fait de mon équipage ?

— Tout le monde dort profondément. Vous dormiriez également si nous nous n'avions pas estimé plus utile de vous maintenir éveillé. Vous pourrez parler de ce que vous aurez vu, mais il est peu probable que l'on vous croie.

Evidemment ! Je n'y crois pas moi-même et garde le fol espoir que ce ne soit qu'un rêve. Oh ! Et puis zut ! Il ne s'agit pas d'un cauchemar... enfin, pour le moment. Profitons de l'aventure : ce n'est pas tous les jours qu'un OVNI atterrit sur l'héliport d'un yacht !

L'objet volant n'est plus à présent qu'à une centaine de mètres au-dessus du bateau. Je m'aperçois qu'il n'est pas rond mais ovale, d'une longueur d'environ dix mètres sur six de large, juste la taille maximum pour l'héliport. Brave Bleu de Nîmes, ce n'est pas par hasard, finalement, qu'on t'a choisi ! La soucoupe - si je dois nommer cet objet, sacrifions au vocabulaire consacré, je n'en connais pas d'autre -, la soucoupe, donc, s'est positionnée juste au-dessus de la proue et amorce lentement sa descente. Aucune vibration, aucun bruit ne sont perceptibles. Elle lévite quelques instants avant de se poser, sans l'effet de souffle habituel aux hélicoptères. De la passerelle, je la surplombe à présent. Elle est surmontée d'un dôme qui diffuse une lumière glauque. Soudain, un panneau de l'assiette inférieure de la soucoupe coulisse et deux êtres en sortent, vers lesquels se précipitent les onze - les onze quoi ? - qui les attendaient. Chacun se dépouille de la combinaison avec casque intégré qui le revêt entièrement. En émergent un homme âgé et une jeune femme. L'homme a les cheveux gris, une moustache épaisse et une courte barbe. La femme des cheveux longs, bruns, coiffés en queue de cheval. Malgré les différences d'âge et de genre, une indéniable ressemblance les lie. Ils sont plus grands que mes passagers et paraissent plus... comment dire... plus humains ? Non, ce n'est pas le bon mot. Plus... terriens. Voilà ! L'homme, d'ailleurs, a un petit air slave. A côté de moi, monsieur Smith toussote pour attirer mon attention.

— Excusez-moi, Commandant, je vais devoir vous quitter.

— Vous rejoignez vos amis ?

— Oui, nous partons.

— Vous partez ? Que voulez-vous dire ?

— Nous rentrons chez nous, il n’y a pas de temps à perdre. Le vaisseau est venu nous rechercher. Mais les deux arrivants vous expliqueront.

— Les deux...

— Le professeur Aleksandrov et sa fille. Ils ont décidé de revenir, pour tenter... si c’est encore possible...

— Tenter ? Tenter quoi ?

— Ils vous expliqueront. Je n’ai pas le temps.

Monsieur Smith est déjà sorti de la cabine de commandement et court vers la proue. Je le perds de vue un moment et il resurgit au bout du pont supérieur, rejoignant ses coéquipiers qui montent l’un après l’autre dans la soucoupe, revêtus tous les onze d’une combinaison intégrale grise. Il salue d’une brève inclinaison de tête le vieil homme et la jeune femme, revêt la dernière combinaison que celle-ci lui tend, et monte à bord à son tour. Le panneau coulissant se referme et l’engin décolle aussitôt.

J’ai invité mes deux nouveaux passagers à me rejoindre sur la passerelle. Dans la cabine de pilotage, il y a de quoi faire du café, du thé, et quelques bouteilles choisies. Si la jeune femme a opté pour une capsule de Nespresso, le vieil homme examine mes alcools.

— Ah ! De la Stolichnaya ! Il y a si longtemps !

Il s’exprime en anglais d’une voix grave marquée d’un fort accent russe, alors que celle de sa fille en est dépourvue. Je lui sers un large verre et m’en verse deux doigts. Je dois garder la tête froide si je veux comprendre la situation. Le professeur Aleksandrov savoure sa vodka dans un silence quasi-religieux. C’est à moi de poser des questions. Par laquelle commencer ?

— D’où venez-vous donc ?

— De la planète Ummo.

Jamais entendu parler ! Mais il faut dire qu’en cartésien rationnel, je ne me suis jamais intéressé au para-normal et aux extra-terrestres.

— Oh... Et c’est loin ?

— A peu près à quatorze années-lumière.

— Mais c’est impossible ! Il faudrait des siècles...

— Dans votre espace-temps ! Mais nous voyageons dans un univers jumeau inversé où il n’y a pas de limite à la vitesse. Sauf au départ et à l’arrivée, bien sûr, quand nous réintégrons l’espace intra-galactique.

— Vous êtes partis quand, alors ?

— Il y a un mois. Quand nous avons appris par nos émissaires sur la Terre le danger mortel qui la menace.

— Ah, l'avertissement de Poutine ?

— Absolument. Depuis longtemps, les Ummites ont prédit la possible fin nucléaire de l'humanité sur cette planète suite au comportement dangereux des chefs d'Etat. Ils prennent très au sérieux la menace de Poutine d'enclencher ses missiles Satan II, qui sont capables d'anéantir l'Europe occidentale en quelques minutes. Le gouvernement a donc décidé de rapatrier tous les Ummites présents ici depuis des dizaines d'années.

— Je ne comprends pas... Vous dites que vous êtes partis il y a un mois ? Mais comment pouviez-vous savoir... ? C'est exactement il y a un mois, le 27 février, que Poutine a mis ses forces de dissuasion nucléaire en état d'alerte.

— Papacha ! Il faut expliquer au commandant que si nous mettons un mois pour les voyages intergalactiques habités, les transferts d'information sont instantanés grâce à la logique tétravalente.

C'est la jeune femme qui vient d'intervenir. Elle précise : « Sur terre, vous utilisez un système binaire pour coder l'information. Sur Ummo, le système est fondé sur une base quatre, ce qui nous permet des performances incommensurables. »

Aleksandrov a un petit rire.

— Ma fille Liouba tient à mettre en avant les prouesses d'Ummo, puisqu'elle y est née.

La tête me tourne. J'avale cul sec mon dram de vodka.

— Mais vous, Professeur, pouvez-vous m'expliquer comment vous vous êtes retrouvé sur cette planète ?

— C'est une longue histoire.

— Je vous ressers alors un peu de vodka.

— Sur Terre, j'étais physicien et climatologue. J'étais connu pour la création d'un modèle mathématique de l'hiver nucléaire. La baisse globale et durable des températures qui résulterait d'une guerre nucléaire, et dont les conséquences sur le vivant seraient peut-être encore plus désastreuses que les radiations atomiques elles-mêmes... J'ai travaillé en URSS, bien sûr, mais aussi aux Etats-Unis. Mes recherches sur l'hiver nucléaire commençaient à être largement diffusées, mais elles gênaient beaucoup de gens dans les deux camps, tant et si bien que je disparus sans laisser de traces lors d'une conférence donnée sur le sujet à Madrid en 1985.

— Disparu ? Que voulez-vous dire ?

— Outre les Russes et les Américains, les Ummites surveillaient mes activités avec intérêt car elles corroboraient leurs propres thèses sur les risques de disparition de l'humanité suite à une guerre

nucléaire. Ils découvrirent que le KGB et la CIA voulaient m'éliminer et s'étaient même entendus pour le faire lors de cette conférence à Madrid. Ils décidèrent de prendre les devants et... tout simplement... m'enlevèrent. Je me suis réveillé dans leur vaisseau et me suis bientôt retrouvé hôte obligé de la planète Ummo.

— Diable ! Et vous y êtes resté... trente-sept ans ?

— Oui. Il m'était impossible de retourner sur la Terre. Heureusement, je n'étais pas marié et mes parents étaient morts. Je ne manquais donc pas à grand monde hormis quelques scientifiques, qui crurent que mes travaux m'avaient valu d'être éliminé et choisirent prudemment de m'oublier. Pour les Ummites, j'étais une source extraordinaire d'informations. Il y avait un bon moment qu'ils envoyaient des émissaires sur la Terre pour l'étudier, mais ils s'étaient toujours refusés à capturer un être humain pour l'emmener sur Ummo. Ce sont des gens au sens moral très développé. Pour moi, c'était différent puisqu'ils me sauvaient la vie. Nous nous sommes étudiés réciproquement pendant trente-sept ans, comme vous l'avez calculé.

— Et, Papacha, tu oublies de dire le principal !

— J'y viens, ma chérie. Sur Ummo, il n'y a qu'un seul type humain, pas de diversité de couleur de peau ou de morphologie. Ils étaient très curieux de savoir ce que pourrait donner la reproduction entre Ummites et Terriens, même s'ils craignaient que le résultat ne soit pas viable ou se révèle monstrueux. Les modélisations informatiques sur ce sujet étaient peu probantes. Et surtout, leur éthique leur interdisait toute expérience qui mettrait en danger des humains. Il arriva alors que je tombe amoureux d'OXA 1800 B24. C'était, et c'est toujours, une très jolie femme en dépit de son nom peu romantique. L'attirance fut réciproque et nous nous sommes inscrits aux examens pré-nuptiaux. Il faut vous dire que sur Ummo la reproduction doit toujours aller vers l'amélioration de l'espèce et l'accouplement être obligatoirement validé par les autorités. Entre Oxa et moi, c'était une grande première et on nous fit patienter trois ans avant de nous donner le feu vert.

— J'observe que le résultat n'est pas mal du tout.

— Et si vous voyiez mon frère Léonid !

— Liouba, Léonid... Vous leur avez donné des prénoms russes.

— En plus de leur identification ummite, que je vous épargnerai. Ils parlent russe, anglais mieux que moi, plus deux ou trois langues utiles sur Terre. Les Ummites ont construit des logiciels qui leur permettent de maîtriser toutes les langues terriennes en quelques semaines.

— C'est prodigieux !

— Et ça nous amène à notre mission, Commandant Diaz. Il faut que votre navire nous emmène en Russie.

— En Russie ! Impossible !

— Pourquoi ?

— C'est la guerre.

— Nous sommes Russes, et sommes munis de faux papiers irréfutables, croyez-moi. Il vous suffira de nous déposer discrètement quelque part sur la côte près de Saint-Pétersbourg, grâce à l'un des petits yachts annexes de votre Bleu de Nîmes.

— Je vois qu'il n'a décidément pas été choisi au hasard.

— Oh non !

— Cependant, la croisière était censée se terminer en Ecosse.

— Où vous ferez escale pour le ravitaillement et le carburant. Ne vous inquiétez pas de l'aspect financier, l'armateur a été prévenu et le loyer d'une semaine supplémentaire viré sur son compte.

— Comment expliquer tout ça à mon équipage ?

— Dites que c'était prévu. Qu'un hélicoptère est venu prendre les passagers et nous déposer à leur place. Les marins sont des gens discrets, non ? Et ceci devrait les inciter à ne pas vouloir en savoir davantage.

Aleksandrov a sorti de sa poche une grosse liasse de dollars.

— Je réponds du silence de mes hommes. A propos, comment se fait-il que vos vaisseaux soient totalement silencieux, Professeur ? Et atterrissent ainsi sans aucune vibration, sans aucun effet de souffle ?

— Grâce à la MHD, la magnétohydrodynamique... Elle permet d'utiliser les plasmas comme fluides inducteurs et transforme leur énergie cinétique en électricité avec un rendement considérable qui réduit les impacts environnementaux. Notre modèle utilise la MHD idéale avec un nombre de Reynolds supérieur à un, satisfaisant aux théorèmes d'Ampère et d'Alfvén. Vous me suivez ?

— Pas vraiment ! Mais c'est entendu, je vous emmènerai en Russie. Je suppose qu'il serait malvenu que je vous interroge plus avant sur cette mission.

— Pour votre sécurité, Commandant. Et si vous nous montriez nos cabines ?

*

L'une des huit résidences officielles du président de la fédération de Russie. Nous sommes le 1er avril 2022, il est six heures du soir. Vladimir Vladimirovitch Poutine termine son conseil de guerre quotidien en visioconférence. La progression de l'armée en Ukraine marque le pas et l'opinion publique mondiale est unanimement contre lui. Pourquoi ce Zelensky est-il si populaire ? A cause

de ses sempiternels T-shirts kaki maculés de sueur ? Poutine s'est acheté un T-shirt "Make Russia great again!" et compte le mettre lors de sa conférence de presse de lundi, où il réitérera son avertissement. Satan II est prêt pour le lancement. Un seul avion de l'Union Européenne dans le ciel de l'Ukraine et tout s'embrasera ! Pour le moment, il rejoint son bureau où il a accepté de recevoir, sur la recommandation personnelle de Medvedev, un scientifique russe qui aurait découvert un traitement efficace contre le Covid. Chacun sait que Poutine est hypocondriaque et que personne ne peut l'approcher sans avoir subi un test sérologique, outre la fouille réglementaire.

L'huissier introduit un homme âgé, aux cheveux gris, avec une moustache et une barbiche, ainsi qu'une jeune femme brune. Jolie. Mais trop grande. Comme l'ancien président français Sarkozy, Poutine est de taille moyenne et en fait un complexe. Il se raidit, gagnant ainsi deux centimètres, serre brièvement la main de ses hôtes, et va s'asseoir à l'autre extrémité de l'immense table blanche. Deux gardes du corps sont postés à bonne distance, hors d'écoute mais à portée de tir.

— Vous prétendez disposer d'un traitement contre le Covid ? Je vous écoute, Professeur... Zima.

— C'est contre un fléau incomparablement plus grave que je viens vous proposer un remède.

— Plus grave ? Lequel ?

— La guerre nucléaire. Arrêtez d'en menacer le monde ! Si vous continuez, un secret sera révélé qui marquera la fin de votre présidence ! Immédiatement !

— Un secret ? Quel secret ? C'est du chantage ?

— Une information, tout simplement. Il ne tient qu'à vous qu'elle ne soit pas rendue publique.

— Par vous ?

— Moi ? Oh non ! Je suis une pauvre chose entre vos mains. Par quelqu'un de beaucoup plus puissant et de beaucoup plus connu.

— Vous m'amusez !

— Pourrais-je vous raconter des faits réels qui remontent à soixante-dix ans et qui devraient vous intéresser ?

— Mai foi... Je vous accorde dix minutes.

— Je tâcherai de faire avec. Voilà : il y a soixante-dix ans et quelques mois, un vaisseau spatial décolla de la planète Ummo pour visiter la Terre. Ce n'était pas la première incursion des Ummites, c'est ainsi qu'ils se nomment, sur notre planète, mais cette fois-ci, l'expédition offrait une caractéristique involontaire. Les Ummites à bord, au nombre de quatre, trois hommes et une femme, avaient pour mission d'explorer l'URSS, mais la femme était enceinte, ce qu'elle ne découvrit qu'après le départ du vaisseau. A l'époque, le voyage durait six mois et deux mois après

l'atterrissage, elle dut accoucher. Le voyage de retour était impensable pour une si petite et si fragile créature et le groupe décida donc de la laisser sur Terre. Ce n'était pas de gaité de coeur, croyez-moi, et ils recherchèrent des êtres humains à qui confier le bébé. Il y avait à Léninegrad, à cette époque, un couple de modestes ouvriers qui avaient vu leurs petits garçons mourir tous les deux en bas âge. Le bébé - c'était aussi un garçon - fut déposé un matin de novembre 1952 sur leur seuil. L'enfant fut élevé avec amour et fit une brillante carrière dans l'armée puis en politique, comme chacun sait.

Poutine éclata de rire.

— Et d'où tenez-vous une histoire aussi saugrenue ?

— De ses protagonistes. De retour sur Ummo, ils racontèrent l'histoire en détail, avec des preuves : photos, noms des parents adoptifs, etc. Le gouvernement de la planète - c'est un régime centralisateur et autoritaire, un peu comme chez vous - décida de vous laisser sur terre et de vous surveiller. La femme eut par la suite plusieurs autres enfants, dont mon épouse. A propos, laissez-moi vous présenter Lioubov, ma fille et votre nièce. Tenant de moi, qui suis terrien, elle est plus grande que la moyenne des femmes ummites et a les mêmes cheveux bruns que les miens avant qu'ils ne blanchissent. En revanche, vous, Monsieur le Président, vous êtes indéniablement cent pour cent ummite. La couleur de vos cheveux, de vos yeux, la forme du visage, la taille et l'allure, tout y est. Ne soyez plus complexé : ce sont les lois de l'évolution ! Comme la pression atmosphérique est plus forte sur Ummo que sur Terre, et qu'il y a beaucoup de vent, les humains y sont plus petits et trapus. C'est normal.

— Taisez-vous ! Je vais appeler mes gardes et vous faire arrêter !

— Si nous ne donnons pas de nouvelles ce soir et tous les soirs à neuf heures, heure locale, jusqu'à notre départ, l'histoire sera immédiatement divulguée sur Terre.

— Et qui croira une telle absurdité ?

— Mais c'est vous-même qui l'annoncerez, Monsieur le Président ! Sur toutes les chaînes russes ! Vous dévoilerez votre identité réelle et et annoncerez l'alliance de la Fédération de Russie avec la planète Ummo. La vidéo est déjà prête, avec votre hologramme plus vrai que nature. Nous diffuserons votre ADN comme preuve de votre identité. Vous l'avez transmis à Liouba lorsque vous lui avez serré serré la main. Vous n'imaginiez pas que cette main était un appareil de transmission intergalactique, n'est-ce pas ?

— Et comment prouverez-vous que c'est bien mon ADN ?

— Non, non, ce sera à vous de prouver que ce n'est pas le vôtre... Je me demande comment vous vous y prendrez ! Elle fera du bruit dans le monde entier, cette vidéo, mais avant tout, comme je

vous l'ai dit, vous serez immédiatement considéré comme usurpateur, destitué, et aucun Russe ne prendra votre parti. Si vous voulez, le gouvernement ummite vous offrira asile, de plein droit, sur Ummo. Ils n'ont rien de personnel contre vous, seulement le souci de préserver la vie sur la Terre, que vous persistez à compromettre.

— Oncle Vladimir, écoutez donc mon père. Il sait de quoi il parle. C'est un spécialiste de l'hiver nucléaire ! C'est pour ça que le KGB a cherché à l'éliminer en 1985.

Poutine ouvre des yeux hallucinés.

— Aleksandrov !

— Oui, Major Poutine. Evidemment, vous ne m'avez pas reconnu... Mais moi si, vous avez à peine changé... juste un peu épaissi... C'est l'hérédité ummite qui ressort.

— Je croyais que la CIA s'était occupée de vous.

— Et la CIA a cru que c'était vous...

— Mais grâce aux Ummites, Papacha vous a échappé à tous les deux !

— Alors, Monsieur le Président, que décidez-vous ?

— Quelle forme devra prendre cette... renonciation ?

— C'est très simple : vous avez à côté de vous une mallette qui vous suit partout. Vous l'appellez la *cheget*, n'est-ce pas ? Elle contient les terminaux informatiques qui permettent de déclencher à distance une attaque nucléaire. Confiez-la moi quelques minutes.

— Elle ne vous servira à rien sans le code de tir...

— Vous allez me le confier également. Là, à mon oreille...

— Il n'en est pas question !

— Les nationalistes russes ne toléreront jamais qu'un extra-terrestre se fasse passer pour le président de leur pays !

— Que voulez-vous faire avec ce code ?

— Le changer, tout simplement ! Vous ne le connaîtrez plus et vous ne pourrez plus activer les tirs de vos missiles.

Poutine soupire, puis hausse les épaules. Il place la mallette sur la table à côté d'Aleksandrov et lui murmure quelques mots à l'oreille. Liouba prend avec sa paume des photos de la mallette et les envoie, tandis que son père, qui ne dispose pas des mêmes facultés bioniques que les Ummites, doit transcrire le code sur son téléphone pour le transmettre. La jeune femme explique à son oncle :

— Ça ne va prendre que quelques secondes. Le plan en 3D de la mallette vient d'arriver sur Ummo et aussi le code. Ils vont le changer à distance. Comme ça, vous ne le possédez plus, ni Papacha ni moi, ni personne sur cette Terre, en fait. C'est astucieux, non ?

— Très, murmure Poutine, abattu.

— Ne le prenez pas au tragique, mon oncle ! Et, je vous en prie, négociez au plus vite avec l'Ukraine. Vous obtiendrez la reconnaissance du Donbass et la finlandisation du pays. Tout le reste, la dénazification et tout ça, c'est des blagues et vous le savez bien !

*

Le Bleu de Nîmes est ancré dans le port d'Helsinki. Mes hommes sont partis faire une virée en ville ; ils vont bientôt rentrer car il n'y a pas grand-chose à y faire et les bars ferment à minuit. A la proue, je scrute la baie. Tout est calme. Soudain, j'entends un bruit de moteur qui se rapproche. C'est l'annexe qui ramène le professeur et sa fille. Leur mission n'aura duré que trois jours. Je ne sais pas exactement en quoi elle a consisté, mais ils ont l'air très satisfaits en prenant pied à bord.

Nous nous attablons pour un dîner tardif. Le maître-coq a tiré le maximum des ressources locales, et nous sers des kalakkuko - ce sont des petits pâtés en croûte fourrés au poisson -, un ragoût de renne et du camembert frit aux aïelles. Mes hôtes ne rechignent pas devant ma cave : ce soir Puligny-Montrachet 2018 et Gevrey-Chambertin 2009. Ils savent que ce sera leurs dernières agapes avant longtemps. A minuit, comme prévu, mes hommes sont rentrés et nous levons l'ancre. L'atterrissage de la soucoupe aura lieu cette fois-ci après-demain en mer du Nord. Elle se tenait en stand-by dans l'orbite de Mars, prête à recevoir l'ordre de venir récupérer mes deux passagers. Je sens bien que le professeur a une grande nostalgie de la Terre mais il n'a pas le choix. Et sa fille, qui n'a passé que quelques jours sur cette planète, n'aura pas eu le temps d'en regretter les beautés.

- Photographie en exergue -

Yacht *Bleu de Nîmes*, in "G-Yachts", site sur les transactions et le management des grands yachts,

<https://www.g-yachts.com/fr/vente/bleu-de-nimes-347>

P.S. : Le corps du professeur Vladimir Aleksandrov, disparu lors d'une conférence sur le thème de l'hiver nucléaire à Madrid en mars 1985, n'a jamais été retrouvé.

Retour au [sommaire](#)

La persistance de la mémoire

“Impermanence, infini, camembert.”

Jannick C.



— Eh bien ! Qu’en penses-tu ?

L’auteur, l’air perplexe, parlait à son double en lui mettant un petit papier devant les yeux.

Celui-ci contempla longuement les trois mots sans répondre.

— Tu vois, encore une fois, des concepts, des concepts ! Et pas un seul être animé ! reprit l’auteur, qui s’échauffait. J’en ai assez ! A moins que... camembert... Et si j’en faisais le nom d’un chien ?

— Trop facile ! Ce serait de la triche ! Et rappelle-toi : tu as déjà utilisé cette ficelle dans *Hamlet à Chicago*, avec Embryo.

L’auteur sourit. L’écriture de cette saynète parodique s’était révélée très amusante, après des semaines de tâtonnements. Et puis, qu’était donc le personnage shakespearien sinon un embryon de héros, ballotté entre l’être et le non-être ? L’écrivain McEwan, dans son roman *Nutshell*, en avait bien fait un foetus, assistant impuissant à l’assassinat de son père, et dont on ne savait même pas, à la fin du livre, s’il allait survivre.

— Oui, intervint le double. On peut dire qu’Hamlet touche du doigt l’impermanence, mais qu’il n’est pas capable en définitive de s’y soumettre.

— Qu’est-ce ce que c’est que ce truc d’impermanence ?

— Ah, c’est vrai, tu n’as pas fait beaucoup de philo... Tout passe, toute chose, tout être, naît, se transforme et meurt. S’y attacher est cause de souffrance. Accepter l’impermanence, lâcher prise, est difficile et provoque d’abord une souffrance plus grande, mais permet d’atteindre le vrai bonheur et la paix.

— Oh là là ! Je sens qu’il y a du bouddhisme là-dessous !

— Si tu veux ! On trouve ça aussi dans la philosophie grecque, chez les stoïciens, chez Nietzsche...

— Et l’infini ?

— Dieu, seul être immuable, sans changement, permanent.

— Je vois : encore deux concepts liés... Oh que je n’aime pas ça !

— Et le troisième aussi !

— Quoi ! Camembert ?

— Je vais te montrer quelque chose... Ou plutôt non, te raconter une histoire.

— Une histoire ?

— Une histoire vraie, qui devrait t’intéresser... C’était il y a une vingtaine d’années...

— Il y a une vingtaine d’années, je ne t’avais pas encore créé !

— Dis plutôt que tu ne t’étais pas rendu compte de mon existence... Donc, il y a une vingtaine d’années...

*

J’avais obtenu une bourse pour étudier un an aux Etats-Unis. J’avais choisi l’Université de New York, parce qu’il était pour moi impensable alors de vivre ailleurs qu’à Manhattan. Depuis, j’ai changé d’avis mais j’étais jeune et j’avais en tête les clichés de la *grosse pomme* et des films de Woody Allen. Je m’étais installé dans Greenwich Village où je partageais un loft avec trois autres étudiants. A l’époque, les loyers n’avaient pas atteint les sommets stratosphériques d’aujourd’hui et on y trouvait toutes sortes de gens, pas seulement des bobos friqués.

Comme je faisais une thèse sur la *Beat Generation*, je passais beaucoup de temps à la bibliothèque de l’université, un immense bâtiment rouge qui donne sur Washington Square. Elle était ouverte de nuit comme de jour, je ne sais pas si c’est toujours le cas... C’est en m’y rendant un après-midi que je la vis. Elle était attablée dans un café, près de la vitre, écrivant sur un cahier, une

tasse de café devant elle. Concentrée sur l'écriture, elle ne releva pas la tête pendant tout le temps où je l'observais. Elle était brune, mince, la peau très claire. Sous les mèches de ses cheveux qui retombaient en cascade sur son front, je distinguais mal son visage baissé. Je souris et continuai mon chemin. Quand je ressortis de la bibliothèque deux heures plus tard, je longeai à nouveau le parc et jetai un coup d'oeil machinal vers le café. Elle était toujours là ! On aurait dit qu'elle n'avait pas bougé, pas cessé d'écrire, et que la même tasse de café achevait de refroidir sur la table. Une telle concentration m'impressionnait : « En voilà une qui n'est pas sensible à l'impermanence des choses », me dis-je, venant de lire un essai traitant de l'influence du bouddhisme sur Gary Snyder et les autres écrivains de la *Beat Generation*.

Ce n'est pas pour rien que ce quartier de Manhattan s'appelle le Village. Il n'est pas bien grand et on croise tout le monde. Aussi, deux jours après, je ne fus pas étonné de la trouver dans une file d'attente du Quad, le cinéma multiplex de la Treizième Rue. Cette fois-ci, je pouvais voir son visage : long, lèvres minces et menton en pointe, pommettes hautes, yeux noirs fendus en amande... Nettement plus âgée que moi - je lui donnais la trentaine -, elle était très jolie. Je la regardai en souriant.

— On se connaît ? me demanda-t-elle, ce qui me permit d'étrener le son de sa voix, à la fois claire et légèrement voilée. Une voix sensuelle.

— Non, pardonnez-moi. Mais si je ne vous connais pas, je vous ai reconnue. Je vous ai vue il y a deux jours... Vous écriviez dans un café... Mais vous ne m'avez pas remarqué, vous étiez incroyablement concentrée.

— Et vous... Vous êtes Français, n'est-ce pas ?

— Oh, ça s'entend tellement ?

Elle sourit à son tour, tout en m'examinant.

— Ne vous en faites pas, c'est charmant.

En continuant à discuter, nous nous aperçûmes que nous allions voir le même film, le dernier Woody Allen, *Escrocs mais pas trop*. Tant et si bien que nous nous assîmes côte à côte et que nous prîmes ensuite un verre ensemble. Elle était professeur d'anglais et écrivait des livres pour enfants. Plus exactement, pour adolescents. Ce n'était pas si simple que ça en avait l'air et je l'avais surprise dans ce café en plein travail, portée à la fois par l'inspiration et par l'urgence de la remise du manuscrit à son éditeur. Elle écrivait souvent dans les cafés et même dans le bus ou le métro, qu'elle prenait pour se rendre au nord-est de Central Park dans sa *high school*, l'équivalent de notre lycée en France. Elle s'appelait Elizabeth et habitait Christopher Street, à dix minutes à pied de mon loft, où je l'invitai à dîner le samedi suivant. Avocats aux crevettes, quiche lorraine - que j'avais faite

moi-même - et glace à la fraise. Jim et Ronaldo étaient partis en week-end, et seul Arun, un Indien venu étudier la finance, partagea nos agapes. Elizabeth s'amusa de sa maîtrise des expressions à la mode et le félicita pour son parfait accent new-yorkais. Mais il ne lisait que la presse économique et ignorait tout de la littérature américaine.

— Quel dommage ! Vous vous privez de bien des joies ! Si vous aimez la nature, lisez Thoreau, lisez London... Et pour mieux connaître cette ville, lisez les romans d'Edith Wharton. N'encombrez pas votre esprit de futilités mondialistes, nourrissez-le de culture véritable que votre mémoire saura conserver pour que vous y trouviez des enchantements jusqu'à l'heure de votre mort.

Au moment où elle s'éclipsa pour fumer une cigarette sur le balcon, Arun me confia d'un air admirateur : « Elle est super ! Ne rate pas ce coup-là, Rémi ! »

Je la raccompagnai chez elle. Elle vivait seule avec Ron, un matou tigré qu'elle avait trouvé errant dans la rue. Elle m'offrit un verre et, prenant mon courage à deux mains, je lui proposai un brunch le lendemain. Elle secoua la tête :

— Je ne brunch jamais. Et je dois travailler toute la journée, pour pouvoir rendre mon manuscrit lundi matin. Mais c'est moi qui vous invite la prochaine fois. Mercredi soir, ça vous va ?

Le mercredi soir, je ne rentrai pas coucher au loft. Ni le jeudi soir, ni aucun soir. Mais j'y retournais tous les matins, pour la laisser travailler ; et je devais aller en cours ou à la bibliothèque. J'avais la clef de son appartement et c'était souvent moi qui préparais le dîner. J'aimais déjà faire la cuisine... Souvent, le dimanche, nous partions toute la journée en promenade hors de Manhattan. De temps en temps, elle allait voir ses parents dans le sud du New Jersey et me laissait seul. Je méditais alors sur la chance extraordinaire que j'avais eue de la rencontrer et qu'elle s'intéresse à moi. Car j'avais tout-à-fait conscience de n'être encore qu'une chrysalide, oscillant entre bien des possibles, charmant peut-être mais inconsistant. Comment bâtir un futur sur une bulle de savon ? J'étais surpris aussi qu'une telle femme vive seule... Peut-être que cela n'avait pas toujours été le cas... Je ne l'avais jamais interrogée là-dessus. Elle m'avait raconté son enfance, son attachement à ses grands-parents décédés, son amour pour les animaux, les chiens et les chats qui s'étaient succédés dans la grande maison familiale et qu'elle avait enterrés dans une sorte de *pet cemetery*, au fond du jardin. « Je pense à eux tous les jours, m'avait-elle dit. Ils vivent en moi, autant que Ron, autant que toi. »

Un dimanche que j'étais seul à l'appartement, le téléphone sonna. Pensant que c'était elle, je décrochai.

— Liz ?

C'était une voix d'homme, autoritaire, déplaisante.

— Elle n'est pas là. Voulez-vous laisser un message ?

— Qui êtes-vous ?

Je n'aurais pas dû prendre l'appel et le répondeur aurait simplement rempli son office. Mais à présent, il aurait été impoli de raccrocher.

— Rémi, un ami d'Elizabeth.

— Ah, c'est vous le nouveau *boyfriend* !

— Mais je... Vous...

L'homme se mit à rire.

— Vous m'avez l'air bien jeune ! Et un *Frenchy* en plus ? Elle doit adorer ! Que faites-vous donc à New York ?

— Je prépare une thèse sur la littérature américaine, on appelle ça une année de césure.

— Une année de césure ! Vous allez repartir, alors ? Pauvre Liz ! Elle qui s'attache toujours, elle n'a vraiment pas de chance !

— Enfin, monsieur, voulez-vous laisser un message ?

— Vous lui direz... En fait, non. Ne lui dites rien. Et ne parlez pas de mon appel, c'est mieux comme ça.

Et l'homme raccrocha.

Mais il avait eu le temps d'introduire le ver dans le fruit. Bien sûr, j'allais repartir... Le moyen de faire autrement ? Mes cours ici finissaient en juillet et on m'attendait en France pour reprendre mon cursus universitaire début septembre. J'avais acheté depuis longtemps mon billet d'avion. On était déjà en juin. Tétanisé, je ne parlais jamais de mon prochain départ. J'essayais de faire bonne figure et de jouir du mieux possible des quelques semaines qui nous restaient. De temps en temps, Elizabeth me regardait brièvement d'un air triste et je comprenais qu'elle y pensait aussi. Mais elle secouait tout de suite la tête d'un air enjoué et me proposait une excursion ou la visite d'un musée que je ne connaissais pas. Un jeudi matin - on était déjà début août et nos cours respectifs étaient terminés -, elle me proposa d'aller passer l'après-midi au MoMA.

— Le MoMA ? Mais je connais déjà ! Et puis, tu sais, moi, l'art moderne...

— Oui, je sais. Tu préfères la Frick Collection. Mais nous y sommes déjà allés trois fois ! Et puis, je voudrais te montrer quelque chose de précis.

Comme c'était assez loin, nous prîmes un taxi. Elizabeth avait une carte d'abonnement et mon ticket d'invité ne lui coûta que cinq dollars, qu'elle refusa que je lui rembourse.

— Prenons l'ascenseur, dit-elle. C'est au cinquième.

Elle avançait vite à travers les salles, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle arrive au milieu d'un vaste ensemble de tableaux et d'objets surréalistes. Elle ignora les grands accrochages de Magritte, de Miró, et vint se poster devant un mur gris au centre de la pièce, où n'était exposé qu'un seul tableau. C'était une très petite toile, à peine plus grande qu'une feuille de papier, disposée horizontalement. Je reconnus la veine de Dalí. L'oeil était attiré par des montres qui pendaient, les unes sur des marches terreuses, une autre sur une branche d'arbre mort, une autre encore recouvrant le corps d'un curieux personnage composite, allongé sur le sol. Les cadrans marquaient des heures différentes, et les montres semblaient n'avoir aucune consistance : littéralement, dégouliner. La seule qui gardait une forme solide était retournée sur le sol et recouverte de fourmis. Au loin, par contraste, un paysage paisible s'estompait dans la mer et la brume. Elizabeth me prit la main.

— Cette oeuvre de Dalí a été surnommée *Les montres molles*. Elles font comprendre qu'il est illusoire de vouloir arrêter le temps, de prétendre le dominer. Il coule, tout comme ces montres, vers la mort, bien sûr. Cette idée de montre qui coule, Dalí l'a eue en regardant un camembert - fromage typiquement français, n'est-ce pas ? - qui se répandait dans une assiette. Il a relaté la scène dans son autobiographie et comment il s'était précipité sur la toile qu'il avait en train pour traduire ce concept du *Camembert of time* - le camembert du temps - par des montres rondes et molles comme lui. Le but était de faire surgir chez le spectateur l'angoisse du temps qui passe inexorablement, de la vie qu'on ne peut retenir, de l'impermanence des choses et des êtres. Cependant, il y a aussi l'arrière-plan du tableau. C'est lui qui explique le titre officiel de l'oeuvre : *La persistance de la mémoire*.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il représente un bord de mer en Catalogne, pays natal de Dalí et cher à son coeur. Et c'est ça qui est important, tu vois ! On a beau ne pas maîtriser le temps qui coule, tel un camembert, vers la mort, on pourra toujours garder vivant en nous ce qui nous est cher, grâce à la mémoire.

— Sauf si on devient Alzheimer.

— Ne plaisante pas ! Ne comprends-tu pas pourquoi je t'ai amené devant ce tableau ? Tu rentres en France dans dix jours, Rémi. Oui, je compte les jours... On ne peut pas aller contre, c'est... inéluctable. Mais, où que tu sois, même si nous ne devons plus jamais nous revoir, et même après ta mort si je te survivais, tu resteras dans ma mémoire, comme moi dans la tienne, si tu le souhaites. Et c'est ça qui permet de tenir... de continuer...

Je l'ai serrée très fort dans mes bras et l'ai embrassée devant le tableau. Puis, nous sommes rentrés à l'appartement et nous avons fait l'amour jusqu'au soir. Nous avons occupé les neuf jours qui nous restaient à un petit voyage dans le Maine, et le dixième, je repris l'avion pour la France.

*

— C'est très émouvant... Et puis, le *camembert du temps*... Bien plus original que si j'en faisais le nom d'un chien...

— Je te l'avais dit.

— Je peux utiliser ton histoire dans ma nouvelle ?

— Bien sûr ! Je suis ton double...

— Et cette femme, Elizabeth, tu l'as revue ?

— Non, ça n'a pas été possible, elle en avait eu la prémonition. Nous avons un peu correspondu : c'était les débuts d'Internet.

— Elle habite toujours New York ?

— Non. C'est pour ça que je ne l'ai pas revue. Elle a disparu dans l'infini...

— Que veux-tu dire ?

— Elle fait partie des victimes du 11 septembre. Je suppose qu'elle avait rendez-vous avec son éditeur, dont les bureaux se trouvaient dans l'une des deux tours.

- Tableau en exergue -

Jannick Chiroux : *Café froid*, 2008, chez l'auteur.

Retour au [sommaire](#)

La mort n'est pas une fin, une fantaisie

“Greenway, Churchill, potiron.”

Franck M.

Elle décède de vieillesse le 12 janvier 1976 dans sa résidence de Wallingford (Oxfordshire) et est inhumée au cimetière de Cholsey. À sa mort, Winston Churchill prononce cette phrase restée célèbre : « Agatha Christie ? La seule femme pour qui le crime a payé ! »

On peut donc écrire n'importe quoi ?... Alors, allons-y !

Le vieil homme avait planté son chevalet sur la pelouse, devant une élégante maison blanche, à la haute façade percée de trois rangs de fenêtres à guillotine, et dont la sobriété géorgienne était à peine atténuée par l'adjonction de deux ailes sans étage à péristyle. Il devait être à peu près midi, et la lumière était capricieuse, tantôt éclatante, tantôt falote, comme tamisée par le troupeau de nuages pommelés qui fuyaient vers l'est, poussés par un vent de mer. Le vieil homme avait pris son petit-déjeuner dans son bain, comme d'habitude. A présent, coiffé d'un chapeau de paille avachi et revêtu d'une ample blouse blanche, il était concentré sur sa toile, jetant de brefs coups d'oeil au panorama du lit encaissé de la rivière en contrebas qui s'élargissait vers l'aval. Négligeant pour le moment les collines de part et d'autre du cours d'eau, il avait commencé par tracer sur la toile un long ruban bleu et le parsemait de petites taches blanches pour symboliser les voiliers, déjà nombreux à cette heure, qui remontaient le courant en tirant des bords. Choisisant deux minces pinceaux, il en effleura alternativement la palette et ajouta des traits rouges ou verts sous le blanc pour figurer les coques. Il recula d'un pas et plissa les yeux, non pour juger de l'effet, mais parce que son havane à moitié fumé le faisait pleurer. Il posa les pinceaux sur le bord du chevalet et prit le cigare entre deux doigts épais.

— Cendrier !

A ses pieds, ce qui ressemblait à un bouquet de fleurs de chrysanthèmes japonais de la couleur d'un abricot pâle se mit à frétiler et à japper : c'était Rufus II, le caniche toy, réveillé par les

grognements de son maître. Celui-ci ôta son panama et sa blouse et s'adressa sans se retourner à la silhouette qui s'était approchée sur l'allée de graviers.

— Cendrier ! Et puis, rentrez tout ça, j'ai assez peint pour aujourd'hui. Vous m'apporterez les journaux dans la bibliothèque. Déjeuner dans une heure.

Tandis qu'il se dirigeait, flanqué de Rufus, vers le perron à colonnes, un jeune homme en short et T-shirt, portant un sac à dos, le contemplait médusé.

Il faisait frais dans la bibliothèque. Le vieil homme alluma un nouveau cigare et eut envie de whisky pour se réchauffer. Il se mit en quête du meuble bar ; il s'en trouvait forcément un, il ne pouvait pas y avoir que des livres ! Là, peut-être, dans cette alcôve fermée par un double-rideau... Rufus, qui s'était mis à farfouiller un peu partout à l'instar de son maître, y fourrait déjà son museau. Il se mit à gronder, puis à couiner. Le vieil homme se pencha et écarquilla les yeux : une paire de pieds nus dans des espadrilles dépassait des franges du tissu. Il tira sur un cordonnet et les pans s'écartèrent doucement comme un rideau de scène qui s'ouvre pour la représentation théâtrale. Dans la petite alcôve, il y avait bien un bar à alcools et, par-devant, tout juste la place pour le corps de la mince adolescente qui gisait recroquevillée par terre, le visage recouvert par son épaisse chevelure blonde.

— *Bloody hell* ! Rufus, au pied ! Ne touchons à rien...

Le vieil homme soupira. Dans ces conditions, les alcools étaient *off limits*... Il chercha des yeux autour de lui le cordon ou la sonnette qui permettait d'appeler les domestiques dans les bonnes maisons. Rien ! Pas même une clochette sur la table basse ou sur le manteau de la cheminée. Il remarqua que tout autour de la pièce courait une frise étrange qui lui rappela des souvenirs anciens, du temps où il était Lord de l'Amirauté : une flottille de bateaux de guerre qui défilait d'escale en escale, dont les noms écrits en lettres capitales évidées figuraient au-dessous du dessin sur un ruban festonné, et qui finissait par débarquer une troupe de *marines* sur la grève d'une rivière encaissée. Ce dernier décor ressemblait au paysage qu'il avait commencé à peindre. Rufus le tira de sa rêverie en mordillant le bas de son pantalon. Le vieil homme ouvrit la porte et se mit à crier à la cantonade :
— *Help* ! Il y a un cadavre dans la bibliothèque !

De loin lui parvenait une voix forte, comme un discours dispensé à une audience, mais personne ne semblait avoir entendu son appel. Il le réitéra plusieurs fois et ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes qu'il perçut un bruit de pas rapides dégringolant l'escalier et qu'une petite bonne femme très maigre et aux cheveux gris apparut devant lui. Sans lui laisser le temps de parler, elle se mit à le rabrouer.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? C'est beaucoup trop tôt ! Tout le monde est dans le grand salon, où l'on explique les règles. Allez, venez ! Rejoignons les autres... Et toi, Marlène, surtout, ne bouge pas !

— Madame, je ne sais pas quel est ce petit jeu, mais je voudrais un whisky. Et j'ai demandé les journaux du matin.

— Ce n'est pas la peine de jouer un rôle avec moi ! Très bien imité, je dois dire... C'est le curateur qui vous a recruté ?

Tout en parlant, la petite dame le poussait devant elle. Ils traversèrent le hall puis la *morning room* et rejoignirent le grand salon où une vingtaine de personnes tenant toutes à la main une sorte de brochure et un stylo écoutaient attentivement un conférencier qui leur donnait des consignes. En apercevant les nouveaux arrivants, celui-ci les présenta au public :

— Ah, voici deux de nos personnages ! Miss Lemon, comme chacun sait, est la secrétaire particulière de notre illustre détective. Elle lui communiquera tous les indices que vous pourrez récolter et tous vos soupçons. Elle vous accompagnera durant le déroulement de votre enquête, faites-lui part de tout ce qui vous viendra à l'esprit. Quant à son compagnon... — à ce moment, le conférencier hésita, comme incertain de ce qu'il fallait dire — Quant à son compagnon, tout le monde l'a bien sûr reconnu, et pour lui : hip hip hip, hurra ! Hip hip hip, hurra !

Sur ce, Rufus, énervé, se mit à hurler, et tout le monde éclata de rire.

— Des questions ? demanda le conférencier.

Un petit garçon leva le doigt.

— Et si le meurtrier veut nous tuer pour nous empêcher de le dé... dé...

— Démasquer, lui souffla sa maman.

— N'aie pas peur, il (ou elle) n'évolue pas dans le même espace-temps que nous, répondit finement le conférencier, provoquant des sourires complices chez les adultes tandis que le petit garçon fronçait les sourcils, se demandant si on ne se moquait pas de lui.

Le vieil homme, se penchant avec difficulté, avait attrapé son petit chien, l'avait juché au creux de son coude et quitté la pièce en catimini. Où trouver un peu de tranquillité dans cette maison de fous ? Il commençait à se demander s'il avait eu raison de venir... Ce n'était pas mieux que Chartwell, en définitive. Si, quand même ! Là-bas, une foule dense se pressait dans la propriété tout le long de la journée, piétinant dans les couloirs, défilant dans les pièces ouvertes à la visite en masses compactes agglutinées contre les cordages qui balisaient leur invasion. Même dans le parc, il était impossible de trouver le calme dont il avait besoin : les enfants couraient partout, à la

recherche de Jock, le chat roux avisé qui se réfugiait dans ses planques, ou de Rufus, frêle et démuné contre ces hordes, et qu'il avait dû emmener avec lui. Ah, tout était devenu compliqué depuis que Clémentine ne voulait plus quitter Londres. Mais à lui, il fallait la campagne ou le bord de mer, puisqu'il peignait toujours sur le motif. Que faire, à présent ? Il traversa une salle à manger encombrée de vitrines surchargées de bibelots, mais où la table n'était pas mise, et atteignit la cuisine. Aucune trace d'activité culinaire... Des coupes à fruits, des paniers à légumes étaient disposés sur un buffet, mais en les regardant de près il s'aperçut que les pommes, les poires et les plantureux choux-fleurs qu'ils contenaient étaient en cire. Comme sa propre statue chez Madame Tussaud ! Il était fatigué et s'assit sur une chaise paillée qui craqua sous son poids. Rufus, sur ses genoux, s'endormit. La cuisine était parcourue en tout sens par des détectives amateurs émoustillés par la course aux indices, mais personne ne faisait attention au vieil homme somnolant. Soudain, l'un d'eux poussa un cri de triomphe :

— Là, là, ça y est, j'ai trouvé, cria-t-il en brandissant une clef qu'il venait d'extraire d'une boîte de farine.

Réveillé en sursaut, le vieil homme se leva. A l'étage, peut-être, ce serait plus calme. Dans sa chambre, par exemple, qui était celle de l'ancienne propriétaire des lieux. Une pièce aux belles proportions, donnant sur la rivière en contrebas, avec du mobilier à son goût, tout particulièrement cette commode incrustée de nacre entre les deux fenêtres, qui provenait certainement du Moyen-Orient. Ou d'Egypte ? Il se souvenait qu'il y avait à peu près le même meuble dans la suite qu'on lui réservait à l'hôtel Cataract, et qui avait fini par porter son nom. Même destinée pour celle qu'Agatha Christie occupait... A propos, l'avait-il rencontrée ? Malgré une mémoire d'éléphant, il ne s'en souvenait pas. Mais à présent, celle-ci lui jouait des tours... *So, maybe yes, maybe no...* En revanche, il était tout à fait exact qu'il avait dit d'elle : « Agatha Christie, la femme à qui le crime a le plus rapporté depuis Lucrèce Borgia ! » Mais quand ? Certains prétendaient que ce fut une sorte d'éloge funèbre... Ma foi... Si cela pouvait être vrai... Il aurait été plus que centenaire... Mais, nous ne démentirons pas, hein, mon vieux Rufus ?

Tout en ruminant ses pensées, il arriva en haut de l'escalier et se dirigea vers la chambre. Hélas ! Là aussi, une flopée de visiteurs se bousculaient, sous l'oeil attentif de miss Lemon qui veillait à ce que personne ne touche à rien. Battant en retraite, il remarqua une pièce vide par une porte entrouverte. Sauvé ! C'était une sorte de galerie étroite et longue, presque un corridor, dont les murs étaient couverts de petits cadres, tableaux ou photographies, qu'il passa en revue... Des lettres et des paquets ficelés jonchaient des commodes, sur des étagères étaient exposées les éditions

originales des oeuvres complètes de la dame... Humm... dans toutes ces demeures de l'esprit, on se plaisait à préserver votre hubris, apprécia-t-il. Tout au bout de la pièce, près de la fenêtre, un fauteuil. Il s'y effondra et poussa un cri de douleur ! Un de ces maudits chardons, censé empêcher les visiteurs de s'asseoir ! Depuis le temps, il aurait dû le savoir ! Il se débarrassa des piquants plantés dans le fond de son pantalon et ralluma son cigare.

— Pourquoi tu ne joues pas avec nous ?

C'était le petit garçon qui avait posé la question sur les risques qu'on encourait à poursuivre un meurtrier traqué. Il était entré dans la pièce sans faire de bruit et le regardait d'un air malicieux.

— Parce que je suis venu ici pour trouver la tranquillité, maugréa-t-il. Pas pour une chasse à l'assassin !

— Et si c'était toi, l'assassin ?

— Moi ? Jamais on ne m'a traité d'assassin ! Du moins... en face. Pourquoi dis-tu ça ?

— Dans la bibliothèque, où on a trouvé le corps de la victime, j'ai vu des cendres de cigare.

— Tiens donc ! Tu es un petit malin. Comment t'appelles-tu ?

— Endy.

— Comment dis-tu ? Indy ?

— Mais non, Indy, c'est le diminutif d'Indiana. Indiana Jones, quoi ! Moi, c'est Endy. Et toi ?

— Moi... Humm... Pug. Ou Pig, si tu préfères.

— Pig ? C'est rigolo comme nom ! Comme dans *Les cinq petits cochons* ! Et ton chien ?

— Rufus.

— Il y a eu un roi d'Angleterre qui s'appelait comme ça... Tu es sûr que tu ne veux pas venir jouer ?

— Oui. Je me repose. Mais peut-être puis-je quand même t'aider. Qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner ?

— Attraper l'assassin avant qu'il ait tué toutes les victimes. Il en a déjà poignardé deux !

— Comment peindre au calme dans des conditions pareilles ? J'aurais dû m'en douter : un auteur de romans policiers... J'aurais mieux fait d'aller chez Thomas Hardy ou chez les Woolf. Et cet assassin, qu'est-ce qu'on sait sur lui ?

— Pas grand-chose, sauf bien sûr qu'il a un couteau. Pour en savoir plus, il faut résoudre des énigmes à partir d'indices.

— Comme quoi par exemple ?

— Témoin muet.

— Témoin muet ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée.

— Attends... Attends un peu, Endy... Il me semble me rappeler...

Le vieil homme examinait attentivement les cadres accrochés au mur.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Chut ! Ne me trouble pas.

Il y avait des aquarelles, des fusains, d'étranges petits tableaux faits de broderies de soie montrant des personnages historiques et des scènes de genre, ainsi que des photos de famille.

— J'ai trouvé ! Regarde là-haut... Ah, tu es trop petit ! Je vais te porter.

Le vieil homme souleva l'enfant et le tint à bout de bras devant la photographie d'un fox-terrier assis sur les genoux d'une jeune femme, et qui fixaient tous les deux l'objectif d'un air heureux. Au-dessous, on pouvait lire sur un cartel la phrase suivante: *Agatha et son chien Peter, qui inspira le roman "Témoin muet" (1925)*, qu'Endy déchiffra avec application. Soudain, le petit garçon poussa un cri de victoire et tira un morceau de papier qui dépassait à peine du cadre de la photo. Le vieil homme posa l'enfant à terre et ils se penchèrent tous deux sur le papier. *Cherchez l'homme au complet marron* y était écrit à l'encre rouge, d'une écriture acérée qui paraissait menaçante.

— L'homme au complet marron ! C'est lui, l'assassin, s'écria Endy.

— Tu en es sûr ?

— Oui, la fille assassinée - pas celle de la bibliothèque, l'autre, celle du cagibi qui s'ouvrait avec la clef qu'on a trouvée dans le pot de farine - avait eu le temps d'écrire quelque chose sur le mur avec son sang : *Mr Brown* ! On a cru que c'était le nom du meurtrier... Mais ce n'était pas ça ! C'est parce qu'il était habillé en marron ! Brown... Marron... L'homme au complet marron !

— Très astucieux. Tu es de la veine des vrais détectives. Et où peut bien être cet homme au complet marron ?

— Je l'ai vu... Dans la *morning room*... Il mettait les pendules à l'heure... J'ai cru qu'il travaillait ici. Mais il les avait toutes mises à cinq heures vingt-cinq, alors qu'il n'était qu'une heure. C'est bizarre, non ? Mais ensuite il a disparu.

Rufus attira leur attention en mettant à japper sous la fenêtre.

— Le voilà ! Le voilà ! Il descend vers la rivière ! Merci de ton aide, Monsieur Pig. Je pars à sa poursuite !

— Fais attention, Endy !

— Pas de risque ! Il n'est pas encore cinq heures vingt-cinq !

— Je vais avec toi. On ne sait jamais, c'est peut-être dangereux.

Le vieil homme était tout essoufflé. Il n'avait pas le souvenir d'avoir autant couru depuis la guerre des Boers. Tel un feu follet, Endy virevoltait entre les arbres, essayant des raccourcis. De temps en temps, il se retournait et lui faisait signe en piaffant. « Vite ! Dépêche-toi ! » Enfin, ils débouchèrent au bord de l'eau, sur la batterie en demi-cercle qui surplombait la rivière Dart avec ses canons pointés sur la berge opposée. Juste devant eux se dressait le hangar à bateaux, vieux de plusieurs siècles, et surmonté d'un salon d'observation ouvert sur un balcon. Les lieux semblaient déserts mais sur le côté, une porte en bois était entrouverte. « Il est là-dedans. Allons-y ! »

A l'intérieur, il faisait sombre. On n'entendait que le clapotis des vaguelettes qui venaient mourir contre les quais le long desquels sommeillaient des barques pansues. Endy sortit d'une poche sa lampe-torche dont il balaya l'obscurité.

— Là ! Là !

Droit devant eux, le faisceau lumineux fit briller l'éclat d'une lame : un homme retenait d'une main une jeune fille prisonnière, les poignets attachés derrière le dos, et de l'autre lui maintenait le couteau sur la nuque. « La troisième fille... », murmura Endy, avant de s'écrier triomphalement :

— Les mains en l'air !

— Jette ton arme, renchérit le vieil homme. Tu es fait comme un rat !

— ... Dans la souricière, punctua la voix d'un policier qui surgit de l'ombre.

Tous les participants étaient assis dans le grand salon, retenant leur souffle dans l'attente de l'arrivée de l'invité d'honneur qui devait remettre le prix. Soudain, miss Lemon, comme avertie par un sixième sens, se leva et courut hors de la pièce. Dix secondes plus tard, elle revenait accompagnée d'un petit homme au crâne ovoïde et aux moustaches noires conquérantes, vêtu d'un costume blanc immaculé et reconnaissable entre mille. Les applaudissements furent frénétiques. L'illustre détective commença par féliciter tous les participants qui s'étaient associés contre le crime, pour leur zèle et leur dévouement à la noble cause de la recherche de la vérité et du triomphe de la justice, fût-ce dans le cadre d'un simple jeu. Puis, il brandit un parchemin agrémenté de sceaux.

— Et je vais maintenant avoir l'immense plaisir de remettre le prix du meilleur détective à ...

— Endy, murmura le petit garçon qui s'était levé.

— Endeavour Morse, corrigea son père, qui s'était mis au garde-à-vous.

— ... à Endeavour, en le félicitant pour sa perspicacité et sa bravoure. La prochaine chasse à l'assassin aura lieu dans quatre semaines, le samedi 18 octobre.

Après de nouveaux applaudissements, le salon commença à se vider. Assis sur la banquette du Steinway, au fond de la pièce, un vieil homme semblait rêver, un petit chien assoupi sur ses genoux. L'illustre détective redressa discrètement les pointes de ses moustaches cirées et s'avança vers lui.

— Humm... Je crois qu'il est temps de partir, Sir.

Le vieil homme fit une lippe boudeuse.

— Partir ? Mais j'habite ici !

— Je vous en prie, Monsieur le Premier Ministre. Jouons cartes sur table. Vous n'avez pas le choix. Et tout le monde est inquiet, là-bas, depuis que vous avez disparu. On m'a chargé de vous retrouver, et ça n'a pas été une mince affaire.

*

— Le soir même, il était rentré. Son vieil ami Jock Colville avait tenu à venir le chercher lui-même en Rolls. Ils ont longuement parlé du bon vieux temps, je crois que ça l'a aidé à retourner là-bas. Voyez-vous, Madame, la place de Winston Churchill est à Chartwell, tout comme à Greenway il n'y a de place que pour Agatha Christie.

Nous discussions autour de la cheminée, dans le salon du cottage que j'avais loué au National Trust pour une semaine. C'était l'ancienne maison du jardinier et de presque toutes les fenêtres on avait une vue enchanteuse sur le parc et sur la rivière Dart qui miroitait en contrebas. La location permettait un accès illimité à la maison pendant les heures d'ouverture et des promenades de nuit comme de jour dans la propriété. Après le déjeuner, j'avais servi des digestifs, un Speyside pour moi et pour Poirot une de ces liqueurs sucrées qu'il affectionnait.

— Mon petit doigt m'a dit que vous venez souvent à Greenway, Monsieur Poirot.

— Effectivement. J'ai beaucoup de loisirs depuis la mort de Madame Christie. Elle avait voulu que je quitte la scène avant elle, mais ça n'a servi à rien, comme vous pouvez le constater, sauf à me mettre souvent en chômage technique. J'étais très attaché à toute la famille, à Max Mallowan et à Rosalind, et je continue à renseigner Matthew, le petit-fils de Madame Christie, sur tout ce qui se passe ici. Que tout soit conforme à la vérité historique... Que les visites ne se transforment pas en pur divertissement... Que penseraient les illustres habitants de ces demeures qu'ils ont marquées de leur présence, s'ils revenaient voir ce qu'elles sont devenues ?

— Vous n'aimez donc pas ces *murder parties* et autres chasses à l'assassin ?

— Cela dépend. Tant que ça reste dans des limites raisonnables... Et c'est toujours moi qui remets le prix...

— Jamais miss Marple ?

— Non. Elle ne quitte plus sa maison de St. Mary Mead depuis la dernière énigme. Je crois qu'elle est devenue impotente et, si vous me permettez l'expression, un peu gaga.

— Tandis que vos petites cellules grises...

— Fonctionnent parfaitement. Hercule Poirot est et sera toujours unique.

— Détrompez-vous. Vous avez fait des épigones.

— Oh, ces films, ces feuilletons à la télévision... Ils ne sont pas bons mais ce n'est pas grave. Ça permet d'entretenir le mythe.

— Non, non. Je vous parle d'autre chose. Avez-vous entendu parler des enquêtes d'Hercule Potiron ?

— Quoi ! Hercule Po... Potiron ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les moustaches de Poirot frémissaient de fureur.

— Une BD française...

— Une quoi ?

— Une bande dessinée, si vous préférez. Où l'histoire est racontée dans une succession de petits dessins carrés et où les paroles des personnages sont enfermées dans des bulles.

— *Good gracious* ! Et française, en plus ?

— Oui, Potiron adore le camembert et par-dessus tout râler. Un vrai Français. Mais ses enquêtes ont lieu en Angleterre ! Et son fidèle ami Nastyngs est plus abruti que nature...

— C'est scandaleux ! C'est une attaque indigne de la mémoire de Madame Christie, un camouflet à mon honneur ! Une atteinte à la vraisemblance, à la vérité, à la justice !

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vais m'en occuper, et, faites-moi confiance, ce Potiron va finir en potage, ou en bouillie. En France, dites-vous ? J'y cours de ce pas ! Veuillez excuser mon départ précipité, Madame, j'ai juste le temps d'attraper le train de 16 H 50.

- Capture d'écran en exerque -

Julie Pihard : *Agatha Christie, la reine du crime*, p. 14, éditions 50MINUTES, 2015.

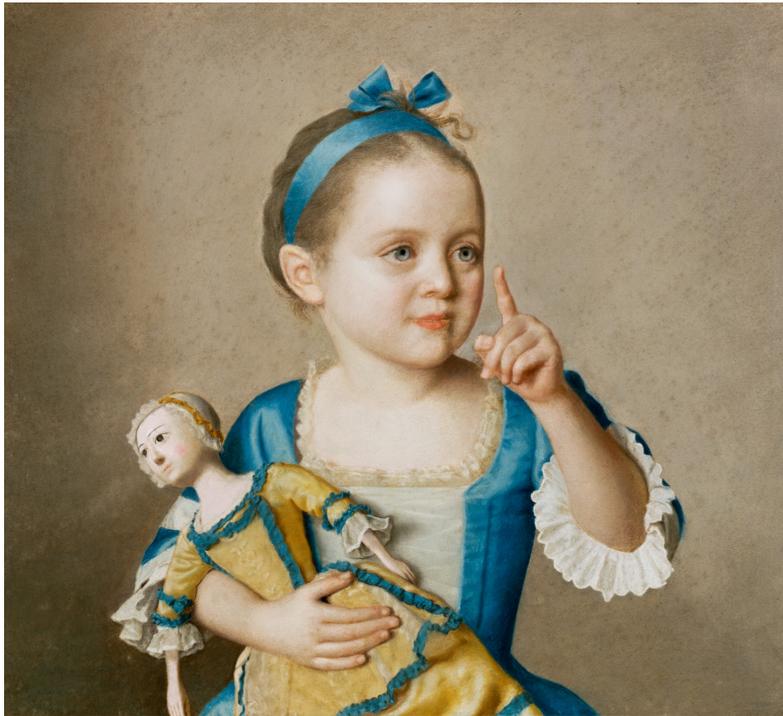
On rappelle aux étourdis que Winston est mort en janvier 1965, soit onze ans avant Agatha...

Retour au [sommaire](#)

La poupée

“Octavie, porcelaine, amiral.”

Suzanne T.



Il pleuvait à torrents en cette fin d'après-midi de novembre. L'amiral Alexander O. Strange, vêtu en civil et fraîchement débarqué de Shanghai où était basée la flotte asiatique de l'*US Navy*, remontait en taxi la Cinquième avenue. Dans la sacoche qui ne le quittait pas, un écrin contenait un somptueux collier de saphirs destiné à son épouse et acheté en chemin à Ceylan. Mais il avait encore un cadeau à trouver pour sa fille. C'est pourquoi il scrutait, de chaque côté de l'avenue, les boutiques que l'on distinguait à peine derrière le rideau de pluie, sous la nuit qui tombait.

— C'est là ! Arrêtez ! Garez-vous et attendez-moi.

Situé à l'angle de la 32^{ème} rue, le building abritait des facteurs de piano et une boutique de jouets, où se précipita Strange. La chaîne *Toy Bazaar* de la famille Schwarz était ce qu'on pouvait faire de mieux sur la côte Est. Elle importait la plupart de ses jouets de France ou d'Allemagne, dont ces magnifiques poupées en porcelaine émaillée que l'on fabriquait encore là-bas alors que les têtes de leurs soeurs américaines étaient composées d'un mélange de cire, de sciure, de colle et de glycérine qui les rendait incassables mais sujettes aux craquelures et à la décoloration.

Strange regardait autour de lui, désespéré. Il était entouré de dizaines de voitures à pédales qui reproduisaient en miniature toutes les marques automobiles, de la Cadillac à la Ford T. A l'intérieur étaient assis des ours en peluche, ces *teddy bears* dont la vogue ne se démentait pas. Un peu plus loin, des mannequins d'enfants, habillés de panoplies de cow-boys et d'Indiens, étaient disposés dans des scènes de genre au milieu de tipis et de ranchs en carton-pâte.

— Bonjour, Monsieur. Comment puis-je vous aider ?

La vendeuse était jeune et jolie, du type de la saine Américaine élevée au lait des grandes plaines. Elle était blonde et ses yeux riaient ; elle devait faire un tabac auprès des enfants, tout en rassurant leurs mamans. Mais elle n'était pas son genre et Alexander O. Strange poussa un soupir de soulagement.

— Je cherche une poupée pour ma fille.

Même s'il avait plutôt l'âge d'être grand-père, les tempes grisonnantes sous le chapeau melon et des pattes-d'oie au coin des yeux, la vendeuse ne s'étonna pas.

— Elles sont à l'étage. Suivez-moi. Quel âge a votre fille ?

— Cinq ans, cinq ans et trois mois.

— C'est pour une occasion spéciale ?

— Un anniversaire en retard. Je suis marin et j'étais à l'autre bout du monde quand...

— Je comprends...

Un haut-gradé vu son âge, qui se sentait coupable de n'être jamais à la maison et qui voulait compenser par les plus beaux cadeaux, un papa-gâteau... Une bonne vente en perspective.

— Je vais vous montrer nos plus jolis modèles.

Tout le premier étage était consacré aux poupées. Il y en avait des centaines, exposées sur des tables, des étagères... La vendeuse dépassa sans un regard le rayon des poupées américaines, qui déclinait les ethnies, le folklore, et les figures populaires, de George Washington à Charlot, et s'avança vers un coin du magasin où l'on avait reconstitué un parc aux allées sablonneuses bordées de jardinières de fleurs et d'arbustes miniatures en pots ; dans un bassin agrémenté d'un jet d'eau, des poissons rouges tournaient en rond. Par derrière, une grande roue peinte sur une toile de fond, et

dont les nacelles emplies de silhouettes à peine ébauchées faisaient mine de s'envoler, illustrait les plaisirs forains. Au milieu de cet idyllique et fastueux décor évoquant le Prater ou le jardin des Tuileries, des poupées costumées étaient mises en scène dans une sorte de promenade mondaine. Des marquises en robe à panier, des danseuses en tutu réchauffées d'une cape, des enfants en costume marin figés dans la course, des nounous poussant des landaus où dormaient des poupons, de toutes jeunes filles qui conversaient par groupes de trois ou quatre en se tenant par les bras. L'amiral Strange s'arrêta devant l'un de ces groupes. Une des jeunes filles, qui paraissait dix à onze ans, le regardait avec curiosité, de ses yeux bleus grands ouverts bordés de longs cils. Sa bouche mimait encore la moue de l'enfance et ses joues fraîches et à peine rosées donnaient des envies de baisers. Sa chevelure était recouverte d'une mantille ornée de noeuds de velours noir, d'où descendaient deux longues tresses, de chaque côté d'une frange châtain clair qui lui mangeait le front. Elle était vêtue d'une robe de couleur gris perle aux manches ourlées de dentelle noire et tenait d'une main contre son coeur un petit lapin blanc. Bien sûr, le lapin était en peluche et la jeune fille n'était qu'une poupée, mais toute son apparence et surtout son regard donnaient l'illusion de la vie.

— Je vois que vous vous intéressez à notre Octavie. Voulez-vous la prendre dans vos bras ?

— Octavie ? murmura l'amiral d'un ton de surprise.

— C'est le nom qui lui a été donné par le fabricant, mais vous pourrez bien sûr en changer.

— Octavie... répéta doucement l'amiral, comme on savoure le nom d'une fleur dont on cherche à retrouver le parfum.

— C'est un nom français. C'est une poupée du célèbre fabricant français Jumeau, voyez-vous. Un de leurs plus beaux modèles. La tête et les membres sont en porcelaine, le corps en tissu sur une armature de bois. Nous la vendons avec deux autres tenues, et on peut en fabriquer d'autres sur commande à sa taille ; elle mesure à peu près vingt pouces. Le lapin en fait deux et il est lavable : nous vous conseillons d'utiliser la lessive Brillo.

— Et le prix ?

L'amiral Strange avait l'impression de tenir sa petite fille dans ses bras, sa petite fille qu'il n'avait pas vue depuis près d'un an, le temps qu'avaient duré son dernier commandement et le voyage aller-retour. Cette poupée dans ses bras, c'était comme un avant-goût des retrouvailles. Qu'importait son prix, il savait qu'il allait l'acheter.

— Deux cent cinquante dollars.

— Ah, quand même !

C'était à peu près le salaire mensuel d'un col blanc.

— Voudriez-vous voir d'autres modèles moins cher ?

— Non, non, je la prends.

— C'est un très bon choix. Je suis sûre que votre petite fille va l'adorer. Quelle est l'adresse où nous devons la livrer ?

— C'est inutile, je l'emporte. Je voudrais juste un paquet-cadeau.

— Très bien, Monsieur. Je vous conduis à la caisse et je m'occupe du paquet.

L'amiral se retrouva bientôt dans la rue, tenant d'une main la sacoche qui ne le quittait jamais et de l'autre, plaqué sur sa poitrine, son dernier achat. Le taxi l'attendait toujours, les essuie-glaces rythmant la pluie, et il donna au chauffeur une adresse quelque deux miles plus haut, le long de Central Park.

L'avenue était encore à cette époque bordée de petits hôtels particuliers extravagants, copiant le style médiéval, Renaissance ou palladien. Le taxi s'arrêta devant une étroite maison de briques à trois étages surmontés de pignons en gradins. C'était le grand-père de l'amiral, rentré d'un voyage en Europe séduit par l'architecture flamande, qui l'avait fait construire au milieu du dix-neuvième siècle. Strange gravit les marches qui montaient au perron et sonna. Tout était sombre et silencieux. « Est-elle sortie ? se demanda-t-il. J'avais pourtant prévenu par un télégramme du jour de mon arrivée. » Il se demanda pour la centième fois si Edith apprécierait le collier et s'il suffirait pour qu'elle pardonnât. Il sonna de nouveau. Une clef tourna dans la serrure, des verrous furent tirés et la porte s'entrouvrit enfin sur une ombre portant un chandelier.

— C'est vous, Monsieur ?

— Bonsoir, William. Pourquoi tout est-il sombre ? Où est Madame ?

— Elle est partie, Monsieur.

— N'a-t-on pas reçu mon télégramme ?

— Un télégramme est arrivé hier. Mais il y a près d'un mois que Madame et Mademoiselle ont quitté New-York. Je l'ai fait suivre, comme tout le courrier, à Boston.

— Boston...

Strange était entré dans le vestibule et regardait autour de lui, tandis que le valet allumait les lampes à gaz. Dans un coin, une pile de malles, ses bagages déjà livrés. Sur le guéridon près de l'escalier, une lettre en évidence, qui lui était adressée. Strange la saisit et se dirigea vers une double porte qu'il ouvrit.

— Faites de la lumière et du feu, cette pièce est glacée. Et apportez-moi un scotch.

La lettre l'informait de la demande de divorce, enregistrée quelques jours auparavant en bonne et due forme au tribunal de Boston, où son épouse était retournée vivre dans sa famille. Divorce pour faute. Edith avait fait son enquête et collecté des témoignages. De toute manière, il avait avoué. Avoué ce moment d'égarement, de folie des sens, fréquent, disait-on, chez les hommes de son âge. Avec une actrice, une starlette en plus, c'était d'un convenu ! Il y aurait eu de quoi rire, s'il n'avait eu le coeur à pleurer. Car il aimait profondément sa femme, sa jeune épouse bostonienne si pure et si distinguée, qui lui avait donné une délicieuse petite fille. Mais une semaine après ses aveux, son congé terminé, il avait dû repartir pour Shanghai sans avoir obtenu de pardon. Il avait écrit de là-bas des lettres implorantes sans recevoir de réponse. La mort dans l'âme, il s'était confessé à sa mère, pour qu'elle intercède auprès d'Edith. Sa mère... Il décrocha le combiné du téléphone et demanda la communication.

— Mère ?

— Octavian ! Mon petit, tu es revenu, enfin !

Sa mère était la seule à l'appeler ainsi. C'était son deuxième prénom, en hommage au célèbre empereur romain, que son père admirait. Son père, l'amiral Alexander H. Strange - H pour Hamilton, le grand homme, l'idole de son grand-père - s'était battu du côté de l'Union pendant la guerre de Sécession et avait obtenu, tout jeune lieutenant, la *Navy Cross* pour son héroïsme exceptionnel à la bataille de Port Royal. Il était mort au début du siècle.

— Mère, saviez-vous qu'Edith a demandé le divorce ?

— Non, mais ça ne m'étonne pas. Quand elle est partie pour Boston, je me suis doutée que c'était définitif et qu'elle avait décidé de te quitter. Je t'en ai averti par lettre. Ne l'as-tu pas reçue ?

— Non, Mère. Il y a un mois, j'étais déjà en route pour l'Amérique.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Je n'ai aucune chance de gagner dans ce divorce... Edith obtiendra la garde d'Alexandra... Je vais essayer de la faire changer d'avis.

Mais rien n'y fit. Strange ne réussit pas une seule fois à parler à sa femme, ni à voir sa fille, ne serait-ce qu'un instant. Il eut un entretien avec son beau-père, qui lui fit comprendre que toute la famille était contre lui, cette famille huppée qui descendait tout droit des colons du Mayflower et qui n'avait pas accepté de grand coeur l'union de la jeune héritière avec ce militaire séducteur, de vingt ans son aîné. Le beau-père lui fit aussi comprendre que le scandale d'une publicité risquerait de lui nuire auprès de l'Amirauté et qu'il avait tout intérêt à accepter son sort en silence. Le divorce fut prononcé à ses torts exclusifs trois mois plus tard et Strange reprit la mer.

Il avait revendu le collier mais gardé la poupée. Il resta des mois sans la sortir de la boîte. Ne pas la voir mais la savoir près de lui, c'était souffrir d'une souffrance supportable et invisible. Puis, un jour qu'il découvrit au fond d'une malle le paquet-cadeau en lambeaux à force de manutentions et de transbordements, il finit de le déchirer et tira le jouet de sa chrysalide. A nouveau, sa beauté et son innocence le ravit.

— Octavie, murmura-t-il. Ma petite Octavie.

Il lui fit les honneurs de sa cabine puis l'assit sur la couchette. Non, cela ne convenait pas. Il tira près du lit un petit fauteuil et la cala dedans avec deux coussins. La manoeuvre avait dérangé sa pose et elle gardait la tête baissée comme si elle cherchait quelque chose par terre. Il se pencha et ramassa le lapin qui avait roulé sous le lit. Il lui rendit le petit animal, lui redressa la tête et, en réponse à son remerciement muet, lui caressa les cheveux. Ces gestes d'affection lui mirent du baume au coeur. Il la garderait auprès de lui, lui raconterait des histoires au coucher, se confierait à elle, ils n'auraient aucun secret... Il entreprit de ranger la boîte et aperçut au fond des papiers de soie. C'étaient les tenues de rechange soigneusement emballées. Mais d'être restées si longtemps pliées, elles étaient toutes froissées. Il sonna l'intendance de bord et demanda qu'on les repassât. « C'est pour la poupée de ma fille », crut-il bon d'expliquer.

Il n'avait revu Alexandra qu'une fois, lors d'une permission, alors qu'on l'avait déposée chez lui pour l'après-midi. Il avait passé quelques heures embarrassées avec elle, car la petite fille, intimidée, était restée silencieuse presque tout le temps. Ah, ce n'était pas le cas avec Octavie. Un moulin à paroles, un vrai pinson. Des « Papa, qu'as-tu fait aujourd'hui ? », « Papa, c'est vrai que tu ne commandes pas seulement au bateau, mais à la flotte toute entière ? », « Papa, raconte-moi encore une fois l'histoire de Boucle d'or ! »... Puis, au début des années 30, Alexandra était partie en France avec sa mère, où celle-ci épousa bientôt un Français, issu d'une vieille famille aristocratique, ce qui lui convenait beaucoup mieux qu'un vieux loup de mer tel que lui. Mais il recevait des lettres, deux ou trois par an.

— Elle a un cheval ? Pour elle toute seule ?

— Ça se fait beaucoup dans ce milieu. Les jeunes filles nobles françaises montent à cheval.

— Et pourquoi, moi, je n'en ai pas ?

— Octavie ! Sur un bateau ! Ce n'est pas possible !

— Si, j'en ai vu un, une fois, sur le Virginia !

— Ah oui, il appartenait au capitaine Black. Mais il a été débarqué à Shanghai. Tant mieux pour le pauvre bougre. Un cheval sur un bateau, ce n'est pas une vie.

A l'automne 1939, pendant la *phoney war*, la “drôle de guerre” comme l'appelaient improprement les Français, Alexandra rentra avec sa mère à Boston, par prudence. C'est de là, au début de l'été suivant, que parvint à l'amiral Strange sa dernière lettre.

— Elle m'écrit que son beau-père a rejoint Londres. Il va continuer à se battre sous les ordres d'un certain De Gaulle, un général qui n'accepte pas l'armistice avec les Allemands. Je n'aime pas ce qui se passe en Europe... Heureusement qu'elle est en sécurité aux Etats-Unis avec sa mère.

— Et pourquoi moi, je ne suis pas à New York, chez nous, en sécurité ?

— Ce n'est pas nécessaire, Octavie, les Etats-Unis ne sont pas en guerre.

— Alors, pourquoi ne sommes-nous pas restés à Shanghai ? J'aimais tant Shanghai !

— Parce que j'ai été muté sur la flotte du Pacifique, basée à Pearl Harbour dans l'archipel d'Hawaï, où nous nous rendons.

— Le port de la perle... C'est un joli nom.

*

Alexandra Octavia Strange est réveillée par la circulation déjà intense. Elle n'est pas encore habituée aux bruits de New York. Il y a trois jours seulement qu'elle a pris possession de cette bizarre maison de style flamand dont elle ne se souvenait presque plus. Bien sûr, sa mère l'accompagne puisqu'elle n'a que dix-huit ans, trois années encore à patienter avant d'être majeure. Alexandra tire les rideaux et regarde par la fenêtre. Le jour se lève sur Central Park. Que va-t-elle faire aujourd'hui ? Se promener s'il ne fait pas trop froid ? Copier des tableaux dans des musées ? Voir le dernier film de Lubitsch, *To be or not to be*, avec Carole Lombard et Robert Stack ?

Elle a tout juste fini de déjeuner avec sa mère lorsque l'on sonne. William vient l'avertir que c'est un officier de l'Amirauté qui veut lui parler. « A moi, demande Alexandra, pas à Maman ? » L'officier est accompagné de deux soldats de marine qui portent une lourde malle. Il lui dit qu'il a été chargé de livrer les effets personnels de l'amiral Strange, retrouvés sur l'USS Pennsylvania qui avait brûlé sans sombrer. Alexandra n'a qu'à signer le bon de livraison. Où doit-on porter la malle ?

— Dans sa chambre, je suppose. Elle est à l'étage, William vous y mènera.

Alexandra et sa mère ont été si occupées tout au long de la semaine que ce n'est que le dimanche suivant, le jour du Seigneur où il est de tradition de rester chez soi après l'office, que la jeune fille se souvient de la malle qu'on est venu livrer. Elle entre dans la chambre de son père, silencieuse et sombre, et ouvre les rideaux. L'énorme bagage a été placé au pied du lit, à la tête duquel reposent un crucifix ainsi qu'une branche de buis. Quand elle ouvre la malle, elle est surprise par la quantité de vêtements et d'objets de toilette qui l'emplissent à ras bord. En même temps, une fragrance boisée et légèrement fumée s'en dégage... Avec le parfum revient, de très loin, le souvenir de son père, du temps qu'elle était petite fille, son rire, sa joue fraîchement rasée et frottée de Vétiver dont il lui faisait l'étreinte, ses bras forts qui l'envoyaient au ciel. Un bref instant, elle s'imagine qu'il va sortir de la salle de bains, l'embrasser et lui offrir de l'aider à défaire sa malle. Mais cette intimité imaginaire n'aura jamais lieu. Alexandra soupire et commence à inventorier les effets, les posant en pile sur le lit. A mesure qu'elle pioche dans la malle, l'odeur de fumée s'intensifie : on lui a raconté que le vaisseau avait été touché par plusieurs bombes au cours de la deuxième attaque et qu'il avait pris feu. Il n'y avait eu que trente-deux victimes, mais son père, donnant l'exemple, s'était précipité sur le pont pour commander la riposte. Quelle quantité de chemises il possédait, toutes blanches ! Il y a aussi des uniformes bleus et d'autres blancs, ceux-ci sans doute pour les cérémonies officielles suppose Alexandra, sans se douter que c'est tout le contraire. Mais elle n'a jamais vu son père en tenue... Des chaussures à présent, une dizaine de boîtes. L'une d'entre elles est plus longue que les autres, et sur son couvercle est écrit en lettres élégantes : *F.A.O. Schwarz - Toy Bazaar*. A l'intérieur, quelle surprise, une poupée ! Une poupée ancienne, on n'en fait plus comme cela, en porcelaine avec de vrais cheveux. Il lui manque un bras, et deux des doigts de l'autre main sont cassés. La robe gris perle a dû être jolie, mais les broderies des manches sont déchirées. Quand Alexandra extrait la poupée de sa boîte, un objet roule sur le lit : un petit lapin en peluche, gris lui aussi. Il n'a plus qu'un oeil et l'une de ses oreilles pend comme une fleur privée d'eau.

La porte de la chambre grince. C'est sa mère qui vient voir ce qu'elle fait.

— Maman, regarde ! Regarde ce que j'ai trouvé !

Edith est toujours aussi belle, aussi distinguée, la taille toujours fine et sans un cheveu gris. Elle rit doucement en secouant la tête.

— C'est bien de ton père ! Il n'a jamais pu vivre sans femme !

— Mais c'est encore une petite fille. Tu ne trouves pas qu'elle me ressemble un peu ?

Edith hausse les épaules et évalue les vêtements.

— Les chaussures, et tout ce qui est habit civil, à l'Armée du Salut... Les uniformes, je ne sais pas ce qu'on pourra bien en faire...

— Et la poupée ?

— Elle est très abîmée. Regarde les bras... Et cette fêlure tout au long de la joue... Ce n'est pas réparable. Poubelle ! J'étais venue te chercher pour que tu ajoutes un mot à ma lettre à Henri avant que je la ferme. Sortons d'ici, veux-tu ? Mais ouvre d'abord les fenêtres pour chasser cette affreuse odeur de brûlé.

- Tableau en exergue -

Jean-Etienne Liotard : *Marianne Liotard avec une poupée*, vers 1775,
pastel sur parchemin, château de Schönbrunn.

Retour au [sommaire](#)

Ne croque pas la pomme

“Lièvre, opéra, dentifrice.”

Jacqueline C.



- Alors ?
- Sensodent ?
- Trop proche d’un autre...
- Belladent ?
- Pareil : Dentabella...
- Jamais entendu parler. Pourquoi pas *Al dente* ?
- N’importe quoi ! Et n’oubliez pas que le client veut un nom français.

— Zut ! J’avais pensé à *Smile*...

— Ça existe déjà ! Et toutes les variations sont protégées : *Smile for good, Smile blancheur*...

— Je me disais aussi... C’était trop beau... Pâte magique ?

Le brainstorming s’enlisait. Dominique Ledrappier sentait approcher le moment où il faudrait passer à autre chose et remettre au lendemain la séance de *product naming*, pour que l’équipe recharge sa créativité et reparte à zéro. Quelle idée aussi de vouloir lancer un nouveau dentifrice conçu et fabriqué en France, quand le marché était pratiquement saturé par les grands lessiviers américains ! Un raclement de gorge lui parvint du bout de la table ovale. C’était le stagiaire qui se signalait.

— J’avais pensé à Ecladent. Et au slogan : “Ecladent pour un sourire éclatant !” Comme ça, on contourne la protection de *Smile*...

— Et ça rime ! Epatant !

— J’avais aussi pensé à une version longue du slogan, qui pourrait d’ailleurs être chantée, genre :

Le dentifrice Ecladent

M’offre un sourire éclatant.

— Des vers impairs ! Que Verlaine serait content ! Et, en plus, avec une allitération en “fr” ! Nous avons la chance d’avoir un vrai poète comme stagiaire... Avez-vous aussi composé la musique de votre distique ?

— Non... Non, quand même pas.

— Je plaisantais. Charlène, téléphone à Rodolfo, pour qu’il nous propose un ou deux airs le plus vite possible.

— Pour quel genre d’interprète ?

— Eh bien... Vu le budget, ne mégotons pas... Un chanteur ou une chanteuse d’opéra... Mais attention : qui sache bien sourire en montrant des dents éclatantes !

Deux semaines plus tard, le nom avait été validé par le client après que des tests eurent été menés auprès d’un échantillon représentatif des consommateurs finaux. Le panel avait retenu Ecladent parmi un choix de plusieurs autres noms, estimé qu’un slogan chanté constituait une bonne idée pour un produit centré sur la bouche, et émis une préférence pour un duo de chanteurs des deux sexes afin d’affirmer à la fois l’idée de couple (érotisme) et de famille (sécurité). De son côté, le compositeur sollicité avait proposé trois variations sur un air, pour soprano, baryton et duo. Enfin, le directeur de l’agence lui-même avait consacré une bonne partie de son temps à étudier sur Google Images et Youtube des photos et des vidéos de jeunes artistes lyriques français pour repérer ceux

dont le sourire s'ouvrait le plus largement sur une dentition parfaite. Il retint cinq sopranos et cinq barytons, contacta leurs agents et organisa des auditions. Malgré le caractère financièrement très avantageux des contrats proposés, seulement quatre se présentèrent parmi les artistes pressentis. Si les chanteurs de variété considèrent les publicités dans lesquelles il leur arrive de se produire comme un moyen de promouvoir leur image, les chanteurs lyriques craignent en général que les directeurs d'opéras ainsi que le public mélomane ne réprouvent ces activités mercantiles et que le mélange des genres ne nuise à leur carrière.

Ce ne fut pas le cas pour Marie Dampierre. Après le Conservatoire, elle avait chanté dans des choeurs de femmes, tel celui des dames de la Cour d'Espagne dans *Don Carlos* ou celui des fileuses dans *le Vaisseau Fantôme*, interprété quelques héroïnes de bel canto dans des opéras de province, enregistré un disque de lieder pour un label confidentiel mais n'avait encore jamais réussi à se produire dans un rôle important sur une scène de premier plan. Elle peinait à vivre de son art, mais s'amusait à se voir comme le personnage de Mimi dans *la Bohème* et souriait quand même ; elle avait un si beau sourire... Lorsque son agent lui transmit l'offre de l'agence *The Crème* pour chanter deux airs qui n'étaient pas laids, et avec vingt mille euros à la clef, elle n'hésita pas longtemps. Elle passa l'audition et posa des questions sur le dentifrice, s'assurant qu'il n'avait pas été testé sur des animaux. On lui montra la mention *cruelty free* sur le packaging ; et de toute manière tous les produits de la marque étaient bio. Mise en confiance, elle sourit. Dominique Ledrappier aussi : jolie voix, joli minois, sourire éclatant, elle était engagée !

Son partenaire s'appelait Roberto Miquel. D'origine catalane, il était autodidacte et était arrivé au chant un peu par hasard. Il avait été rugbyman professionnel ; c'est en chantant sous la douche dans les vestiaires après un match qu'il avait été repéré par un impresario accompagnant un ami journaliste sportif. Roberto abandonna bientôt le rugby pour se consacrer au chant, abordant rapidement des rôles de baryton-basse, à l'aise dans les deux registres ; la puissance de son timbre et l'ampleur de sa tessiture lui permettaient d'incarner aussi bien Escamillo dans *Carmen* que Méphistophélès dans *Faust*. De sa courte carrière sportive, il avait gardé une légère cassure du nez qui soulignait sa virilité. Tout en ménageant sa voix, il aimait profiter de la vie et dépensait beaucoup. Comme il était issu d'un milieu populaire et ne dédaignait pas le rock, la pop et la variété en général, se faire entendre et se montrer sur des écrans de télévision ou de cinéma lui sembla une stratégie efficace pour développer sa notoriété auprès d'un large public qui n'avait ni les moyens ni

le goût de fréquenter les salles d'opéra. Il allait de soi que sa dentition était parfaite et son sourire étincelant.

Pour les enregistrements, les créatifs de l'agence eurent la brillante idée de tourner dans un vaste supermarché flambant neuf où ils firent déambuler Marie et Roberto parmi d'autres consommateurs d'origine et d'âge variés, avec l'air du slogan publicitaire, mais sans les paroles, en musique de fond. Images idéales de l'amour conjugal sacrifiant rituellement aux courses du samedi matin... Quand les deux tourtereaux arrivaient au rayon consacré aux produits de cosmétique et d'hygiène - décor construit en studio pour les besoins du film -, on s'apercevait qu'il n'était constitué que de gondoles exposant des piles de dentifrice Ecladent. C'était seulement à ce moment-là que Marie et Roberto se mettaient à chanter, souriant et s'offrant mutuellement un dentifrice. Dans une autre version, c'étaient des dizaines de tubes, déclinant de subtiles différences de composition, qu'ils déversaient dans leur caddie. Enfin, dans la troisième publicité conçue quelques mois plus tard, ils étaient accompagnés d'un garçonnet et d'une fillette, pour lesquels ils choisissaient le dernier-né de la gamme, Ecladent Junior. L'air du slogan était inspiré par le refrain, chanté par un chœur de femmes, de l'*aria del velo* - l'air du voile, très érotique - dans l'opéra de Verdi Don Carlos. Comme Marie l'avait déjà interprété, elle y était particulièrement à l'aise, s'imaginant le chanter sur une scène d'opéra. Elle y introduisit même des ornements virtuoses, qui furent gardées au montage. Le clip, très réussi et largement diffusé, remporta plusieurs prix au palmarès des festivals consacrés aux oeuvres publicitaires. Sa popularité atteignit presque celles de certains films mythiques : le dépoussiérant Pliz avec l'actrice Marie-Pierre Casey ou les machines à laver Vedette avec Jeanne Marie Le Calvé, alias "La Mère Denis", qui était aussi devenue en son temps une véritable *vedette* en France. Pour Ecladent également, la notoriété rejaillit sur les interprètes : Marie et Roberto signaient des autographes dans la rue, se faisaient photographier avec des inconnus, et surtout se virent bientôt proposer des rôles plus importants, puis des rôles principaux, sur les grandes scènes lyriques internationales.

*

Pour Marie Dampierre, ce soir doit marquer sa consécration. C'est sa prise de rôle de Blanche de la Force, une jeune fille fière, mais marquée par une indicible angoisse, qui se réfugie au Carmel à l'aube de la Révolution française, y recherchant l'apaisement et le détachement. Mais Jésus le Rédempteur, si on l'écoute, s'offre toujours à sauver les âmes et Blanche vaincra sa peur en montant

avec ses soeurs sur l'échafaud. Dans les coulisses, attendant le signal de son entrée en scène, Marie se glisse dans son personnage : Blanche revient d'une visite pieuse et son carrosse est menacé par la foule des Parisiens qui commencent à se soulever. Elle est terrorisée et n'aspire qu'à trouver un refuge où sa peur ne la poursuivra pas, comme le lièvre craintif cherche à rejoindre l'abri de son terrier profond et oublié des chasseurs. Ce *petit lièvre*, c'est elle, c'est le surnom affectueux que lui a donné le chevalier de la Force, son frère. De brèves notes assénées avec puissance font monter de la fosse d'orchestre une tension glacée qui fait vite place à une mélodie mélancolique tandis que le rideau de scène s'ouvre sur le décor à peine esquissé d'un salon Louis XVI éclairé par des flambeaux. Le chevalier et le marquis échangent des propos sur Blanche, le premier inquiet, le second se voulant rassurant.

— *Mon carrosse est solide, les vieux chevaux ne s'étonnent de rien, Antoine nous sert depuis vingt ans. Il ne peut arriver à votre soeur rien de fâcheux.*

— *Oh! Ce n'est pas pour sa sécurité que je crains, vous le savez, mais pour son imagination malade.*

La voix du ténor traîne sur les dernières syllabes. On pressent que cette imagination morbide est pire que bien des maladies graves. Allons, il faut faire malgré tout bonne figure : cela va bientôt être à elle. De la coulisse, Marie guette la baguette du chef et entre en scène tandis que le marquis et le chevalier continuent à chanter sans la voir.

— *Vous voulez dire qu'elle en aura été une fois de plus quitte pour la peur... Quitte pour la peur! Quand il s'agit de Blanche, le rapprochement de ces deux mots fait frémir.. Une fille si noble et si fière! Le mal est entré en elle comme le ver dans le fruit...*

— *Enfantillages !*

Quelques notes de piano égrenées, soutenues par les violons. Le marquis l'aperçoit.

— *Blanche, votre frère avait grand'hâte de vous revoir.*

La jeune fille s'avance, toute légère, vêtue d'une longue robe blanche sous un manteau noir. C'est à elle. Quel effort de devoir paraître enjouée ! Elle s'approche de son frère et se pend affectueusement à son bras.

— *Monsieur le Chevalier est trop bon pour son petit lièvre.*

Le chevalier se dégage et murmure bas, presque sans chanter, comme pour un récitatif :

— *Ne répétez pas à tout propos une plaisanterie qui n'a de sens que pour nous deux.*

— *Les lièvres n'ont pas l'habitude de passer la journée hors de leur gîte. Il est vrai que je transportais le mien avec moi. Mais une simple glace entre cette foule et ma craintive personne m'a paru un moment, je vous assure, une protection bien dérisoire. Je devais avoir l'air...*

Soudain retentit dans la salle une voix claironnante, haute, fraîche et joyeuse, qui s'élève au-dessus de l'orchestre et du chant.

« Maman ! Maman ! C'est la dame du dentifrice ! »

Tout le monde a entendu. Les chanteurs sont tétanisés, l'orchestre est devenu muet, suspendu à la baguette du chef qui a interrompu sa battue, le public est interloqué. Jamais personne... Ça ne se fait pas ! Mais c'est une enfant... Et la vérité sort de la bouche des enfants ! Le public se met à pouffer, puis à éclater de rire. La petite fille aurait pu tout aussi bien dire que le roi était nu ! C'est elle qui a raison de le faire remarquer : mélanger l'opéra et la publicité, ça ne se fait pas.

Le brouhaha n'a duré qu'une minute à peine, et le chef réveille l'orchestre, ranime les chanteurs. Le spectacle reprend sur la réplique du chevalier.

— *Monsieur de Damas, qui vous a vue au carrefour de Bucy, vient de me dire qu'à travers vos glaces, vous faisiez très bonne contenance.*

Oh, tente d'articuler Marie. Mais aucun son ne sort. Oh, répète-t-elle. Sa bouche s'arrondit sur le silence ! Elle porte ses mains à sa gorge, tourne un regard terrorisé vers le chef, et secoue la tête. Le rideau tombe sous le brouhaha renouvelé.

Le directeur de l'opéra lui-même viendra annoncer que le spectacle reprendrait avec une autre chanteuse, mademoiselle Dampierre, prise d'aphonie, étant trop éprouvée pour envisager même de mimer son rôle. Par respect pour l'oeuvre à peine entamée au moment du regrettable incident, celle-ci sera reprise depuis le début. Pour le public, ce sera une soirée mémorable, la presse spécialisée en rendra compte dès le lendemain, et les blogs consacrés à l'art lyrique le soir-même, s'en donnant à coeur joie. L'un des bloggeurs avait pu enregistrer en vidéo ce qui s'était passé et le petit film fera le tour du monde, vu des centaines de milliers de fois.

*

Marie Dampierre ne remonta jamais sur une scène d'opéra. Tout d'abord, son aphonie fut totale, accompagnée d'une aphasie extrême. Elle était incapable de se nourrir, de dormir même. Dans son esprit obscurci roulait sans cesse une seule phrase : « C'est la dame du dentifrice ! », derrière laquelle éclataient les rires, et la honte submergeait sa conscience épouvantée. Il lui semblait qu'elle était enfermée pour toujours dans le petit corps tremblant d'un lièvre terrorisé, sans aucun gîte au monde où pouvoir se cacher. Elle voulait pouvoir hurler son effroi pour qu'il la quitte, mais aucun son ne sortait de sa gorge puisque, comme chacun sait, les lièvres sont muets. Elle dut passer

quelques semaines dans un hôpital psychiatrique puis, quand enfin elle parvint à chuchoter, fut rendue à sa famille. Qu'allait-elle devenir ? Elle n'avait jamais su que chanter, et elle ne le pouvait plus. A l'aide d'un orthophoniste, elle retrouva peu à peu le timbre de sa voix parlée, et put s'occuper bientôt du standard téléphonique du cabinet que celui-ci partageait avec d'autres professionnels de santé. Deux ans après, elle l'épousait.

Au mariage, elle invita Roberto Miquel. Lui aussi avait dû affronter les broncas du public. Cela se produisit dans une représentation de *Don Giovanni*, où sa voix de baryton-basse faisait merveille dans le rôle du valet du séducteur éponyme, quelques semaines après le scandale du *Dialogue des Carmélites* où Marie avait succombé. Cette fois-ci, ce fut un petit garçon qui se leva après le premier air de Leporello et s'écria : « Papa ! Papa ! C'est le monsieur du dentifrice ! », entraînant sifflements et huées. Mais tout cela sentait le réchauffé, la cabale, et Roberto s'y était préparé. Le chef ayant là aussi dû suspendre la musique en attendant que le brouhaha s'arrête, Roberto s'avança sur le devant de la scène, salua ironiquement le public et prononça d'une voix de stentor en roulant des yeux :

Che tumulto ! Oh ciel, che gridi !

*Si non ti piace, non far incazzare gli altri ! **

Puis, il écarta les lèvres en un large sourire étincelant et fit signe au chef qu'il pouvait reprendre le cours normal de l'oeuvre. A la fin de l'opéra, il fut ovationné.

— Mais comment as-tu pu avoir cette présence d'esprit ?, lui demanda Marie, impressionnée, mais pas jalouse, son passé de cantatrice étant depuis longtemps enterré sinon oublié.

— J'avais été très peiné par ce qui t'était arrivé. Rappelle-toi, je te l'avais écrit à l'hôpital, puisque les visites n'étaient pas permises. Il me semblait que tu avais été victime d'un triste concours de circonstances. Si la phrase cruelle de la petite fille et les rires moqueurs qu'elle avait suscités t'avaient profondément atteinte, c'est parce que tu t'étais incarnée, pour les besoins du rôle, en un petit lièvre craintif et terrorisé, et que tu t'apprêtais à vivre dans la peau de Soeur Blanche de l'Agonie du Christ... Peut-être que si tu avais chanté autre chose, ce soir-là, tu n'aurais pas perdu ta voix... J'étais conscient que j'allais sans doute subir à mon tour le même traitement... Cela paraissait inévitable, j'avais transgressé les mêmes règles que toi, et dans la même pub ! Et, en plus, j'ai soudain réalisé que mon prochain rôle était aussi celui d'un petit lièvre : Leporello ! Car Leporello, ça veut dire *petit lièvre* en italien ! Je me suis toujours demandé pourquoi Mozart et Da Ponte avaient choisi de changer le nom du valet de Don Juan, qui s'appelle Sganarelle chez Molière

* Quel tumulte ! Grands dieux, quels cris !

Si vous n'aimez pas ça, n'en dégûtez pas les autres !

ou Catalinón chez Tirso de Molina. Peut-être parce que le personnage est poltron... Leporello a peur de tout : de son maître et du Commandeur. Alors, impressionné par cette coïncidence, je me suis doublement méfié, et j'ai anticipé, préparant une défense, une réplique, au cas où. Et comme tu vois, ça m'a servi.

— Mais c'est parce que tu es un être courageux, et que tu te moques du qu'en dira-t-on. Est-ce que tu continues à faire de la publicité ?

— Ah non ! Je n'ai plus besoin de ces cachets-là. Et il ne faut pas tenter le diable, quand même !

- Photographie en exergue -

Capture d'écran dans *What is the best toothpaste for porcelain veneers ?*

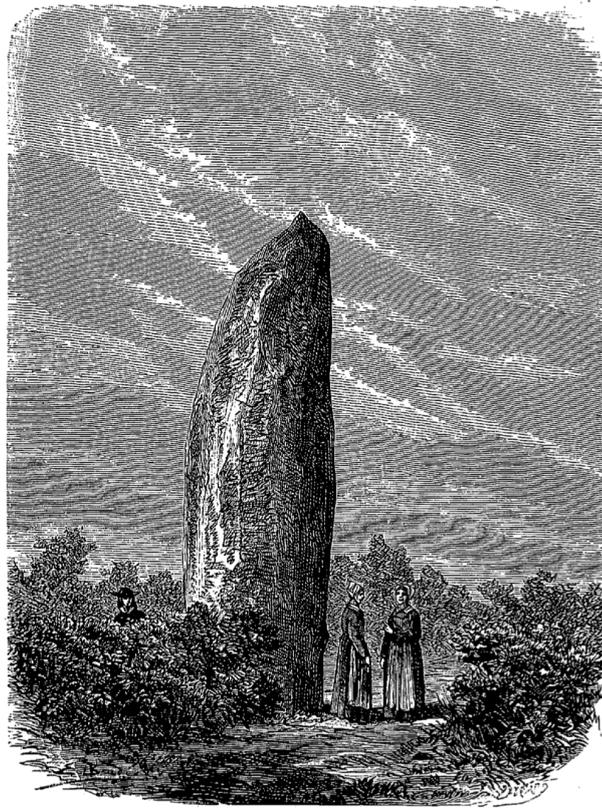
<https://www.bostonmile.com/blog/2019/06/03/what-is-the-best-toothpaste-198825>

Retour au [sommaire](#)

Le symbole

“Cochonnerie, monumental/e/aux, colonisateur/trice.”

Pierre L.



La pluie de novembre fouette les vitres. Le poêle ronfle. Sur l’estrade, l’institutrice écrit au tableau noir une suite appliquée de mots étrangers formés de lettres régulières. A chaque fois qu’elle va à la ligne, la première est une majuscule soigneusement calligraphiée. C’est la récitation à recopier, que les élèves devront apprendre par coeur pour le lendemain. L’institutrice pose la craie et frotte ses mains blanchies. Elle désigne une fillette au premier rang, qui se lève et lit. Enora tourne la page de son cahier et continue d’écrire :

*Me da gar, o môr don,
A iud evel eul lon
Pa c'houez ar gorventen !
Pa welan da c'hoummou
O tired a dammou
Warzu d'am énézen !*

Elle recopie de mémoire un poème de Yann-Ber Kalloc'h. Le poète, tué pendant la grande guerre, les yeux ouverts sans illusion, avait prédit : « Songez que nous serons tombés, non pas pour la Justice ou la Liberté dont la République Française s'est moquée tout autant que l'Empire Allemand, mais pour le rachat de notre terre et puis pour la beauté du monde. » Enora est trop jeune encore pour savoir tout cela. Mais Kalloc'h, qu'on appelle aussi Bleimor, le loup de mer, est né à Groix tout comme elle. Enora est une îlienne émigrée sur le continent. Soudain, des doigts secs la saisissent par l'oreille et la soulèvent du banc.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Enora se tait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Toute la classe est pétrie de silence. L'institutrice a lâché l'oreille d'Enora et lentement, avec précaution, arrache du cahier la feuille souillée qu'elle déchire en menus morceaux.

— Tu resteras ici après quatre heures et tu écriras cinquante fois : « Il est interdit de parler breton à l'école ». Tu feras signer ta punition par ton père.

— Je n'ai pas parlé breton !

— Mais elle ose répondre, l'insolente ! Tu l'écris, c'est pire ! Au piquet ! Au piquet jusqu'à la fin de la classe !

Enora se dirige toute droite vers le coin de la salle où les élèves punies sont exposées au regard des autres. Avant de se tourner vers le mur, elle fixe dans les yeux l'institutrice et proclame : « Ma yezh, eo brezhoneg ! Ar galleg, eo eun stronk ! »

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? Mais qu'est-ce qu'elle a dit ?

L'institutrice vient de l'École normale de Nantes et ne parle pas breton.

— Anne, traduit !

Une petite fille se lève en tremblant.

— Ma langue, c'est le breton. Le français, c'est...

— Oui, qu'est-ce donc ? Continue !

— Le français, c'est... c'est...

— Veux-tu être punie aussi ?

— Une cochonnerie...

— Quoi ?

— Le français, c'est une cochonnerie, une saleté...

— Merci, Anne. Tu peux t'asseoir.

L'institutrice retourne à son bureau et ouvre un tiroir, d'où elle extrait un objet de bois. C'est un sabot, accroché par la pointe et le talon à une mince chaîne en fer. Les petites poussent des cris d'effroi et en oublient le français

— *Ar vuoc'h ! Ma doué, ar vuoc'h !*

L'institutrice s'avance vers Enora et lui passe la chaîne autour du cou. Le sabot - *ar vuoc'h*, la vache, comme on le surnomme en breton -, lourde forme non creusée, repose sur le plastron brodé de son tablier gris, qu'une respiration saccadée soulève.

— Je ne pensais pas avoir à utiliser le symbole cette année, et je le regrette. Vous connaissez toutes la règle. Honorine le portera tant qu'elle ne prendra pas en faute l'une d'entre vous, qui alors en héritera. Tout le monde a-t-il bien copié la récitation ? Parfait ! Passons au calcul.

L'heure restante passe à faire et à corriger des multiplications et des divisions. Enora jette de brefs coups d'oeil sur le tableau : elle a effectué les calculs de tête et constate qu'elle a tout bon. Il a cessé de pleuvoir. A quatre heures, ses camarades s'égaient joyeusement hors de la classe, sortant un goûter d'un cartable ou faisant tinter des pièces pour acheter chez la boulangère une part de far aux pruneaux, de kouign-aman. Elle regagne sa place et copie ses cinquante lignes tandis que l'institutrice lit un journal de Paris.

Le lendemain matin, Enora pose sur le bureau de l'institutrice son cahier de punitions ouvert à la dernière page de lignes, annotée d'un "VU" et ornée d'un paraphe. « Mon père viendra vous parler à quatre heures, Mademoiselle », dit-elle avant d'aller s'asseoir, le symbole autour du cou.

La journée passe lentement. Personne ne parle à Enora, ni ses voisines de banc pendant la classe, ni ses amies à la récréation. Comme si toutes redoutaient la contagion des mots défendus. Mais personne, non plus, ne la regarde, dans la honte de la soumission. Enora ne s'en afflige pas trop, sauf du silence gêné de sa meilleure amie, Morwenna, que l'institutrice appelle Marianne, tout comme elle appelle Enora Honorine. Enora s'ennuie et, puisqu'elle est déjà punie, se distrait en traduisant en breton les poèmes de son cahier de récitation. C'est une activité intellectuelle qui exige de la concentration et de l'inventivité ; elle regrette de ne pas avoir de dictionnaire. Elle ne sait pas s'il existe des dictionnaires franco-bretons ; de toute manière, ils seraient interdits à l'école.

Il ne lui semble pas que les textes français soient plus beaux ou plus savants que les poèmes bretons qu'elle connaît. L'institutrice affirme que le breton n'est en vérité qu'un patois, un idiome pauvre et fruste tout juste bon pour les paysans illettrés. Elle cite Prosper Mérimée, qui a écrit que c'était une langue diabolique qui écorchait le gosier. Mais ce n'est pas vrai ! Les vers de Bleimor, par exemple, riment et sont emplis d'allitérations. Les mutations permettent d'adoucir ou de durcir les consonnes à son gré, et le poème en est comme mis en musique. Enora aime aussi les chants religieux à la grand-messe du dimanche. Il n'y a plus guère que là qu'on entend du breton. Mais les prêtres eux-mêmes n'ont plus le droit de prêcher dans la langue des ancêtres, sans parler de l'enseigner dans leurs écoles.

A la fin des cours, Enora distingue la silhouette de son père qui se profile derrière les vitres. Celles-ci sont dépolies pour empêcher les élèves de se laisser distraire par l'animation du dehors, celle de la rue d'un côté et celle de la cour de l'école de l'autre, où les garçons sont en récréation une demi-heure avant les filles. Il y a six classes, trois pour les filles et trois pour les garçons. Celle d'Enora est le cours moyen, deux années qui mènent au certificat d'études. Quand la cloche sonne, son père attend que toutes les petites filles soient sorties pour entrer dans la classe. D'un coup d'oeil, il lui fait signe de sortir aussi. Elle s'assied sur un banc, et regarde la cour se vider peu à peu. Elle sait très bien ce que son père va dire à l'institutrice. Qu'elle a été punie une deuxième fois à la maison - privée de la sortie au cinéma, à Brest, prévue pour dimanche prochain -, qu'il ne comprend pas pourquoi elle s'entête à cultiver le breton, qui n'est même pas vraiment sa langue maternelle, puisque sa femme et lui-même s'obligent à parler français entre eux devant elle. Il n'y a plus chez eux que l'oncle, le grand-oncle d'Enora, qui n'a pas d'enfant et dont il est venu reprendre la ferme, qui ne sache pas le français. Avec lui, il faut parler dans la vieille langue, crier même, car il est sourd. Et à Groix, bien sûr, il y a sa mère, qui est bretonnante et entretient avec sa petite-fille une correspondance régulière.

L'institutrice est perplexe. Le père d'Enora s'exprime en un français convenable, choisi même, avec juste une pointe d'accent rugueux et chuintant.

— Ah, je crains qu'il n'y ait un côté militant dans tout ça... C'est embêtant.

— Militant ? Que voulez-vous dire, Madame ?

— Mademoiselle. Les mouvements régionalistes commencent à être attirés par le nationalisme, l'indépendantisme, si vous préférez. L'influence de la lèpre irlandaise... Rappelez-vous l'attentat de l'an dernier...

— L'attentat ?

— A Rennes, contre le monument commémorant l’union de la Bretagne à la France en 1532 ! Par l’organisation clandestine *Gwenn quelque chose...*

— *Gwenn ha Du*. Vous n’êtes pas Bretonne, Mademoiselle ?

— Bien sûr que si ! Ma famille est de Pornic. Mais la Bretagne est française, et depuis longtemps. Quatre cent un ans, pour être précis ! C’est le sens de l’histoire ! La France est un grand pays, qui fait rayonner ses valeurs et sa culture à travers le monde. Et tout passe par la langue ! L’attachement aux parlers régionaux est rétrograde, appauvrissant, et doit être proscrit. C’est pour ça que l’Ecole de la République ne connaît que le français, la même langue pour tous.

— J’entends bien, Mademoiselle. Mais que faut-il faire alors, pour Enora ?

— C’est une bonne élève, intelligente, sérieuse. Ce serait dommage qu’elle se laisse gagner par ces opinions répréhensibles. Veillez... Surveillez ses fréquentations...

— Ce sera fait.

C’est le cinquième jour, à présent, qu’Enora porte le symbole. Elle ne risque pas de le transmettre à qui que ce soit, puisque personne ne lui parle. De toute manière, elle ne recherche pas la compagnie, même hors de l’école, où parler breton n’est plus sanctionné. Quand la cloche sonne la fin des cours, elle rentre tout droit à la ferme de son oncle, sans traverser Saint-Renan, s’asseoir quelques instants avec Morwenna pour goûter sous les halles, place du Vieux Marché, ou le long du grand lavoir résonnant du chant des blanchisseuses. Morwenna en est malade de tristesse. Que peut-elle faire pour aider son amie ? Au fond d’elle-même, elle sait qu’il n’y a qu’un moyen.

La dernière heure du samedi est consacrée à l’histoire-géographie. Un pan important du programme officiel du cours moyen s’intitule “La France et ses colonies”. L’institutrice a pointé sur le planisphère les possessions de la République, du Tonkin jusqu’à la Cochinchine en Asie, des trois départements algériens aux protectorats marocains et tunisiens au Maghreb, et toutes les colonies de l’Afrique équatoriale et occidentale. Enora lève le doigt.

— Et en France, Mademoiselle ?

L’institutrice se maîtrise et ignore la question. Elle écrit au tableau noir à la craie blanche le titre du chapitre suivant : “La mission civilisatrice de la France”, qu’elle souligne en rouge.

— Recopiez et n’oubliez pas de souligner à la règle, intime-t-elle.

Dans le silence studieux, on entend alors la voix de Morwenna :

— *Enora, mar plij, prest me da reolenn.*

Dans le silence pétrifié, la voix claire reprend :

— *Enora, ma reolenn em eus disoñjet.*

Comme Enora ne répond pas et ne prête pas sa règle, l'institutrice, qui a bon coeur au fond, sourit et l'interpelle à son tour :

— Honorine, il me semble que quelqu'un t'a parlé en breton.

— Je n'ai rien entendu, Mademoiselle.

— Tu m'accompagneras chez le directeur après la classe.

L'institutrice doit frapper plusieurs fois avant que la porte ne s'ouvre. Le directeur, à peine plus âgé qu'elle, presque un jeune homme, les regarde avec surprise. On est samedi, tout le monde n'a qu'une envie : profiter du congé de fin de semaine qu'on ne nomme pas encore week-end. L'institutrice pousse Enora dans la salle de classe, car le directeur enseigne aussi, l'école étant trop petite pour qu'il bénéficie d'une décharge.

— Je vous amène cette enfant, Monsieur le Directeur. Vous en tirerez peut-être quelque chose... Moi, je déclare forfait !

— De quoi s'agit-il, Mademoiselle Le Gallo ?

— Elle n'est pas menteuse, elle vous expliquera. Bonsoir, Monsieur le Directeur.

Enora examine la pièce. Quelques détails diffèrent de sa propre classe. Trois rangées de pupitres au lieu de deux, une bibliothèque fournie au lieu d'une simple étagère à livres, et, au fond de la salle, un aquarium où nagent une dizaine de poissons. Mais, dans un cadre près de la porte, une affiche rappelle pareillement aux élèves des écoles qu'il est défendu de cracher par terre et de parler breton. Oui, écrit tel quel, dans une seule et même phrase !

— Assieds-toi. Comment t'appelles-tu ?

— Honorine Calvès.

— Honorine ? Le directeur paraît surpris.

— Chez nous, on m'appelle Enora.

— Ah, Enora ! Alors, Enora, raconte-moi, que se passe-t-il ?

— J'ai écrit un poème en breton sur mon cahier de récitation.

— Un poème ! Lequel ?

— La mer, de Yann... de Jean-Pierre Calloc'h.

— Oh, *Ar Mor*... C'est un beau texte... Personnellement, je préfère *Me zo ganet e kreiz ar mor*.

Enora écarquille les yeux. Le directeur parle breton ! Elle ignore, comme tout le monde, que François Kemener, *Fañch* pour sa famille et ses amis, se nomme en poésie *Ki du* - Chien noir - et qu'il est l'auteur de deux plaquettes de vers.

— Quelle punition t'a donnée ta maîtresse ?

— Des lignes, le piquet...

— Rien que de normal.

— Et la vache.

— Quoi ! Le symbole ?

— Oui. Je le porte depuis lundi.

Enora écarte les pans de sa pèlerine, découvrant le sabot de bois qui pèse sur sa poitrine.

— Comment ? Mademoiselle Le Gallo fait encore usage de ce châtiment d'un autre temps ?

— C'est parce que j'ai dit... parce que je n'ai pas pu m'empêcher de dire...

— De dire quoi ?

— Que le français était une cochonnerie !

Fañch Kemener est troublé. Cette invective lui rappelle autre chose : "Toute écriture est de la cochonnerie, proclame Antonin Artaud. (...) Tous ceux qui sont maîtres de leur langue..., ceux qui sont esprit de l'époque... - je pense à ce grincement d'automate que rend à tous vents leur esprit -, sont des cochons". Le "Pèse-nerfs", lu il y a quelques années sur la recommandation de Max Jacob, un de ses maîtres en poésie... Cette petite fille, que le français outrage, et qui copie de la poésie bretonne en cachette, l'émeut.

— Mais, ce symbole, n'as-tu trouvé personne à qui le transmettre ?

— Oh, les autres filles ont trop peur de laisser échapper un mot de breton ! Il n'y a que Morwenna qui m'a demandé cet après-midi de lui prêter ma règle en breton, mais j'ai fait comme si je n'avais pas entendu.

— Et pourquoi ?

— C'est ma meilleure amie. Elle a voulu se sacrifier pour moi.

— Et tu n'as pas pu accepter ? C'est de l'orgueil.

— Peut-être. Mais ce système de mouchardage, c'est la pire des cochonneries qu'ont inventées les Français.

— Alors, que proposes-tu ?

— Je ne sais pas... Je pense que je vais devoir garder ça autour du cou jusqu'aux grandes vacances.

Dans le regard de bravoure triste d'Enora, Kemener se lit complice de la puissance colonisatrice. Un collabo...

— Pas question ! Ce n'est pas ce qu'aurait voulu la duchesse Anne, n'est-ce pas ?

Il saisit des deux mains la chaîne et retire le collier d'infamie. Le fer a marqué la nuque d'Enora d'un trait rouge, juste au-dessous des tresses roulées en chignon bas.

— Là, c'est fini. Et je te promets que plus personne ne portera ce sabot de malheur.

— Mais, Mademoiselle Le Gallo...

— Elle n'a pas voix au chapitre ! C'est moi, le directeur de cette école ! Et tiens ! Pour plus de sûreté... J'ai une idée... Attends-moi ici deux minutes.

Quand Kemener revient dans la classe, essoufflé, il porte sur l'épaule une bêche.

— Viens, ordonne-t-il à Enora stupéfaite.

Le directeur verrouille la porte et, machinalement, vérifie que toutes les salles sont elles aussi fermées à clef. Dehors, le jour a bien baissé.

— Nous y serons au coucher du soleil, c'est parfait. Ce n'est pas loin, mais nous prendrons ma voiture pour aller plus vite.

Dans la cour de récréation, une ombre s'avance timidement.

— Enora ? Ça va ?

— Morwenna !

— C'est ton amie ? Qu'elle vienne donc avec nous !

La voiture quitte Saint-Renan par la route de Lampaul, puis bifurque dans le bocage. Sur la banquette arrière, les deux fillettes chuchotent tandis que Kemener fredonne une marche militaire bretonne. Bientôt, une haute masse sombre pointe à l'horizon, au-dessus d'un bois, et grossit à mesure qu'ils s'en rapprochent. C'est le menhir de Kerloas, le plus haut resté debout de toute la Bretagne, et qu'on aperçoit jusque sur la mer d'Iroise. La voiture quitte la voie carrossable et aborde un chemin boueux. Les roues patinent.

— Garons-nous ici, c'est plus sûr. Il n'y a plus qu'une centaine de mètres.

La pierre monumentale est comme embrasée par le soleil couchant et le quartz blanc de son granit scintille sous l'éclat persistant des derniers rayons. Saisi par la majestueuse vision, Kemener et les deux fillettes se sont arrêtés à l'entrée du champ. Puis avancent lentement, leurs ombres gigantesques dansant derrière eux. Enora et Morwenna font le tour du monolithe tandis que Kemener s'est déjà mis à creuser à quelques mètres de sa base.

— Regarde, Enora, les deux bosses ! On dit que c'est là qu'il faut se frotter le nombril pour avoir des enfants mâles plutôt que des filles.

— Peuh ! Quelle superstition ! Une autre légende prétend que si elle se frotte, la femme sera maîtresse chez elle et pourra gouverner son mari...

— Magnifique ! Si on se frottait ?

— Il faudra attendre que vous soyez mariées, mesdemoiselles ! Venez plutôt par ici, j'ai fini le trou.

Il n'est pas très grand, mais suffisant. Kemener y dépose le sabot de bois, sa chaîne, et prononce l'oraison funèbre qu'il a préparée mentalement sur le chemin.

— Symbole honni, je te remets sous la garde d'un symbole infiniment plus ancien et plus puissant que toi. Que cette pierre longue qu'ont érigée nos lointains ancêtres te conserve emprisonné sous la terre pour toujours, afin que soient délivrés de toi les enfants bretons. Pour les siècles des siècles !

— Amen, ponctuent gravement Enora et Morwenna, sanctifiant ainsi cette prière païenne.

Tour à tour, ils déversent sur le sabot des poignées de terre meuble. Quand le trou est rebouché, Kemener tasse la terre avec sa bêche, puis pose par-dessus quelques pierres plates, pour faciliter la mission du menhir.

— Allons, les enfants. La nuit tombe, je vais vous ramener chez vous.

A l'entrée du champ, ils croisent deux silhouettes qui se tiennent enlacées et murmurent en riant. Kemener ébauche les premiers vers d'un poème tandis qu'Enora se demande comment elle va pouvoir faire comprendre à ses parents ce qui vient de se passer. Morwenna, heureuse, ne pense à rien et glisse sa main dans celle d'Enora.

In memoriam Albert Memmi (1920-2020), mon voisin

- Gravure en exergue -

Menhir de Kerloas-Kervéatoux, in Henri du Cleuziou : "L'art national, étude sur l'histoire de l'art en France", 1882, Levasseur Editeur, figure 48, p. 109.

P.S. : depuis longtemps je souhaitais que Pierre L. daigne me donner trois mots, lui qui connaît tous ceux de la langue française. Pour l'y inciter, je convoquai le hasard et procédai de la manière suivante à partir de mon *Petit Larousse illustré*, édition 1983 :

- A l'aide d'un générateur aléatoire de nombres (<https://www.dcode.fr/nombre-aleatoire>), je tirai trois fois un nombre entre 1 (première page du a) et 1088 (dernière page du z). Pour chaque nombre sorti, qui correspondrait à un numéro de page, je tirai ensuite une fois entre 1 (pour le premier mot en haut d'une page) et 50 (nombre supposé maximum de mots dans une page). Pour le cas où le nombre de mots de la page en cause se révélerait inférieur à 50, je continuerais de compter en revenant en haut de la page. Ainsi j'obtins trois mots générés au hasard.

- Puis, pour le cas où aucun des trois mots tirés ne correspondrait à un être animé, ou bien si un des mots était un article, une préposition ou tout mot ne faisant pas sens tout seul, ou encore si une

page était exclusivement consacrée à des illustrations, je tirai une fois encore à l'aide du générateur de nombres entre 1089 (première page des noms propres) et 1792 (dernière page des noms propres), puis une fois entre 1 et 50 (même méthode de tirage du nom propre que pour les noms communs).

Résultats :

1°/ 216, puis 33 : **cochonnerie** n. f., *pop.* Objet ou parole sale, obscène // Objet de mauvaise qualité // Action méchante.

2°/ 654, puis 11 : **monumental, e, aux** adj. Qui est relatif aux monuments // Qui a les qualités de proportions, de style, de force, propres à un monument // Enorme en son genre, étonnant.

3°/ 221, puis 43 : **colonisateur, trice** adj. et n. Qui colonise, exploite une colonie.

N.B. : la page 221 n'est pas numérotée (l'illustration sur les colonnes descend trop bas) mais se situe entre les pages 220 et 222.

4°/ 1323, puis 43 : Fitzgerald (Francis, Scott) Ecrivain américain.

Comme les trois premiers tirages se révélèrent satisfaisants, je n'utilisai pas ce dernier mot.

Le lecteur a pu constater que le résultat de cet exercice a donné des mots qui résonnent étonnamment dans le contexte politique et social actuel. J'ai choisi de les traiter selon un éclairage qui m'est plus personnel, par prudence et aussi parce que mes ancêtres, poussés par la pauvreté, ont dû quitter la Bretagne à la fin du XIXème siècle.

*

Traduction des premiers vers cités du poème *Ar mor*, de Jean-Pierre Calloc'h (1888 - 1917) :

Je t'aime, ô mer profonde,

Qui hurles comme une bête,

Quand souffle l'ouragan

Quand je vois tes vagues,

Courir, par tronçons,

Du côté de mon île.

Retour au [sommaire](#)



“Debt, home, eternity.”

Joëlle A.

Eternity: it was the name I gave my house. A home for eternity. It matched so well its everlasting qualities. Its massive walls made of heavy granite stones from the local quarry, its inner partitions of rich mahogany wood, its sloping roof of large grey slate which concealed a huge studio I used as a workshop... It was so beautiful and at the same time so reliable. I could live there all my life with no fear it ever collapsed under the fury of hurricanes or the violent storms which threatened the coast so unexpectedly and swept over the posh villas Californian bobos had built mainly out of glass to let the view pour from all sides. My own windows were small but numerous, and their little panes set in solid oak. My house had been built more than a century ago and I thought it would last for ever.

I had been so lucky to afford it. I had been looking for a home of my own for nearly a year... Nothing I saw fulfilled my prerequisites. I wanted a house overlooking the ocean, away from any neighbor, with a large living room, at least two bedrooms en suite, and I needed space to work in. For, you see, I am a sculptor, a wildlife sculptor. After many years of hard work, my art was selling well at last, and I could consider leaving my small rented flat in town and treat myself with this

long-awaited purchase : a home of one's own on the coast between Los Angeles and San Francisco. But the rare buildings meeting my needs were so big that they were worth more than ten million dollars. It was out of the question. My savings amounted to roughly half a million dollars in the bank and my revenue was far from regular. I could spend two or three months without any income and suddenly make forty or fifty grands in one week. I reckoned the highest figure I would be entitled to was a two million loan, considering installments on a twenty-five years basis. I was despairing of ever finding the perfect gem within these limits when I came over it quite by chance, at the end of a stroll on the cliffs of Big Sur. I often walked there at dusk with my camera, hoping to capture pictures of big game or birds of prey to inspire a new sculpture. The path I was following made a sharp turn and I suddenly saw a very pointed slate roof piercing the foliage of the sequoias. As I progressed toward it, I could hear and smell the ocean further ahead. Suddenly, the forest gave way to a clearing and the house came in full view. It was not very large, perhaps one thousand square feet on ground, with a smaller level under the roof pierced with dormer windows. The trees did not close again behind the house but on the contrary gave way to a large gap, allowing a wonderful panorama up to the sea. It was as enchanting as in a fairy tale. And the most incredible thing : there was a billboard stuck in the lawn in front of the house saying "For sale" with the phone number of a real estate agency!

Of course, then, I didn't know the inside would suit exactly my needs. But I was so pleased with the outside I wanted to visit the house first thing next morning. I called the agency on the spot, trying not to show too much interest, pacing the terrace westwards as the sun slowly sank at the horizon, setting alight the dark blue of the ocean. I learned the agent who had the estate in his portfolio was just making house tours on Big Sur and I was given his mobile ; fortunately he had the keys with him and could join me in half an hour. He was a heavy man in his late thirties, already balding, with a large smile on his genial face, and seemed the exact opposite of these fancy eccentric and trendy go-betweens you find nowadays on the real estate market. I immediately felt confident with him.

— Cooper, he said, shaking my hand, then fumbling in a bunch of keys. Electricity is still on. For the alarm, see. But there are no burglars in this area, of course.

We stepped directly in a large open space which ran up to the terrace, with four square windows providing a double exposure. Between the two on the west was a huge fireplace, big enough to roast a sheep. There was no coating on the walls which showed the same massive granite stones than outside, while the inner partitions were made of glittering mahogany. There were terracotta tiles on

the floor and the ceiling was painted in white, with strong beams of oak to support it. Six doors of carved wood opened to various other rooms on the left and on the right and a narrow staircase was leading on the upper floor. But the most extraordinary thing was, right in the middle of the living room, the presence of a cylindrical structure, made of steel and glass, which seemed to merge from the earth and disappear into the ceiling: an elevator.

— Mister Grant, the owner, couldn't climb the stairs any longer, said Cooper. He had the elevator made to enable him to stay in the house.

I was thrilled. If the space upstairs was large enough, surely, to make do for a workshop, I had been wondering how to carry up and down big bulks of stone and wood. Here was the answer.

— Was the old man obliged to go to a retirement home, then, in spite of this elevator?

— Oh, no! No, no... He stayed here till the end.

— You mean... He died here?

— Well... yes. It is not good for business to acknowledge it, but it is the truth. He never wanted to leave his home.

I was doubly thrilled ! This was a house in which one could live in till one's death ! I think it was the exact moment I found its name: Eternity.

We took the elevator to go upstairs. The plan was the same one as downstairs. A large room in the center with a double exposure - four dormer windows providing light from east and west - flanked with a small room on each side : one to accommodate my ovens, and the other one for storage. It was time to talk figures.

— Yes... It could fit... I could be interested... Depending on the price, of course...

— Let me see... Cooper was slowly turning the pages of a file, where the particulars of the estate were detailed. Ah, there it is: three rocks and two bricks... It's a bargain.

— 3,200,000.00 dollars! Are you kidding me? It's very small... No garage... No swimming pool... Lots of refreshment work needed...

— Let me interrupt you! The number one view! The first class quality of the shell structure... And the elevator! Think of the elevator!

— I have no need for an elevator! Anyway, I'm afraid I can't spend more than two rocks and a half.

— Borrow more!

— My banker advised me to limit to a two rocks loan, on twenty-five years, considering my revenue.

— Increase the length of reimbursement!

— I am nearly forty!

— You don't look it, if I may say so.

I was used to the compliment for every stranger I met said I looked younger than my age. It must have been because I am a Sansei, a third generation Japanese. My grand-parents had had the misfortune to emigrate to the blessed land of California a few years before World War II. I still have in my hear my grand-father's sad old voice when, at the end of his life, he told me about his remembrance of Manzanar, the inhospitable internment camp they were forced to move into, two hundred miles from L.A., after having been obliged to sell their cosy flat at a huge loss. This dreadful and unjust penance lasted nearly four years. « Mandy, he said many times to me, I hope you'll never have to sell your home that way. » My father was born in the camp, but was so young when they were allowed to leave than he had no memory of it.

— Well, young lady, I may have an idea. Let's meet tomorrow morning at the agency, to discuss financial possibilities further.

That night, I dreamed of my life in my new home. I saw it very clearly... I saw the large leather couch, the two armchairs before the fireplace, and the simple shaker furniture I had chosen. I remember I was awaiting guests and setting the table, proudly looking at my long solid dark oak table and its eight side chairs, with their spindle curved backs and their scooped wooden seat, for comfort. I saw them so clearly I had no difficulty to recognize them on the website catalog of this Amish factory located in Arthur, Illinois, when I later ordered them.

The next morning, I was entering the real estate agency in Monterey at ten o'clock sharp. In his office, Cooper was not alone.

— Morning, Ms. Ryū. Here is Bryan Cooper, first cousin on my father side. He is a well-known broker working with various banks in the State and will find the best deal for you.

— Trust me, Ms. Ryū, it has been a long time since there were such first rate conditions for borrowing money. And the real estate market is booming like hell. Don't wait to buy, for it will cost you much more tomorrow than it costs today. Many people are buying houses with the only purpose to sell them in a few years with a huge capital gain. If the house suits you, just buy it, Ms. Ryū! Just buy it and I shall provide the best loan fit for you. Tell me, how much is your downpayment?

— Half a million.

— Fine! That's just fine! Many people wouldn't be able to lay down that much, Ms. Ryū!

— But my revenue is irregular...

— That may not be a problem. Tell me again, what is it you do for a living?

— I am a sculptor. I specialize in wildlife. I sell on special exhibitions, in a few art galleries in Carmel, Monterey, L.A. and Frisco, and directly on my website as well.

— Fine! That's just fine! I understand you can't rely on a monthly pay as average employees. But, instead, you are seated on a worthy inventory. That's big deal, Ms. Ryū. Big deal and big money! I say, you sure will be allowed to pledge your sculptures, in addition to the mortgage of the house! That's fair guarantee!

— But I sell my sculptures! I don't keep them!

— There is always a turnover, isn't it?

— Well... yes. Yes, except when I work for a special order.

— You will only have to guarantee that a certain percentage of production is kept in inventory for the pledge. With that condition, I am sure you will get the needed loan, in spite of your irregular revenue.

— And the costs?

— Don't worry, Ms. Ryū. Just the usual story... Interest is charged according to the variations of the benchmark Ten Year Treasury Rate, with a fluctuating margin, of course. If you have some trouble with paying back, there may be adjustments, such as postponing annuities or increasing the length of reimbursement...

— And your fees?

— A mere trifle of no consequence! Let's concentrate on interest rates... They're not very high these days... Let me see the best offer... Bryan Cooper made a hasty research on his mobile phone... Only three percent, 3.18% exactly. My, my, Ms. Ryū, it's a bargain! It's a real bargain!

— And the icing on the cake, added the other Cooper, Mr. Grant's next of kin agreed to lower their price by half a brick!

An appointment was taken at the Goldman Brothers's local branch next day and I signed all the papers. I was going to spend half of my income for the next twenty-five years in order to pay back the bank, but the house was worth the effort. And hardly a month had passed when I was given the keys of my new home. I never felt so happy in my life. At nine, every morning, I climbed the stairs and worked. Surrounded by woods, I had decided to carve wood! Elks, wapitis, lynxes, foxes... single, in pairs, with cubs... ready to spring into real life... till two o'clock when, exhausted, I collapsed in the elevator which slowly took me back to the ground floor and had a quick lunch. Then, I sprawled on the couch to read for a while or took the car to go for a walk. It was during such a stroll that I met Jack Russell, my best friend for life. He was seated alone on a beach, gazing

with melancholy at the waves sweeping the sand. I had some biscuits with me and he accepted to share this modest treat. When I left, he stood up and followed me up to my car.

— Where are you going? Do you want a lift? I asked him, opening the passenger's door.

He nodded and jumped on the seat.

I looked at him, while he sat straight on his back, erect, keeping a careful watch on the road as if he was the driver. I stopped several times at crossroads, to see if he wanted to leave. But no! He just eyed me with a surprised look, wondering why I didn't carry on driving. In Monterey, I parked the car at the supermarket; he left, then, not even turning back when I uttered a goodbye. Don't be sentimental, you stupid girl, I told myself! I went inside to do some shopping. But when I got back to my car, he was there, obviously waiting for me, as if saying : « Why did you take such a long time? ». I was bewildered. But sure he would come home with me. I nonetheless made a detour by the vet's, where Sally and I used to take her cat for the annual routine visit and jabs.

— Ms. Ryū, what a surprise!

It had been seven years, exactly seven years and a half since the parting, but he still remembered me, with a welcoming but somewhat embarrassed look on his friendly face.

— No, he assured me, this guy has no ID of any kind. You may take him with you if you wish. Just leave your number at the front desk, if anybody comes and ask for a Jack Russell.

— Do you think so? Jack Russell? Purebred?

— I wouldn't be so adamant... Maybe only on the father's side...

— How old can he be?

— Considering his teeth, I would say four or five... A nice guy in splendid health! Just a little thin!

So, I bought a huge box of dry food when we left.

It was dark when we came home. At the end of the path, my lights caught the bright letters of the name, printed in a sign above the letterbox : "Eternity". I had carved it myself out of a copperplate in a beautiful lettering style, reproducing the graffito that had been scrawled in chalk by a tramp on Sydney's streets during thirty-five years. Half a million times, anonymously, between 1932 and 1966! This religious motto had acquired an iconic status in the Australian city's popular culture and I hoped it would grant the same glowing fame to my house. « Welcome into Eternity », I greeted Jack.

With Jack, I never felt loneliness. That loneliness that lingered deep down my soul since Sally and I had parted, and that sometimes exploded in frightening bouts of despair. He never left me, intently watching me while I carved, guarding my sleep at the end of my bed, eating his dry food by

my side and rewarded with tidbits of mine : vegetable gyozas, tofu, dorayakis, roasted chestnuts... Yes, I am a vegetarian... I carve animals for a living: to thank them for this offering, I decided long ago to stop eating them, apart from the occasional shellfishes. I loved to fish shells among the rocks on the seashore. Jack always came with me. He enjoyed swimming, even if the ocean was very cold. He even plunged after me in the small swimming pool I had made dig on the side of the house, hidden from its view by a hedge of boxwood, and with stairs to allow him getting out of it on his own. Time passed very quickly, as it is always so with regular schedule, peaceful solitude, and only a few visits from friends. I had not many of them, and no family. I had been an only child and my parents had both died in a car crash twenty years ago. My grand-parents on each side were dead as well and just an uncle was left. But he had been seized by a deep nostalgia about his Japanese roots and eventually took a plane to Tokyo, without giving any news ever since. This heavenly life had been going on for three years when, one day, I received a registered letter from my bank, warning me that my account was in the red, with high overdraft interests, and enjoining me to make the necessary payments within two weeks to avoid further penalties. How was it possible ? All was going smoothly till then. I must say I never took the time to look at my bank account on the Internet. I even didn't remember my password. I had to ask for its renewal to get connected to my online customer space. I then looked at the last statement and discovered that the loan installments were now incredibly higher than their initial amounts! I downloaded all the monthly statements from the start of the loan, three years ago. After the first year, the installments had kept rising steadily, without I, stupid unpractical cow, being aware of it! And I had continued all this time to spend freely... furniture... a new car...the swimming pool... My sales revenue was no more covering my expenses. The overdraft was... how much was it? A hundred and twenty thousand dollars! Since I had an authorized overdraft, it had been secretly growing, feeding the bank with that tremendously fat interest rate. And now I had to find this huge sum of money! How? How? I immediately decided to call my bank advisor but didn't remember their name... I found it on my customer's details. A Ms. Lion. Winifred Lion. I had sculpted a lioness long ago, ready to jump, roaring with her sharp fangs showing in an aggressive smile. She answered on the spot.

— My, my... Ms. Ryū... This nasty overdraft... Good for you to call at once! When do you intend to cover it up?

— I am sorry, but I fear I won't have such a sum ready within two weeks. I shall need some more time. But, I want to ask you something, Ms. Lion. How come the loan installments are growing like that? They almost doubled from the first annuity.

— An annuity is composed by interests and principal, as you know, Ms. Ryū. In the first years, you pay mainly interests. And this is the interest rate that has suffered a tremendous raise.

— How come?

— There are several factors, Ms. Ryū. One, the general level of price on the real estate market has risen steadily for many years, due to superiority of demand over supply. Two, and closely linked, the demand for credit on real estate has also been steadily increasing for many years and the interest rates rose subsequently. Three, the FED has been raising its key interest rate for two years, from 1% to 5%, purposely to incite the banking system to diminish its too liberal money-lending practice, but in fact automatically leading to a raise in bank interest rate. And, four, in your case, because of your profile.

— My profile?

— Yes... You are definitely not a prime borrower, Ms. Ryū. Your loan is a subprime mortgage, incurring more risks of default of payment. This is also a cause for a raise in interest rate...

My profile! Let me see: female, not so young, with an irregular income, a person of color, moreover of Japanese descent... And, “the icing on the cake”, as would have said *my special agent Cooper*, a lesbian! It could have been worse, I know, but not very much so.

— But... What can I do?

— Pay back the bank and resume the payment of your loan installments!

— Isn't there a possibility to pay less by increasing the length of the loan? I have been told so.

— Could be. You'll have to ask your lender.

— My lender? But my lender is this bank.

— Not any longer. As our general policy of assets securitization allows us, your loan has been sold to... Let me see... A hedge fund called S2A, Smart Assets Advisors... You have been informed by a registered letter two years ago. Don't you remember?

They came for the foreclosure two months later. This time, they contented themselves with the new car, the furniture and the sculptures. They left the van, one bed, a small foldable table and a stool they found in the kitchen, my tools, my wheel and my oven. One of the men bent over Jack and patted him on the head. « Is he purebred, he asked me? If so, he could be worth twenty Bennies! » I fiercely took Jack in my arms and told him to get lost. But the man was only joking, and laughed out loudly at my savage reaction.

Like the furniture, the sculpture would have to be sold at auction. And, as the bids were predictably few, they went at a very low price, only a fraction of what they would have gotten at an exhibition. It was pitiful, but above all damaging to my future sales. The whole sale brought roughly one hundred and forty thousand dollars to the bank, just enough to cover my overdraft plus the costs of the foreclosure and of the auction. But the problem of the loan was unsolved. How was I going to pay back this huge debt? How was I even going to face the next installment? It was twenty thousand dollars, due every month, or even more if that damned interest rate continued to rise. It would take me a year to rebuild my inventory for an exhibition and regain my good name on the art market. I had tried to negotiate with S2A a diminution of payment and an increase of length of the loan, but they flatly refused, for my own good, they said. In diminishing the amount of the installment, I wouldn't decrease the interests included in it, but only the principal, the plain reimbursement of the loan, also called amortization. In doing so, some borrowers could even find themselves with negative amortizations, increasing the amount of principal they would have to pay back in the end. This was a nightmare. I resumed working like mad, from dawn to sunset. I also began to save money, depriving myself of all that wasn't strictly necessary. To earn enough to make ends meet, I worked every night, from six to closing time, as a waiter at the Starbucks Coffee in Monterey. I just allowed myself Sunday mornings, to sleep.

They came again the following summer, since I had exceeded the maximum authorized amount of accrued interests unpaid. Early morning, I put into the van my few belongings and waited at the wheel. I had already carried away my tools and my last sculptures, a pack of wolves in wood and several realizations in clay of Jack in all positions, hiding them in a friend's garage to avoid their foreclosure.

A parade of cars soon appeared in the path, slowly progressing. It was the court bailiff and his men. As if he knew what they were up to, Jack began to growl. I signed a lot of papers and gave the keys, certifying I did not keep any. What would have been the worth of keeping keys, anyway? At once, men had spread all around the house with planks and hammered them on every door and every window. Another man came to me and said hello. It was Cooper, the real estate agent.

— I am truly sorry for you, Ms. Ryū. What are you going to do?

— I have found a job in art teaching at Monterey college.

It was true. But it was three hours per week, nothing much to write home about.

— That's great!

— And you, Mr. Cooper. What are you doing here?

— The agency recently specialized in advertising for mortgaged properties on sale. It's a booming market.

— I see. And your cousin?

— Bryan? He moved to Canada. Most mortgage brokers are now out of business here.

— Sorry to hear that. Goodbye, Mr. Cooper.

I was the first to leave. My hands were shaking on the wheel. Where was I going to live in? I had tried to rent a bed-sitting-room, but wasn't accepted anywhere. My part-time job at the Starbucks Coffee was paid the minimum wage, 6.5 dollars per hour, and since I worked from six to ten, I made about six hundred a month. The cheapest room was worth four hundred but one had to prove an income three time higher or produce a guarantee. I had no guarantee. First of all, where was I going to sleep tonight? I didn't want to impose myself at my friend's, who had been so kind to lend me his garage for free; anyway, his house was small and he had a family of five. I could sleep in the van. Yes. There was a mattress and some blankets. And Jack as a perfect radiator. But I had to find a safe place to park...

— Morning, Jack. Morning, Mandy.

This is Al, the carpark watchman. In exchange of a few notes and leftovers from Starbucks, he lets me park all night for free and wash myself in the parking lavatories. During the day, I move the van to the Starbucks' carpark. Once a week, I go to the laundromat to wash my clothes; there is also a special ironing service I use for the suit I wear at my art lessons. The Starbucks manager has moved my hours to the afternoon from two to six, and I spend the mornings and the evenings carving in the van. I am sculpting tiny animals from fallen branches I find in the woods. Ladybirds, crickets, even hedgehogs. Hedgehogs are very difficult to carve, because of the rendering of all these spines. I sell them on the market, every Sunday. Ladybirds and crickets are worth five bucks and hedgehogs ten. People often leave an extra buck for Jack, who sits up and begs by me. This is summertime and there are lots of tourists; they are good customers. Maybe this fall I shall be able to exhibit my big sculptures. I have still to spare for the rent of the gallery, to pay cash in advance.

This afternoon, the manager has told me he has to face labour savings and that I was to go. He has given me a week's salary and accompanied me to the door with a shake of hands. In the van, Jack is sleeping in the passenger's seat. I fasten the leash to his collar and make him leap out of the car. We pace the parking lot for a while, he catching and chewing dead leaves, I looking for a spot to tie him up. There is a sign on a post by the entrance of the mall, showing a red cross barring a

dog on a leash. I tie the leash to the post and give Jack a sugar lump, patting him on the head. Then I quickly go back to the van, never turning back. I switch on the ignition and the radio as well, to cover up the barking. It is around two o'clock and there is much traffic in the city center. I suddenly hear an urgent barking and look in the rearview mirror. It is Jack speeding on the sidewalk and gaining on me. I turn left on a nearly empty road, trying to lose him. But he fearlessly runs across the crossroads and gains on me again. I have to stop at the next traffic lights, and he comes and stands in front of the car, not barking but moaning. I open the passenger's seat and let him in.

First, I decide to have a last look at Eternity. Midway on the path, I begin to see its proud sloping roof of large grey slate showing through the sequoias. I slowly drive nearer. There are children playing on the lawn. The sign with the name above the letterbox is gone. A woman opens the front door and looks at the van with suspicion. She yells : « You! Hey you! What do you want? It's a private property! » I make a sharp U-turn and speed away.

I have opened the window and can hear and smell the ocean further ahead. It comes suddenly into view across a flat moor. The hedge of the cliff gets closer as I increase speed. With my right arm, I embrace Jack's strong body and strike his rough fur. He licks my face and we jump into eternity.

- Picture in front page -

Aluminum replica of Arthur Stace's *Eternity*, Town Hall Square, Sydney, Australia.

Retour au [sommaire](#)



“Dette, maison, éternité.”

Joëlle A.

Eternity : c’est le nom que je donnai à la maison. Ma maison, pour l’éternité. Il allait si bien avec ses qualités qui défiaient le temps. Ses murs massifs en pierre, du lourd granit extrait de la carrière locale, ses cloisons intérieures en acajou précieux, son toit d’ardoise pentu qui cachait l’immense atelier où je travaillais... Elle était si belle et inspirait une telle confiance, cette maison ! J’avais la certitude que je pourrais y vivre toute ma vie sans crainte qu’elle s’effondrât jamais sous la furie des ouragans qui menaçaient la côte ; sans prévenir, ceux-ci pouvaient balayer comme de simples fétus les villas chic construites imprudemment par les bobos californiens avec des parois de verre, pour jouir de la vue par tous les côtés. Mes fenêtres à moi étaient étroites mais nombreuses et leurs petits carreaux sertis dans des croisillons de chêne solide. Ma maison avait été bâtie il y avait plus d’un siècle et je pensais qu’elle durerait éternellement.

J’avais eu tant de chance de pouvoir l’acheter ! Il y avait près d’un an que je cherchais. Mais rien ne satisfaisait mes impératifs catégoriques. Je voulais une maison surplombant l’océan, sans voisinage, avec une grande pièce à vivre, au moins deux chambres avec leurs salles de bains, et il me fallait de l’espace pour travailler. Car, voyez-vous, je suis sculpteur, sculpteur animalier. Après de nombreuses années de dur labeur, mes oeuvres se vendaient bien, enfin ; et je pouvais envisager de quitter le petit appartement dont j’étais locataire en ville pour satisfaire ce projet si longtemps

différé : une maison à moi sur la côte, entre Los Angeles et San Francisco. Mais les rares propriétés répondant à mes critères étaient si grandes qu'il fallait déboursier au moins dix millions. C'était hors de question. Mes économies se montaient à peu près à un demi-million de dollars et mes revenus étaient loin d'être réguliers. Je pouvais rester deux ou trois mois sans rentrée d'argent et me faire soudain quarante ou cinquante mille dollars en une semaine. J'avais calculé que je pourrais emprunter au maximum deux millions sur ces bases, avec un remboursement étalé sur vingt-cinq ans. Je désespérais de jamais trouver la perle rare que je pourrais m'offrir, quand je la découvris, tout-à-fait par hasard, à la fin d'une promenade sur les falaises de Big Sur. J'allais souvent y marcher avec mon appareil-photo, dans l'espoir de capturer l'image d'un gros gibier ou d'un oiseau de proie qui m'inspirerait une nouvelle oeuvre. Le chemin que je suivais décrivit un brusque tournant et j'aperçus au loin un toit d'ardoise très pentu à travers le feuillage des séquoias. Comme j'avançais vers lui, je pouvais entendre et sentir l'océan par derrière. Soudain, la forêt s'ouvrit sur une clairière et la maison apparut en entier. Elle n'était pas très grande, à peine cent mètres carrés au sol, avec un étage plus étroit sous le toit percé de chiens-assis. Les arbres ne se refermaient pas derrière elle, mais au contraire faisaient place à une large trouée jusqu'à la falaise, offrant un magnifique panorama sur l'océan. C'était une vision enchanteresse qui faisait penser à un conte de fée. Et je faillis me pincer pour me prouver que je ne rêvais pas ; car devant la maison, planté sur la pelouse, il y avait un écriteau avec ces deux mots magiques : "A vendre", et le numéro de téléphone d'une agence immobilière.

Bien sûr, je ne savais pas alors que l'intérieur serait exactement conforme à mes vœux. Mais l'extérieur me ravissait tellement que je voulais visiter la maison dès le lendemain matin. J'appelai aussitôt l'agence. Arpentant nerveusement la terrasse, j'essayais de ne pas montrer trop d'intérêt, tandis que je contemplais le soleil couchant incendier le bleu sombre de l'océan. J'appris que l'agent immobilier qui avait la propriété dans son portefeuille était justement en train d'effectuer des visites sur Big Sur et pourrait me rejoindre dans une demi-heure environ. C'était un homme lourd à la trentaine finissante et à la calvitie naissante ; avec son visage cordial et son large sourire, il était l'exact opposé de tous ces intermédiaires raffinés, excentriques et à la pointe de la mode qui font la loi de nos jours sur le marché de l'immobilier. Il m'inspira immédiatement confiance.

— Cooper, se présenta-t-il en me serrant la main, tout en fourrageant dans un gros trousseau de clefs. L'électricité est toujours mise... Pour l'alarme... Juste une précaution, le coin est sûr...

Nous entrâmes directement dans un large espace traversant, avec quatre fenêtres carrées procurant une double exposition. Au bout de la pièce, à l'ouest, entre les deux baies qui ouvraient

sur la terrasse, une immense cheminée, assez grande pour rôtir un mouton. Il n'y avait pas d'enduit sur les murs porteurs, qui exposaient les mêmes pierres nues qu'à l'extérieur, et les cloisons étaient en acajou éclatant. Le sol était recouvert de tomettes et le plafond, peint en blanc, soutenu par des poutres épaisses. Six portes en bois orné ouvraient sur des pièces latérales et un escalier étroit menait à l'étage. Mais la chose la plus sensationnelle était, en plein milieu du salon, la présence d'une structure cylindrique faite de verre et d'acier, qui semblait surgir du sol et disparaître dans le plafond : un ascenseur.

— Monsieur Grant, le propriétaire, ne pouvait plus monter l'escalier, expliqua Cooper ; il a fait installer l'ascenseur pour pouvoir rester dans la maison.

Un frisson de plaisir m'envahit. L'espace supérieur se révélerait certainement assez grand pour que j'en fasse un atelier mais je m'étais demandé comment y transporter de grosses masses de pierre ou de bois. La réponse était là !

— Le vieil homme a-t-il donc été obligé d'aller dans une maison de retraite, finalement, malgré l'ascenseur ?

— Oh, non ! Non, non... Il est resté jusqu'au bout.

— Vous voulez dire... Il est mort ici ?

— Eh bien... oui. Ce n'est pas bon pour les affaires de le reconnaître, mais c'est la vérité. Il n'a jamais voulu quitter sa maison.

Mon excitation redoubla ! C'était une demeure si merveilleuse que quelqu'un avait tenu à y rester jusqu'à sa mort. Je pense que ce fut l'exact moment où je trouvai son nom : *Eternity*.

Cooper voulut absolument me faire prendre l'ascenseur. En haut, le plan était le même qu'en bas. Un large espace au milieu avec quatre chiens-assis qui assuraient une double exposition à l'est et à l'ouest, flanqué d'une petite pièce de chaque côté : l'une où j'installerais mes fours et l'autre qui servirait de lieu de stockage. C'était le moment de parler chiffres.

— Oui... Ça pourrait me convenir... Je pourrais sans doute être intéressée... Tout dépend du prix, bien sûr...

— Voyons voir... Cooper tournait lentement les pages du dossier, prenant son temps. Ah, ça y est ! Trois point deux ! C'est une affaire !

— Quoi ! Trois millions deux cent mille dollars ? Vous plaisantez ? La maison est très petite... Pas de garage... Pas de piscine... Beaucoup de travaux...

— Je vous interromps tout de suite ! Une vue imprenable ! Des matériaux de gros-oeuvre au top ! Et l'ascenseur ! Que dites-vous de l'ascenseur ?

— Mais je n'ai pas besoin de votre ascenseur ! De toute manière, j'ai bien peur de ne pas pouvoir mettre plus de deux millions et demi.

— Empruntez davantage !

— Mon banquier m'a conseillé, en fonction de mes revenus, de ne pas dépasser deux millions sur vingt-cinq ans.

— Alors, augmentez la durée du prêt !

— J'ai presque quarante ans !

— Vous ne les faites pas, si je peux me permettre.

J'avais l'habitude du compliment : tous les inconnus que je rencontrais disaient que je ne paraissais pas mon âge. C'était peut-être parce que j'étais une *Sansei*, une Japonaise de troisième génération. Mes grands-parents avaient eu la malchance de débarquer sur la terre promise de Californie quelques années avant la deuxième guerre mondiale. J'entends encore la vieille voix résignée de mon grand-père quand il me racontait, à la fin de sa vie, ses souvenirs de Manzanar, le camp inhospitalier où on les avait enfermés, à trois cents kilomètres de Los Angeles, en plein désert, après qu'ils eurent été obligés de vendre pour trois fois rien leur confortable petit appartement. Cet horrible internement injuste avait duré presque quatre ans. « Mandy, me répétait-il, j'espère du fond du coeur que tu n'auras jamais à vendre ton domicile dans ces conditions dégradantes. » Mon père était né au camp, mais il était si jeune quand ils furent autorisés à le quitter qu'il n'en avait gardé aucun souvenir.

— Ecoutez, jeune dame, j'ai peut-être une idée... Venez demain matin à l'agence, que nous discutons plus avant des conditions financières.

Cette nuit-là, je rêvai de ma vie dans ma nouvelle maison. Je la voyais très clairement... Je voyais le grand canapé de cuir, les deux fauteuils devant la cheminée, et les sobres meubles de style Shaker que j'avais choisis. Je me souviens... J'attendais des invités et je finissais les préparatifs du repas, admirant avec fierté ma longue table massive en chêne sombre et ses huit chaises qui paraissaient toutes simples, mais dont les dossiers étaient légèrement incurvés pour le support lombaire et les sièges soigneusement creusés pour le confort d'assise. Je les avais vus si clairement que je les reconnus au premier coup d'oeil sur le catalogue de la fabrique Amish de la ville d'Arthur, dans l'Illinois, quand j'en passai commande.

Le lendemain matin, j'arrivai à l'agence immobilière à dix heures pile. Dans son bureau, Cooper n'était pas seul.

— Bonjour, Madame Ryū. Voici Bryan Cooper, mon cousin germain. C'est un courtier bien connu des banques principales de l'Etat. Il va vous trouver la meilleure transaction possible.

— Croyez-moi, Madame Ryū, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu des conditions aussi avantageuses pour l'emprunteur. Et le marché immobilier a une croissance du tonnerre ! N'attendez pas pour acheter, sinon ça vous coûtera bien plus demain ! Il y a beaucoup de gens qui achètent juste pour spéculer, qui revendent après deux ou trois ans et réalisent une sacrée plus-value... Si la maison vous plaît, achetez-la, Madame Ryū. Achetez-la sans vous poser de questions et je vous trouverai le meilleur prêt immobilier. Dites-moi seulement, quelle est votre mise de fonds ?

— Un demi-million.

— Formidable ! Splendide ! Beaucoup de gens ne peuvent pas en mettre autant sur la table, Madame Ryū.

— Mais j'ai des revenus irréguliers...

— Ça n'est pas forcément un problème. Redites-moi donc, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Je suis sculpteur. Je me suis spécialisée dans la sculpture animalière. Je vends mes oeuvres lors de mes expositions, dans des galeries des villes de la côte, et directement sur mon site Internet également.

— Formidable ! Splendide ! Je comprends bien que vous ne pouvez pas compter sur un salaire mensuel comme l'employé lambda, mais, à la place, vous êtes assise sur un stock qui vaut de l'or. Ça n'est pas rien, Madame Ryū. Ça n'est pas rien et ça ne compte pas pour des prunes ! Vous allez pouvoir gager vos sculptures en plus de l'hypothèque de la maison ! Ça, ça va être une sacrée garantie !

— Mais je vends mes sculptures ! Je ne les garde pas !

— Il y a bien toujours un turnover, n'est-ce pas ?

— Oui. Oui, bien sûr... Sauf quand je travaille sur commande.

— Vous aurez juste à vous engager à ce qu'un certain pourcentage de votre production se trouve toujours en stock pour garantir le gage. A cette condition, je suis sûr que vous obtiendrez le prêt, même avec vos revenus irréguliers.

— Et le coût du prêt ?

— Ne vous inquiétez pas, Madame Ryū. Juste la chanson habituelle... Les intérêts sont calculés sur la référence des taux à dix ans du Trésor, avec des marges fluctuantes, évidemment. Si vous avez des difficultés temporaires pour payer, on peut mettre en place des ajustements, comme repousser des versements ou augmenter la durée de remboursement...

— Et votre commission ?

— Un simple point de détail ! Concentrons-nous sur les taux d'intérêt... Ils ne sont pas très élevés en ce moment... Voyons voir la meilleure offre... Bryan Cooper pianota rapidement sur son smartphone... Seulement trois pour-cent ! 3,18% exactement ! Regardez-moi ça, Madame Ryū. C'est une affaire, une affaire en or !

— Et la cerise sur le gâteau, ajouta l'autre Cooper, les héritiers de Monsieur Grant acceptent de baisser leur prix de cinquante mille dollars !

Un rendez-vous fut pris pour le lendemain à la succursale locale de la banque Goldman's Brothers et je signai tous les papiers. J'allais consacrer la moitié de mes revenus pendant vingt-cinq ans à rembourser mon prêt mais la propriété valait bien cet effort. Et à peine un mois plus tard, on me remit les clefs de ma nouvelle maison. Jamais je ne m'étais sentie aussi heureuse. A neuf heures, tous les matins, je grimpais dans mon atelier et je travaillais. Entourée de bois, j'avais décidé de sculpter du bois. Elans, wapitis, lynx, renards... seuls, par paires, avec des petits... prêts à jaillir dans la vie réelle... jusqu'à ce que, vers deux heures, épuisée, je m'écroule dans l'ascenseur qui me ramenait lentement au rez-de-chaussée pour un déjeuner rapide. Puis, je m'affalais sur le canapé et je lisais un moment ou bien je prenais la voiture pour aller me promener. Ce fut au cours de l'une de ces balades que je rencontrai Jack Russell, mon meilleur ami pour la vie. Il était assis tout seul sur une plage, contemplant avec mélancolie les vagues balayer le sable. J'avais sur moi quelques biscuits et il accepta de partager cette modeste pâtisserie. Lorsque je partis, il se leva et me suivit jusqu'à la voiture.

— Où vas-tu ? Veux-tu que je te dépose ?

Il inclina la tête et sauta sur le siège.

Je l'observais, tandis qu'il s'était assis, bien droit, et gardait un oeil attentif sur la route comme si c'était lui qui conduisait. Je ralentis plusieurs fois à des carrefours, pour voir s'il voulait descendre. Mais non ! Il se contentait de me regarder d'un air surpris, se demandant pourquoi je faisais mine de m'arrêter. A Monterey, je me garai sur le parking du supermarché : tout de suite, il s'en alla, ne se retournant même pas lorsque je lui criai au revoir. « Ne sois donc pas sentimentale, ma fille ! », me sermonnai-je. J'entrai dans le magasin faire quelques courses. Mais quand je revins à la voiture, il était là, manifestement à m'attendre, semblant dire : « Tu en as mis, du temps ! » J'étais déconcertée. Mais sûre que j'allais pouvoir le ramener à la maison. Je décidai quand même de passer par chez le vétérinaire où Sally et moi nous rendions tous les ans pour faire vacciner son chat.

— Madame Ryū, quelle surprise !

Il y avait sept ans, sept ans et demi exactement, depuis la rupture, mais il se souvenait encore de moi, avec un sourire accueillant et légèrement embarrassé sur son visage sympathique.

— Non, m’assura-t-il, ce gaillard n’a aucune identification. Si vous le souhaitez, vous pouvez donc l’emmener. Laissez juste vos coordonnées à l’accueil, au cas où quelqu’un serait à la recherche d’un Jack Russell perdu.

— Vous pensez vraiment ? Un Jack Russell ? Pure race ?

— Je n’irai peut-être pas jusque là... Peut-être seulement à moitié...

— Quel âge peut-il avoir ?

— En fonction des dents, je dirais quatre ou cinq ans... Un brave gars en pleine forme ! Juste un peu maigre !

J’achetai donc un énorme sac de croquettes avant de partir.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la maison. Au bout du chemin, mes phares accrochèrent les syllabes étincelantes, imprimées sur un panneau au-dessus de la boîte aux lettres : *Eternity*. Je les avais découpées moi-même dans une plaque de cuivre, avec une calligraphie particulière, reproduisant l’inscription mythique griffonnée à la craie dans les rues de Sydney par un clochard anonyme pendant trente-cinq ans. Un demi-million de fois, de 1932 à 1966 ! Ce message religieux avait acquis un statut iconique dans la culture populaire de la ville australienne et j’espérais qu’il apporterait la même renommée à ma demeure : « Bienvenue dans l’éternité », dis-je à Jack en manière d’accueil.

Avec Jack, je n’ai plus jamais ressenti la solitude. Ce manque qui étreignait mon cœur depuis que Sally et moi avions rompu, et qui explosait parfois en effrayantes crises de désespoir. Jack ne me quittait jamais, m’observant intensément travailler, veillant sur mon sommeil au pied du lit, mangeant sa nourriture pour chien à mes côtés et récompensé par de petits morceaux de la mienne : gyozas aux légumes, tofu, dorayakis, châtaignes grillées... Oui, je suis végétarienne... Je sculpte des animaux et ça me fait vivre : en remerciement, j’ai décidé il y a longtemps d’arrêter d’en manger, à part quelques festins de fruits de mer. J’adore chercher des coquillages parmi les rochers. Jack m’accompagnait ; il aimait nager, même si l’eau était très froide. Il plongeait aussi derrière moi dans la petite piscine que j’avais fait creuser à côté de la maison, cachée des regards par une haie de buis, et avec des marches pour lui permettre d’en sortir tout seul. Le temps passait très vite, comme c’est toujours le cas quand on vit des journées toutes semblables, dans la quiétude d’un travail régulier, loin des importuns, seulement entrecoupées de rares visites d’amis. Des amis, je n’en avais pas beaucoup, et pas de famille. J’étais fille unique et mes parents étaient morts dans un accident de

voiture il y avait une vingtaine d'années. Je n'avais plus de grands-parents ; il me restait juste un oncle. Mais celui-ci avait peu à peu été envahi d'une profonde nostalgie de ses racines japonaises ; il avait fini par prendre un avion pour Tokyo et n'avait plus jamais donné de nouvelles. Ma vie paradisiaque durait depuis trois ans lorsqu'un jour je reçus une lettre recommandée de ma banque. Elle m'avertissait que mon compte était dans le rouge, le découvert accru par d'importants agios, et m' enjoignait de remédier à la situation sous deux semaines pour éviter des pénalités plus lourdes. Comment était-ce possible ? Jusque là, tout s'était déroulé sans problème. Je dois dire que je ne prenais jamais le temps de consulter mon compte sur Internet. Je ne me souvenais même pas de mon code secret de connexion et je dus demander son renouvellement. Je regardai mes dernières opérations bancaires et découvris que mes remboursements d'emprunt étaient à présent incroyablement plus élevés qu'au début ! Je téléchargai tous mes relevés de compte depuis le démarrage du prêt, trois ans auparavant. Après la première année, les remboursements avaient grimpé sans discontinuer et sans que je m'en aperçoive, espèce d'imbécile dénuée de sens pratique que j'étais ! Et, pendant tout ce temps, j'avais continué à dépenser libéralement... les meubles... la piscine... une nouvelle voiture... Les revenus de mes ventes ne suffisaient plus. Le découvert était... A combien se montait-il déjà ? Cent vingt mille dollars ! Comme j'avais un découvert autorisé, il avait pu grossir en secret, nourrissant la banque de ces énormes agios. Et maintenant, il allait falloir que je trouve cette somme incroyable ! Mais où ? Où ? Je décidai d'appeler immédiatement mon conseiller financier mais je ne me souvenais plus de son nom... Je le trouvai en cliquant sur "mon profil". Une madame Lion. Winifred Lion. J'avais sculpté une fois une lionne, prête à s'élancer, montrant ses crocs acérés dans un rugissement agressif. Elle répondit tout de suite. — Oh là là, Madame Ryū ! Ce vilain découvert... Vous avez bien fait d'appeler tout de suite... Que comptez-vous faire ?

— Je suis désolée mais je ne pense pas pouvoir réunir une telle somme sous deux semaines. Il faut m'accorder un peu plus de temps. Mais dites-moi, Madame Lion, comment se fait-il que les remboursements de mon prêt aient augmenté comme ça ? Ils ont presque doublé depuis la première annuité.

— Comme vous le savez, Madame Ryū, une annuité est composée des intérêts et de l'amortissement du prêt, c'est-à-dire de son remboursement pur et simple. Dans les premières années, c'est principalement des intérêts que vous payez. Et c'est le taux d'intérêt qui a subi une très forte augmentation.

— Mais comment ça se fait ?

— Il y a plusieurs facteurs, Madame Ryū. Un : le niveau général des prix sur le marché immobilier n'a pas cessé d'augmenter depuis de nombreuses années. Deux : la demande de crédit immobilier a également régulièrement augmenté, les deux choses sont liées, et a entraîné la hausse des taux d'intérêt. Trois : la Réserve Fédérale elle-même a augmenté récemment ses taux, les portant de 1% à 5%, dans le but de faire diminuer la politique par trop libérale de crédit des banques, mais dans la pratique ça n'a eu comme conséquence que de faire encore augmenter les taux d'intérêt hypothécaires. Et quatre : votre propre profil.

— Mon profil ?

— Oui... Vous n'êtes certainement pas une emprunteuse de premier ordre, Madame Ryū... Vous êtes plutôt une emprunteuse hypothécaire à haut risque, si je peux me permettre... C'est aussi un facteur d'augmentation des taux d'intérêt.

Mon profil ! Qu'est-ce qu'il avait, mon profil ? Ah oui... Une femme, plus très jeune, avec un revenu irrégulier, ce qu'on appelle ici une personne de couleur et, qui plus est, d'origine japonaise... Et, j'oubliais, "la cerise sur le gâteau", comme aurait dit mon *spécial agent Cooper* à moi : une lesbienne. Ça aurait pu être pire, je sais, mais pas vraiment beaucoup...

— Mais... que puis-je faire ?

— Comblent votre découvert et reprendre les remboursements de votre prêt.

— N'y a-t-il pas une possibilité de payer moins en augmentant la durée du prêt ? On me l'avait dit...

— Peut-être. Il faudrait le demander à votre prêteur.

— Mon prêteur ? Mais c'est cette banque, mon prêteur !

— Plus à présent. Comme notre politique générale de sécurisation de nos actifs nous y autorise, votre prêt a été revendu à... Ah ! Attendez voir... Oui ! Un fonds d'investissement appelé APC, Actifs et Profits Conseils... Nous vous en avons informée par lettre recommandée il y a deux ans. Vous ne vous en souvenez pas ?

Ils vinrent pour la saisie deux mois plus tard. Cette fois-là, ils se contentèrent de prendre la nouvelle voiture, les meubles et les sculptures. Il laissèrent la camionnette, un lit, une petite table pliante et un tabouret, mes outils, mon tour et mon four. L'un des hommes se pencha pour caresser Jack. « Est-il pure race, me demanda-t-il ? Si oui, il pourrait valoir dans les vingt billets de cent ! » Je lui dis d'aller se faire voir, en prenant Jack sauvagement dans mes bras. Il rit beaucoup de sa plaisanterie et de ma réaction.

Comme les meubles, mes sculptures allaient être vendues aux enchères. Et, comme celles-ci ne furent pas nombreuses, mes oeuvres partirent à un prix très bas, une petite fraction de ce qu'elles auraient rapporté lors d'une exposition. C'était lamentable, mais surtout dommageable pour l'avenir de ma cote sur le marché de l'art. Le produit total fut d'environ cent quarante mille dollars, juste assez pour couvrir mon découvert, ainsi que le coût de la saisie et de la vente aux enchères. Mais le problème du prêt restait entier. Comment allais-je faire pour payer cette formidable dette ? Comment allais-je même pouvoir faire face au prochain remboursement ? C'était vingt mille dollars par mois, voire plus si ce damné taux d'intérêt continuait d'augmenter ! Ça me prendrait un an de reconstituer mes stocks pour une exposition et retrouver ainsi ma renommée. J'avais essayé de négocier auprès d'APC une diminution des mensualités en échange d'une augmentation de la durée du prêt, mais ils refusèrent catégoriquement - pour mon propre bien, dirent-ils. En baissant le niveau des mensualités, ce n'était pas le montant des intérêts qui diminuerait, mais celui du principal, l'amortissement du prêt comme ils l'appelaient. Ce faisant, on pouvait même se retrouver avec des amortissements négatifs et avoir à rembourser à la fin bien plus que le prêt ! C'était un cauchemar. Je me mis à travailler comme une folle, de l'aube au crépuscule. Je commençai aussi à épargner drastiquement, me privant de tout ce qui n'était pas strictement nécessaire. Pour joindre les deux bouts, j'avais trouvé un job à mi-temps comme serveuse au Starbucks Coffee de Monterey, de six heures du soir jusqu'à la fermeture. Je m'accordais juste les dimanches matins, pour dormir.

Ils revinrent l'été suivant, puisque j'avais excédé le maximum autorisé d'intérêts courus. Tôt le matin, j'enfournai dans la camionnette les affaires qui me restaient et attendis au volant. J'avais déjà caché dans le garage d'un ami mes dernières sculptures, une paire de loups en bois et plusieurs répliques en plâtre de Jack dans toutes les positions, pour éviter leur saisie.

Une file de voiture apparut bientôt dans le chemin, roulant au pas. C'était l'huissier de justice et son équipe. Comme s'il avait compris ce qu'ils venaient faire, Jack se mit à gronder. Je signai un tas de papiers et remis mes clefs, certifiant que je n'en gardais aucune. A quoi ça aurait servi, de toute manière ? Aussitôt, une partie des hommes se déployèrent autour de la maison et clouèrent des planches sur toutes les portes et toutes les fenêtres. Un autre homme vint vers moi et me salua. C'était Cooper, l'agent immobilier.

— Je suis vraiment désolé pour vous, Madame Ryū. Qu'est-ce vous allez faire à présent ?

— J'ai trouvé un emploi comme professeur d'art à l'université de Monterey.

C'était vrai. Mais seulement trois heures par semaine... Il n'y avait pas de quoi s'en glorifier.

— C'est super !

— Et vous, Monsieur Cooper, que faites-vous donc là ?

— L'agence vient de se spécialiser dans l'accompagnement des ventes aux enchères des biens hypothéqués. Le marché est en pleine expansion.

— Je vois. Et votre cousin ?

— Bryan ? Il a déménagé au Canada. La plupart des courtiers immobiliers sont au chômage par ici.

— Désolée de l'entendre. Au revoir, Monsieur Cooper.

Je remontai dans la camionnette et démarrai. Mes mains tremblaient sur le volant. Où allais-je vivre ? J'avais essayé de louer un studio, mais mon dossier était refusé partout. Mon travail à mi-temps au Starbucks Coffee était payé au salaire minimum - 6,5 dollars de l'heure - et ça me faisait à peu près six cents dollars par mois. Pour la location la moins chère, il fallait compter quatre cents dollars, mais on devait gagner au moins trois fois plus ou produire une caution. Je n'avais pas de caution. Où donc allais-je coucher ce soir ? Je ne voulais pas m'imposer chez mon ami, déjà si gentil de me prêter son garage pour rien ; de toute façon, sa maison était très petite et ils étaient déjà cinq. Je pourrais peut-être dormir dans la camionnette... Oui, pourquoi pas ? Il y avait à l'arrière un matelas et des couvertures. Et Jack pour radiateur. Mais alors il faudrait trouver un endroit sûr où me garer...

*

— Hello, Jack ! Hello, Mandy !

C'est Al, le gardien du parking. Contre un petit pourboire et des restes de chez Starbucks, il me laisse me garer toutes les nuits sans payer. Je peux me laver dans les toilettes du parking. Pendant la journée, je me gare sur le parking du Starbucks. Une fois par semaine, je vais à la laverie automatique pour nettoyer mes vêtements ; il y a aussi un service de repassage, bien utile pour la tenue chic que je porte à mes cours d'art. Le manager du Starbucks a déplacé mes horaires de deux heures à six heures, et j'occupe mes matinées et mes soirées à sculpter dans la camionnette. Je travaille des branches tombées que je ramasse dans les bois. J'en fais des coccinelles, des grillons, des hérissons... Les hérissons sont très difficiles à rendre, à cause de toutes ces épines... Je les vends au marché, tous les dimanches. Les coccinelles et les grillons, c'est cinq dollars, et les hérissons dix. Les gens laissent souvent un dollar de plus dans la sébile de Jack, qui fait le beau à côté de moi. C'est l'été et il y a beaucoup de touristes ; ce sont de bons clients. Peut-être que cet automne, je pourrai exposer mes grandes sculptures. Mais il faut que je mette de l'argent de côté pour la location de la galerie, payable d'avance.

Cet après-midi, le manager m'a dit qu'il fallait qu'il économise sur la main d'oeuvre et que je devais partir. Il m'a donné une semaine de salaire et m'a raccompagnée à la porte en me serrant la main. Dans la camionnette, Jack dort en rond sur le siège du passager. Je fixe la laisse à son collier et le fais descendre. Nous déambulons un moment dans le parking, lui à attraper et mâchouiller des feuilles mortes, moi à chercher un endroit où l'attacher. Il y a un panneau sur un mât à l'entrée de la galerie marchande, montrant une croix rouge qui barre la silhouette d'un chien tenu en laisse. J'attache la laisse au mât et donne à Jack un morceau de sucre. Puis je cours vers la camionnette sans me retourner. Je mets le contact et aussi la radio, pour couvrir les aboiements. Il est deux heures et il y a beaucoup de circulation dans le centre-ville. Soudain, j'entends un aboiement impérieux et je regarde dans le rétroviseur. C'est Jack qui galope sur le trottoir et qui est en train de me rattraper. Je tourne à gauche dans une rue déserte pour essayer de le semer. Mais il traverse le carrefour, zigzagant au milieu des voitures, et me rattrape à nouveau. Je dois m'arrêter à un feu rouge et il vient s'asseoir devant la voiture ; il n'aboie plus mais gémit. J'ouvre la portière du passager et le laisse monter.

Je décide d'aller revoir *Eternity* une dernière fois. Une route que je connais par coeur, les trente miles sur la *Cabrillo Highway*, puis l'allée cavalière... A mi-chemin sur la piste, j'aperçois le fier toit d'ardoise pointer à travers les séquoias et me mets à rouler au pas. Il y a des enfants qui jouent sur la pelouse. Le panneau avec le nom au-dessus de la boîte aux lettres n'est plus là. Une femme sort de la maison et observe la camionnette avec suspicion. Elle crie : « Vous ! Eh, vous ! Qu'est-ce que vous voulez ? Ce chemin est privé ! ». Je fais demi-tour et me dépêche de m'éloigner.

J'ai ouvert les vitres. L'océan n'est plus très loin, je le sens et l'entends. Il apparaît soudain au bout de la lande rase. Le haut de la falaise se rapproche comme j'accélère. Je passe mon bras droit autour de l'encolure de Jack et caresse sa fourrure rêche. Il me lèche le visage et nous nous élançons dans l'éternité.

- Photographie en exergue -

Réplique en aluminium du graffiti d'Arthur Stace *Eternity*,
place de l'Hôtel de Ville, Sydney, Australie.

Retour au [sommaire](#)

Fragment d'un journal intime

“Catogan, popeline, colibri.”

Catherine A.



Mardi 4 septembre.

Il y a près de deux ans que j'ai arrêté de tenir ce journal. J'ai perdu l'habitude. Pourtant, quelque chose m'oblige à le reprendre. J'en ai besoin. Je sens que ça va me faire du bien. Oui, il y a deux ans que la pulsion m'avait quitté. J'étais dans une grande tranquillité. Une ou deux vidéos par mois me suffisaient. R.A.S., si bien que je t'avais laissé tomber, cher journal.

Mais aujourd'hui, je sens, je sens que ça revient. Elle fait exprès de me frôler. Elle rit d'un petit rire de gorge. Il y a sans doute plusieurs semaines qu'a débuté ce manège, mais je ne m'en suis aperçu que ce soir. Juste au moment de fermer l'officine. Le rideau de fer était bloqué. Elle m'a demandé de venir l'aider, de pousser avec elle. J'ai senti qu'elle était nue sous sa blouse, j'ai vu le renflement

des nichons qui pointaient. Elle devait mouiller, la patronne. Elle a mis sa main sur la mienne. Toute chaude. Bon dieu, ce que ça m'a dégoûté ! La patronne : Madame Tassard, docteur en pharmacie... Divorcée, la cinquantaine... Toutes pareilles, toutes des chiennes. J'ai prétexté une course à faire pour maman avant que les magasins ne ferment et je suis parti. A dîner, je n'avais pas faim, mais je me suis forcé pour que maman ne s'inquiète pas. Elle se fait si vite du souci pour moi. Puis, nous avons regardé un film à la télé. Enfin, j'ai fait semblant. Je ne souviens même plus de ce que c'était. J'avais dénoué mes cheveux et je jouais avec mon catogan. Dimanche, je prendrai le voilier et j'irai pêcher. Bon dieu, que la semaine va être longue.

Lundi 10 septembre.

Elle m'a demandé si j'avais fait une bonne pêche. Elle m'a demandé si j'aimais la bouillabaisse, qu'elle réussit parfaitement. Elle a dit qu'il faudrait que je vienne dîner un de ces soirs. J'ai dit que ce n'était pas possible, à cause de maman. Que son aide à domicile partait le soir vers six heures et que je ne pouvais pas la laisser seule longtemps. Elle a eu son petit rire de gorge et m'a suggéré de prendre une *mummy-sitter*. Ben voyons ! Bon dieu, tu vas vite en besogne, toi ! Tu es en manque depuis ton divorce, mais pourquoi moi ? Je n'ai aucun intérêt, je suis moche et fade... Falot, c'est comme ça qu'on disait au dix-neuvième siècle... Même cette coiffure, qui devait me donner l'air viril de Jake Gyllenhaal, m'enlaidit. Elle me fait un visage long, ingrat, le front osseux, les yeux plissés. Je ne sais pas pourquoi je la garde, c'est peut-être juste que j'aime à jouer avec le catogan, je l'enroule autour de mes mains et je tire dessus. Quand je bande mes muscles, la tension monte jusqu'à mon cou et quand je les relâche, la détente me soulage. Je me sens tout mou. Je fais l'exercice plusieurs fois pour me sentir enfin apaisé et pouvoir m'endormir.

Mercredi 12 septembre.

Elle a téléphoné hier à maman pour nous inviter à dîner tous les deux. Evidemment, ça puait la combine. Maman n'a pu faire autrement que de refuser pour elle, parce qu'il n'y a pas d'ascenseur chez madame Tassard. Mais elle lui a promis que je pourrais venir tout seul. « Vas-y, mon grand, qu'elle m'a dit, toute fière de son abnégation. Vas-y donc, tu ne sors jamais ! » J'ai dit qu'il n'en était pas question. Je l'ai dit ce matin à la mère Tassard, qui a joué la surprise. « Quel dommage ! J'aurais voulu vous faire rencontrer des amis... » Pour me faire croire que c'était en tout bien tout honneur, quoi ! Mais si tu crois que je suis dupe... Je tourne et tourne mon catogan autour de mes poignets, en m'imaginant que ce sont les siens. Tu ferais moins la fière si je t'attachais comme ça aux montants de ton lit, hein ? Mais non, cher journal, ne t'inquiète pas, c'est juste un fantasme.

Samedi 15 septembre.

Elle m'a dit qu'elle aurait une surprise pour moi lundi prochain. Elle avait l'air très contente d'elle. Aujourd'hui, comme le temps s'est refroidi, elle avait mis un pantalon et un pull à col roulé sous sa blouse. Ça lui donnait un air sainte-nitouche. Qu'est-ce qu'elle manigance ?

Mardi 18 septembre.

En arrivant à l'officine hier matin, j'ai découvert la surprise. Elle était déjà derrière le comptoir, en tenue, avec un badge qui indiquait son nom et sa fonction : "Valentine, pharmacienne-stagiaire". Féline, la mère Tassard roulait des hanches en lui expliquant ce qu'elle attendait d'elle. Elle me présenta comme le préparateur en pharmacie modèle, qui la guidera tout au long de son stage. Elle sera avec nous pendant six mois. Valentine est en sixième année de pharmacie, elle a vingt-quatre ans. Elle en paraît bien moins, toute fraîche, comme une fleur en train de s'ouvrir. Non, comme une colombe qui s'essaie à roucouler pour appeler le mâle. Tout de suite, les clients ont été conquis. Quels que soient l'âge et le sexe. Un « Mademoiselle Valentine, que me conseillez-vous pour mon mal de gorge ? » par-ci, un « Ma petite Valentine, votre pommade a déjà fait merveille ! » par-là... Elle pourrait leur vendre n'importe quoi. La patronne est ravie, faut pas oublier que les pharmacies sont des commerces comme les autres.

Samedi 22 septembre.

Valentine flirte avec tous les clients. Mais moi, bernique. Comme si j'étais un meuble. Pourtant, je suis aimable, prévenant. Trop. Ça se voit que je suis sous le charme. La mère Tassard est aux anges. C'est bien fait pour moi. Puisque je ne veux pas d'elle... Pour Valentine, je ne suis qu'un vieux de quarante ans, qui tente vainement de paraître plus jeune avec son catogan et surtout, professionnellement, un raté sans intérêt. D'ailleurs, elle a un petit ami qui vient l'attendre le soir en moto. Je les ai vus se rouler des pelles, et j'imagine la suite. Souvent le soir au pieu, je me crée un jeu de rôle où c'est moi le petit ami. Bon dieu, c'est sûr que je serais meilleur que le vrai, bien meilleur... Ces soirs-là, après, je m'endors tout de suite, c'est beaucoup plus efficace que les exercices au catogan !

Mercredi 26 septembre.

La Tassard et cette traînée de Valentine n'arrêtent pas de chuchoter en me regardant. Qu'est-ce qu'elles conspirent ? Elles mériteraient que je me les fasse toutes les deux en même temps ! Je les

enfermerais dans la réserve un samedi soir pour pouvoir y consacrer le dimanche. Je dirais à maman que la pharmacie est de garde et que c'est moi qui suis de service. Et le dimanche soir, mes désirs assouvis, je mettrais le feu. Ni vu ni connu ! Ces fantaisies m'occupent toutes les soirées. Mais non, mon cher journal, ne t'effraie pas, ce ne sont rien que des fantômes.

Vendredi 28 septembre.

Aujourd'hui, maman est venue à la pharmacie avec son aide à domicile. De chez nous, c'est tout plat pour rouler le fauteuil. Elle voulait voir la stagiaire. C'est la voisine qui lui en a parlé. Et depuis, elle me bassine avec des questions. « Quel âge elle a ? Elle est mignonne ? Est-ce qu'elle te plaît ?... » Maman a des périodes, comme ça, où elle voudrait me voir casé. Elle dit qu'après, elle pourrait mourir tranquille. Penses-tu ! Elle n'a que soixante-cinq ans, elle est toute svelte. Et pas une ride, à croire que son handicap la préserve de vieillir. Elle pourra vivre encore vingt ou trente ans. Ou plus. Faire centenaire ! Et elle sait bien, au fond, qu'avec ma gueule je resterai avec elle jusqu'au bout. Qu'il n'y a qu'elle qui puisse m'aimer. Pourtant, il y a des jours où j'aimerais foutre le camp ! Bon dieu, partir ! Adieu la pharmacie et les pharma-chiennes, adieu la petite ville sans grâce, poussiéreuse et ventée, qui tourne le dos à la mer et aux plages... Mais je ne peux pas partir, il y a maman.

Dimanche 30 septembre.

En fait, ce serait facile de tuer maman. Avec un bon alibi. J'irais à Montpellier passer le week-end chez ma marraine, qui réclame ma visite depuis Noël. J'arriverais le samedi vers sept heures, après avoir préparé maman pour la nuit et lui avoir porté son dîner au lit. L'aide à domicile viendrait exceptionnellement le dimanche. Mais je partirais plus tôt. Ou je ferais croire que je partirais plus tôt. A deux heures, ostensiblement, avec ma valise. Je la mettrais à la consigne de la gare en prenant soin de ne pas me faire voir, composerai le billet de train qui imprimerait l'heure supposée de mon départ et retournerais à la maison étrangler maman avec mon catogan. L'aide à domicile ne la découvrirait que le lendemain matin. Je garderais précieusement le billet et déchirerais l'autre, celui du train de cinq heures, que j'aurais pris. Ni vu, ni connu ! Pas mal comme idée. Allons-y du refrain, maintenant : mais non, mon cher journal, ne t'effraie pas, ce ne sont rien que des fantômes.

Dimanche 28 octobre.

Aujourd'hui, changement d'heure. Brusquement, il fait nuit plus tôt. D'habitude, tous les ans, ça me fout le cafard, mais bizarrement pas cette année. En fait, je me sens tellement cool, depuis quelques

semaines, que je t'ai négligé, mon cher journal. Rien à te raconter, rien à confier à ta discrétion. Eh oui, curieusement, plus de fantasmes ! Je dors bien sans avoir à jouer avec mon catogan ni à me faire des films. La mère Tassard ne me paraît plus qu'une pitoyable cougar sur le retour, et Valentine une nunuche au cerveau de la taille d'un petit pois. Sans intérêt aucun, juste un sac à chair fraîche. Je me suis remis à lire mes poètes décadents préférés et je fais des petits plats à maman. Avant-hier, c'était son anniversaire : soixante-six ans. Elle ne les fait pas du tout. Je lui ai apporté un bouquet de roses blanches, ô ma jolie maman !

Jeudi 1er novembre.

Comme tout le monde, nous sommes allés cet après-midi au cimetière rendre visite à papa, alors qu'en réalité, le jour des morts c'est demain. Les allées principales sont asphaltées, ce qui est bien pratique pour le fauteuil roulant. On apporte toujours deux chrysanthèmes, que maman tient sur ses genoux. Pourquoi ne vient-on pas plus souvent ? L'endroit est beau et calme. C'est ce qu'il y a de mieux dans cette ville. On y voit la mer, c'est un cimetière marin. Il y a des mausolées tout autour de l'espace central, où sont alignés des petits caveaux. A un angle, il y a une tombe toute fraîche, juste un monticule de terre avec des pierres blanches dessus, et une simple croix de bois. Maman a absolument voulu qu'on s'y arrête. Sur la croix, il y a marqué "Ici gît une inconnue" et plus bas "PPE". J'ai demandé à maman ce que ça voulait dire. « Priez Pour Elle, voyons, m'a-t-elle dit. Tu n'y connais vraiment rien ! » Je lui ai demandé pourquoi elle s'intéressait à cette tombe. Elle a dit qu'on venait d'y ensevelir la jeune fille assassinée au début du mois dernier. Elle a suivi passionnément le fait divers dans le journal local. L'enquête n'avait rien donné. On n'avait même pas découvert qui était cette fille. On l'avait trouvée étranglée derrière des rochers, sans papiers, toute frêle dans une robe légère en popeline, les pieds nus dans des ballerines noires. On avait interrogé tout le monde ou presque. « Même moi, a dit fièrement maman. Pas toi, bien sûr, ça s'est passé pendant la semaine où tu étais chez ta marraine. » C'est vrai qu'elle est émouvante, cette tombe. Quelqu'un y a déposé un pot de fleurs et un petit arbuste pousse par derrière. « Pauvre petite, a dit maman. C'est comme un petit oiseau des îles ballotté par le vent qui serait venu s'échouer ici. »

Maman a souvent de ces fulgurances divinatoires. Un petit oiseau des îles ! C'était comme ça qu'elle m'était apparue quand elle était venue pour une prescription, un dimanche soir de début octobre juste avant la fermeture, alors que j'étais seul de garde à la pharmacie. Elle avait le teint mat, les cheveux noirs, longs et soyeux, et de grands yeux innocents. Elle paraissait gelée dans sa petite robe de popeline à fines rayures bleues et blanches et son gilet de laine noire. Le médicament

était manquant mais arriverait le lundi matin. « Je vous le réserve, lui demandai-je ? ». Elle acquiesça, en expliquant qu'elle était venue ici pour voir une amie mais qu'elle ne l'avait pas trouvée. Ce n'était pas de chance. Elle ne pourrait repartir que par l'autocar du lendemain après-midi et me demanda si j'avais un hôtel à lui conseiller. Je lui dis que j'allais lui montrer le chemin de l'Auberge des Touristes, qui était correcte et pas trop chère. « C'est à quel nom pour le médicament, lui avais-je demandé ? ». Alors, elle m'avait dit : mademoiselle Colibri. Comme le petit oiseau des îles. J'avais compté hâtivement la caisse et fermé l'officine. La nuit tombait quand nous étions partis vers la plage.

- Photographie en exergue -

Une tombe du cimetière marin de Bonifacio,
cliché de l'auteur, en date du 20 septembre 2022.

Retour au [sommaire](#)

Le distributeur d'histoires courtes

“Ribambelle, choc, balcon.”

Criquette K.



Séverine était accoudée au balcon, guettant l'arrivée de sa grand-mère. Comme à chaque fois, elle avait nettoyé à fond son bureau, rangé tout ce qui traînait et changé les draps du sofa servant de lit d'appoint. Elle avait déjà dressé la table dans le salon et préparé un déjeuner copieux, rien à voir avec ce qu'elle avalait sans prendre même la peine de s'asseoir lorsqu'elle était seule. Dans la penderie du couloir, quatre cintres libérés se balançaient et, disposées devant, les pantoufles de sa grand-mère attendaient sagement celle-ci.

Un train de banlieue à peu près vide à cette heure creuse, le bus pris au terminus de la gare Montparnasse, où elle aura trouvé sans peine une place assise, et l'arrêt juste à cent mètres... Sa grand-mère économe ne voulait pas entendre parler du confort d'un taxi et n'était pas si empotée,

que diable ! A quatre-vingt-dix ans, elle n'était pas encore prête à se passer des égards et du brin de cour qu'on lui prodiguait dans les transports en commun. Aussi Séverine guettait-elle de son balcon le coin de la rue où elle verrait bientôt apparaître une silhouette chapeautée et à la marche ralentie par la petite valise à roulettes traînée d'une main. Là ! C'était elle ! « Mamie, Mamie ! appela-t-elle. » Répondant au rituel, la vieille dame releva la tête et agita l'autre main. Le regard toujours fixé sur le balcon, elle s'avança pour traverser la chaussée.

Le choc la projeta sur le capot d'une voiture, d'où elle rebondit et s'écrasa sur le sol. La trottinette était déjà loin et Séverine dégringolait l'escalier de son immeuble. Un attroupement s'était fait autour de la forme allongée sur l'asphalte.

— Ecartez-vous, laissez-moi passer, je suis sa petite-fille !

— J'ai tout vu ! C'est un homme d'une trentaine d'années. Il n'a même pas ralenti !

— Le reconnaissez-vous ?

— Pensez-vous ! Et il n'y a pas de plaque d'immatriculation sur ces maudits engins !

— La pauvre dame ! Est-elle morte ?

Séverine s'agenouilla auprès de sa grand-mère, étendue de tout son long sur le dos, et lui posa la paume sur le front. La vieille dame battit des paupières et gémit.

— Mamie ! C'est moi. Comment te sens-tu ?

Aucune réponse.

— Il faut la relever.

— Surtout pas ! Il ne faut pas la bouger !

— Tenez, voici un coussin ! Mettez-le lui sous la tête.

C'était l'horloger qui tenait la petite boutique de montres et de réveils du coin de la rue. Il tenta de lui glisser le coussin sous le cou, mais la vieille dame gémit plus fort.

— Mamie, mamie ! Essaie de bouger tes membres ! Les jambes et les bras !

Les yeux toujours fermés, la grand-mère esquissa quelques mouvements et hurla.

— Mon bras ! Oh, mon bras !

— Il faut l'emmener tout de suite à l'hôpital, Mademoiselle. Appelez les pompiers.

L'hôpital le plus proche était Saint-Antoine, rue du Faubourg éponyme, dans le onzième. Le camion rouge aborda l'immense complexe de bâtiments par une rue latérale et s'engouffra dans la descente qui menait aux urgences. Le brancard fut immédiatement roulé dans le hall d'accueil, où

Séverine tira le portefeuille de sa grand-mère du sac à main que celle-ci portait en bandoulière dissimulé sous son manteau selon les recommandations de sa petite-fille.

— Pièce d'identité, carte vitale, mutuelle si elle en a une... Vous êtes ? Sa petite-fille ? Numéro de téléphone où l'on peut vous joindre...

— Je peux aller avec elle ?

— Les entrants ont droit à un accompagnateur chacun.

Séverine n'eut que le temps de remercier les pompiers et de se glisser dans un large couloir à la suite du brancard, que deux infirmiers poussaient rapidement avec aisance, comme des patineurs propulsant une luge. Arrivés à une sorte de carrefour de couloirs, un vaste espace encombré de brancards et de fauteuils roulants, ils s'arrêtèrent brusquement.

— Nous allons vous redresser, pour que vous soyez mieux. Attendez ici, on va s'occuper de vous.

Déjà les infirmiers - ou étaient-ce des aide-soignants ? - étaient repartis. Séverine regarda autour d'elle. La plupart des brancards et des fauteuils roulants étaient occupés par des personnes en tenues variées. Certaines étaient habillées comme pour sortir, telle sa grand-mère, d'autres étaient en pyjama et en robe de chambre, comme si on les avait tirées de chez elles en pleine nuit, certaines enfin étaient presque nues, tout juste vêtues de chemises de nuit en papier de couleur bleu sommairement attachées dans le dos et estampillées des lettres AP-HP. Quelques brancards étaient vides. De l'autre côté de cet amoncellement de véhicules médicaux qui faisait penser à une flottille de bateaux amarrée hâtivement dans un port, non pour échapper à la tempête mais afin qu'on y évalue les dégâts qu'elle leur avait causés, une rangée de chaises s'alignait le long du mur, presque toutes inoccupées. Séverine posa son sac et sa veste à côté d'un vieil homme à l'air soucieux et résigné et rejoignit sa grand-mère dont elle saisit sa main.

— Va t'asseoir, ma petite fille, ça risque d'être long.

Les minutes s'égrenaient. Séverine se levait, faisait quelques pas, s'asseyait à nouveau. Elle n'avait rien apporté à lire et ça lui manquait. Internet et ses ressources sans limites étaient inaccessibles car le secteur des urgences, en sous-sol, ne captait pas... Le téléphone, non plus, ne passait pas, et elle n'avait pu prévenir personne. Oh, son frère s'en fichait bien, en poste à Singapour dans une multinationale, cependant il fallait qu'elle joigne sa tante, la fille cadette de sa grand-mère, qui résidait en Provence. Mais finalement, cela ne pressait pas, puisqu'on ne savait rien. Il fallait attendre... au moins qu'on fasse une radio. L'examen devait se passer dans une vaste pièce dont la large porte coulissante donnait sur l'espace que Séverine nommait pour elle-même le port à brancards ; plusieurs fois, on y avait roulé l'un d'entre eux et une lumière au-dessus du seuil

s'était mise à clignoter pour avertir que des clichés étaient en cours. Le long des murs s'ouvraient d'autres portes, plus étroites, sur des bureaux, des salles de consultation... Le panorama des patients immobiles, dans le silence à peine entrecoupé de soupirs ou de gémissements, était rythmé par l'inévitable ballet du personnel en blouses blanches, qui traversait la scène d'un pas rapide, s'engouffrant dans l'un des bureaux ou s'éloignant par l'un des couloirs.

A force d'attendre, c'étaient des heures qui s'écoulaient... Un jeune médecin abordé par Séverine lui avait assuré plusieurs fois qu'on n'oubliait pas sa grand-mère, que son tour allait arriver ; puis, il avait disparu, cessant ses va-et-vient. Il était parti déjeuner, sans doute, se dit Séverine, dont l'estomac commençait d'être tiraillé par la faim. Une autre *blouse blanche* lui avait appris qu'il y avait une cafétéria au rez-de-chaussée du bâtiment adjacent et des distributeurs de *snacks* et de boissons au bout du couloir, après l'accueil des urgences. Mais elle ne voulait pas quitter sa grand-mère, de peur qu'on l'emmène durant son absence. D'ailleurs, sa pauvre grand-mère n'avait pas le droit d'avaler quoi que ce soit, sauf de l'eau, pour le cas où il faudrait l'opérer ; la *blouse blanche* avait été très claire là-dessus. Séverine trompa sa faim avec un *chewing-gum* découvert au fond de son sac où, sec et décoloré, il devait se trouver depuis des mois. Elle s'engagea dans chacun des couloirs, sans perdre de vue le port aux brancards. La plupart étaient vides, mais on sentait une tension dans les pièces aux portes closes qui se succédaient tout au long de chacun d'eux, faite de murmures indistincts et de bourdonnements intermittents. Des panonceaux haut-placés, perpendiculairement au couloir, décrivaient leur affectation par des mots et des acronymes mystérieux, compréhensibles aux seuls initiés, et qui semblaient maintenir à dessein les malades dans une ignorance bienheureuse et soumise. Séverine, jeune et en bonne santé, se sentit intruse et fit à chaque fois demi-tour au bout de quelques pas. Elle revint dans le port aux brancards, seul endroit où se manifestait une forme d'humanité, souffrante et résignée. Elle tira une chaise à côté de sa grand-mère qui somnolait et allait s'y asseoir, lorsqu'elle découvrit, derrière la dernière rangée de brancards, par delà une paroi vitrée, une pièce à laquelle elle n'avait pas encore prêté attention.

C'était une sorte de salle d'attente, avec des banquettes le long des murs et une table basse au milieu. Sans doute destinée aux patients qui pouvaient se passer de brancards ou de chaises roulantes, elle était vide de tout occupant. Dans l'un des coins opposés à la paroi vitrée donnant sur le couloir il y avait une plante verte artificielle très bien imitée, dans un effort pour rendre le lieu plus accueillant. Dans l'autre était planté un étrange objet, dont le socle disparaissait sous une ribambelle de paperolles dispersées sur le sol carrelé ; quelques-uns de ces longs rubans de papier avaient aussi été scotchés sur le corps de la curieuse machine, dont Séverine, intriguée, s'approcha.

C'était un fût cylindrique de couleur marron, percé d'une fente à environ un mètre du sol, et coiffé d'un disque orange incliné dont le demi-cercle inférieur était percé de trois boutons, surmontés chacun par un chiffre, respectivement 1, 3 et 5. Au milieu du disque était plantée une haute planche d'un matériau translucide qui présentait en surimpression le texte suivant :

Hôpital

Saint-Antoine

AP-HP

DISTRIBUTEUR

D'HISTOIRES

COURTES

Choisissez votre

temps de lecture

1

minute

3

minutes

5

minutes

Ça alors ! Comme un distributeur de *snacks* ou de boissons ! Si Séverine ne pouvait pas satisfaire sa faim physique, elle allait la calmer avec un aliment littéraire. Elle commença par ramasser quelques paperolles et les examina. Les plus longues mesuraient plus d'un mètre et les plus courtes seulement quelques dizaines de centimètres. Toutes affichaient d'abord un genre, tel *Merveilleux*, *Humour*, *Emotion*, ou encore *Poésie*, *BD*, puis le titre suivi du nom de l'auteur. A la fin de la nouvelle, du poème ou de la bande dessinée, une mention rappelait que c'était l'hôpital Saint-Antoine qui avait offert cette histoire, imprimée sur papier recyclable par procédé thermique : "Pas d'encre, pas de cartouche, pas de déchet." était-il précisé. Séverine découvrit que le concepteur de la machine et distributeur d'histoires n'était autre que *Short Edition*, l'éditeur en ligne bien connu spécialisé dans la littérature courte. Elle-même lui avait fourni une nouvelle il y avait quelque

temps, et avait été finaliste pour le grand prix de l'année. A l'époque, il n'y avait pour ainsi dire pas de contraintes, hormis de ne pas dépasser vingt-cinq mille caractères (espaces comprises). Elle s'était donc imposé des contraintes supplémentaires et avait mis son point d'honneur à respecter la seule de l'éditeur : vingt-cinq mille signes pile ! Cela l'avait obligée à terminer sa nouvelle au milieu d'un mot, ce qui avait paru si étrange que l'éditeur s'était cru autorisé à en expliquer la raison dans un post-scriptum. Séverine n'avait pas apprécié et avait arrêté là ses contributions. Elle avait depuis lors appris que la longueur maximum imposée pour les textes avait été drastiquement diminuée : huit mille signes. Comment écrire sérieusement une nouvelle de huit mille signes maximum ? Cela correspondait à mille deux cents mots, ou à peine plus... Mais elle comprenait à présent que c'était la taille des paperolles les plus longues : un bon mètre, disons un mètre vingt, et que des textes de vingt-cinq mille signes auraient donné naissance à des rubans de près de quatre mètres, de vrais serpents de papier, dangereux à traîner derrière soi et décourageants à lire. *A lire et à partager*, rappelait chacune des paperolles ! Séverine retourna donc dans le port aux brancards et s'adressa à l'assistance en secouant les rubans de papier :

— Qui veut lire une histoire ? Ça vous fera passer le temps... J'ai trouvé tout ça à côté...

Trois personnes levèrent la main.

— Une minute, trois minutes, cinq minutes, proposait Séverine. Elle-même avait réservé pour sa grand-mère un texte de trois minutes, dont le titre, "Vol de nuit", lui paraissait prometteur.

— Mes lunettes, ma chérie...

La vieille dame approcha le ruban de papier de ses yeux et commença de lire. Mais sa main, la gauche, la seule qu'elle put bouger, tremblait, et par deux fois le papier glissa sur le sol. La troisième fois, alors que Séverine le lui tendait à nouveau, elle soupira et lui dit :

— C'est trop difficile, je n'arrive pas à le tenir. Il faudrait que tu me lises l'histoire à haute voix...

— Mais cela dérangerait les gens...

La voisine de brancard, qui avait écouté la conversation, intervint :

— Oh non, Mademoiselle. Pas moi, en tout cas. Je n'ai pas mes lunettes, aussi je ne peux pas lire, mais j'aimerais bien pouvoir entendre une de ces nouvelles...

— Moi aussi, ajouta un vieux monsieur un peu plus loin, approuvé par des murmures d'acquiescement.

— Je crois que ça ferait plaisir à tout le monde, confirma l'homme valide qui se tenait à côté du brancard de sa femme, le seul accompagnant en dehors de Séverine.

— Oh... Très bien... Quel format voulez-vous ? Une minute, c'est trop court, cinq minutes peut-être un peu long pour certains... Trois minutes ?

— Non, non, cinq minutes, qu'on ait quand même le temps de rentrer dans l'histoire.

— Oui, oui, cinq minutes, approuva-t-on.

Séverine retourna dans la salle d'attente et se planta devant la machine. Elle plaça la main juste au-dessus du bouton surmonté du chiffre 5 et entendit un court vrombissement. Quelques instants plus tard, un ruban de papier commençait à sortir de la fente. Le thème était "Instant de vie".

— Je vais commencer ! Tout le monde m'entend bien ?

Les occupants des brancards avaient les yeux grand ouverts et certains s'étaient redressés pour mieux voir Séverine. Ceux qui étaient en fauteuil roulant avaient fait cercle autour d'elle. Une *blouse blanche* elle-même s'était arrêtée alors qu'elle traversait à pas rapides le port aux brancards. Séverine fit « Hum, hum » pour s'éclaircir la voix et se mit à lire.

Le marché

C'était le jour du marché. Je dévalai en courant les rues du village et arrivai sur la place centrale qui accueillait les marchands ambulants tous les vendredis. Nous étions aux derniers jours de juin et la chaleur restait supportable ; les auvents dressés au-dessus de chaque étal projetaient une ombre rafraîchissante sur l'étroite allée circulaire qui permettait de déambuler entre les commerces. Comme à l'habitude, je pris d'abord une fougasse et des navettes chez la boulangère, puis fis la queue devant la marchande d'olives et de tapenades, toujours très achalandée. Ensuite, j'irais me réapprovisionner en fruits et en légumes, avant de terminer mes courses chez Kader et ses fromages, qui rivalisaient avec ceux des meilleures boutiques de Paris.

J'étais en train de choisir un melon quand j'entendis des accords de guitare qui préludaient une chanson. Au marché, on trouvait aussi des peintres locaux qui proposaient des toiles originales ou des reproductions sur cartes postales, très prisées des touristes, et des chanteurs de rues qui offraient une animation musicale en échange des pièces qui s'égrèneraient toute la matinée dans leur sébile ou leur chapeau. La plupart du temps, c'était un couple qui reprenait les standards de la pop anglaise ou du folk américain. Mais aujourd'hui, ce ne fut pas l'habituelle voix à la Joan Baez qui retentit dans le micro mais une autre, que je reconnus. Et la chanson aussi, je la connaissais. Troublée, j'abandonnai mon melon, payai hâtivement mon kilogramme de cerises, et me dirigeai vers la voix.

On dit que seules les voix ne changent pas. Je scrutai le visage de l'homme qui chantait, le regard baissé sur la guitare, indifférent au monde qui l'entourait. Je vis avant tout une chevelure

épaisse et hirsute, parsemée de fils blancs, et qui s'éclaircissait au sommet du crâne. La peau était hâlée, piquée de rouge sur les pommettes, et couturée de rides d'expression, comme on les appelle. Une barbe de quelques jours maculait les joues. Quand il releva la tête à la fin de l'air, je vis surtout une grande fatigue. Il faisait plus que ses quarante-cinq ans. J'eus beaucoup de peine à retrouver des traces du visage qui perdurait dans ma mémoire. Sans la voix, je ne l'aurais pas reconnu. Je maîtrisai la houle des sentiments et me plantai en face de lui.

— Norman ?

Cela aussi faisait partie de son charme, ce prénom anglais évoquant le personnage hitchcockien de Norman Bates qui avait marqué à vie son interprète Anthony Perkins. Il illustrait à la perfection son allure de grand jeune homme sombre et mystérieux, qui attirait toutes les filles de Terminale. Et sans doute aussi bien des garçons. Tous se pressaient pour l'écouter chanter, lors de la fête du lycée ou, à la fin de chaque trimestre, pendant le dernier après-midi de cours où il était rituel de ne pas travailler. Il interprétait Brassens, Brel, les chanteurs anglo-saxons du moment, mais surtout ses propres compositions. C'étaient des chansons merveilleuses, émouvantes, magiques. Les professeurs et même le proviseur venaient l'écouter. Le journal de la ville l'avait interviewé. Et moi, pour rien au monde, je n'aurais voulu rater un seul de ses concerts, comme on se plaisait à les appeler. Comme tout le monde, je pensais qu'il allait devenir célèbre et mener une grande carrière musicale. Mais, sagement, il s'était inscrit en faculté de médecine. Je l'avais peu à peu perdu de vue.

— Norman ?

Il ne me reconnaissait pas. Je me nommai. Une vague lueur anima son regard.

— On prend un verre ?

Il eut un geste désabusé, comme pour dire à quoi bon, mais se leva du tabouret, coiffa son chapeau après l'avoir vidé des pièces récoltées, et me suivit, la guitare en bandoulière. Je l'emmenai dans un bar tranquille du village, à l'écart de la place du marché. Il était encore tôt et je me contentai d'un café, mais il commanda un verre de vin blanc. Je l'interrogeais plus qu'il ne me répondait. Et la manière dont j'avais mené ma barque après le lycée semblait l'indifférer complètement. Je gagnais bien ma vie, jouissais d'un confortable appartement à Paris et d'une jolie maison dans ce village, tandis que lui, après avoir abandonné ses études de médecine, avait cachetonné sans réussir à percer et enchaîné les petits boulots. Il me demanda cependant ma profession, puis, tout de suite après ma réponse :

— Tu n'aurais pas cinquante euros ?

Je le regardai un moment sans répondre. J'étais submergée par la nostalgie, la pitié, mais aussi par quelque chose d'autre. Il me restait à décider si j'allais oser.

Je posai une main sur les siennes, qui enserraient le pied du verre ballon où il venait de renouveler sa consommation.

— *Si tu veux, je pourrai te donner beaucoup plus que cinquante euros...*

Il eut un regard interrogateur mais je le sentais plus qu'intrigué, intéressé, et même avide. Dans ce village dépourvu de distributeur de billets, j'apportais toujours beaucoup de cash.

— *Je t'achète une heure de ton temps huit cents euros.*

— *Ça ne vaut pas tant que ça...*

— *Laisse m'en juger. En fait, c'est toi pour une heure que je veux.*

— *Alors, mille.*

— *Neuf cents.*

— *D'accord.*

Le patron louait des chambres au-dessus de son bar. Ce n'était pas le Ritz, mais elles étaient propres et sobrement décorées. J'en pris une ouvrant sur l'arrière, avec une vue dégagée sur la plaine plantée de vignes et le Ventoux au loin. Mais nous n'eûmes pas vraiment l'envie d'admirer le paysage. J'essayai de ressusciter le jeune homme d'antan, et y réussis presque. Je tirai de nos étreintes de quoi enrichir mon souvenir pour la vie. Au bout d'une heure, je me rhabillai et sortis, le laissant seul dans la chambre, avec les billets. Je me dépêchai de retourner au marché avant que les plus beaux fruits n'aient disparu et, tout en marchant vite, fredonnai une vieille chanson, que les circonstances m'avaient rappelée : "I went to the market mon p'tit panier sous mon bras, I went to the market mon p'tit panier sous mon bras, the first girl I met c'est la fille d'un avocat. I love you vous n'm'entendez guère, I love you vous ne m'entendez pas."

Je ne le revis plus jamais au marché.

Le silence qui se fit après la lecture dura un moment. Séverine sentait que ses auditeurs réfléchissaient sur le sens de la nouvelle et s'interrogeaient sur l'impression qu'ils allaient choisir d'en garder.

— Ça fait pas cinq minutes, ça, excusez-moi. Plutôt quatre.

La remarque émanait d'un brancard d'où émergeait un jeune en tenue de moto qui tenait son casque serré contre sa poitrine et dont Séverine aurait juré qu'il avait dormi pendant tout le temps qu'elle avait lu. Mais il lui sourit. « Finalement, j'ai bien aimé. Surtout ce truc, là... le marché dans le marché... »

— C’est quand même un peu... olé olé... risqua un vieil homme.

— Pas très réaliste, opina une dame entre deux âges. Dans ce sens-là, ça ne se fait pas...

— Et pourquoi pas ? rétorqua une vieille femme. Elle a bien raison de se faire plaisir, la fille de l’histoire ! Et puis, c’est une bonne action.

— Je ne pense pas qu’elle ait fait ça pour le plaisir, murmura une petite voix, celle d’une jeune femme qui était tombée dans sa salle de bains et qui craignait de s’être cassé la jambe. En tout cas, vous lisez très bien, Mademoiselle.

Séverine allait la remercier, quand une *blouse blanche* sortit de la salle de radiologie et appela :

— Madame Mercier !

— Oui, répondirent d’une seule voix Séverine et sa grand-mère. C’est nous.

*

Le lendemain matin vers dix heures, alors que Séverine, qui avait dormi tard pour récupérer, buvait du café accoudée au balcon, le téléphone sonna. C’était l’hôpital. Sa grand-mère venait d’être opérée. Tout s’était bien passé. Séverine pourrait venir la voir dès l’après-midi. Son bureau aménagé en chambre pour la vieille dame allait servir à sa tante qui arriverait de Provence dans la soirée. De Provence... Ça lui rappela la nouvelle lue la veille aux patients des urgences, et il lui parut plaisant d’imaginer que sa tante aurait pu l’écrire. Ça lui ressemblait tout à fait. Une maîtresse femme, sa tante. Elle allait trouver une maison de convalescence cinq étoiles, s’occuper de tout... Même son frère avait dit qu’il viendrait pour quelques jours à la fin du mois. La famille Mercier, finalement, était soudée. Du haut du balcon, la rue s’offrait, étonnamment calme, le soleil éclaboussant de lumière les façades. Séverine but une gorgée de café. C’était le début d’une belle journée.

- Photographie en exergue -

Distributeur d’histoires courtes, salle d’attente des urgences, hôpital Saint-Antoine, Paris.

- Extrait de chanson -

Gilles Vigneault : *I went to the market*, 1976.

Retour au [sommaire](#)

Le chien de l'année

“Chien, tableau, ketchup.”

Romain B.



Le chien, c'est moi, Azor. Je suis un braque de Weimar, c'est vous dire si je suis un grand chien ! J'ai le poil ras, gris - argenté, précisent certains - et les yeux couleur d'ambre. Bien que je sois un précieux chien de race, j'ai bien failli finir dans un refuge lorsque Gérard, mon vieux maître, est mort. On ne savait pas quoi faire de moi... Aucun des enfants, aucun des petits-enfants, ne voulait me prendre et un rendez-vous avait été convenu avec la SPA. C'est Jean-François, un voisin, qui m'a sauvé. Il a simplement demandé : « Qu'allez-vous faire du chien ? Si vous voulez, moi... » et l'affaire fut conclue, au grand soulagement de tous. Et c'est Catherine, sa femme, qui lui a dit : « Il paraît que les braques de Weimar sont renommés pour leur flair remarquable. On les dresse à détecter de la drogue, mais pas seulement, des insectes nuisibles aussi. Dans des usines, des centres de recherches, et même dans un musée aux Etats-Unis... » Et voilà pourquoi j'accompagne tous les jours Jean-François à son travail. Il est conservateur dans un musée.

Le tableau, c'est mon préféré. Il y a ici des centaines de tableaux et de meubles. Je les reconnais à l'odeur, depuis des mois que je les renifle. J'ai mes visites privées, tous les soirs juste après la fermeture, pour ne pas déranger les visiteurs. J'inspecte les sièges, les secrétaires, les commodes... Quant aux tableaux, deux des gardiens les décrochent et me les présentent ; Jean-François me tient par le collier pour m'empêcher de coller mon museau sur la peinture. Je sens, c'est tout. Mais chaque tableau se grave dans ma banque de données olfactives. Celui-ci, c'est le grand Poussin, celui-là, c'est le petit Quentin de La Tour, comme les appelle Jean-François. Si je ne fais pas attention à ce que la plupart représente, je m'intéresse à ceux où il y a un chien. C'est fou combien de tableaux à chien il y a dans ce musée ! Vous allez penser : « Comment se fait-il qu'un chien puisse reconnaître des portraits d'autres chiens ? Ils ne sont pas assez intelligents pour ça. » Eh bien, les autres, je ne sais pas, mais moi si ! D'ailleurs, je me reconnais dans la glace, ce qui est, paraît-il, très rare pour un chien. C'est parce que je me vois que j'ai pu vous dire la couleur de mes yeux... Pourtant, dans mon tableau préféré, il n'y a pas de chien mais un oiseau. Et une belle jeune fille qui tient l'oiseau perché au bout de son doigt. Jean-François l'appelle *La fille du peintre*. Pourquoi donc est-ce celui que je préfère ? Il me semble que son odeur s'accorde parfaitement avec son sujet... Suave, douce, fraîche... La jeune fille a des fleurs dans les cheveux, un ruban noué autour du cou, une gorge blanche et chaste. Ses yeux couleur noisette me regardent avec tendresse, sa bouche s'ourle d'un sourire aimable et malicieux. Si seul un frêle petit oiseau l'accompagne dans son portrait, elle peut compter sur moi : je serai son chien, fidèle et protecteur.

Le ketchup ? Je n'aime pas. Mais Jean-François, si. Et, au déjeuner que nous prenons souvent dans un petit restaurant à côté du musée, chaque fois qu'il commande un steak-frites et m'offre quelques frites - en revanche, j'adore les frites -, il fait bien attention à ce qu'il n'y ait pas de ketchup dessus. Pourquoi je n'aime pas ça ? Je ne sais pas... A cause de l'odeur vinaigrée, ou de celle de clou de girofle peut-être ? En tout cas, ces odeurs, je les déteste tellement que je les reconnaîtrais des lieues à la ronde ! N'exagérons pas : des dizaines de mètres à la ronde.

*

Avant-hier, il y a eu une cérémonie au musée. C'était pour inaugurer la nouvelle affiche, qui le désignera aux yeux du public en mentionnant son nom, son adresse et ses heures d'ouverture. Elle représente le tableau préféré des visiteurs, qui ont été invités à voter pendant plusieurs semaines.

Cela s'appelle de la gestion culturelle participative, informe Jean-François. Et la toile qui a remporté la palme, c'est mon tableau préféré : *La fille du peintre*. Le tableau emplit toute l'affiche, avec sur le fond gris-bleu qui entoure le buste d'Emilie - depuis que je sais qu'elle s'appelle Emilie, je l'appelle tout le temps ainsi - le nom du musée inscrit en lettres d'or au-dessus de sa chevelure poudrée, les horaires d'ouverture sur le côté droit, pour faire pendant au petit oiseau, et l'adresse tout en bas, sous sa menotte qui tient quelques brindilles. Je suis très fier. Des personnalités, des journalistes, des photographes avaient été conviés, et j'étais moi-même présent dans la cour du musée lors du dévoilement de l'affiche, aux côtés de Jean-François qui sait bien que cette toile est ma préférée, tant je reste longtemps devant elle à l'admirer. Il y aura des communiqués de presse, des articles de journaux, et des affiches à l'effigie d'Emilie seront placardées dans toute la ville.

*

— Maman, tu veux bien mettre du ketchup sur mon poisson ?

— Il n'y en a plus, chérie.

— Mais si ! Là ! Il y a une bouteille toute neuve.

— Arrête ! Ne touche pas à cette bouteille !

La petite fille se mit à pleurer et laissa les bâtonnets de poisson pané refroidir dans son assiette. Sa mère lui servit un yaourt et se leva pour répondre à la sonnette. C'était la baby-sitter.

— Elle a un livre à lire pour l'école et vous la ferez goûter à quatre heures. Elle peut regarder l'émission sur les animaux à cinq heures sur la Trois, mais c'est tout.

La jeune femme attrapa son sac et fourra dedans tout ce qui lui serait nécessaire. Quand elle eut claqué la porte, la petite fille remarqua qu'elle avait aussi pris la bouteille de ketchup toute neuve.

Betty retrouva Léa au coin de la rue des Vieilles-Poulies et de la rue de Diane.

— Tu as bien tout ? demanda Léa.

Betty opina.

— Et toi, tu es déjà allée en repérage ?

— C'est mercredi. Il y a beaucoup de monde. Nous n'aurons aucun mal à entrer. Dépêchons-nous, à présent, c'est bientôt l'heure.

Un défilé d'enfants se tenant la main deux par deux et encadré à chaque bout par une jeune femme tournait le coin de la rue. D'un pas tranquille, Betty et Léa marchèrent à leur suite. L'affluence des visiteurs moutonnait sur le trottoir à l'entrée d'un bel hôtel particulier du dix-

huitième siècle, qui se distinguait des autres demeures patriciennes de la rue par des affiches masquant les baies de chaque côté du porche. A l'intérieur, il fallait tout d'abord franchir un portique de contrôle, après avoir laissé sacs, téléphones et clefs sur un plateau, sous la surveillance d'un agent de sécurité. Les détecteurs sonnaient s'ils repéraient un objet métallique, mais l'agent ne jetait qu'un vague coup d'oeil dans les sacs, un bon sourire accueillant l'arrivée des ribambelles d'enfants. Puis on passait l'accueil proprement dit, avec la caisse et le comptoir de vente des livres, souvenirs et cartes postales. Il n'y avait personne à la caisse car l'entrée était gratuite, sauf lors des expositions temporaires. Les accompagnateurs d'enfants s'y arrêtaient néanmoins pour prendre des brochures illustrées à l'intention des jeunes visiteurs. Betty et Léa doublèrent un de ces groupes et s'enfoncèrent dans le musée. Elle savaient exactement où elle allaient ; elles auraient pu s'y rendre les yeux fermés.

C'était tout au bout du deuxième étage, la dernière d'une suite de salles en enfilade. Les fenêtres donnaient sur le jardin à la française, mais on n'en voyait rien au travers des stores occultants en lin blanc qui ne laissaient passer qu'une lumière tamisée. Les oeuvres ainsi protégées étaient éclairées par des spots puissants disposés à intervalles réguliers dans les plafonds. « C'est très agressif et projette des reflets sur les toiles, regrettait Jean-François, mais le moyen de faire autrement ? » Il organisait de temps en temps des visites à la lumière du jour, sur réservation. Dès la première pièce, consacrée aux portraits d'enfants et meublée d'un seul lit imposant, à la polonaise, au dais central supporté par des colonnes en bois doré finement sculpté et aux somptueuses tentures de soie grise délicatement brodées, le regard était attiré par un attroupement massé au fond de l'enfilade. Au-dessus du groupe, on distinguait un micro-perche qui devait enregistrer les paroles d'un conférencier qu'on entendait indistinctement. En se rapprochant, on se rendait compte que les assistants faisaient cercle autour de lui, qu'une caméra le filmait, et qu'il se tenait devant un tableau bien particulier, qu'il présentait ainsi, non seulement au public assemblé dans la salle mais à l'immense audience anonyme d'une prochaine émission télévisée. Ce n'était ni plus ni moins que le journal d'information du soir d'une des chaînes publiques, et le conférencier ainsi mis en vedette était le conservateur du musée lui-même. Il était flanqué d'un grand chien gris - un braque de Weimar, murmura un visiteur - sagement assis sur son arrière-train, dressé bien droit sur ses longues pattes avant, le poitrail tout en muscles et le cou puissant, la truffe luisante et le front levé vers son maître, qu'il ne quittait pas des yeux.

« Azor est pratiquement le conservateur adjoint, confiait Jean-François, puisqu'il est en charge de la détection d'insectes nuisibles dans les bois et les tissus. Et du bois, ici, il n'y a que cela !

Voyez donc : les meubles, les cadres des tableaux, le support des toiles même ! Azor fait ses tournées tous les soirs avec moi, une salle par jour, pour qu'il reste concentré.

— En a-t-il trouvé, des insectes nuisibles ?

— Une seule fois, dans le pied d'un bonheur du jour. Une acquisition récente, il faut croire que la quarantaine que l'on doit respecter avant chaque admission n'avait pas été suffisante pour les détecter.

— Que fait Azor, le reste du temps ?

— Il dort dans son panier, dans un coin de mon bureau. Il n'est plus très jeune... Ah, j'oubliais : il vient souvent ici, contempler notre tableau qui est son préféré.

Azor sembla comprendre puisqu'il détourna la tête vers le tableau et fixa son regard sur lui.

Soudain, une cavalcade retentit au bout de l'enfilade. L'assistance n'eut que le temps d'entendre des cris aigus et fut bousculée sans ménagement. Deux jeunes femmes s'étaient frayé un chemin et se tenaient bien en vue face au tableau. Elle restèrent un moment silencieuses, puis l'une des deux s'écria : « Conservons la Nature, pas l'art ! », tandis que l'autre sortait un objet de son sac. Mais elle n'eut même pas le temps de dégoupiller son arme qu'Azor s'était élancé et lui mordait la main. L'objet roula par terre aux pieds de Jean-François, qui le regarda médusé. C'était une bouteille de plastique compressible, contenant un liquide rouge sombre, et ornée d'une étiquette à liseré vert, montrant une tomate surmontée du nom d'une marque bien connue. Deux gardiens étaient accourus et ceinturèrent les deux femmes.

— Vous n'avez pas le droit de nous toucher, hurla l'une d'elles tandis que l'autre continuait à psalmodier son slogan : « Conservons la Nature, pas l'art ! »

— Lâchez-les, commanda Jean-François. Elles ne s'enfuiront pas, et Azor les surveille.

— Je vais faire prévenir le commissariat de quartier, grommela l'un des deux.

— Halte à la répression policière ! hurla Betty.

— Liberté d'expression ! proclama Léa.

Un brouhaha monta de l'assistance, manifestement réprobatrice.

— Mesdames, s'interposa Jean-François, la caméra tourne. Je condamne vos méthodes qui s'apparentent au vandalisme, mais si vous voulez vous exprimer, profitez-en !

Les deux jeunes femmes semblèrent hésiter, puis Betty, tout en massant sa main endolorie, prit la parole. « Nous faisons partie du mouvement *Urgence écologique*. Notre cause, tout en dénonçant le réchauffement climatique, est avant tout la protection de la Nature, dégradée et profanée par l'espèce humaine. Tous vos actes, votre démographie galopante et votre croissance économique

irresponsable, votre société de consommation, ont pour conséquence la mort programmée des milieux naturels, ainsi que celle des espèces animales. Ouvrez les yeux avant qu'il ne soit trop tard ! Consacrez vos ressources financières et toutes vos forces à protéger enfin cette Nature qui est source de la vie sur notre planète ! Halte à la pollution, halte à la déforestation !

Des voix s'élevèrent dans l'assistance :

— Mais pourquoi vous en prendre à l'art ?

— Oui, pourquoi ? C'est scandaleux !

— Au nom de quelles valeurs placez-vous l'art au-dessus de la Nature ? rétorqua Léa. Les humains se sont arrogé en tout la prééminence. Vous décrêtez ce qui a de la valeur, ce qui est beau ! Nous sommes là pour vous dire que la valeur et la beauté suprêmes sont dans la Nature qui a créé toute chose et dont vous sortez vous-mêmes.

— De plus, nos actions dans les musées sont purement symboliques. Elles ont juste vocation à vous faire prendre conscience de la gravité de la situation. Nous ne détruisons pas les oeuvres, nous ne les attaquons pas au couteau ou à l'acide. Nos projections de soupe ou de ketchup ne causent pas grand dommage... De toute manière, vos oeuvres d'art sont protégées par des vitres.

— Pas toutes, non, interrompit Jean-François. Les musées n'existent pas seulement pour préserver les oeuvres d'art, mais aussi pour les montrer. Les conserver sous vitre nuit à leur qualité visuelle, à leur contemplation, par l'interposition du verre entre l'objet et le spectateur. Et, dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, notre *fille du peintre* s'offre à vous ingénument, sans protection d'aucune sorte. Si ces dames avaient réussi à projeter leur sauce tomate sur notre inestimable chef d'oeuvre, les dommages auraient été très graves, voire irréparables. C'est pourquoi je vous demande d'applaudir son sauveur, Azor !

Des applaudissements frénétiques retentirent alors dans tout l'étage, où le public du musée s'était peu à peu rassemblé, averti que quelque chose d'extraordinaire s'était produit tout en haut, dans la salle aux lambris qui regroupait les Fragonard, les Poussin et les Boucher. Des déferlements de hurras résonnèrent. L'enthousiasme était tel qu'on ne songeait même pas à huer les deux malheureuses activistes, qui furent bientôt emmenées par des policiers.

*

Et voilà ! C'est l'histoire qui m'a rendu célèbre. Dans toute la France et - j'oserai le dire - dans le monde entier. Tellement l'information circule vite, à présent. Rien à voir avec notre téléphone sans

fil à nous, les chiens, l'abolement, comme [l'appel au crépuscule](#) dans les *101 Dalmatiens*, pourtant mon passage favori du film ! Vous avez cliqué ? Vous avez regardé ? C'est pas mal, hein ? Drôle et émouvant à la fois. Et finalement très efficace puisque ça a permis de retrouver tous les chiots avant que l'épouvantable *Cruella De Vil* ne les transforme en manteau de fourrure. On dit que la gloire est éphémère... Mais j'ai eu droit à une médaille, qui m'a été remise par la maire de notre ville, ainsi que le titre de *chien de l'année* décerné par la presse nationale. Et ma célébrité durera longtemps puisque le musée a commandé ma sculpture à un artiste renommé : je pose pour lui tous les matins et ma statue de bronze accueillera bientôt les visiteurs dans la cour pavée, pour témoigner de mon haut fait bien après que je ne serai plus là en personne.

- Tableau en exergue -

François Boucher : *Tableau présumé de Marie-Emilie Baudoin, fille du peintre, (1758-1760)*,
musée Cognacq-Jay, Paris,
cliché de l'auteur.

- Extrait de film -

Walt Disney : *101 Dalmatians, the Twilight Bark*, 1961, [Youtube](#)

Retour au [sommaire](#)

Les mathématiques au secours de la justice

“Henri Poincaré, cithare, vermine.”

Sylvie A.



Sylvie A. m'a donné trois mots tirés d'un roman de science-fiction qu'elle est en train de lire, "Le Problème à trois corps", de Liu Cixin. "Henri Poincaré, cithare, vermine" : quelle curieuse association... qui, au premier abord, ne me suggère rien. Mais qui, cependant, suscite aussitôt en moi la curiosité de partir à leur recherche dans le livre. Une sorte de filature littéraire, une enquête de terrain... Avant, peut-être, de les déconstruire, je veux connaître leur contexte, savoir quel sens leur a donné l'auteur, leur importance dans l'histoire...

Trois semaines plus tard, le temps de lire le roman et ses suites, "La Forêt sombre" et "La Mort immortelle" - car c'est une trilogie - je n'ai pas plus d'inspiration. Pire ! L'opacité des mots s'est intensifiée. "Vermine", c'est le nom donné aux habitants de la Terre par ceux de la planète Trisolaris, soumise au funeste destin de tourner autour, non pas d'un, mais de trois soleils, dont les trajectoires imprévisibles régissent des alternances de chaos et d'ères prospères. Bien sûr, les

Trisolariens aspirent à quitter leur planète maudite pour un monde meilleur... La "cithare" n'est pas un instrument de musique mais une invisible arme létale : une machine composée d'une suite de nanofilaments capables de découper les matières les plus dures en fines tranches. Quant à Henri Poincaré - le mathématicien, pas le président de la Troisième République dont il est le cousin -, il est cité plusieurs fois dans le roman car il avait démontré en 1888 que les trajectoires combinées de trois corps célestes ne pouvaient être déterminées avec certitude, ni donc prévues, par les mathématiques.

Je n'en dirai pas davantage sur cette oeuvre de plus de deux mille pages, foisonnante, palpitante, et très angoissante, pour ne pas gâter le plaisir de sa découverte à ceux qui souhaiteraient la lire. Mais je ne saurai rien en tirer, moi qui ne connais pas grand-chose à l'astronomie, ni à l'astrophysique. Il me faut donc repartir de zéro et explorer d'autres chemins.

*

Quand Zola mourut, le 29 septembre 1902, il était en train d'écrire le dernier volume de ses Quatre Evangiles, *Justice*. A dire vrai, il en commençait tout juste la première ébauche, quelques pages de notes que l'on retrouva dans son bureau après sa mort. De nombreux historiens pensent aujourd'hui que cette mort n'est pas accidentelle, mais un assassinat perpétré par des fanatiques convaincus de la culpabilité de Dreyfus. C'est la thèse de l'asphyxie provoquée par l'obturation intentionnelle de la cheminée de la chambre des Zola. L'assassin, patron d'une entreprise de fumisterie, aurait confessé son acte bien des années plus tard à un ami ; il était par ailleurs membre de la Ligue des Patriotes de Paul Déroulède, l'un des partis nationalistes les plus violemment opposés à l'auteur de *J'accuse*. Ce crime confessé était-il vrai ? Ou le fruit d'une imagination fabulatrice, complaisamment nourrie d'opinions antisémites ? Pouvait-on se fier à la révélation de cet aveu ? Quoi qu'il en soit, avec la mort d'Emile Zola disparaissaient, en même temps, et son oeuvre littéraire future, qu'il concevait désormais exclusivement au service de la science et du progrès social, et l'archétype du défenseur de la vérité et de la justice qu'il avait incarné au travers de l'affaire Dreyfus. Mais cette *vérité* n'avait pas encore été démontrée et cette *justice* n'avait pas encore été rendue puisque Dreyfus était libre, certes, mais toujours considéré comme coupable. Comment pouvoir les faire enfin triompher alors que la voix de Zola s'était tue ?

En ce début d'après-midi du mardi 5 avril 1904, Henri Poincaré se rend à pied à son bureau de l'Ecole Polytechnique. Depuis son domicile de la rue Claude Bernard, c'est une promenade

agréable d'une vingtaine de minutes qu'il effectue deux fois par jour - et, bien sûr, pas tous les jours ! -, à peine suffisante pour entretenir sa forme. Son médecin lui a préconisé davantage d'exercice : à bientôt cinquante ans, il a pris du poids et n'a jamais brillé par ses aptitudes physiques. Poincaré presse le pas. Les fêtes de Pâques qui viennent de s'achever ont interrompu le cours de ses travaux, perturbé le cheminement de ses pensées. En ce moment, c'est un problème d'homéomorphisme topologique qui l'occupe tout entier. Est-il possible que tout objet à trois dimensions compact et sans bord puisse se concevoir comme la simple déformation d'une sphère ? La même chose mais vue différemment ! Cette thèse est pour le moment impossible à démontrer. C'est une pure conjecture... Les mathématiques impuissantes à résoudre un problème, encore une fois ? Mais il reste l'éternité pour les y forcer... C'est comme le problème des trois corps, qu'il a énoncé il y a déjà seize ans. Poincaré aime fabriquer des gageures pour la postérité, pour des savants à venir plus intelligents que lui. Plus intelligents que lui, est-ce possible ? Un jour lointain peut-être... Cette perspective semble le réjouir puisqu'il en rit tout seul en marchant.

Poincaré est presque arrivé. La jonction de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève et de la rue Descartes forme un vaste espace, une petite place sans nom ornée d'une fontaine, toujours très animée dès que le soleil pointe. C'est le cas aujourd'hui. Des clients sont attablés aux devantures des cafés blottis au pied de hautes maisons à pignon étroit qui composent une toile de fond au spectacle de la rue. Un musicien ambulant s'est installé devant la fontaine. Assis sur une chaise pliante, il tient à plat sur ses genoux un instrument en forme de lyre, dont les cordes pincées produisent une musique folklorique aigrette, mais vive et entraînée. Poincaré s'approche. C'est une cithare. Le musicien, voyant l'intérêt d'un monsieur bien mis, change de registre et se met à jouer le seul air un peu classique de son répertoire. Touché ! C'est le solo de cithare de la valse de Johann Strauss fils, *Légendes de la forêt viennoise*, que Poincaré connaît bien et qu'il a même dansée. Il fredonne, s'approche et jette une pièce dans la sébile du musicien, qui reprend plusieurs fois le solo, à dire vrai fort court, en y ajoutant des fioritures de son cru. Quelle belle journée ! Le savant s'attarde sur la place. Des passants vont et viennent, s'arrêtent aussi un instant pour écouter le musicien, dont les airs sont parfois couverts par le bruit des moteurs pétaradants qui luttent avec effort contre la pente de la rue, en direction du Panthéon. L'une des automobiles stoppe et une jeune femme coiffée d'un chapeau à voilette en descend, regardant autour d'elle pour se repérer. Soudain, un groupe d'hommes envahit la place, déboulant de la rue Descartes. L'un d'entre eux porte sur le bras une liasse de journaux, un autre brandit une pancarte, et tous scandent des slogans.

— A bas la vermine juive !

— A bas les vendus du gouvernement !

— Achetez la *Libre Parole* : tout sur la révision du procès de l'immonde traître juif !

— Vive l'Armée !

— A bas le père Combes ! Mort à Dreyfus !

« Ah, c'est l'affaire Dreyfus ! Encore ! pense Poincaré. Mais je croyais bien que c'était terminé. Loubet ne l'a-t-il pas gracié ? Tous les acteurs de cette sombre histoire n'ont-ils pas été amnistiés ? Qu'on arrête de nous embêter avec ça ! » Il secoue la tête d'un air soucieux. Il n'est pas comme son cousin, qui est actuellement sénateur et a été plusieurs fois ministre : il ne s'intéresse pas à la politique. Il jette cependant un regard réprobateur au petit groupe qui continue de brailler et de proposer *La Libre Parole*, le quotidien du nationaliste Drumont, aux passants. Il a dû refuser d'un geste sec le journal qu'on lui brandissait sous le nez. A présent, c'est à la jeune femme voilée que ces hommes s'en prennent, regroupés autour d'elle et scandant : « Mort aux Juifs, mort à la vermine juive ! ». Soudain la jeune femme s'affaisse. Poincaré n'est pas le seul à se précipiter. Deux autres hommes, en tenue d'ouvriers, s'interposent et dispersent rapidement les manifestants. Poincaré relève la jeune femme, encore titubante, et la retient par les bras.

— Cela va-t-il mieux ? Que puis-je faire pour vous ? Où alliez-vous ?

— A l'Ecole Polytechnique...

— Moi aussi ! Laissez-moi vous conduire.

Elle relève sa voilette et l'observe attentivement. Elle paraît jeune mais a le regard triste. Elle passe sa main devant ses yeux et fixe à nouveau, incrédule, le petit homme replet, aux cheveux ras, à la barbe courte mais fournie, qui la regarde avec sollicitude à travers ses lorgnon.

— Mon Dieu, c'est incroyable...

— Qu'y a-t-il, Madame ?

— Veuillez m'excuser, Monsieur, mais vous lui ressemblez tant...

— A qui donc ?

— A Emile Zola.

— Allons bon ! Veuillez m'excuser à mon tour, Madame, de ne pas m'être déjà présenté. Je m'appelle Henri Poincaré, professeur à la Sorbonne et à l'Ecole Polytechnique.

— Mon Dieu, est-ce vrai ? C'était écrit...

— Quoi donc, interroge Poincaré, étonné.

— C'est vous que je venais voir, Monsieur.

Poincaré ôte son chapeau pour saluer sa visiteuse inconnue, l'air de plus en plus étonné. Elle n'a pas l'air d'une étudiante en mathématiques.

— Il faut absolument que je vous parle. Mon nom est Lucie Dreyfus.

Le bureau est vaste, clair, tapissé de bibliothèques. Il donne par deux fenêtres sur la placette sans nom qui a retrouvé son calme, et d'où ne parviennent, assourdies, que les notes égrenées de la cithare. Poincaré a fait asseoir sa visiteuse dans le plus confortable des fauteuils et lui a proposé du cognac, qu'elle a refusé. Elle a ôté son chapeau et rajusté d'une main encore tremblante la tenue de son chignon. Elle est brune, ses cheveux sagement tirés ondulent sur ses tempes symétriquement ; son visage est long, les yeux clairs en amande, le nez droit, la mâchoire résolue, un peu carrée. Ce visage plaît au savant. Il s'assied en face d'elle et sourit pour la rassurer.

— Que puis-je faire pour vous, Madame ?

— Oh, Monsieur le Professeur, il faut sauver mon mari !

— Je ne comprends pas vos craintes, Madame. Monsieur Dreyfus est libre, dans sa famille, confortablement installé à Paris même, si je ne me trompe pas.

— Certes, Monsieur, mon mari est libre. Libre de se faire insulter quand il sort, libre de lire des journaux où il est vilipendé, libre enfin de tourner en rond quand il se calfeutre dans notre demeure, taraudé par l'obsession de son honneur bafoué, bafoué par un tribunal qui l'a déclaré par deux fois coupable. Ce n'est qu'à cause de moi, de nos enfants, qu'il reste en vie.

— J'en suis bien sincèrement attristé, Madame. Mais il me semble avoir lu, dans la presse, que des éléments nouveaux...

— Oui, oui, confirme fiévreusement Lucie. A force de patience, d'enquêtes, de requêtes, on a enfin obtenu des documents nouveaux, des documents tenus longtemps secrets par l'Armée, qui ont permis à Alfred de faire une demande en révision de son jugement de Rennes. La Cour de cassation vient de la déclarer recevable.

— Mais c'est très bien... Cette fois-ci, vous gagnerez. Il me semble qu'à présent les affrontements partisans se soient calmés. La Droite s'est ralliée aux Radicaux sur ce sujet, et l'opinion...

— Non, non, Monsieur le Professeur, nous ne gagnerons pas ! Jamais l'Armée ne voudra reconnaître ses erreurs, pire ses complots, qui ont eu pour but de faire passer pour coupable un innocent, qu'elle a tenu emprisonné quatre ans à l'Ile du Diable, et de proclamer innocent le véritable coupable, qu'elle s'est empressée de disculper en Conseil de guerre.

— L'Armée ? Mais que peut l'Armée, à présent ?

— Tout, si on lui donne une troisième fois le pouvoir de juger mon mari. Oh, Monsieur le Professeur, en 98, lors de la demande de révision, la Cour de cassation, statuant en Chambres réunies parce que la Chambre criminelle, soupçonnée d'être favorable à mon mari, avait été

dessaisie, a certes cassé le jugement de 94, mais a renvoyé Alfred devant un second Conseil de guerre, comme cela est l'usage. Il s'est tenu à Rennes, où vous savez comment tout cela s'est terminé. L'Armée est incapable de se déjuger. Les conséquences en seraient désastreuses pour ses chefs, ils perdraient leur influence et leurs pouvoirs, entraînant même l'Eglise dans leur chute.

— Mais que pouvez-vous faire, alors ?

— Nous n'avons qu'une seule chance : que la Cour de cassation casse sans renvoi. L'article 445 du Code d'instruction criminelle lui en donne le droit si l'instruction ne laisse subsister à charge aucun élément qui puisse être qualifié de crime ou de délit.

— Ah, très bien, je comprends... Mais qu'attendez-vous donc de moi au juste, Madame ?

— Il faut que vous témoigniez pour mon mari, Monsieur le Professeur. Je vous en supplie !

— Moi, témoigner ? Mais c'est insensé ! Sous quel prétexte ? Je n'ai rien à voir avec ce... cette...

Poincaré se lève. Il lui tarde de terminer l'entretien. Bientôt, cette femme dévouée à la cause de son mari va lui demander un faux témoignage ! Lui proposer de l'argent, peut-être ? Comment avait-il pu s'attendre à autre chose que des manigances de la part de ces Juifs ? Lucie se lève aussi, frémissante.

— Oh, Monsieur, je vois clair en vous. Comment pouvez-vous croire que je vous demanderais quoi que ce soit de contraire à l'honneur ? Mon mari ne me le pardonnerait jamais, lui pour qui l'honneur est tout ! Je vous en prie, ne me chassez pas. Je vous demande simplement d'apporter la preuve, la preuve mathématique, que mon mari n'a pu écrire le bordereau, le fameux bordereau qu'on lui impute à tort.

— La preuve mathématique ? Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrai l'apporter ?

— Mais vous l'avez déjà laissé entendre ! Vous l'avez écrit à votre ami Paul Painlevé ! Celui-ci a lu votre lettre au procès de Rennes, vous ne le saviez donc pas ? Mathieu, mon beau-frère, en a pris note. Vous affirmiez que les conclusions de l'expert graphologique Bertillon ne pouvaient être que fausses, à cause... à cause d'un mauvais usage des lois de probabilité...

Poincaré éclate de rire.

— Mais oui ! Je me souviens, maintenant. C'est vrai ! Painlevé m'avait demandé mon avis... Il m'avait communiqué des photographies et les conclusions de ce Bertillon, à partir des calculs de probabilités que celui-ci avait effectués. C'était grotesque, risible. Il confondait probabilités ponctuelles et probabilités cumulées, il ignorait complètement l'interdépendance des événements et la loi de Bayes sur les probabilités des causes, qui s'appliquait dans ce cas. C'étaient des erreurs colossales qui rendaient suspect tout le reste de ses arguments. C'est ce que j'avais écrit à Painlevé. Il n'y a qu'à produire à nouveau cette lettre lors de l'instruction menée par la Cour de cassation. S'il

le faut - et Poincaré prend une large inspiration -, s'il le faut, je peux même venir le répéter à la barre des témoins.

— Oh, Monsieur le Professeur, je vous en remercie infiniment. Bien sûr, Monsieur Painlevé, que nous connaissons bien, pourrait produire votre lettre devant la Cour ou vous demander d'en écrire une autre. Il en a l'intention, d'ailleurs. Je vous remercie aussi de votre proposition de venir témoigner. Mais vous pouvez être bien plus utile encore pour faire disculper mon mari. Je vous l'ai dit : il faut que la preuve soit apportée durant l'instruction qu'aucune des accusations portées contre lui ne tient plus debout. Alors seulement, la Cour cassera sans renvoi.

— Mais...

— La Cour va nommer des collègues d'experts pour l'éclairer. L'un auprès de l'Etat-major sur les caractéristiques techniques des informations transmises à l'Allemagne par le biais des bordereaux - oui, c'est dangereux pour nous mais le moyen de faire autrement ? - et l'autre auprès de l'Université pour réexaminer la fiabilité du système Bertillon. Il faut absolument que vous fassiez partie de ce second collègue d'experts. Il vous sera facile de démonter toutes les erreurs commises par Bertillon. Oh, je vous en prie, Monsieur Poincaré, faites-le. Pour la vérité, pour la justice !

— Pour la vérité et la justice, certes, je pourrais y consacrer un peu de mon temps, malgré toutes mes occupations. Mais comment faire ? Il faudrait faire agir des gens, intriguer... Je suis au service exclusif de la science... Je ne connais rien à toutes ces machinations et ne veux rien en savoir...

— Je me doutais bien de vos scrupules, Monsieur le Professeur. Vous n'aurez rien à faire, il vous suffira d'accepter.

— Accepter ?

— Ces missions d'entregent, d'intrigue, comme vous dites - et que vous méprisez -, il faut bien que quelqu'un s'en charge, pour ne pas laisser le champ libre à l'adversaire qui ne s'en prive pas de son côté, croyez-moi ! Nous avons des amis parmi les juges et nous savons donc par eux que votre nom figure en première place pour ce collègue d'experts. La demande officielle vous en parviendra dans quelques jours. Je vous en prie, Monsieur, acceptez.

Poincaré promit d'accepter. Mais il avait d'autres raisons de le faire. Ce que Lucie ne savait pas, c'est que des réseaux antidreyfusards avaient fait, l'année précédente, circuler des rumeurs selon lesquelles il était favorable aux thèses d'un autre des graphologues mandatés par le Conseil de guerre et qui avait également conclu à la culpabilité de Dreyfus. Qu'on cherche ainsi à manipuler le plus grand mathématicien de France, il ne pouvait le supporter ! Ah, on voulait le nommer à son tour expert dans cette affaire ! Eh bien, on allait voir ce qu'on allait voir !

Pendant les trois mois que dura l'expertise, Poincaré s'amusa beaucoup. Il s'investit dans sa mission et prit vite l'ascendant sur ses deux confrères, Appell, doyen de la faculté, et Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Son esprit étincelant se fit un jeu de prouver que le système Bertillon ne procédait d'aucune hypothèse réellement scientifique, ne démontrait aucunement ce qu'il cherchait à établir, et ne permettait donc de formuler aucune conclusion valable. Il mit impitoyablement en lumière toutes les erreurs, toutes les aberrations, qui soutendaient la théorie rocambolesque de l'*autoforgerie* - le fait de falsifier sa propre écriture pour éviter l'accusation de contrefaçon - inventée pour l'occasion par Bertillon, et qui avait permis de condamner plus sûrement Dreyfus : soit l'écriture du bordereau était indubitablement la sienne et il était coupable, soit elle en différait par certains points, laissant place au doute, et il l'était aussi. Cette besogne triviale occupa trois mois de son temps, un temps volé à des recherches plus dignes de son génie. Il soupirait parfois en y pensant mais convoquait alors l'image du visage implorant de Lucie et se remettait gaillardement à l'ouvrage. Pour prouver plus sûrement la bêtise, sinon la mauvaise foi, de Bertillon, il eut l'élégance d'examiner son système *comme s'il était sérieux* et il alla même jusqu'à appliquer pour ses propres calculs la plupart des hypothèses du graphologue.

Enfin, le 2 août, le trio d'experts remit son rapport à la Cour. Il était accablant. D'abord, l'application du calcul de probabilités à des problèmes moraux n'était pas légitime. En effet, les probabilités mesurent la survenance d'événements physiques avec des méthodes relevant d'observations purement scientifiques, rigoureusement menées, découlant toutes, de manière plus ou moins sophistiquée, de celle qui consiste à calculer le pourcentage de chance de tirer au hasard une boule blanche parmi une ou plusieurs urnes contenant des boules blanches et des boules noires. Au contraire, vouloir éliminer dans une démonstration des éléments moraux et y substituer des chiffres est aussi dangereux que vain. Comme l'avait déjà affirmé Auguste Comte, appliquer les calculs de probabilités aux sciences morales était le scandale des mathématiques. Ensuite, le rapport montrait de manière irréfutable, preuves à l'appui, que la reproduction photographique du fameux bordereau, maintes fois agrandie, décalquée, retouchée - traficotée, dirait-on familièrement - pour permettre de comparer l'écriture du document primitif avec celle de Dreyfus, et qui seule avait servi à Bertillon, n'était pas assez fiable et précise pour garantir les conclusions de celui-ci. Enfin, comme Poincaré l'avait déjà exposé dans sa lettre de 1899 à Painlevé, les règles du calcul des probabilités, en admettant même qu'elles pussent être utilisées à l'élucidation de problèmes moraux tels que la trahison et le mensonge, n'avaient pas été correctement appliquées.

« En un mot, concluait le trio, parce que les auteurs ont mal raisonné sur des documents faux. »*

Beaucoup de temps s'écoula avant que la Cour de cassation ne rendît son arrêt, car toute l'année 1905 fut consacrée en France à des élections générales dont le gouvernement ne voulait pas qu'elles fussent troublées par le retour sur le devant de la scène de l'*affaire*. Il fallut donc attendre le 12 juillet 1906 pour que le premier président de la Cour de cassation, Alexis Ballot-Beaupré, ne donnât lecture, une heure durant, devant une salle comble, des attendus de l'arrêt qui mettait fin au long calvaire de Dreyfus, lui restituant son honneur et sa dignité.

*

En cette belle matinée d'été, au 31 de la Humboldtstrasse, à Linz, Klara s'active dans sa cuisine, préparant le déjeuner. Par la fenêtre ouverte lui parviennent les notes acides d'une mélodie tyrolienne jouée à la cithare par un musicien des rues. En revenant du marché, la veuve a mis dans sa sébile une piécette d'un heller. Dans le salon voisin, son fils, désœuvré, lit le journal.

— Quelque chose d'intéressant, mein Schatz ?

Le jeune homme relève la tête ; ses yeux bleus très clairs expriment l'incompréhension et le mépris.

— Les Français ont réhabilité la vermine juive.

- Photographies en exergue -

Lucie Dreyfus (1869 - 1945), Emile Zola (1840 - 1902), Henri Poincaré (1854 - 1912).

* Affaire Dreyfus, rapport de M.M. les Experts (extraits),
in <https://www.maths.ed.ac.uk/~v1ranick/dreyfus/dreyfusfrench.pdf>

P.-S. : Depuis 2016, la *place sans nom* s'appelle Placette Jacqueline de Romilly.

Retour au [sommaire](#)

La joie de vivre

“Joie, croquettes, rouge-gorge.”

Olivier S.-G.



Ce matin, le réveil n’a pas sonné puisqu’on est dimanche. Pauline s’est réveillée vers huit heures en entendant Marty gémir doucement au pied de son lit. Elle s’est levée tout de suite et est allée lui ouvrir la porte sur le jardin. Le chien s’est faufilé dehors en frétilant et le matou en a profité pour entrer. D’autorité, il s’est rendu dans la cuisine et s’est assis à côté de son bol à croquettes près du four. Celui de Marty est sous la fenêtre, à bonne distance ; chien et chat ne frayent pas. Le matou n’a pas de nom. Pauline en a essayé plusieurs - Toufi, Mitzi, Mimi... - mais il ne répondait à aucun. Alors, il est tout simplement *le matou* quand on a besoin de le nommer, de l’appeler. Même l’oncle s’y est fait : « Où est donc ce matou de malheur ? Fais attention qu’il ne me traîne pas dans les jambes ! », vieille habitude du temps où il en avait deux... Pauline met trois poignées de croquettes

dans le bol du matou et prépare le café. Pendant qu'il glougloute, elle émiette du pain rassis sur une soucoupe et l'enduit de margarine. Elle vérifie que le chat est occupé à manger et ouvre doucement la fenêtre. Oui, Robin est perché juste en face, sur une branche de lilas. Elle dépose la soucoupe sur le rebord de la fenêtre, qu'elle referme aussitôt. Robin - prononcez à l'anglaise, s'il vous plaît, comme Pauline ou margarine - est déjà là, et l'observe au travers de la vitre de ses petits yeux noirs et ronds comme des boutons de bottine. Il incline la tête, secoue ses ailes beiges, enfle sa gorge rouge, et pique joyeusement dans son petit-déjeuner.

C'est l'hiver dernier que Pauline l'a vu apparaître pour la première fois dans le jardin et s'enhardir à manger les miettes qu'elle disposait tous les matins pour les moineaux. Comme d'habitude, elle interrompit ce festin dès qu'il fit moins froid, mais le rouge-gorge continua à venir. De ses petits yeux vifs, il interrogeait son reflet derrière la vitre. « Pourquoi n'y a-t-il plus à manger ? Les vers se cachent sous la terre et les insectes n'ont pas encore éclos. Donne-moi du pain, sinon je vais mourir ! » Ce qui fut fait. A présent, c'est la douce habitude du matin. Robin guette l'ouverture de la fenêtre depuis le lilas ; il n'a jamais manqué un jour. Tsish, tsish ! Ce sifflement éloigne les importuns. Titittuit, titittuit ! Par son chant liquide et perlé, il signale sa présence. Quelquefois, il est perché sur le rebord de la fenêtre avant même que Pauline ne dépose la soucoupe. Après avoir becqueté, il s'y attarde un moment ; si la fenêtre est ouverte, il s'enhardit à sauter sur l'encadrement et à regarder dans la pièce. Quelquefois, Pauline tend le doigt. Et un jour, il n'y a pas si longtemps, Robin s'est posé dessus. Elle a encore le souvenir de la pression légère de ses griffes délicates, du froid contact de ses pattes frêles... Ce n'est pas le cas aujourd'hui ! Robin s'envole brusquement. Le matou a bondi sur le rebord intérieur de la fenêtre et claqué des mâchoires derrière le carreau.

Le café est prêt. Pauline en verse dans un bol, ajoute deux sucres ; elle a beurré des tartines. Elle installe le tout sur un plateau qu'elle emporte. L'oncle s'éveille toujours avec le jour. Elle toque à sa porte et l'ouvre. « Tonton, voici ton déjeuner. As-tu bien dormi ? » L'oncle grogne. Pauline sait bien qu'il dort toujours mal ! Elle pose le plateau sur la table de nuit et ouvre les persiennes. Dans le lit, un vieil homme rougeaud aux cheveux blancs peine à se redresser. « Là, là, je vais remonter tes oreillers. Appelle-moi quand tu auras besoin de moi. » Pauline installe le plateau sur le lit à côté de l'oncle, à la place laissée libre par la mort de la tante, sourit au vieil homme et sort de la chambre.

Un bref aboiement l'avertit que Marty veut rentrer. Il a la truffe humide et le poil mouillé de rosée. Pauline emplit sa gamelle de croquettes et change l'eau de son bol. Celle du matou aussi. Celui-ci a quitté la cuisine. Sans doute est-il couché sur le radiateur du salon... Non, c'est sur le lit de Pauline qu'il se repose de sa nuit blanche, une patte sur les yeux, le flanc soulevé doucement à

intervalles réguliers. Pauline boit rapidement son café, croque dans une pomme, prend une douche. Elle est tout juste prête lorsque retentit la clochette de l'oncle. Il a réussi à se lever, à s'habiller, mais c'est toujours pour se chausser qu'il a besoin d'aide. Puis, il béquille jusqu'à la salle de bains. Le dimanche, c'est juste un gant sur le visage et le brossage des dents et des cheveux. Tous les autres jours, un aide-soignant vient lui faire sa toilette ; c'est la mairie qui paie.

Au marché, Pauline achète une botte d'asperges, des haricots verts et une barquette de fraises. Avec la selle d'agneau, cela fera un assez joli déjeuner dominical. Ils ne seront que tous les deux. Cela fait longtemps que personne d'autre ne partage leurs repas. La soeur de l'oncle est morte, ainsi que son mari, et la tante Suzanne n'avait pas de famille, évidemment. Quant aux enfants, ils ne viennent que rarement : ils trouvent la maison triste, malgré tout le mal que Pauline se donne pour y mettre de la gaieté. Le dernier à être venu déjeuner, c'est Vincent, il y a déjà quatre mois, juste après Noël. C'est lui qui raconta à Pauline d'où le rouge-gorge tient la couleur rouge de sa poitrine. Cela vient, selon la légende, d'avoir tenté d'arracher de son bec les épines de la couronne qui ceignait le front de Jésus sur la Croix : une goutte du sang divin tomba sur sa gorge, colorant à jamais son plumage. Grâce à cet acte charitable, l'oiseau est considéré comme un messager de l'au-delà et un présage de chance et de bonheur ; il figure ainsi souvent sur les cartes de voeux pour Noël en Angleterre. C'est lui aussi qui lui apprit le nom anglais du rouge-gorge - *redbreast robin* - et Pauline appela tout naturellement son rouge-gorge Robin. Vincent est si intelligent, si cultivé. Il a été le seul à pouvoir faire des études longues et sérieuses, grâce aux bourses, et aussi grâce à la sollicitude de l'oncle et de la tante qui lui offrirent une chambre pour lui tout seul, au lieu de la chambre à partager à deux, une pour les garçons et une pour les filles, se privant ainsi du quart de leur revenu pendant toutes ses années de médecine. Il est à présent un chirurgien réputé et habite Paris. Il est très occupé, et n'a plus le temps de venir souvent les voir. Il n'a même pas trouvé le temps de se marier ; il est le seul, avec Pauline, à être encore célibataire. Mais il téléphone le dimanche, tous les dimanches ou presque.

Tout en épluchant les asperges et en équeutant les haricots verts, Pauline pense à Vincent. Le soir, après le dîner, elle lui tricote un chandail d'été. Chiné bleu et gris, il ira bien avec ses yeux et ses tempes qui commencent à grisonner. Il le mettra pour faire du bateau. Il s'est acheté une maison en Bretagne, au bord de la mer, et un voilier. « Viens passer quelques semaines, propose-t-il souvent à Pauline. » Mais elle n'est jamais venue : qui s'occuperait de l'oncle ? Les autres ne se gênent pas pour en profiter... Les autres : ceux qui ne viennent plus ici parce qu'ils trouvent la maison triste. Mais ils ont tort. Comme tous les dimanches, Pauline a cueilli du lilas et des jonquilles dans le

jardin, auxquels se joignent aujourd'hui les premiers brins de muguet. Elle a mis le muguet dans la chambre de l'oncle, devant la photo de la tante Suzanne, confectionné un gros bouquet avec le lilas pour le salon et un autre avec les jonquilles, qu'elle emportera cet après-midi au cimetière.

Après le déjeuner, l'oncle fait la sieste. Pauline a débarrassé la table, empli le lave-vaisselle, ramassé les miettes de pain qu'elle met de côté pour Robin dans une boîte en fer. Elle a fermé la porte de la cuisine et ouvert la fenêtre. Robin ! Robin ! Où est-il donc ? Il n'est pas dans le lilas, ni dans le laurier. Soudain, le voilà qui arrive à tire-d'aile, et volette devant la fenêtre. Pauline tend le doigt. Elle ferme à demi les yeux, retient sa respiration. Plusieurs fois l'oiseau s'éloigne puis revient, dans un grand bruissement d'ailes. Enfin, il se pose sur le doigt. Un grand silence... Et le chant qui s'élève... Gazouillis, trilles... C'est le cadeau que fait le ciel à Pauline ! Elle ne peut se retenir de rire, et Robin s'envole. Mais il s'est vite posé dans le lilas et recommence à chanter.

L'oncle s'est dit trop fatigué pour sortir. Mais Marty est toujours partant pour un tour en voiture, même s'il lui faudra attendre dedans puisque les chiens ne sont pas admis au cimetière. « Tu restes là, Marty. Sage, hein ? » Pauline a laissé entr'ouverte la vitre avant côté passager car il commence à faire chaud. Les jonquilles dans une main et un broc rempli d'eau dans l'autre, elle s'enfonce lentement dans une allée, puis bifurque sur un étroit chemin sablonneux entre les tombes. C'est une simple dalle de granit noir. Dessus sont gravés un nom et deux dates : Suzanne Champeaux, née Trouvé, 1938 - 2014. En haut de la pierre, pour qu'il reste de la place. Pauline ôte du vase le bouquet de dimanche dernier, jette l'eau croupie, la remplace par l'eau claire du broc, dispose les fleurs nouvelles. Elle dit à la tante que tout va bien à la maison, même si l'oncle est un peu fatigué. Elle lui parle de Marty, du matou, qu'elle a bien connus, et même de Robin. Que Suzanne ne s'inquiète de rien, Pauline s'occupe de tout. C'est bien le moins, puisque l'oncle et la tante l'ont adoptée, une idée de Suzanne juste avant qu'elle n'attrape cette maudite maladie, une prémonition. Pauline aura ainsi toujours un toit au-dessus de sa tête. Après le cimetière, Pauline emmène Marty galoper en forêt. Un plaisir rare, impossible quand l'oncle est là avec ses béquilles. Il y a une fraîcheur dans l'air sous les hauts troncs et le feuillage qui cache le soleil. La lumière est poudreuse, la mousse douce. Marty creuse des trous, éternue, apporte à Pauline des morceaux de bois pour jouer à *va chercher*. Au bout d'une heure, cependant, il faut rentrer ; il y a le dîner à préparer.

Une voiture est garée devant la maison. C'est celle de Valérie. Elle n'est pas dans le salon avec l'oncle, assoupi dans son fauteuil, mais dans la chambre de Pauline. Enfin, dans leur chambre, du

temps où elles la partageaient. Elle est agenouillée devant la bibliothèque, où sont alignés des dizaines de livres à tranche rose ou verte ; à son côté, un panier déjà rempli de volumes. Elle tourne juste la tête à l'arrivée de Pauline, sans même se lever.

— Tiens, c'est toi ? Je suis venue prendre des livres.

— Je vois...

— C'est pour Julien et Raphaël.

— Ils vont bien ?

— Super ! Ils sont au bowling avec leur père.

— Tu aurais pu les amener, ça aurait fait plaisir à l'oncle.

— Voyons, Pauline... Ce n'est pas comme si c'était vraiment leur oncle ! Tu as un autre sac, pour les livres ? Celui-ci est presque plein.

— Tu ne vas pas les prendre tous, quand même ?

— Bah ! Plus personne ne les lit, non ? Les enfants de Léa et ceux de Michel sont trop grands. Quant à Vincent, si on compte sur lui pour avoir un jour des enfants !

— Attends, fais-moi voir. Non, non, tu laisses les "Club des Cinq" !

— Quoi ! Tu ne vas pas me faire croire que tu lis encore ça ?

Pauline rougit. Bien sûr qu'elle relit les "Club des Cinq" ! De temps en temps, par nostalgie... Toujours, ils ont été sa vraie famille. Et Dagobert, son chien. Elle aurait bien aimé appeler Marty Dagobert. Un grand chien brun à poils ras... Mais ce nom de Marty, il y était déjà habitué ; c'était en fait la seule chose qui lui avait appartenu au refuge, où ses anciens maîtres l'avait abandonné.

— Oh, Pauline Chapelle ! Tu n'as pas honte ? A bientôt quarante-deux ans !

Oui, quarante-deux ans dans deux mois et quelques jours. Le 29 juin, à la Saints Pierre et Paul. Fête et anniversaire le même jour, comme de coutume. Mais en réalité, elle a certainement déjà atteint quarante-deux ans... Cet anniversaire factice la rajeunit de quelques mois, c'est le petit avantage - sans doute le seul - d'être une enfant trouvée. A la porte d'une chapelle.

— S'il te plaît...

— OK, répond Valérie, bon prince. A propos, tu ne travailles plus au Super U ? Je ne te vois plus aux caisses.

— Je suis passée à la comptabilité...

— Montée en grade ? Mais c'est bien, ça ! Bon, c'est pas tout ça, je file. Tu embrasseras l'oncle pour moi.

Elle applique un rapide baiser sur la joue de Pauline et disparaît. Pauline rassemble le reste des livres éparpillés sur une même étagère. Elle garnira les autres de bibelots, de photos encadrées...

Cette Valérie, une presque parfaite étrangère ! Dire qu'elle a dormi quinze ans dans la même chambre qu'elle ! Après Léa, Martine, et avant Rosalie. Elles se sont toutes envolées à dix-huit ou vingt ans. Seul Vincent a vécu ici jusqu'à la fin de son internat. Pourquoi est-elle restée ? Parce qu'elle se trouvait bien ? Parce que c'était plus pratique que de se chercher un appartement ? Parce qu'elle se rendait compte que l'oncle et la tante, comme ils se faisaient appeler, vieillissaient et avaient besoin d'elle ? C'était lorsque Jean était tombé d'un toit et avait perdu sa jambe - sa jambe et son travail - que Suzanne avait décidé qu'il fallait absolument un complément de revenu à la maigre pension d'invalidité. Trouver une activité qui lui permettrait de rester à la maison pour s'occuper de son mari. Cela coulait de source puisqu'ils avaient voulu des enfants sans réussir jamais à en avoir. L'Assistance publique accepta tout de suite leur candidature car Suzanne, de par son histoire personnelle, avait des prédispositions pour ce métier. Et Pauline, après être passée par plusieurs autres familles d'accueil, pouvait en témoigner : Suzanne était une bonne mère de substitution. Bref, Pauline était restée. Peut-être aussi parce qu'il y avait Vincent.

Six heures. Trop tôt pour le coup de fil de Vincent. C'est rarement avant sept heures. Juste à l'heure du dîner. Mais Pauline n'a jamais dit à Vincent de téléphoner plus tôt ou plus tard. Sept heures, c'est l'heure de Vincent. Elle l'imagine allongé sur son canapé, son verre de scotch à la main, *on the rocks* comme il dit. Ou marchant de long et en large devant ses larges fenêtres qui dominant la Seine. Pour le dîner, Pauline a prévu du potage - l'oncle est habitué à son potage tous les soirs - et une omelette à la ciboulette. Elle prend une paire de ciseaux et sort au jardin pour couper des fines herbes, Marty et le matou à sa suite. Eux aussi savent que l'heure du dîner est proche. Le matou est en pleine forme, après avoir dormi presque toute la journée sur le lit de Pauline. L'oreille bien droite, la prunelle en alerte, la queue dressée, il gambade dans les allées de ciment. Pas question de se salir les pattes dans la terre des plates-bandes ! A cette heure entre chien et loup, les oiseaux volent bas et les chats sont rois. Aussi, lorsque Pauline a fini de cueillir son petit bouquet de ciboulettes, le matou a disparu. Elle hausse les épaules. Il rentrera quand il aura vraiment faim.

— Pauline, c'est toi ? s'enquiert l'oncle depuis le salon. Vincent vient d'appeler...

— Il n'est pourtant pas encore sept heures !

— Ah, mais c'est qu'il avait une grande nouvelle... Il aurait bien aimé te parler mais tu ne revenais pas, et pour moi c'était trop compliqué d'aller te chercher, évidemment.

— Dis-moi donc, Tonton ! La nouvelle ?

— J'en suis encore comme deux ronds de flan ! Si ta tante avait pu l'apprendre, elle aurait été si heureuse.

— Mais dis ! C'est quoi ?

— Tu ne devines pas ?

Oh si, elle croit bien avoir deviné... Mais il faut garder bonne figure.

— Il devient chef de clinique ?

— Tu n'y es pas du tout ! Il va se marier ! Il voulait savoir s'il pouvait amener sa fiancée dimanche prochain. Pour déjeuner. J'ai dit oui, bien sûr.

— Oh... Il t'a dit qui elle était ? Une collègue ?

— Non, non. Une amie d'amis... Actrice, je crois avoir compris. Ou chanteuse.

— Quel âge a-t-elle ?

— Il ne l'a pas dit. Forcément beaucoup plus jeune, s'ils veulent des enfants.

— Bien sûr.

— On mettra les petits plats dans les grands. Qu'est-ce que tu vas nous faire ?

— J'y réfléchirai. Je vais m'occuper du dîner, maintenant.

Pauline met la soupe à réchauffer, bat les œufs, cisèle la ciboulette. Marty attend patiemment, assis à côté de sa gamelle. Au lieu de croquettes, elle lui verse une louche de potage : il adore ça. Elle a réservé quelques brins de ciboulette pour le matou, que le goût aillé des fines herbes affole. Elle s'aperçoit alors qu'elle a oublié de le faire rentrer ; il doit attendre devant la porte depuis un bon moment.

Oui, il est assis sur le muret du perron, tout droit, sans même miauler. La porte finit toujours par s'ouvrir. Par droit. Droit du chat. Et puis, ce soir, il a un cadeau pour Pauline, un tribut pour lui montrer sa reconnaissance et son affection. Quelque chose qui repose entre ses pattes, une proie encore chaude, presque palpitante. Quel sacrifice de s'en priver, de devoir se contenter à la place de vulgaires croquettes ! Mais le matou, même s'il n'en a pas l'air, aime Pauline plus que tout ; il se souvient dans un coin de son cerveau de chat qu'il lui doit beaucoup, qu'elle l'a recueilli, soigné, sauvé in extremis. Il l'aime tant qu'il lui passe même Marty. La porte s'ouvre et le matou s'avance, l'offrande entre les dents.

— Le vilain ! Il a attrapé un oiseau ! Lâche-le immédiatement ! Il n'est peut-être pas mort...

Le chat, obligeamment, dépose l'oiseau sur le seuil. Ses pattes sont raides et ses pupilles voilées. Ses plumes sont maculées de sang mais ça ne se voit pas trop sur le rouge de la

gorge. Pauline recueille le petit corps entre ses paumes. Jamais elle ne l'a tenu ainsi, offert sans crainte aux caresses.

— Oh, le matou, je ne t'aime plus !

Le chat se frotte à ses mollets puis, comme Marty s'avance dans le couloir, saute sur le radiateur et se lèche avec soin.

La boîte en fer est très jolie, ronde, recouverte d'émail bleu, avec des volutes dorées et le nom d'un confiseur renommé gravés sur le couvercle. Pauline jette les miettes, tapisse le fond de la boîte d'un matelas de coton hydrophile, et y dépose le petit corps. Dans la casserole, la soupe bout. Elle ira demain enterrer Robin au fond du jardin, sous le saule. A chaque jour suffit sa peine.

Mais, le lundi matin, quand Pauline ouvre les volets de la cuisine, un rouge-gorge est là, perché sur le lilas. Tsish, tsish, titittuit, titittuit... Elle n'en croit pas ses yeux ! En la voyant, l'oiseau vient se poser sur le rebord de la fenêtre et attend, le bec entr'ouvert. Que le petit-déjeuner est long à venir, ce matin ! Les mains tremblantes, Pauline ouvre le petit cercueil en fer. Comme ils se ressemblent ! Mais, peut-être, la teinte du jabot est-elle plus rouge sur l'oiseau mort. Elle rassemble à la hâte quelques miettes encore tendres et les enduit de margarine... Le soleil est déjà levé dans un ciel pur. Allons, ce sera encore une belle journée.

En hommage au roman éponyme d'Emile Zola.

- Dessin en exergue -

J.M.W. Turner : *Robin* (crayon et encre sur papier), in *The Farnley Hall Book of Birds*, circa 1816.

Retour au [sommaire](#)

The last symphony

“Arnold Bax, serendipity, gazebo.”

Franck M.



The incredible adventure that was to change my life began twenty years ago, exactly on the 6th of April 2003. I had decided to spend the weekend on my own in the Cotswolds, motoring in the countryside which is so lovely at the beginning of spring, and had thus booked two nights at a cosy hotel in one of the numerous picturesque villages of Oxfordshire and Gloucestershire.

I clearly remember. It was Sunday morning. After a solid brunch, I was strolling on the main street of the little town, a long stretch of honey-coloured houses from the XVIth and XVIIth centuries, sheltering shops of all kinds. My eye caught one of these because of the strangest of names which was beckoning the passersby in large silver letters above a window showing all kind of vintage bric-a-brac : *Serendipity*. And under it was written *Curios and rare books*. I entered the

shop. I was the only customer. The room was long and narrow, with a low ceiling supported by dark broad wooden beams. A set of tables displayed all kinds of trinkets, vases of various shapes, advertising ashtrays, ancient Wedgwood bone china, costume jewelry, whereas bigger objects were exposed on the floor: terrestrial and celestial globes, faded flags on their poles, medieval weapons, a complete armour, most certainly a fake, even a stuffed bear standing on its back legs... And the walls were lined with books, most of them with their spines soberly covered with leather of various colours on which their titles printed in golden letters were softly glittering in the half-light. I was much more interested by the books than by the knick-knacks and came nearer the shelves. "Most are first editions", claimed a voice behind me. I turned back to find a middle-aged man with light blue eyes and pepper-and-salt hair, dressed in apple-green velvet pants and a mauve cashmere cardigan over a pink mandarin collar shirt. His face was only faintly wrinkled and he was gazing at me with a kind of expectation. I felt compelled to buy one book at least.

— Really? Anyway, they look great. But, please, tell me : is there any reason for your shop's strange name?

— You mean *Serendipity*?

— Indeed.

— Do you know what it means?

I nodded. The process of finding a treasure, something important, or of making a great discovery, quite by chance, by an unexpected stroke of luck. After the fashion of Christopher Columbus who discovered America in trying to reach India by sea.

— Then, isn't it obvious? Where else than in a shop of *Curios and second-hand books* may one be able to find a treasure by chance? It is the most convenient place for such unexpected discoveries.

I laughed. Were there ever to be something of real value at an antique dealer's or in a flea market shop, who but the owner would be able to discover it first?

I mused, deciphering the titles of the books, first in the History shelves, then in the Literature section. There was a careless haphazard attempt to alphabetical order, so that all the writers whose names were beginning by A were gathered and so forth, but that was all. I ran down to the end of the alphabet and finally decided to take Woolf's *To the Lighthouse*, in black half morocco, the Hogarth Press edition of 1927. It was rather expensive, but a magnificent bookbinding work. It would be a gift to myself for my upcoming thirtieth birthday.

— A very good choice, said the bookseller. For your own birthday? Clever idea! Let me wrap it up for you.

He went in the stockroom and came back a few minutes later with a sumptuous gift package in a wrapping paper printed with the William Morris Acanthus design, and adorned with a large blue ribbon. I profusely thanked him, paid and left.

I was back in London for dinner. For three years, I had been living in a large rented flat on the riverbank in Wapping and, ever since, it had been a kind of ritual to spend Sunday nights together, my roommates and I, sharing a light meal and gathering strength in friendly chats for the daily routine and burdens of the coming week. We were all three of the same age and still bachelors. Sam Cook was a cook, yes, in a posh starred restaurant in the West End; very gifted, he was rather shy and quite unaware of his Paul Newman good looks. Sally Bank was not a banker, but the shrewd manager of a trendy art-gallery; she was a girl of the always joking, always laughing sort, which helped her to hide a fear of spinsterhood lurking behind her overweight. As for myself, Leonard Pagett, a junior professor in French Literature, I taught at the University of London.

I let the weekdays pass before I stripped my first edition book from its so nice wrapping paper. *To the Lighthouse* had been my first experience of a novel by Virginia Woolf, when I was around sixteen, and I had never reread it since. The beautiful volume emerged, with its binding of black half morocco and marbled boards. I opened it and aimlessly flipped through the pages. Suddenly, I felt an unexpected thickness inside the book and discovered there was something adhering to a page. It was a letter. Nothing was written on either side of the sealed envelope, which clearly enclosed a sheet of paper. I softly unstuck the envelope from the page, in order not to damage the book. What was I going to do? Was I allowed to read the letter? Wouldn't it more suitable to send it back to the bookseller? I considered the options for a while, then carefully opened the envelope. There was just one leaf inside with a short handwritten text in faded blue ink. It ran as followed:

« *Dearest Harriet,*

I'm feeling very tired these days. In the event something happens to me in my coming trip to Ireland, I want you to know I left the draft of my last symphony at Mrs. Stewart-Lacey's place in Morar. I spoke of it to no one, fearing I couldn't succeed to finish it. It's done at last and may prove, I think, one of my best works.

I wish you well and kiss upon your brow.

Yours,

Arnold »

I am not a complete dunce in classical music. Since I specialised in the French literature of the turn of last century, I came to learn much about various composers who inspired the novelists of that period, Wagner, Debussy, Fauré... And César Franck, of course, because of the Vinteuil sonata! My favourite composer is Gustav Mahler. I am a true fan. I even spent one summer trying to retrace his steps in Germany, Austria and Hungary, ending my commemorating trip at the little wooden cabin in Toblach, where he wrote his last masterpieces. As for English music, my preference goes to Britten. But I only know two composers whose first name had been Arnold : Arnold Schönberg and Arnold Bax, almost exact contemporaries. The Arnold of my letter most certainly was Bax... I didn't know his music very much and had only one CD by him, coupling *Tintagel* and the *Cello Concerto*, two of his most celebrated pieces. Thus I connected my computer to Internet to make some inquiries. Bax died during a trip in Ireland, from a heart attack, on the 8th of November 1953. The unsent letter bore no date, but it certainly had been written a few days or weeks before his death. The addressee, the so-called Harriet, could be no one else than Harriet Cohen, a pianist, Bax's muse and long-time mistress. Bax didn't compose any music of importance after WWII, except for David Lean's film *Oliver Twist* in 1948, and if he did succeed to produce at last a new work, a new symphony that would have been number eight, it was logic Harriet Cohen would be the first person whom he should inform of his achievement. But the letter had never been sent! And there is no posthumous eighth symphony... Could the unsent letter have been just a hoax? An ironical jest from Bax? For his own private fun? Or to mock his deep hidden despair to be unable to compose any longer? If the revelation was to be trusted, where was the score supposed to be? At a Mrs Steward-Lacey's home in Morar! Morar... A Scottish name... As in Mahler's case, Bax had taken the habit, from the thirties, to go to a special place in Scotland where he could orchestrate his music in a peaceful environment: a village on the West coast of the Highlands called Morar. It must be the same place... Unfortunately, the phone directory on Internet knew of no one called Stewart-Lacey in Morar.

As I was again leafing through the book to see if there was any other clue, Sally knocked and brought me a cup of tea. She whistled in praise.

— My, my... What a gorgeous present! Who gave it to you? I thought your birthday was next Tuesday.

— Yes. But curiosity killed the cat! And look at what I found inside.

I showed Sally the letter and summed up what I had discovered. She was thrilled.

— Just imagine! Arnold Bax's last symphony, composed just before his death, and discovered fifty years later! Bax had been forgotten for a long time but he is popular again now, not just in Britain, but also in Europe, the States, Japan even. This discovery could bring fame to you, maybe wealth!

— Don't be silly! If a score of the symphony really exists, it's in the possession of these Stewart-Lacey, whoever they might be.

— Precisely. But how come they didn't disclose their discovery long ago?

— This is strange indeed! As if this Mrs Stewart-Lacey was not aware of the fact that Bax had left the score at her place!

— He could have enclosed it in a sealed envelope... Only Harriet was to know what it was...

— And Harriet never received the letter!

— But Mrs What's-her-name ought to have given the envelope to the next of kin!

— Yes. That's really weird, I pondered.

Sally was silent for a while, then clapped her hands.

— It's still hidden. And we must find it!

— We?

— I mean *you*! You were the one who made the discovery! But you will need Sam and myself's bright minds. Let's go to Morar next week! What fun it will be!

Sam took one extra day off on the following weekend and we flew to Oban on Friday afternoon. We had booked a car at the airport and two rooms at the Morar Station Hotel, the very place where Bax resided all the winters he spent there, and which was still being operated. In the deep of my mind, I thought all that was just crazy, but, as Sally had said, it would be fun. And - who knows? - maybe we would be successful, making an actual serendipitous discovery! The hotel proved to be very simple, a large ancient white building located between the beach and the railway station. It was one century old. We arrived just in time for dinner and went afterwards for a stroll along the shore. The bedrooms were small but clean, their furniture of cheap white wood, and their only real asset a large view onto the bay, overlooking the ocean, which was quite dark. Lulled by the endless rolling of the waves, we slept well and came down early to the breakfast room. As usual, Sally had taken the matters into her own hands and was already questioning the waiter.

— My grandmother had an old friend living in Morar. They lost touch quite a long time ago, such a pity! A Mrs Stewart-Lacey... Do you know of a family of that name?

— No, sorry, I am new here, said the young man.

— Do you know anybody I could ask? The manager, maybe?

— Gavin?

— Could you fetch Gavin, then, please?

Gavin came to our table just as we were finishing our breakfast. He looked as young as the waiter, and said he had been in charge here for only two years. He advised us to inquire at the shops, or at the pubs nearby. I was again filled with by a deep sense of pointlessness. We were about to leave when a hoarse voice was heard from a dark corner of the room.

— Who wants to know about Flora Stewart-Lacey?

It was a very old man, in his eighties or nineties, nursing a pint of ale at a little table. He was staring into nowhere but the collie lying at his feet was looking at us with watchful eyes.

— It's us, Sir, I uttered.

— Come nearer, I can't see you.

We gathered around the table. Sally once again told the tale of her grandmother's long-lost friend.

— When was it? asked the suspicious old man.

Sally was smart enough and carried on a credible story.

— In the forties or fifties, I think. My grandmother is very old, you see. She has lost track of time. But when I told her I was to tour the west coast of Scotland, she immediately remembered her friend who lived here, in Morar. But I expect she is dead...

— Dead long ago, is Flora... Long ago.

— Is there any family left?

— There's Maud, her granddaughter. She still lives at Silversands Hall.

— Silversands Hall?

— The family place. Quite an old house, kind of Jacobean manor...

— That's thrilling! I could meet her and tell my grandmother... Maud Stewart-Lacey, did you say?

— I said nothing of the sort. Maud Harding, is the name.

— And where is Silversands Hall?

— Take the A830 to Mallaig, and turn left after the Rob Roy pub. It's at the end of the road.

We thanked the old man, patted the collie and took the car. I couldn't believe our luck. It was half past ten on a Saturday morning, an acceptable time for a visit. Was this Maud Harding home? —No, she isn't, answered a middle-aged woman in an apron when we rang the bell hanging along the wooden porch of a well-preserved Jacobean manor. She is at the shelter. She is always there on Saturday mornings.

— It's about her grandmother and very important. Can we wait for her?

— I'll ring her. Just a minute.

The woman came back a few minutes later.

— You may come in.

We entered a large gloomy hall with a grand staircase, and were ushered in a bright morning-room opening on a shrubbery with well-pruned boxwood hedges and flowerbeds of pansies and daffodils. Not knowing if the woman was eavesdropping, we sat in silence on various armchairs. I carried the letter, of course, still kept between two pages of *To the Lighthouse*, as it had been for half a century. After nearly one hour, the sound of a car was heard, then the slapping of doors and numerous gliding footsteps finally approached. The door opened on a cavalcade of dogs of a distressing pathetic aspect. Most were lame - there was even one with a missing leg - and the last one to come in, kept on a leash by a dishevelled young woman, was definitely blind.

— Lie down, said the breathless girl to her panting company. All of you! Jaspers, no! Be quiet!

The last order was meant to the most pitiful of all, a skinny disfigured mongrel, with many scars on the left side of his head and only one eye, who was eager to lick our hands. At last, silence was obtained and the dogs were all lying down. I observed the girl. She was not so young I took her to be at first, maybe thirty, with a tired look under knitted brows. But, when at last she was seated, recovering from the efforts of calming her pack, I realised she was rather pretty, with an handsome smile becoming her large mouth, an oval face with slightly blushing fair skin, and semi-long auburn hair.

— Sorry for my turbulent escort. They love visitors. I am Maud Harding. What can I do for you?

Sally once again took the leading part, introducing us to Maud, but this time she stuck more to the truth.

— We are making an investigation on the last years of the composer Arnold Bax. We have been told he was one of your grandmother's close friends. Is it true?

— Well, yes. Maybe not actually close, but he spent some time here with my grandparents during his stays in Morar. But I can tell you almost nothing about it. I never knew my grandparents. My

grandfather was killed in Dunkirk in June 1940, and my grandmother in a car accident in December 1953. My mother was only fifteen then.

December 1953! Just one month after Bax's death! It was why the score had never been returned to Bax's family.

— Who could remember that time? Your parents?

— My mother, Charlotte Stewart-Lacey, may have some memories... But she is not here: she has been living on the French Riviera ever since my father's death.

Sally gave Sam and me a deep thoughtful look. It was time to broach the core of the matter.

— You see, we made a very strange discovery. It seems that Bax, just before his death, entrusted your grandmother with the score of a new symphony, and that the manuscript could still be here.

— I never heard of such a story! That's hardly believable. But how come you made that stupendous discovery?

— We found the draft of an unsent letter written by Bax, hidden in the pages of a book. Leo, show the letter.

Maud opened the envelope and carefully read the text. Then, she looked at Sam and me with perplexity. I was very surprised by her next words.

— Which one of you found the letter, if I may ask? And where?

— Well, it's... It's I, I stammered. I found it in this first-edition I bought at a second-hand bookseller's in the Cotswolds.

— How come you didn't return it to the bookseller? Maybe he knew the previous owner of the book and the latter could have provided some information about the letter.

— I...

— We thought of it for a while, interrupted Sally, but it was more fun to investigate directly by coming here! As in a detective story! Just imagine the fuss in the musical world if we happen to discover the lost symphony!

— Oh... Yes, of course. And what do you suggest?

— Let's search the house! All together! And we'll share the fame of the discovery.

— Wait a minute, Sally! It would be intruding! Since we have told Miss Harding of the discovery, let her decide what she thinks best.

— Oh, it's already decided. The lost score must be found, your friend is right. For the sake of Bax's legacy. For the sake of music. And I am quite unable to find it all by myself... The house is so big. The papers could be in so many places. Come and see!

The dogs followed us around the manor, except for the blind old chap Maud had led back to his basket in the kitchen. There were at least forty rooms, to say nothing of the cellar and the attic. The grandmother's bedroom had been left the way it was during her lifetime, as a mausoleum. There was an impressive library, filled with mahogany shelves and cupboards accomodating thousands of books and all fit to conceal files of music paper. All corridors were lined up with chests of drawers, handy for the same use, and a long gallery ran all along the length of the façade on the upper floor, as was the custom in Elizabethan and Jacobean country houses in order to entertain guests and take exercise in bad weather. Its high ceilings were decorated with finely moulded plasterwork and it boasted a lavishly carved fireplace at both ends; its walls were pierced by large windows which let the light pour inside, and were adorned in-between with tapestries and portrait paintings, under which the inevitable chest of drawers was also a possible hiding place for scores of music. It was discouraging! I sat on a low seat in front of a window and let my eyes gaze on the view. If, on the ground-floor and first-floor, the manor seemed to be surrounded by gardens, themselves enclosed by woods, from above, up here in the gallery, one could see that this wooden protective setting was in fact quite thin and gave way to a large openness of meadows running down southwards to the shore where they met with a beach of grey sand - hence the name of Silversands Hall. Westwards, the meadows, scattered with hundreds of sheep, rose softly towards a hill crowned by a small white gazebo which was outlined against the horizon.

— Is it all yours? I asked Maud.

— Yes, the estate is very large. The meadows are rented to a tenant, though.

— What is your occupation, if I may ask?

— Oh, didn't you know? I'm a vet. Mostly, I take care of farm animals, cows, sheep, horses... And I am a volunteer at the local RSPCA: I work there every Wednesday and Saturday mornings.

She was petting the mongrel Jaspers during our talk. She explained to me how she came to own all these pitiful dogs. They would obviously never be adopted by families, with all their deficiencies, visible and invisible. One suffered from a serious kidney condition, the treatment of which was very expensive, another had a weak heart, and could die at any time. And children were so scared by Jaspers, they screamed when they saw him. So she decided to take them all in. It was appropriate, since she was a vet! And with such a big place of her own! She then asked for my own occupation and seemed favourably impressed. I was telling her I also loved dogs when Sam joined us, rather depressed. The house was so huge, with so many rooms and pieces of furniture which could all be hiding places! Where were we to begin?

We spent Saturday afternoon and all Sunday eagerly looking for the score, two by two, first on the ground floor, then on the first floor. We *sought it with care, we sought it with forks and hope... we charmed it with smiles and soap*, I told myself, inwardly quoting Lewis Carroll's rigmorole in *The Hunting of the Snark*. We began by the most obvious possibilities, Maud's grandmother's bedroom and boudoir, ditto for her grandfather's bedroom and smoking room. Then we joined our forces for the library. But dusk fell on the huge room on Sunday evening without it having been entirely searched. There were so many shelves and drawers, filled with books and bulging with files! We were exhausted, and beginning to think there was no damned score hidden here after all. Even Sally's enthusiasm had vanished. We decided that Maud would carry on searching in her spare time and would inform us if she found anything. We returned to London and routine caught us again, work and leisure, theatre plays selected by me, art-exhibitions by Sally, nice dinners cooked by Sam...

But about three weeks later, on an afternoon when I was alone in the flat, there was a phone call from Maud. She seemed excited and particularly pleased to talk to me, since I was the discoverer, she said.

— Have you found the score, then?

— No... Oh no, it's not that... But I have found something... A letter.

— A letter? From whom?

— Bax. A letter he wrote to my grandmother to thank her for having agreed to keep his manuscript.

— Is it dated?

— Yes, the first of September 1953. It is rather a clue, isn't it? The score is most certainly here. You must come back so that we can continue our search.

— All three ? It will be difficult... Sam is away on holidays and I know Sally has already made plans for the coming weekends.

— Oh... I see ... But you? Would you be able to come? That is, if you are still interested.

— Interested? Oh, yes. As we already pledged: for Bax's memory, for music sake. When would you like me to come?

— Next Saturday? Of course, you'll sleep at the Hall, there is plenty of room. Is it convenient for you?

— Sure. I can even come on Friday evening and begin searching on Saturday morning, while you are at the shelter.

Behind the library, where Maud had found Bax's letter to her grandmother, was a small room, used as a kind of office, most probably the librarian's private office from the time there was one to take care of the books. Here again were many bookcases and closets. I was to explore them on my own this Saturday morning. After a while I opened a drawer filled with photo albums. Though there was hardly a chance to find there the lost score, I could not help skimming through them. They were mainly family pictures, from black and white portraits touched up by professional photographers for special occasions to simple snapshots in faded colours. One could retrace fashion back to the Roaring Twenties... One of the albums was dedicated to Maud, from the baby in its cot to the young adult in college uniform for the graduation ceremony. It was fascinating to be able to look at her growing up, just like that, within a few minutes! She hadn't been a cute baby, nor a pretty little girl, very serious and rather plain, but the butterfly finally came out of its chrysalis when she was around fifteen, and I felt a kind of yearning to go back in time and meet her when we were both teenagers. But I had mislaid my time machine long ago, so I closed the album and sighed. I resumed my search, but when a joyful cavalcade signalled the return of the lady of the manor, I had found nothing.

We spent Saturday afternoon searching the long gallery, and Sunday morning the attic. After three hours of hard work, going through old suitcases and trunks, we realised we would need another full weekend to complete the task. It was a lovely day in May, so we decided to have a picnic on the beach. Of course, the ocean was very cold. It is quite impossible to enjoy bathing on the western coast of Scotland, except maybe in August or early September thanks to the beneficial influence of the Gulf Stream. We relished our lunch, throwing sticks into the water for the dogs to play fetch. Around three o'clock, a wind began to blow from the sea and it was soon too cold to remain seated on the beach. But it was unwise to go back directly to the manor for the dogs' fur was very wet. We followed a path along the shore that led to the hill on the western part of the estate. Seeing the white gazebo crowning it, I suddenly realised we hadn't thought of searching it. Of course, it was nearly impossible the document could have been kept in such an unlocked and windy place. But still... We climbed up to the little folly and entered it. The inside of the gazebo was bare, except for a marble table and some foldable chairs. Since it was built exactly on the top of the hill, our gaze embraced the whole panorama. Eastwards, set in the woods, the loch, with the Isles of Oronsay scattered on the dark blue water, and westwards the bay, opening to the wide ocean with the islands of Eigg and Rum shaping on the clear horizon. Maud was lost in contemplation while I was looking at her lovely profile. My heart began to beat quicker and I became aware I had found a

treasure far more precious than some lost music written by a long dead composer. I moved closer to her, she turned back, looked into my eyes, and that was it.

Of course, we prided ourselves on carrying on the exhaustive search of the score all through the manor, but were not very sorry when, after a few weeks, our quest definitely proved to be fruitless. As for me, I was overjoyed. By the process of serendipity, chance had brought me this priceless gift, shared love. We decided to have the wedding at the end of August, then to accompany Maud's mother back to the Riviera and spend a month in Italy before coming back to Silversands Hall, since I was to start teaching at the University of Glasgow in October. Meanwhile, I had to go on teaching in London until the end of the academic year, and I spent all my week-ends in Morar. Maud introduced me to her friends, neighbours, and the few members of her scarce Scottish family. On the first weekend of July, I was to meet her uncle, her late father's younger brother, who was English. "I hope you will like him, Maud said, for I love him dearly. You see, I was feeling very bad not so long ago, and he saved me from depression." She wouldn't say anything more and I was eager to meet him.

When I entered the manor, I was directed to the library from where came cheerful voices. Maud and her uncle were seated having drinks at the far end of the room, before the fireplace where a little fire was lit, only for the sake of its flickering beauty. Both of them stood up as I came nearer, and the middle-aged man heartily shook my hand.

— Hugo Harding, said he.

He was not clad in bright flashy colours this time, but the light blue eyes and pepper-and-salt hair were unmistakable. I felt my heart pounding in my chest and was compelled to sit down. I was afraid to be on the brink of discovering something awful, but when I looked at Maud's face, she was smiling at me and her eyes were clear and straight. She poured whisky in a tumbler, gave it to me, and spoke, her voice slightly trembling.

— It is high time we confess our secret to you, darling. Quite a harmless secret, you'll see... Listen.

She sat again and took a sip.

— I already told you my uncle saved me from depression... He did it in a very strange way, he could have failed... He nearly failed, but at last it worked and you came to me.

— You are much moved and not very comprehensible, dear, interrupted the uncle. Let me explain to Leo... As Maud already told you, Leo, she had been suffering from a deep depression some years ago. But she didn't explain the reason why, or rather, the most obvious cause, since there can be

many causes to psychological distress. You see, when she was nineteen Maud fell in love with a fellow student. Her love was returned, or so it seemed, and they started living together. But after a few years, the young man jilted her. When she came back to their flat in Edinburgh one evening, all his things were gone. Without giving any reason, he just disappeared from her life. He never answered her phone calls, her letters. A few weeks later, she learned he was living with another girl. She was overwhelmed by this dreadful situation and plunged into a severe depression. It took her many months to be able to function without chemical treatment. But this episode left in Maud a heavy trauma: she mistrusted any man who attempted to make a pass at her and soon was driven to flee all masculine relationships. A sure way to end in spinsterhood, wasn't it, dear?

— Quite, Uncle Hugo, Maud said, smiling. Fortunately, then you came to my rescue.

— Yes, that's when I enter the story. I offered Maud to, shall I say, provide her with men. Men she could study in terms of seriousness and reliability without them being aware of the test, and then, only then, would she choose to fall in love, if her feelings led her that way, or not. But how could I manage to achieve such a plan? I must be able to make a first selection among candidates - unaware candidates that is! - and direct them to Maud under a make-believe of some sort, but a fantasy credible and exciting enough to lead them up to Scotland on their own free will... You've visited my den in Cotswolds, *Serendipity*, Leo, and maybe you entered the shop just because of its name. You were interested in books and made a nice choice, giving me a good clue about your personality. As for your physical features, they were suitable enough, according to Maud's prerequisites. You were thus a perfect candidate! When I went into the backroom to do the wrapping, I inserted the letter between two pages, with a drop of light glue. All the rest was left to chance, to serendipity.

— But why Bax?

— Chance would have it that Maud's home, inherited from her Stewart-Lacey grandparents, was in Morar, a place well-connected with Bax's life. The idea of the lost last symphony came to me as a smart enough MacGuffin. I read Bax's excellent biography, managed to buy a letter from him at an auction in order to have a sample of his handwriting, and forged the unsent letter. After your visit, I warned Maud that maybe - maybe! - a young man would come to her to seek the lost symphony. Then my part was over.

— I was a little taken aback when, only two weeks later, the three of you came to Silversands Hall. I had to know which one of you had found the letter. Of course, Sally was out of the question.

— That's why you were so weirdly staring at Sam and me! Maybe you should have chosen Sam, he is so much better-looking than me!

— Maybe I considered it for a while... But it is you I invited to come back to carry on the searching!

— After finding a second... forged letter!

— Yes! But all's well that ends well! Are we forgiven, dear?

— Of c... Wait a minute! Was I the first one? The first candidate?

— Since you want to know, you were the third. The first one was only interested in the symphony, a handsome but rigid person with absolutely no sense of humour, and the second one fell in love with me all right but the feelings were not returned, I am sorry to say.

— Well, I'm much obliged to them both.

*

I have lived in Morar for twenty years now. I never stopped loving Maud, cherishing our two children and blessing the incredible circumstances which changed my life. But still, I sometimes indulge in day-dreaming, wondering what would have looked like Arnold Bax's lost last symphony if we had found it.

- Picture in front page -

Sydney J. Loeb: *Harriet Cohen and Arnold Bax in London, 1920*,
in Lewis Foreman: *Bax, a composer and his time*, The Boydell Press, 2007.

Retour au [sommaire](#)

La dernière symphonie

“Arnold Bax, serendipity, gazébo.”

Franck M.



L'in vraisemblable aventure qui allait changer ma vie débuta il y a vingt ans, exactement le 6 avril 2003. J'avais décidé d'aller passer le week-end dans les Cotswolds, j'avais loué une voiture pour sillonner la campagne, si jolie au début du printemps, et réservé une chambre pour deux nuits dans un hôtel confortable d'un de ces villages pittoresques de la région d'Oxford ou de Gloucester.

Je m'en souviens très nettement. C'était un dimanche matin. Après un solide brunch, je déambulais dans la rue principale de la petite ville, une longue chaussée pavée à l'ancienne et bordée de maisons des XVIème et XVIIème siècles en pierre de taille patinée, à la teinte presque ambrée, dont les rez-de-chaussée abritaient toutes sortes de boutiques. Mon regard fut accroché par l'une d'elles, dont le nom étrange faisait signe aux passants en lettres argentées au-dessus d'une vitrine exposant un bric-à-brac d'époques variées : *Serendipity*. Et au-dessous était écrit en plus

petit : *Curiosités et livres rares*. J'entrai dans la boutique, où j'étais le seul client. C'était une pièce étroite et longue, au plafond bas supporté par d'épaisses poutres de bois sombre. Sur des tables étaient exposés toutes sortes de bibelots, des vases de formes variées, des cendriers publicitaires, des services dépareillés en vieille porcelaine Wedgwood, des bijoux fantaisie, tandis que des objets de plus grande taille étaient présentés à même le sol : globes terrestres et célestes, drapeaux aux couleurs fanées sur leurs hampes, armes médiévales, une armure complète, certainement une copie récente, et jusqu'à un ours empaillé dressé sur ses pattes arrière... Tous les murs étaient tapissés de livres anciens, dont les dos sobrement recouverts de cuir de teintes variées et titrés à la feuille d'or luisaient faiblement dans la pénombre. J'étais beaucoup plus intéressé par les livres que par les objets hétéroclites et m'approchai des rayonnages. « La plupart sont des éditions originales », proclama une voix derrière moi. Je me retournai, pour me trouver face à face avec un homme d'une cinquantaine d'années, aux yeux bleus très clairs et aux cheveux poivre et sel, vêtu d'un pantalon de velours vert-pomme et d'un cardigan de cachemire mauve sur une chemise rose à col mao. Il était à peine ridé et m'observait plein d'espoir. De quoi me sentir obligé d'acheter au moins un livre.

— Vraiment ? En tout cas, ils sont magnifiques. Mais, s'il vous plaît, dites-moi : y a-t-il une raison particulière pour le nom étrange de votre boutique ?

— Vous voulez dire *Serendipity* ?

— Bien sûr.

— Savez-vous ce qu'il signifie ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Le processus qui amène à trouver un trésor, quelque chose de très important, ou à faire une grande découverte tout à fait par hasard, par un incroyable coup de chance. Comme dans le cas de Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique en essayant d'atteindre les Indes par la mer.

— Eh bien, n'est-ce pas évident ? Où donc ailleurs que dans une boutique de curiosités et de livres anciens peut-on avoir davantage de chance de trouver un trésor par un heureux hasard ? C'est l'endroit le plus approprié pour de telles découvertes inattendues.

Il me faisait bien rire ! Se trouverait-il par un heureux hasard quelque chose de grande valeur chez un antiquaire ou dans un marché aux puces, le marchand ne serait-il pas à même de le découvrir en premier ?

Je contemplai pensivement les livres, déchiffrant leurs titres, d'abord dans le rayon Histoire puis parmi les ouvrages littéraires. Il y avait eu un effort superficiel de classement alphabétique... Ainsi tous les auteurs dont le nom commençait par un A se retrouvaient ensemble, et ainsi de suite, mais c'était tout. Je descendis jusqu'à la fin de l'alphabet et me décidai finalement pour *La promenade*

au phare de Virginia Woolf, en demi-marquin noir, l'édition originale de 1927 par la Hogarth Press. Le livre était bien cher, mais la reliure d'un travail magnifique. Ce serait mon cadeau à moi-même pour mon prochain trentième anniversaire.

— Un superbe choix, dit le libraire. Pour votre propre anniversaire ? Très bonne idée ! Je vais vous faire un paquet-cadeau.

Il disparut dans la réserve et revint quelques minutes plus tard avec un somptueux paquet, enveloppé dans une feuille du fameux papier William Morris au motif de feuilles d'acanthé et orné d'un large ruban bleu. Je le remerciai abondamment, payai et partis.

J'étais de retour à Londres pour le dîner. Depuis trois ans j'habitais un grand appartement le long de la Tamise dans le quartier de Wapping et c'était une sorte de rituel de passer tous les dimanches soirs avec mes colocataires ; nous partagions un repas léger et nos échanges amicaux sans conséquence nous aidaient à rassembler nos forces en vue de la déprimante routine et des possibles épreuves de la semaine à venir. Nous étions tous les trois du même âge et célibataires. Sam Cook était un cuisinier - ce qui faisait toujours rire les gens quand ils l'apprenaient - et officiait dans un restaurant chic et étoilé du West End ; très doué, il était timide et tout à fait inconscient de son physique à la Paul Newman. Sally Bank n'était pas banquière, mais la directrice avisée d'une galerie d'art branchée ; c'était une de ces filles qui plaisantent et rient tout le temps, dissimulant ainsi la peur de vieillir seule tapie sous les kilos en trop. Quant à moi, Léonard Pagett, j'enseignais la littérature française en tant que maître de conférence à l'Université de Londres.

Je laissai passer la semaine avant de dépouiller mon édition originale de son si joli paquet-cadeau. *La Promenade au phare* avait été ma première immersion dans l'oeuvre de Virginia Woolf, quand j'avais seize ans, et je ne l'avais jamais relue depuis. Le magnifique volume m'apparut, avec sa reliure à coins de marquin noir et ses papiers de plat marbrés. Je l'ouvris et en feuilletai les pages sans but. Soudain, je sentis une épaisseur inattendue et découvris quelque chose qui adhérait à une page. C'était une lettre. Il n'y avait rien d'écrit sur l'enveloppe, qui ne semblait pas vide. Je décollai très doucement l'enveloppe de la page pour ne pas abîmer le livre. Qu'allais-je faire ? Etais-je autorisé à lire la lettre ? Ne serait-il pas plus approprié de la renvoyer au libraire ? J'hésitai un moment puis décidai d'ouvrir l'enveloppe. Il y avait juste un feuillet à l'intérieur, avec un court texte calligraphié dans une encre bleue décolorée.

Il était écrit ce qui suit :

« Très chère Harriet,

Je me sens particulièrement fatigué en ce moment. Pour le cas où quelque chose m'arriverait au cours de mon prochain voyage en Irlande, je veux que tu saches que j'ai déposé chez Madame Stewart-Lacey, à Morar, la partition de ma dernière symphonie. Je n'en ai parlé à personne, craignant de ne pas réussir à terminer sa composition. Elle est enfin achevée et pourrait, il me semble, se révéler une de mes meilleures oeuvres.

Je te souhaite le meilleur et t'embrasse.

A toi,

Arnold »

Je ne suis pas complètement inculte en “musique classique”. Puisque je me suis spécialisé dans la littérature française de la fin du XIXème siècle, j’en suis venu à bien connaître certains compositeurs qui ont inspiré les romanciers de cette période, Wagner, Debussy, Fauré... Et César Franck, bien sûr, à cause de la petite sonate de Vinteuil ! Mon compositeur favori est Gustav Mahler. Je suis un vrai fan ! J’ai même consacré un été à marcher sur ses pas, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, achevant mon voyage commémoratif par le *Haüschen* de Toblach, où il écrivit ses derniers chefs d’oeuvre. En ce qui concerne la musique anglaise, ma préférence va à Britten. Mais je ne connais que deux compositeurs dont le prénom était Arnold : Arnold Schönberg et Arnold Bax, presque exacts contemporains . L’Arnold de ma lettre était certainement Bax... Je ne savais pas grand chose sur lui, dont je ne possédais qu’un seul CD, couplant *Tintagel* et le *Concerto pour violoncelle*, deux de ses oeuvres les plus célèbres. Je me connectai donc à Internet et fis quelques recherches. Bax était mort au cours d’un voyage en Irlande, d’une crise cardiaque, le 8 novembre 1953. La lettre ne comportait pas de date mais elle avait dû être écrite quelques jours ou quelques semaines avant sa mort. La destinataire, la dénommée Harriet, ne pouvait être autre que la pianiste Harriet Cohen, la muse de Bax et sa maîtresse avouée pendant de longues années. Bax n’avait plus rien composé d’important après la seconde guerre mondiale, à part la musique du film de David Lean *Oliver Twist* en 1948, et s’il était enfin parvenu à créer une nouvelle oeuvre majeure, une nouvelle symphonie qui aurait donc été la huitième, il était logique que la première personne qu’il aurait informée de cette réussite fût Harriet Cohen. Mais la lettre n’avait jamais été envoyée !

Et il n'existait pas de huitième symphonie posthume... Se pourrait-il que la lettre non envoyée ne fût qu'un canular ? Une plaisanterie ironique de Bax ? Pour son propre amusement privé ? Ou pour se moquer de son désespoir secret de ne plus être capable de composer ? Si l'on pouvait croire malgré tout à la révélation contenue dans la lettre, où donc la partition était-elle supposée être ? Chez une Madame Stewart-Lacey, à Morar ! Morar... Un nom écossais... Comme dans le cas de Mahler, Bax avait pris l'habitude, depuis les années 1930, d'aller passer l'hiver dans un endroit particulier en Ecosse où il pouvait se consacrer à l'orchestration de ses oeuvres dans un environnement tranquille : un village de la côte ouest des Highlands appelé Morar. Cela devait être là. Malheureusement, il n'y avait à Morar personne du nom de Stewart-Lacey qui figurât sur l'annuaire en ligne d'Internet.

Alors que je m'étais remis à feuilleter mon livre pour vérifier qu'il ne recelait pas d'autres indices, Sally frappa à la porte de ma chambre. Elle m'apportait une tasse de thé et émit un sifflement d'admiration.

— Dis donc, dis donc ! Quel superbe cadeau ! Qui te l'a offert ? Je croyais que ton anniversaire n'était que mardi prochain.

— Absolument. Mais je n'ai pas pu résister. Et regarde ce que j'ai trouvé à l'intérieur !

Je montrai la lettre à Sally et lui résumai ce que j'avais découvert. Elle était excitée comme une puce.

— Imagine ! La dernière symphonie d'Arnold Bax, composée juste avant sa mort et découverte cinquante ans plus tard ! Bax est vite tombé dans l'oubli, d'accord, mais depuis une vingtaine d'années il est de nouvelle tendance, et pas que chez nous, dans toute l'Europe, en Amérique, et aussi au Japon ! Cette découverte pourrait t'apporter la gloire, peut-être même la fortune !

— La gloire, la fortune ? Tu dis vraiment n'importe quoi ! Si une partition de cette symphonie existe réellement, elle est en possession de ces Stewart-Lacey, quels qu'ils soient.

— Précisément. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas depuis longtemps proclamé leur découverte à la face du monde ?

— C'est ce qu'il y a de plus étrange. Comme si cette Madame Stewart-Lacey n'avait pas été au courant que Bax avait laissé sa partition chez elle...

— Il pouvait l'avoir mise dans une enveloppe scellée sans dire ce que c'était. La seule à savoir ce qu'il y avait dedans était Harriet.

— Et Harriet n'a jamais reçu la lettre !

— Mais Madame Bidule-Chose aurait dû alors remettre le dépôt de Bax à ses héritiers.

— Oui, c'est vraiment étrange, répétai-je.

Sally se tut un moment, puis claqua dans ses mains.

— La partition est toujours cachée ! Et nous devons la trouver !

— Nous ?

— Je veux dire *toi*, bien sûr ! C'est toi qui as découvert la lettre ! Mais tu vas avoir besoin de nos brillants cerveaux, à Sam et à moi. Allons à Morar le week-end prochain ! Qu'est-ce qu'on va s'amuser !

Sam put prendre un jour de plus de congé le week-end suivant et nous nous envolâmes le vendredi après-midi pour Oban. Nous avions réservé une voiture à l'aéroport et deux chambres à l'Hôtel de la Gare à Morar, le même établissement que celui où Bax résidait, et qui était toujours en activité. Dans le fond de moi-même, je trouvais que tout ça était complètement fou mais, comme Sally l'avait dit, ce serait amusant. Et, qui sait, peut-être allait-on finalement la trouver, cette partition, une incroyable découverte due à un heureux hasard, comme l'avait suggéré le propriétaire de la boutique *Serendipity*, la bien nommée ! L'hôtel se révéla très simple, un grand immeuble blanc un peu décrépit qui avait été construit une centaine d'années plus tôt entre la gare et le rivage. Nous étions arrivés juste à temps pour dîner et fîmes ensuite une balade sur la plage. Les chambres étaient petites mais propres, meublées à bon marché de bois blanc, et leur seul réel atout était leur vue sur la baie, surplombant l'océan qu'on devinait dans l'obscurité. bercés par le roulis incessant des vagues, nous dormîmes parfaitement et nous retrouvâmes assez tôt dans la salle des petits-déjeuners. Comme d'habitude, Sally avait pris les choses en main et interrogeait déjà le serveur.

— Ma grand-mère avait une amie qui vivait à Morar. Elles se sont perdues de vue il y a longtemps, quel dommage ! Une madame Stewart-Lacey... Le nom vous dit quelque chose ?

— Non, désolé, je suis nouveau ici, dit le jeune homme.

— Connaissez-vous quelqu'un à qui je pourrais demander ? Le patron, peut-être ?

— Gavin ?

— Pourriez-vous aller chercher Gavin, s'il vous plait ?

Gavin se pointa à notre table juste comme on finissait de déjeuner. Guère plus âgé que le serveur, il n'était là que depuis deux ans. Il nous conseilla de nous renseigner dans les boutiques et dans les pubs du village. Je fus à nouveau saisi du profond sentiment de l'inanité de nos recherches. Nous étions sur le point de quitter la pièce lorsqu'une voix enrouée se fit entendre depuis un coin sombre.

— Qui veut savoir des choses sur Flora Stewart-Lacey ?

C'était un très vieil homme, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, qui faisait durer une pinte de bière blonde assis à une petite table. Ses yeux étaient voilés de cataracte mais le colley couché à ses pieds ne nous quittait pas du regard.

— C'est nous, Monsieur, répondis-je.

— Venez plus près, je ne vous vois pas.

Nous nous assîmes à sa table et Sally reprit le conte de l'amie perdue de vue de sa grand-mère.

— Quand était-ce ? demanda le vieil homme sur la réserve.

Sally était assez intelligente pour continuer à broder avec vraisemblance.

— Dans les années quarante ou cinquante, je crois. Ma grand-mère est très âgée, vous voyez. Elle a perdu la notion du temps. Mais quand je lui ai dit que je partais en voyage sur la côte ouest de l'Ecosse, elle s'est immédiatement souvenue de son amie qui habitait ici, à Morar. Mais je suppose qu'elle est morte...

— Morte depuis longtemps qu'elle est, Flora... Depuis très longtemps.

— Y a-t-il ici encore de la famille ?

— Il y a Maud, sa petite-fille. Elle vit toujours ici, à Silversands Hall.

— Silversands Hall ?

— La propriété familiale. Une très vieille demeure, un manoir du temps des premiers Stuart...

— Formidable ! Je pourrais la rencontrer et le raconter à ma grand-mère. Maud Stewart-Lacey, avez-vous dit ?

— Je n'ai rien dit de tel. Maud Harding, c'est le nom.

— Et où se trouve Silversands Hall ?

— Prenez la A830 vers Mallaig et tournez à gauche juste après le pub Rob Roy. C'est au bout de la route.

Nous merciâmes le vieil homme, caressâmes le colley et prîmes la voiture. Je n'en croyais pas notre chance ! Il était dix heures et demie un samedi matin, une heure acceptable pour une visite. Cette Maud Harding était-elle chez elle ?

— Non, elle n'est pas là, répondit une femme en tablier entre deux âges quand nous fîmes retentir la cloche accrochée au porche d'un manoir jacobéen bien préservé. Elle est au refuge. Elle y est toujours le samedi matin.

— Cela concerne sa grand-mère et c'est très important. Pouvons-nous l'attendre ?

— Je vais l'appeler. Juste une minute.

La femme revint un court moment plus tard.

— Vous pouvez entrer.

Nous traversâmes un large hall obscur avec un majestueux escalier double et fûmes introduits dans un petit salon lumineux ouvrant sur un jardinet clos de massifs de buis impeccablement taillés et planté de parterres de pensées et de jonquilles. Ignorant si la femme n'écoutait pas derrière la porte, nous nous assîmes sur des fauteuils en gardant le silence. J'avais la lettre avec moi, bien sûr, toujours conservée entre deux pages de *La Promenade au phare*, comme depuis un demi-siècle. Après environ une heure, le bruit d'un moteur de voiture se fit entendre, puis celui de portes claquées et enfin le martèlement d'une cavalcade nombreuse qui approchait. La porte s'ouvrit sur une meute de chiens d'aspect pitoyable. La plupart boitaient - il y en avait même un à qui il manquait une patte - et le dernier à entrer, tenu en laisse par une jeune femme échevelée, était sans conteste aveugle.

— Couchés ! dit la fille essoufflée à sa meute haletante. Tout le monde, couchés ! Jaspers, non ! Sage !

Ce dernier ordre était intimé au plus pitoyable de tous, un bâtard rachitique, borgne, défiguré par de nombreuses cicatrices sur le côté gauche de sa tête, et qui voulait absolument nous lécher les mains. Enfin tous les chiens se calmèrent et se couchèrent. J'observai alors la fille. Elle n'était pas aussi jeune que je l'avais cru, trente ans peut-être, avec un regard fatigué sous des sourcils froncés. Mais quand enfin elle fut assise, remise de ses efforts pour calmer ses chiens, je me rendis compte qu'elle était plutôt jolie, avec un large sourire seyant, un clair visage ovale aux rougeurs légères, et des cheveux mi-longs de couleur auburn.

— Désolée pour ma turbulente escorte : ils adorent les visiteurs. Je suis Maud Harding. Que puis-je faire pour vous ?

Sally tint une fois encore le rôle principal et fit les présentations, mais cette fois-ci son récit colla davantage à la réalité.

— Nous enquêtons sur les dernières années du compositeur Arnold Bax. On nous a dit qu'il avait été l'ami intime de votre grand-mère. Est-ce vrai ?

— Heu... oui. Peut-être pas vraiment intime, mais il fréquentait effectivement mes grands-parents quand il séjournait à Morar. Je suis désolée, je ne peux rien vous dire de plus : je n'ai pas connu mes grands-parents. Mon grand-père a été tué à Dunkerque en juin 1940 et ma grand-mère est morte dans un accident de voiture en décembre 1953, quand ma mère n'avait que quinze ans.

Décembre 53 ! Juste un mois après la mort de Bax. C'était sans doute pour cela que la partition n'avait jamais été remise à sa famille.

— Qui pourrait se souvenir de cette époque ? Vos parents ?

— Peut-être ma mère, Charlotte Stewart-Lacey... Mais elle n'habite pas ici, elle vit sur la Côte d'Azur depuis la mort de mon père.

Sally nous jeta un regard pénétrant. Le moment était venu d'aborder le fond du problème.

— Eh bien, voyez-vous, nous avons fait une étrange découverte. Il semble que Bax, juste avant sa mort, ait confié à votre grand-mère la partition d'une nouvelle symphonie, et que le manuscrit pourrait encore se trouver ici.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça ! C'est à peine croyable ! Mais comment une histoire si extraordinaire est-elle venue à votre connaissance ?

— Nous avons trouvé le brouillon d'une lettre non envoyée entre les pages d'un livre. Léo, montre la lettre.

Maud ouvrit l'enveloppe et lut attentivement la lettre. Puis, elle nous regarda alternativement, Sam et moi, avec perplexité. Je fut très surpris quand elle prit la parole.

— Qui d'entre vous a trouvé cette lettre, si je peux savoir ? Et où ?

— C'est... c'est moi, bégayai-je. Elle était entre les pages d'une édition originale que j'ai achetée chez un libraire dans les Cotswolds.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas renvoyée au libraire ? Il connaissait peut-être celui qui lui avait vendu le livre, et qui aurait pu donner des informations sur cette lettre.

— Je...

— Nous y avons pensé un moment, intervint Sally, mais c'était beaucoup plus amusant de venir directement enquêter ici. Comme dans un roman policier ! Imaginez un peu les répercussions dans le monde de la musique si nous parvenons à découvrir la symphonie perdue !

— Oh... Oui, bien sûr. Et que suggérez-vous ?

— Fouillons la maison ! Tous ensemble ! Et nous partagerons la gloire de la découverte.

— Attends une minute, Sally ! Tu abuses ! A présent que nous avons informé mademoiselle Harding de notre découverte, c'est à elle de décider de faire ce qu'elle pense être le mieux.

— Oh, c'est tout décidé. Il faut retrouver la partition, votre amie a raison. Dans l'intérêt de l'héritage artistique de Bax, dans l'intérêt de la musique ! Et je suis absolument incapable de la retrouver toute seule... La maison est si grande ! Les papiers pourraient être dans tellement d'endroits. Venez donc voir !

Le chiens nous suivirent dans tout le manoir, sauf le vieux toutou aveugle que Maud raccompagna à son panier dans la cuisine. Il y avait au moins quarante pièces, sans compter les caves et les greniers. La chambre de la grand-mère avait été laissée dans l'état où elle était du vivant de celle-ci, comme une sorte de mausolée. Une impressionnante bibliothèque était tapissée de

rayonnages et d'armoires en acajou remplis de milliers de livres et tous à même de recéler des cartons de papiers à musique. Dans tous les couloirs il y avait des commodes, dont les tiroirs étaient aussi des cachettes appropriées, et une longue galerie courait tout le long de la façade à l'étage supérieur, comme c'était la coutume dans les manoirs du temps d'Elizabeth et des premiers Stuarts, pour servir de lieu de divertissement ou de promenade en cas de mauvais temps. Son plafond était décoré de précieuses gypseries et elle était dotée à chaque extrémité d'une cheminée généreusement sculptée ; ses murs étaient percés de hautes fenêtres qui laissaient entrer à flots la lumière et ornés entre les baies de tapisseries et de portraits, sous chacun desquels on retrouvait l'inévitable commode qu'il conviendrait aussi de fouiller. C'était décourageant ! Je m'assis sur une banquette basse devant l'une des fenêtres et laissai mon regard se perdre dans le paysage. Si, au rez-de-chaussée et au premier étage, le manoir paraissait entouré de jardins, et ceux-ci enclos dans des bois, en prenant de la hauteur, ici dans la galerie, on s'apercevait que ce cadre boisé protecteur était en fait très mince et que lui succédait un large espace ouvert de champs, s'étendant vers le sud-ouest jusqu'au rivage où ils rencontraient une plage de sable gris - d'où le nom de *Silversands Hall*. Plein ouest, les champs, où s'égayaient des centaines de moutons, montaient doucement à l'assaut d'une colline couronnée par un gazébo, comme on se plaisait à nommer ces petits belvédères champêtres, qui se profilait à l'horizon.

— C'est à vous, tout ça, demandai-je à Maud ?

— Oui, le domaine est très grand. Mais les champs sont loués à un fermier.

— Vous faites quoi dans la vie, si je peux me permettre ?

— Oh, on ne vous l'a pas dit ? Je suis vétérinaire. Je m'occupe des animaux de ferme, vaches, moutons, chevaux... Et je suis volontaire à l'antenne locale de la société protectrice des animaux : j'y travaille tous les mercredis et samedis matins.

Tout en me parlant, elle caressait Jaspers. Elle m'expliqua comment elle en était arrivée à prendre chez elle tous ces pauvres chiens. On pouvait être sûr qu'ils ne seraient jamais adoptés, à cause de tous leurs problèmes, visibles ou invisibles. L'un avait une insuffisance rénale chronique qui nécessitait un traitement très coûteux, un autre une sévère maladie de coeur et pouvait mourir à tout moment. Quant à Jaspers, son horrible apparence effrayait tant les enfants qu'ils se mettaient à hurler d'épouvante à sa vue. Aussi avait-elle décidé de les prendre tous. C'était normal, puisque c'était son métier de soigner les bêtes ! Et avec un tel domaine tout à elle ! Elle me demanda ensuite à son tour quelle était ma profession et parut favorablement impressionnée. J'étais juste en train de lui dire que moi aussi j'aimais beaucoup les chiens lorsque Sam nous rejoignit, déprimé. Le manoir

était tellement gigantesque, avec tant de pièces et de meubles qui étaient des cachettes potentielles !
Par où allions-nous commencer ?

Nous passâmes tout le samedi après-midi et tout le dimanche à chercher passionnément la partition, deux par deux, en commençant par le rez-de-chaussée et en continuant au premier étage. *Nous le cherchâmes avec soin, nous le poursuivîmes avec des fourchettes et de l'espoir... Nous le séduisîmes avec des sourires et du savon...*, murmurai-je en moi-même, citant la comptine absurde de Lewis Carrol dans *La Chasse au Snark*. Nous avons commencé par les possibilités les plus vraisemblables, Maud et moi fouillant l'appartement de la grand-mère, avec sa chambre et son boudoir, Sally et Sam celui de son grand-père, chambre et fumoir. Puis nous joignîmes nos forces pour la bibliothèque. Mais la pénombre tomba sur l'immense pièce le dimanche soir sans que nous l'eussions entièrement fouillée. Il y avait tant de rayonnages et de tiroirs, les uns emplis de livres, les autres gonflés de chemises cartonnées. Nous étions épuisés et commençons à penser que cette satanée partition n'existait pas, ou n'était pas, après tout, cachée dans cette maison. Même l'enthousiasme de Sally s'était volatilisé. Nous décidâmes que Maud continuerait à chercher pendant ses moments de liberté et qu'elle nous préviendrait si elle trouvait quelque chose. Nous rentrâmes à Londres et reprîmes la routine du travail et des loisirs, pièces de théâtre choisies par moi, expositions d'art par Sally, dîners fins concoctés par Sam...

Trois semaines plus tard, cependant, un après-midi où j'étais seul à l'appartement, il y eut un appel de Maud. Elle semblait excitée et très contente de me parler, puisque j'étais l'auteur de la découverte, précisa-t-elle.

— Alors ? Vous avez trouvé la partition ?

— Non... Oh non, ce n'est pas ça... Mais j'ai quand même trouvé quelque chose... Une lettre.

— Une lettre ! De qui ?

— De Bax. Une lettre écrite à ma grand-mère pour la remercier d'avoir accepté de garder son manuscrit en dépôt.

— Est-elle datée ?

— Oui, du 1er septembre 1953. C'est un indice, n'est-ce pas ? La partition est donc certainement ici. Il faut que vous reveniez et que nous reprenions les recherches.

— Tous les trois ? Ça va être difficile. Sam est parti en vacances et je sais que Sally a des projets pour les prochains week-ends.

— Oh... Je vois... Mais vous, est-ce que vous pouvez venir ? Si vous êtes toujours intéressé, bien sûr...

— Toujours intéressé ? Evidemment. Nous nous y sommes engagés : pour la mémoire de Bax, pour la musique. Quand souhaitez-vous que je vienne ?

— Samedi prochain. Vous dormirez au manoir, bien sûr ; ce n'est pas la place qui manque. Ça vous convient ?

— Tout à fait. Je peux même venir dès vendredi soir et commencer à chercher samedi matin pendant que vous serez au refuge.

Par derrière la bibliothèque, où Maud avait trouvé la lettre de Bax à sa grand-mère, était une petite pièce, utilisée en tant que bureau, sans doute le bureau particulier du bibliothécaire, du temps où il y en avait un pour s'occuper des collections de livres. Ici encore il y avait de nombreux rayonnages et placards. J'avais entrepris de les explorer tout seul ce samedi matin-là. Au bout d'un moment, je tombai sur un tiroir rempli d'albums-photos. Bien qu'il n'y eût que peu de chance de trouver au milieu d'eux la partition, je ne pus m'empêcher de les parcourir. Il y avait surtout des photos de famille, depuis les portraits retouchés en somptueux noir-et-blanc, pris dans des studios professionnels pour des occasions spéciales, jusqu'aux simples clichés d'amateurs aux couleurs passées. On pouvait retracer l'évolution de la mode depuis les Années folles ! L'un des albums était consacré à Maud, du bébé dans son berceau à la jeune fille revêtue de l'uniforme de son université pour la cérémonie de remise des diplômes. C'était fascinant d'être en mesure de la voir grandir ainsi, comme dans un film en accéléré, en l'espace de cinq minutes ! Elle n'avait pas été un mignon bébé ni non plus une jolie petite fille, son physique alors plutôt ingrat et son visage très sérieux. Mais le papillon était enfin sorti de la chrysalide quand elle avait atteint quinze ans et j'éprouvai un désir ardent de remonter le temps pour la rencontrer à l'époque où nous étions tous deux adolescents. Hélas, il y avait longtemps que j'avais égaré ma machine à explorer le temps, aussi refermai-je l'album et soupirai-je. Je repris mes recherches mais, quand une joyeuse cavalcade signala le retour de la dame du château, je n'avais rien trouvé.

Nous consacrâmes le samedi après-midi à explorer la longue galerie, et le dimanche matin aux combles. Après trois heures de dur labeur, à fouiller des malles et des vieilles valises défoncées, nous nous sommes rendus à la conclusion que nous aurions besoin d'un autre week-end entier pour en venir à bout. C'était une délicieuse journée du mois de mai, aussi nous décidâmes d'aller pique-niquer à la plage. Bien sûr, l'océan était glacial. C'est presque impossible d'envisager de se baigner

sur la côte ouest des Highlands, sauf peut-être en août et en septembre grâce à l'influence bénéfique du Gulf Stream qui remonte alors l'Atlantique. Nous mangeâmes nos sandwiches avec délectation tout en jouant avec les chiens, en leur lançant dans l'eau des bâtons qu'ils nous rapportaient. Aux alentours de trois heures cependant, un vent de mer commença à souffler et il fit bientôt trop froid pour rester assis sur la plage. Mais ce n'était pas une bonne idée de rentrer directement au manoir, car les chiens avaient le poil trempé et laisseraient des traces partout. Nous longeâmes un chemin qui partait de la plage et qui menait jusqu'à la colline aux confins ouest du domaine. Contemplant le gazébo tout blanc qui la couronnait, je m'aperçus soudain que nous n'avions pas pensé à le fouiller. Bien sûr, il était pratiquement impossible que le document eût été conservé dans un tel endroit ouvert à tous vents. Mais quand même... Nous grimpâmes jusqu'à la petite folie et y entrâmes. L'intérieur en était nu, mis à part une table en marbre et quelques chaises pliantes. Comme la construction était placée exactement au sommet de la colline, notre regard embrassait le panorama tout entier. Vers l'est, serti dans la forêt profonde, le loch, avec les îles d'Oronsay éparpillées dans ses eaux sombres, et vers l'ouest la baie accueillante, ouverte sur l'océan immense où les îles de Rum et d'Eigg se profilaient à l'horizon. Maud était perdue dans cette contemplation, tandis que je regardais son ravissant profil. Mon cœur commença à battre plus vite et je compris soudain que j'avais trouvé un trésor bien plus précieux qu'une symphonie perdue écrite par un compositeur mort depuis longtemps. Je me rapprochai d'elle, elle se retourna, me regarda dans les yeux, et j'y lus le même aveu.

Nous nous fîmes gloire de continuer néanmoins à chercher sans répit la partition dans tout le manoir, mais ne fûmes pas très attristés quand, après quelques semaines, nous nous rendîmes à l'évidence : notre quête était vaine. Quant à moi, j'étais heureux au-delà de toute expression. Par le biais d'un heureux hasard, la chance m'avait apporté ce cadeau inestimable, l'amour partagé. Nous avions décidé de nous marier à la fin du mois d'août, puis de raccompagner la mère de Maud sur la Côte d'Azur et de passer un mois en Italie avant de rentrer à Silversands Hall, puisque j'avais obtenu un poste à l'université de Glasgow pour la rentrée d'octobre. En attendant, je continuerais à enseigner à Londres jusqu'à la fin de l'année universitaire, et viendrais tous les week-ends à Morar. Maud me présenta à ses amis, ses voisins, et aux rares membres de sa famille écossaise. Le premier week-end de juillet, je devais rencontrer son oncle, le jeune frère de son père, qui était Anglais. « J'espère que tu vas l'aimer car j'ai une profonde affection pour lui, m'avait dit Maud. Je ne me sentais pas très bien il y a quelque temps, tu vois, et c'est lui qui me sauva de la dépression. » Elle ne voulut pas en dire davantage et j'étais impatient de le rencontrer.

Quand j'arrivai au manoir, je me dirigeai vers la bibliothèque, d'où parvenait une conversation pleine de gaieté. Maud et son oncle étaient assis devant des cocktails tout au fond de la pièce, devant la cheminée où l'on avait allumé un petit feu, pour le seul attrait de le voir briller capricieusement. Tous deux se levèrent à mon approche et l'oncle me serra chaleureusement la main.

— Hugo Harding, se présenta-t-il.

Il n'était pas vêtu de couleurs voyantes cette fois-ci, mais c'étaient bien les mêmes yeux bleus très clairs et les mêmes cheveux poivre et sel, on ne pouvait s'y tromper. Je sentis mon cœur s'emballer dans ma poitrine et fus obligé de m'asseoir. J'avais peur d'être sur le point de découvrir quelque chose d'épouvantable, mais quand je relevai les yeux sur le visage de Maud, elle me souriait et son regard était franc et clair. Elle me versa un verre de whisky, me le tendit et se mit à parler, d'une voix légèrement tremblante.

— Il est grand temps que nous te confessions notre secret, mon chéri. Un secret totalement innocent, tu vas voir... Ecoute...

Elle se rassit et but une gorgée.

— Je t'ai déjà dit que mon oncle m'avait sauvée d'une dépression. Il l'a fait d'une manière très particulière, il aurait pu échouer... Il a presque échoué, d'ailleurs, mais finalement ça a réussi et tu es venu à moi.

— Tu es très émue et on ne comprend pas très bien ce que tu dis, ma chérie, interrompit l'oncle. Laisse-moi continuer ton récit... Comme Maud vous l'a déjà dit, Léo, elle a souffert d'une sévère dépression il y a quelques années. Mais elle ne vous en a pas expliqué la raison, ou plutôt, la cause la plus évidente, puisqu'il peut y avoir de nombreuses causes à la détresse psychologique. A dix-neuf ans, Maud tomba amoureuse d'un camarade d'université. L'amour était partagé, ou paraissait tel, et ils emménagèrent ensemble. Mais au bout de quelques années, le jeune homme l'abandonna. Quand elle rentra un soir chez eux, dans l'appartement qu'ils louaient à Edimbourg, il n'était pas là et avait déménagé toutes ses affaires. Il disparut de sa vie, juste comme ça, sans donner de raison. Il ne répondit jamais à ses appels téléphoniques, ni à ses lettres. Quelques semaines plus tard, elle apprit qu'il vivait avec une autre fille. Cela lui prit de nombreux mois avant de pouvoir arrêter les anti-dépresseurs. Mais cet épisode avait laissé chez elle un profond traumatisme : elle ne pouvait plus faire confiance aux garçons qui paraissaient s'intéresser à elle, et en arriva bientôt à fuir toute relation masculine. Un moyen tout indiqué si on veut finir vieille fille, n'est-ce pas, très chère ?

— Tout à fait, Oncle Hugo, dit Maud en souriant. Heureusement, tu vins alors à mon secours.

— Oui, c'est ici que j'entre dans l'histoire. J'ai offert à Maud - comment dire - de lui fournir des hommes. Des hommes dont elle pourrait étudier le sérieux et la confiance qu'on pouvait mettre en eux sans qu'ils soient au courant qu'ils passaient ainsi un test, et ensuite - seulement ensuite -, si le test se révélait positif, elle pourrait choisir de tomber amoureuse ou pas, au gré de ses sentiments. Mais comment mettre sur pied un tel plan ? Je devais pouvoir faire une première sélection entre les candidatts - candidats tout à fait inconscients qu'ils l'étaient, je vous le rappelle - et les diriger vers Maud sous un prétexte fallacieux, mais assez crédible et excitant pour qu'ils se rendent en Ecosse de leur propre volonté... Vous avez visité *Serendipity*, ma tanière dans les Cotswolds, Léo, et peut-être bien que vous êtes entré justement à cause du nom... Vous vous êtes intéressé aux livres et avez fait un bon choix, me donnant des indices sur votre personnalité. Quant aux caractéristiques physiques, les vôtres pouvaient convenir, selon la liste des pré-requis qu'avait dressée Maud. Vous étiez donc un parfait candidat ! Quand je suis allé dans la réserve pour faire le paquet-cadeau, j'insérai la lettre entre deux pages avec une petite goutte de colle. Tout le reste était laissé à la chance, au hasard heureux.

— Mais pourquoi Bax ?

— Le hasard, toujours lui, avait voulu que la maison de Maud, un héritage de ses grands-parents Stewart-Lacey, se trouvât à Morar, un endroit étroitement relié à la vie de Bax. L'idée d'une dernière symphonie perdue me vint comme un *Mac Guffin* assez crédible. Je lus l'excellente biographie d'Arnold Bax, réussis à me procurer une lettre de lui lors d'une vente aux enchères pour avoir un échantillon de son écriture, et rédigeai la fausse lettre. Après votre visite, j'avertis Maud qu'il se pourrait peut-être qu'un jeune homme vienne à Silversands à la recherche de la symphonie perdue. A partir de ce moment-là, mon rôle était terminé.

— J'ai été un peu surprise quand, seulement deux semaines plus tard, vous êtes arrivés tous les trois. Il fallait que je sache lequel avait trouvé la lettre. Bien sûr, ce ne pouvait être Sally.

— C'est donc pour ça que tu nous observais si bizarrement, Sam et moi ! Peut-être aurais-tu mieux fait de choisir Sam, il est tellement plus beau !

— Peut-être ai-je hésité un moment... Mais c'est bien toi que j'ai invité à revenir pour chercher la partition...

— Après avoir découvert... une seconde fausse lettre !

— Je n'avais pas le choix : il me fallait un bon prétexte pour te faire revenir. Mais tout est bien qui finit bien. Sommes-nous pardonnés, mon chéri ?

— Evid... Attendez une minute ! Est-ce que j'étais le premier ? Le premier candidat ?

— Puisque tu veux savoir, tu étais le troisième. Le premier était seulement intéressé par la recherche de la symphonie, un garçon assez beau mais très rigide et sans aucun humour, et le second tomba effectivement amoureux mais le sentiment n'était pas partagé, je suis désolée de l'avouer.

— Je leur suis bien obligé, à tous les deux.

*

Il y a maintenant vingt ans que je vis à Morar. Je n'ai jamais cessé d'aimer Maud, je chéris nos deux enfants et remercie tous les jours l'incroyable hasard qui a changé ma vie. Mais quand même, de temps en temps, je me laisse aller à rêvasser et me demande à quoi aurait pu ressembler la dernière symphonie de Bax, si nous l'avions trouvée.

- Photographie en exergue -

Sydney J. Lobb : *Harriet Cohen et Arnold Bax à Londres, 1920*,
dans Lewis Foreman: *Bax, a composer and his time*, The Boydell Press, 2007.

Retour au [sommaire](#)

Ahimsâ

“Riz, papier peint, tongs.”

Petra B.



Julien sort de l’avion l’un des premiers. La passerelle d’embarquement doit être en panne puisque deux escaliers mobiles ont été arrimés à la carlingue, au pied desquels attendent deux autobus. Il est à peine huit heures mais une chaleur moite l’enveloppe aussitôt, en même temps qu’il aspire une odeur de fruits blets et d’asphalte fondu. Heureusement, le trajet jusqu’au terminal est très court et, les portes automatiques à peine franchies, la climatisation happe les arrivants. Julien remet sa veste. Tout se déroule dans un rêve ouaté : contrôle des passeports, attente auprès du tapis roulant où les bagages se bousculent et tournent sans fin comme des autos tamponneuses sur un manège. Julien a enfin pu saisir sa valise et franchit la porte qui indique qu’il n’a rien à déclarer. Aussitôt, sa vue et son ouïe sont assaillies par une foule bruyante, contenue derrière des barrières. La plupart brandissent des pancartes où sont écrits des noms, et les hurlent en même temps pour

plus de sûreté. Il balaie du regard les écriteaux... Pas de Durand... Il avait pourtant été entendu que la société enverrait quelqu'un pour l'accueillir. Il lui faut cependant avancer, poussé par la file de passagers pressés de rejoindre leur destination finale : domicile, hôtel... Oh, dormir quelques heures, soupire Julien ! Un peu à l'écart, il aperçoit trois individus qui discutent avec vivacité, deux femmes et un homme. Les deux femmes agitent chacune une pancarte et semblent se disputer la propriété de l'homme, qui s'éponge le front, désespéré. Les deux femmes sont des habitantes du pays, cela se voit à leurs vêtements, leur coiffure, la couleur de leur peau, tandis que l'homme est un occidental, rougeaud et transpirant. Soudain, l'un des écriteaux s'immobilise et Julien y déchiffre à peu près son nom en lettres capitales : MR DURAN. Il se dirige vers le groupe ; le second écriteau porte aussi son nom. Le quiproquo s'éclaircit... Julien s'adresse à l'homme en français :

— Bonjour, pardonnez-moi d'intervenir dans votre conversation. Je m'appelle Julien Durand.

— Et moi, Jean-Marc Durand. Vous tombez à pic. Il nous reste juste à savoir lequel de nous deux chaque jeune femme attend. Vous parlez anglais ?

— Bien sûr. Pas vous ?

— Très mal. Je ne comprends rien à ce qu'elles disent.

— Laissez-moi faire.

Julien sort son passeport et cherche sur son portable le mail envoyé par le directeur de la société pour l'assurer qu'il serait attendu par un collaborateur à l'aéroport. En même temps, il examine les deux jeunes femmes penchées sur ses documents. L'une est vêtue à l'européenne d'un tailleur en laine sèche bleu marine sur une chemise de soie blanche ; elle porte des escarpins de cuir noir et un sac à main assorti. L'autre porte une longue tunique sur un pantalon serré aux chevilles, en coton imprimé de motifs floraux roses et verts ; elle tient à la main, outre la pancarte MR DURAN, un sac en osier tressé et est chaussée de tongs en caoutchouc dont la bride en plastique en forme de V qui sépare les orteils est ornée de perles fantaisie. La première arbore les cheveux courts avec une coupe en dégradé agrémentée d'un balayage auburn ; la seconde une épaisse natte noire qui lui descend jusqu'au bas du dos. Quel contraste ! Laquelle des deux sera la sienne ? Mais Julien n'hésite pas dans sa préférence, comme le prince Don Ramiro entre Cenerentola et ses sœurs : la beauté de l'une ne doit rien qu'à la nature, tandis que celle de l'autre doit tout ou presque à un maquillage appuyé. Cendrillon relève la tête et s'adresse à lui dans un anglais sans accent :

— Bienvenue, Monsieur Durand. Je suis ravie de vous rencontrer. Mon nom est Sumati Chheda et je suis la responsable Export de la société Raj Wallpapers. Je vais vous conduire à votre hôtel.

— Enchanté, Miss... Je vous suis. Adieu, Jean-Marc, bonne chance, ajoute notre Durand à son homonyme avec un clin d'œil.

Les portes coulissantes franchies, la jeune femme fait signe à une limousine qui patiente un peu plus loin. Julien transpire déjà abondamment.

— Montez, montez vite dans la voiture, Monsieur Durand, invite la jeune femme, alors que le chauffeur enturbanné lui ouvre cérémonieusement la portière.

Un Sikh, bien sûr, se dit Julien qui se glisse dans l'habitacle climatisé jusqu'à l'autre extrémité de la banquette de cuir noir, s'attendant à ce que son accompagnatrice le rejoigne. Mais celle-ci contourne la voiture par l'arrière et s'installe à l'avant, à côté du conducteur qui a enfourné les valises dans le coffre, puis rejoint son siège et claqué la portière. La limousine s'ébranle doucement en longeant le trottoir, puis traverse la chaussée et accélère. La peur tétanise Julien qui s'apprête à crier, se retenant juste à temps pour éviter le ridicule. En Inde, on conduit à gauche et le volant est à droite. Il n'empêche, il y a des années qu'il n'est pas allé en Grande-Bretagne et ça lui fait tout drôle, comme si c'était plus dangereux que de rouler à droite. D'ailleurs, Sumati doit penser la même chose car elle est dressée sur son siège et ne quitte pas des yeux la route. La circulation est dense à l'intérieur de l'aéroport et des piétons chargés de bagages déboulent à tout moment de tous côtés. Comme tous les conducteurs, le chauffeur fait un usage immodéré du klaxon pour se frayer un chemin. Enfin, la limousine s'engage sur une sorte d'autoroute à quatre voies et le trafic s'éclaircit. Mais Sumati semble de plus en plus nerveuse et pousse fréquemment des petits cris en saisissant le bras du Sikh pour le forcer à ralentir. Pourtant, plus aucun piéton ne se risque sur la chaussée. Seuls quelques animaux errants, vaches, moutons, ânes, inconscients du danger. Le trajet est finalement assez long entre l'aéroport et la ville et Julien s'endort.

Il se réveille en sursaut au moment où la limousine s'arrête devant la façade d'un gigantesque palais ponctué de tourelles, coiffé de clochetons et percé de centaines de fenêtres. Une noria d'employés en uniforme s'empresse autour du véhicule, ouvrant les portières, extrayant les bagages du coffre. Une chape de plomb s'abat à nouveau sur les épaules de Julien, le temps qu'il atteigne le vaste hall surmonté d'un dôme et décoré de portraits de maharadjahs, et dont seuls de discrets comptoirs, à cette heure déserts, trahissent la transformation en hôtel.

— Vous n'avez pas de chapeau, constate Sumati. Tous les Européens doivent porter un chapeau, il faudra vous en acheter un... Ici, tout est arrangé. Votre chambre est prête, je suis passée tout à l'heure pour vérifier. Il faut juste confier votre passeport à la réception, on vous le rendra à midi, quand la limousine viendra vous chercher pour vous conduire au siège de Raj Wallpapers. Monsieur Kumar, notre PDG, vous attend pour déjeuner. Reposez-vous, à tout à l'heure.

La jeune femme a déjà franchi les lourdes portes à tambour, laissant derrière elle l'écho du claquement sonore de ses tongs sur le marbre clair ; elle rejoint la limousine mais n'y monte pas, enfourche une bicyclette que le chauffeur sikh a sortie du coffre, et s'éloigne en pédalant dans la fournaise. Surgi de nulle part, un réceptionniste s'est matérialisé devant Julien et l'entraîne à sa suite vers un ascenseur puis dans un dédale de corridors. Il ouvre une double porte et s'efface pour laisser le client entrer le premier. Un petit couloir précède une vaste chambre dont les trois grandes fenêtres donnent sur une vue enchanteuse : un lac aux eaux miroitantes sous le soleil matinal et parsemé d'îlots construits de temples ou de palais. De l'autre côté du lit, deux portes jumelles : l'une donne sur une salle de bains de marbre, l'autre sur un dressing habillé de bois clair où ses bagages sont déjà déposés. Le réceptionniste s'incline sur le pourboire :

— Merci infiniment, Monsieur. Bienvenue à Udaipur.

Julien prend juste le temps d'ôter sa veste et son pantalon et de programmer le réveil sur onze heures et demie avant de s'effondrer sur le lit ; après neuf heures de vol de Paris à Bombay, six heures d'attente sans sommeil dans la salle des voyageurs en transit, aggravées des trois heures trente de décalage horaire, il s'endort immédiatement.

Elle s'est changée, elle a mis un sari. Le tissu est toujours en coton bon marché, mais le motif est très original, comme un tartan écossais, aux rayures de différentes nuances de bleu sur un fond sable. Elle est pieds nus, a relevé sa longue tresse et l'a enroulée en chignon sur sa nuque. Teint de pêche, œil liquide, sourire bollywoodien... Julien se demande l'âge qu'elle peut avoir. Elle ne paraît pas plus de vingt-cinq ans, mais doit plutôt en avoir entre trente et trente-cinq puisqu'elle est la responsable de l'export... Le PDG par contre affiche une bonne cinquantaine d'années. Comme la plupart des Indiens vieillissants, il a le teint mat et des cernes bistres. Contrairement à Sumati, il est vêtu à l'européenne, d'un costume sombre et d'une cravate sur une chemise blanche. Son bureau, comme tout le siège social de l'entreprise, est climatisé.

— Bienvenue à Raj Wallpapers, Monsieur Durand, débute Somesh Kumar dans l'anglais chantant au timbre clair typique des Indiens. Nous connaissons le renom de votre compagnie en Europe et serons très honorés de pouvoir l'accueillir parmi nos clients.

— Et nous de vous compter parmi nos plus importants fournisseurs. Cependant, Madame Chheda vous l'a-t-elle dit ? Nous souhaitons l'exclusivité pour la France, au moins pour un certain nombre de vos modèles.

— Nous en discuterons après que vous les aurez choisis. Pour le moment, c'est l'heure du déjeuner. Je vous en prie...

Somesh Kumar s'extrait de son fauteuil et ouvre une double-porte coulissante qui révèle une petite pièce ovale et sans fenêtre, où tout est blanc - murs, sol, plafond troué de spots lumineux - et seulement meublée d'une table octogonale de marbre blanc et de chaises en plastique blanc de style design.

« On dirait la salle à manger de madame Moreau dans *La Vie mode d'emploi* », remarque à part lui Julien qui dans sa folle jeunesse avait fait des études de lettres, avant de se rendre à l'évidence que, sans être passé par la rue d'Ulm ou par Saint-Cloud, sans relations et sans réseau, il n'avait aucune chance d'obtenir un poste d'université, et de se reconvertir dans une formation commerciale.

— Asseyez-vous, je vous en prie... Madame Chheda là, monsieur Durand ici, voilà...

Somesh Kumar s'assied également et tape dans ses mains. Un maître d'hôtel pénètre dans la pièce par une porte pleine et sans poignée dissimulée dans le mur où ses rainures sont à peine visibles. Vêtu et ganté de blanc, il place devant chacun des trois convives une large feuille de bananier, sort puis revient portant un plateau recouvert de ravier en inox qu'il dispose sur chaque set de table végétal. Il repart et revient encore, apportant trois verres, et murmure des mots indistincts à l'oreille de Kumar.

— Quelle est votre préférence, monsieur Durand ? Eau minérale plate ou gazeuse ? A moins que vous ne souhaitiez du thé ? Comme vous voyez, c'est le déjeuner traditionnel de l'Inde, le thali, que vous avez devant vous. *In Rome, do as the Romans do*, profère Kumar avec un petit rire de gorge. Cependant, comme vous pouvez le constater, vous avez droit à des couverts...

Ayant choisi de l'eau gazeuse, Julien examine les petits plats qui composent son repas. Rien que des mets végétariens, il aurait dû s'en douter. Obligeamment, Kumar les énumère à son profit : curry d'œufs, soupe dal aux lentilles jaunes mitonnées avec de l'oignon, de l'ail et du gingembre, ragoûts de pommes de terre, de choux-fleurs et de carottes, pain au fromage, curd, sorte de yaourt fermenté, accompagnés de l'inévitable bol de riz blanc. Julien goûte bravement tous ces plats très épicés, y plongeant sa cuiller, tandis que ses commensaux composent à la main des boulettes de riz qu'ils trempent dans les ramequins. Ses yeux pleurent, son nez coule, et il doit s'interrompre pour se moucher.

— Un peu d'eau, Monsieur Durand ? s'enquiert son hôte.

— Volontiers, merci.

Avant de reprendre le cours de son supplice, Julien contemple Sumati Chheda qui ne se sert que du pouce et de l'index de sa main droite. Quelle dextérité, c'est le cas de le dire, quelle élégance ! Il remarque avec surprise que les plats qui composent son thali sont différents de ceux de Kumar et

des siens. Il n'y a que du riz agrémenté d'aubergines et de tomates, des pois chiches en sauce, des gombos grillés. Fait-elle un régime, en plus ? Lorsque Julien confirme, à la demande de Kumar, qu'il en a terminé avec son thali, même s'il reste beaucoup de nourriture dans chacun des ramequins, son hôte claque à nouveau dans ses mains ; le maître d'hôtel vient desservir puis apporte des coupelles emplies de morceaux de mangue, d'ananas et de papaye. Sumati ébauche un geste de refus.

— Ne vous inquiétez pas, Sumati, les fruits ont été coupés depuis plus d'une heure, affirme mystérieusement Kumar.

Après un thé noir d'Assam, Julien prend congé de Kumar et Sumati l'emmène visiter le showroom, qui occupe toute une aile de l'immeuble. Au rez-de-chaussée, ce sont des panneaux d'inspiration contemporaine qui sont exposés par destination : pièce à vivre, cuisine, chambre à coucher, chambre d'enfant... Beaucoup affichent des décors floraux, géométriques ou abstraits, déclinés en variation de couleurs et d'effets, du flashy au pastel. Julien ne s'attarde pas, ce qu'il est venu voir est à l'étage. Là, Raj Wallpapers a regroupé les plus précieuses de ses réalisations : des reproductions d'estampes d'art rajput des dix-septième et dix-huitième siècles, et tout particulièrement dans le style dit mewari qui prévalait à l'époque dans cette partie du Rajasthan. Cet art miniaturiste rappelle celui des enluminures du Moyen-Age français, tant pour l'inspiration que pour la technique, mais, bien sûr, les cerfs, les ours et les lapins sont remplacés par des éléphants, des tigres et des singes, les hauts-de-chausse et les hennins par des sarouals et de longs voiles transparents, les châteaux crénelés par des palais de marbre blanc... A la fois évocateurs et exotiques, et si beaux... Julien n'en doute pas, ces décors panoramiques feront fureur dans les appartements des bobos parisiens. Il lui en faut absolument l'exclusivité ! Et négocier les tarifs !

— Voyons, demande-t-il, campé devant un panneau montrant une procession d'éléphants caparaçonnés et surmontés de palanquins occupés par des jeunes filles, qui défile au bord d'une rivière. Voyons, quels seraient vos prix de gros pour ce modèle ? Si j'en prenais une commande de... mettons... mille mètres carrés ?

— Celui-ci ? Le prix au détail est de trois cents roupies le pied carré, répond Sumati tout en pianotant sur son portable, ce qui donne un équivalent de... trente-cinq euros pour un mètre carré. Pour mille mètres carrés, nous pouvons vous faire un discount de quinze pour-cent, ce qui fait vingt-neuf mille sept cent cinquante euros au lieu de trente-cinq mille.

— Port compris ?

— Jusqu'à Paris ? Impossible ! Nous livrons franco de port en Inde seulement. Pour l'Europe, en cargo maritime, il faut compter, depuis Mumbai, pour un mètre cube de fret, de sept mille à neuf mille roupies selon le port de débarquement, soit en euros, de quatre-vingts à cent euros le mètre cube. Ça contient bien deux cent cinquante rouleaux d'un mètre de large sur quatre mètres de longs, soit vos mille mètres carrés.

— Et le délai ?

— Comptez... voyons, de Mumbai à... Havre, c'est ça ? vingt-deux jours !

— Trop cher ! Et beaucoup trop long, s'il faut rajouter le transport terrestre jusqu'à Bombay et du Havre à Paris, ou jusqu'à l'une de nos succursales de province. Nous garantissons un délai de livraison d'un mois maximum à partir de la commande.

— Et vous oubliez le délai de fabrication !

— Quoi ?

— Pour ces modèles, nous n'avons pratiquement pas de stock. Nous travaillons à la commande. Comptez, selon les périodes d'activité, de quinze jours à un mois. Vous pourrez voir nos étapes de fabrication après-demain, quand je vous emmènerai visiter notre usine. En fret aérien, évidemment, vous gagnez vingt jours ! Mais c'est beaucoup plus cher...

— Combien ?

— Attendez... Deux mille six cents à trois mille euros pour un mètre cube.

— Hors de question... A moins que...

— A moins que ?

— Vous nous fassiez vingt pour-cent de discount, ce qui absorberait la moitié du surcoût du fret aérien.

— Vingt pour-cent ? Impossible ! A moins que...

— Oui ?

— Vous doublez vos commandes, avec un engagement ferme à la signature du contrat.

— En échange de l'exclusivité en France, et avec une option pour l'exclusivité en Europe à lever dans un délai de trois ans.

— Humm... Pour l'exclusivité, c'est Monsieur Kumar qui décidera.

— Et pour les vingt pour-cent ?

— D'accord en échange du doublement des commandes.

— Le doublement des commandes est subordonné à l'exclusivité.

— Alors notre marché est suspendu à la décision de monsieur Kumar.

— C'est ça.

Julien continue sa visite sans laisser voir de contrariété. Il regarde sa montre. Il est quatre heures. Il est prévu qu'il appelle son directeur à cinq heures - heure de Paris - c'est-à-dire huit heures et demie ici. Largement le temps de profiter de la piscine de l'hôtel et de dîner. De toute manière, si Raj Wallpapers refuse l'exclusivité, il sera toujours temps de choisir le transport par bateau et de faire passer auprès de leur clientèle un doublement des délais compte tenu de la qualité et de la rareté du modèle choisi.

Le lendemain, c'est à l'atelier des peintres qui copient les miniatures de l'art rajput en les adaptant pour le papier peint que la limousine conduit Julien. Sumati l'y attend dans une nouvelle tenue de coton, tunique et pantalon bouffant de couleur mauve unie, et chaussée de ses éternelles tongs en plastique. Elle a laissé sa bicyclette dans la cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les pièces où les peintres travaillent, à partir de photographies, sur des toiles de coton clouées sur des châssis et posées sur des chevalets.

— Comme vous pouvez le voir, Monsieur Durand, les peintures originales sont très petites. Elles servaient d'illustrations à des manuscrits, qui étaient placés dans des coffrets conservés dans des bibliothèques royales ou princières. Beaucoup de sujets sont religieux, par exemple des vies de Krishna, de Vishnou, de Ganesh aussi dont les reproductions sont toujours très prisées pour les chambres d'enfant, mais nous utilisons surtout des sujets de divertissement et de cérémonies de cour, tels que des scènes de concert, des processions de mariages, des chasses, des jeux de polo... Nos artistes mêlent souvent plusieurs sujets pour enrichir les panneaux décoratifs, il ne faut pas que l'œil se lasse en observant partout la même chose. Ils rajoutent aussi des motifs floraux pour servir de frises ou de bordures. Tenez, regardez ce panneau, l'artiste est en train de composer une bordure de fleurs et de nénuphars... Ce n'est pas seulement pour des raisons esthétiques, ça évite aussi le problème récurrent des raccords, la plaie de la pose des papiers peints.

— Absolument ! Quelle riche idée ! Donc, si je comprends bien, votre système de reproduction de miniature permet aussi une production sur mesure, selon le choix du client.

— Oui, effectivement, c'est possible. Mais c'est beaucoup, beaucoup plus cher qu'une production en série.

— Par exemple ?

— Oh, cela varie. Mais au moins cinq fois plus cher. Nous avons très peu de demandes pour de telles réalisations, seulement des panoramas pour des hôtels de grand luxe, ou pour les membres de familles régnantes, telle celle du Maharadjah de Jaipur... Mais, comme vous avez pu le voir hier

dans notre show-room, notre portefeuille de production en série se monte à une quarantaine de motifs.

— Dont je pourrai avoir l'exclusivité pour la France ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, c'est Monsieur Kumar qui décidera...

— Demain ? C'est très important pour nous.

— Je ne sais pas. De toute façon, rien ne presse puisque vous restez jusqu'à vendredi après-midi. Venez à présent, nous avons également un artiste qui copie des enluminures mogholes pour notre clientèle musulmane.

— Oh... Est-ce très différent ?

— Pas vraiment. Il y a une grande tendance au syncrétisme entre l'art persan et l'art hindou. Cela reste très figuratif.

Après la visite de l'atelier, Sumati a fait charger sa bicyclette dans le coffre de la limousine et emmené Julien déjeuner dans *le meilleur restaurant d'Udaipur*. Julien ne se fait pas trop d'illusion et, de fait, on n'y sert que des plats végétariens. En contrepartie, la terrasse de l'établissement où on les a installés, et qui surplombe le lac Pichola à son extrémité nord où il se mue en canal enjambé de ponts, offre une vue magique comparable à Venise. Comme la veille, on a servi à Julien un thali très copieux et, comme la veille, il remarque que celui de Sumati est beaucoup plus frugal. « Je ne bénéficie pas d'un traitement de faveur, au moins ? se demande-t-il. » D'autant plus qu'il ne rêve que d'une chose : des brochettes de viande, arrosées de Chateaufort-du-Pape, pas de Bisleri, et servies avec des frites, pas avec du riz ! Il est hors de question qu'il mange tout ça. Soit c'est trop épicé, soit c'est trop sec, et il noie chaque bouchée dans des flots d'eau minérale. Il tend à la jeune femme un ramequin qu'il n'a pas touché, et qui lui semble contenir des betteraves parsemées de coriandre.

— Tenez, voulez-vous goûter ? Cela paraît très bon mais je n'ai plus faim.

— Des betteraves ? Oh, non. Ce n'est pas possible !

— Mais pourquoi ? Ce sont des légumes !

— Des légumes-racines ! Savez-vous qu'il y a une infinité d'animaux qui vivent sous terre, que nous ne voyons pas ? Cette betterave, quand on l'a déterrée, qui vous dit que ça n'a pas blessé ou même tué un de ces êtres ?

— Une limace ! Un ver de terre !

— Ils ont droit à la vie, comme vous et moi. Ils n'ont pas à souffrir du pouvoir que nous nous sommes octroyé, nous les humains.

— Vous pensez vraiment qu'ils sentent quelque chose ?

— Mais bien sûr ! Et même cette betterave, quand on l'a arrachée du sol, on l'a tuée !

— Là, vous exagérez !

— Pas du tout ! Et nous avons des quantités de gènes communs avec la betterave... Tenez, on a découvert que nous avons cinquante pour-cent de gènes en commun avec la banane ! Mais il nous faut bien manger des fruits, tout de même ! Ce n'est cependant pas la même chose que pour les légumes-racines, nous ne tuons pas la plante en cueillant ses fruits. Mais pour respecter l'*ahimsâ*, nous attendons près d'une heure après qu'ils ont été coupés en morceaux. Ainsi, nous ne sommes pas contaminés par les sensations qu'ils ont pu ressentir suite à ce traitement.

— Ah ! Je comprends maintenant ce que vous a dit monsieur Kumar hier quand on a servi les coupelles de fruits. Mais... Votre patron, lui, mange bien des pommes de terre et des carottes, malgré qu'elles ont poussé sous terre, et il a mangé des œufs ! Comment ça se fait ?

— C'est que lui est simplement végétarien, comme un tiers des hindous.

— Et vous ? Vous n'êtes pas hindoue ?

— Je suis jaïn.

— Jaïn ? Ah, je comprends...

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

— Pourquoi vous portez des tongs ! Pas de cuir, bien sûr ! Caoutchouc et bride en plastique. Idéales pour l'été et pendant la mousson ! Mais comment vous chaussez-vous l'hiver ?

— Par ici il fait rarement froid. Et dans ce cas, j'ai des jutti - ce sont des sortes de ballerines ornées de perles et au bout recourbé - en tissu avec des semelles de caoutchouc. Oh, et j'ai même une paire d'escarpins vegan, en céréales recyclées, avec un sac à main assorti, garantis sans aucune matière d'origine animale.

Sumati rougit brusquement : son regard vient de tomber sur la sacoche en cuir de Julien estampillée LV. Elle change brusquement de sujet de conversation.

— Prendrez-vous un dessert ? Non ? Un thé alors ? J'ai bien peur que le café ici ne soit pas à votre goût...

Après le thé, servi au lait pour Julien et noir pour Sumati, celle-ci est repartie travailler à bicyclette, non sans lui avoir rappelé que la limousine viendra le prendre le lendemain dès sept heures pour la visite de l'usine de production, qui se trouve à Desuri, à cent vingt kilomètres au nord d'Udaipur ; il faudra compter près de trois heures de route. Quant à lui, Julien se fait conduire au *City Palace*, tout à côté de son hôtel et décide d'en visiter le musée, où il déambule pendant deux

heures parmi les collections de sculptures, de peintures, de photographies, de bijoux, d'armures, et cætera, logées dans des salles faiblement climatisées et excessivement fréquentées. A bout de patience, il regagne sa chambre d'hôtel, revêt un slip de bain, un peignoir et se rend au bord de la piscine. Après vingt longueurs, il se fait servir une citronnade ; il est temps de penser au programme du soir. Son expérience médiocre de la veille au restaurant de l'hôtel lui a suffi, il sortira dîner en ville. Il commence à chercher sur son portable quels restaurants sont recommandés par les avis de voyageurs sur des sites en ligne (surtout, surtout, pas de cuisine végétarienne!), quand il s'entend héler en français par son nom.

— Julien Durand ! Hello !

— Jean-Marc Durand ! Salut !

Les deux homonymes échangent leurs impressions. D'après ce que Julien croit comprendre, l'autre Durand est là dans le cadre d'un voyage d'agrément organisé sur mesure par une agence haut-de-gamme, pour se changer les idées après une séparation compliquée, peut-être même un divorce. Il a décidé de se donner du bon temps, sans compter la dépense. Et, tiens, il invite ce soir Julien à dîner ! Et attention, pas n'importe où ! On lui a recommandé une adresse du tonnerre : un restaurant de viande ! Oui, mon vieux ! De viande ! Parce que toute cette bouffe végétarienne, après deux jours, il en a son voyage comme on dit au Québec. Tu n'es pas d'accord ? Bien sûr que si ! Et pas n'importe quelles viandes... Là, Jean-Marc se penche à l'oreille de Julien : il paraît qu'ils ont aussi... tu ne vas pas en revenir : du bœuf. Oui, du bœuf ! Bien juteux, bien goûteux ! Evidemment, le restaurant est confidentiel, à l'extérieur de la ville, derrière le *Monsoon Palace*, sur les contreforts de l'Aravalli. Il y a bien une demi-heure de route... Un taxi va venir le chercher à sept heures. Alors ? C'est d'accord ? On va s'en mettre jusque là ! Il est six heures et demie, on a juste le temps d'aller s'habiller.

Le restaurant s'est révélé à la hauteur des fantasmes de Jean-Marc. Un vigile impassible garde l'entrée, une porte soigneusement fermée qui seule troue une muraille revêche, et ne l'ouvre que lorsque Durand donne son nom. A l'intérieur, tout de suite, les convives sont accueillis par des effluves de grillades. On les mène dans un jardin à peine éclairé par des guirlandes lumineuses ; presque toutes les tables sont occupées, principalement par des touristes européens. La carte, rédigée uniquement en anglais, ne propose que des brochettes de mouton, de cabri, de poulet... et de bœuf, que des serveurs vêtus de longs tabliers blancs et coiffés de toques de cuisiniers viennent déposer en slalomant entre les tables. Une sono diffuse en sourdine une musique orientale, dont l'amplification du volume signale l'arrivée de danseuses à demi nues qui se trémoussent et se

déhanchent lascivement. On siffle, on applaudit, les convives les plus hardis dansent avec les filles. Dans cette chaude ambiance, le festin des deux Durand se poursuit au-delà de minuit.

Mais vers trois heures, Julien est réveillé par des crampes et des nausées. Il court vomir dans les toilettes mais son malaise ne passe pas. Des spasmes lui tordent l'estomac alors qu'il n'a plus rien à régurgiter ; des sueurs froides le font tituber. Il parvient à se recoucher mais tout tourne autour de lui. Il se sent faible, faible, va-t-il s'évanouir ? Il n'a jamais été aussi mal de sa vie... du moins le croit-il. Ce n'est pas l'alcool, ils n'ont bu que de la bière, les vins étaient hors de prix et leurs noms sentaient la contrefaçon de grands crus français. Mais il n'a pas pu résister aux brochettes de bœuf, il en a mangé quatre, plus deux de mouton, une vraie indigestion. La viande n'était sans doute pas assez cuite et, mal conservée, était probablement infestée de bactéries... A cette évocation, il se précipite à nouveau vers les toilettes, où il rend de la bile. Que faire ? Y a-t-il un médecin dans l'hôtel ? Quel numéro composer ? Julien n'a pas la force de compulsurer l'annuaire des services de l'hôtel et perd connaissance sur le tapis. Soudain, on frappe à la porte. Mon Dieu, il est déjà six heures, l'heure à laquelle il a commandé son petit-déjeuner. Et sa tête qui tourne toujours ! L'employé du room-service entre.

— Bonjour, Monsieur. Où dois-je déposer le plateau ?

— Là, là, sur la table basse près de la fenêtre. Je me servirai seul, merci.

Julien a tout juste la force de signer la note et de glisser un billet dans le porte-facture. Mais la seule perspective de manger quoi que ce soit lui donne à nouveau des nausées. Il est totalement incapable de quitter sa chambre aujourd'hui. Il faut qu'il appelle Sumati pour la prévenir. Il est immédiatement transféré sur la boîte vocale, où une annonce en deux langues, hindi sans doute et anglais, l'invite à laisser un message. Il explique qu'il est malade et ne pourra pas faire l'excursion projetée. Combattant sa faiblesse, il gagne la salle de bains et fouille dans son nécessaire de toilette ; il a pris la précaution d'emporter des anti-spasmodiques, avale deux gélules dans un verre d'eau et retourne se coucher.

Sumati a rejoint l'hôtel en pédalant. Elle cogne à la vitre de la limousine, que le chauffeur a garée devant l'entrée, et celui-ci vient mettre la bicyclette dans le coffre. C'est seulement après avoir franchi la porte à tambour qu'elle découvre le message sur son téléphone. Fronçant les sourcils, elle rappelle. Ça ne va pas fort, explique Julien, pas fort du tout. Oui, bien sûr, qu'elle monte.

— Est-ce une insolation ? Ou quelque chose que vous n'avez pas digéré ?

— Je pense que c'est plutôt la seconde hypothèse, émet Julien, qui se sent horriblement coupable. Confesser qu'il a consommé de la viande ! A une Jain en plus !

— Avez-vous dîné ici ?

— Non, à l'extérieur. J'ai mangé des brochettes...

— De la viande ? Des kebabs ? Du poulet ou du mouton ?

— Un mixed grill. Il y avait les deux.

— Oh, quelle imprudence ! Tout le monde le sait ici, le mouton, si vous devez en manger, doit être très, très cuit, pour tuer toutes les bactéries.

— Je suis désolé. Je suis un amateur de viande, je n'ai pas pu résister.

Sumati a les larmes aux yeux. Julien est tout à fait conscient que ce n'est pas lui qu'elle plaint, mais les troupeaux d'ovins qui sont abattus chaque jour pour satisfaire le goût de la viande chez les humains, cette gourmandise qui est un péché doublement capital. Il ne faut à aucun prix qu'elle apprenne qu'il a mangé du bœuf, sa pitié se muerait en horreur !

— J'en suis bien puni, se hâte-t-il d'ajouter. J'ai de quoi me soigner mais je ne suis pas en état de sortir de cette chambre aujourd'hui.

— Non, bien sûr, Monsieur Durand. Restez à jeun aujourd'hui. Commandez de l'eau minérale, du thé noir... De l'amidon de riz... Oh, ils n'en ont sans doute pas ici. Je viendrai vous en apporter cet après-midi. Vous devriez vous sentir mieux dès demain, et nous irons alors à l'usine. Bien sûr, il ne faudra manger que du riz pendant deux ou trois jours...

Julien sommeille toute la matinée, puis allume la télévision, zappant entre les chaînes d'information internationales et les chaînes indiennes. Il se surprend à regarder avec plaisir une production de Bollywood, un de ces films musicaux pleins de bons sentiments où, si les actrices sont toutes jolies et sveltes, les jeunes premiers ont des poignées d'amour et un air poupin sous une banane de crooner. Vers cinq heures, Sumati revient avec une thermos pleine d'amidon de riz, que sa mère a elle-même préparé, précise-t-elle. Comme Julien n'a pas de fièvre, elle lui laisse aussi un peu de riz basmati dans un tupperware. Dans la soirée, Julien demande la communication avec la chambre de Jean-Marc, pour le remercier et savoir s'il va bien. Mais personne ne répond, et la réception l'informe que monsieur Durand est sorti.

Il a plu pendant la nuit et la matinée demeure fraîche. Le chauffeur de la limousine a changé, c'est un homme très grand et très maigre, ramassé sur son siège, son crâne touchant presque le toit de la voiture, et qui conduit en silence, concentré sur la route. Il klaxonne quand il voit surgir des

animaux, se déporte largement quand il doit doubler des vaches esseulées qui cheminent en ruminant sur le bas-côté. Sumati, assise comme de coutume à côté du conducteur, paraît plus tranquille, presque sereine. Lui aussi doit être jaïn, se dit Julien. A vingt kilomètres de leur destination, le paysage est devenu plat, jaune et gris. De chaque côté de la route, il y a des trottoirs défoncés ; on croise des maisons basses, puis plus hautes. Desuri, dit Sumati. Le chauffeur met son clignotant et on ressort de la ville, dépassant le lit d'une rivière presque à sec. Bientôt apparaît une grande bâtisse aux fenêtres grillagées haut perchées, qui longe la route sur près de cent mètres ; c'est l'usine, entourée d'autres bâtiments plus petits. Un homme et deux femmes accueillent les arrivants.

— Ary Kumar, le directeur, est le frère de notre PDG, madame Chatterjee est la responsable des ressources humaines et mademoiselle Agarwal est en charge de la logistique, énonce Sumati. Nous avons cent vingt ouvriers, à peu près autant de femmes que d'hommes, qui travaillent par équipes de dix sous la conduite d'un contremaître.

L'usine est très moderne, partagée en deux zones, celle où l'on fabrique en série des modèles contemporains selon des procédés entièrement automatisés, et celle où l'on réalise les papiers peints à l'ancienne à partir des enluminures copiées par les artistes de l'atelier. Là, les techniques n'ont pas beaucoup changé depuis la fin du dix-huitième siècle, mis à part le recours à l'ordinateur qui permet de numériser les créations des peintres. On commence par le brossage du fond, qui consiste à appliquer à la main une couleur unie sur le papier et à laisser sécher. Puis on imprime les motifs et les couleurs, non plus à la planche, raccord après raccord appliqué fortement sur le support à l'aide d'une presse en bois, mais à l'aide d'une machine numérique à jet d'encre. Le processus de fabrication demeure cependant beaucoup plus lent et donc beaucoup plus coûteux que les productions en série... Mais, calcule Julien, cela reste dix fois moins cher que chez Zuber, la célèbre manufacture alsacienne qui travaille depuis 1797 et continue à reproduire des décors panoramiques prestigieux tels que ceux qui ornent le bureau ovale de la Maison-Blanche. Sa boîte va pouvoir se faire une fameuse marge...

Après la visite, Sumati, comme cela avait été décidé au cours du trajet, décline le déjeuner offert par le directeur de l'usine. Julien n'a droit qu'à du riz, qu'il mangera dans la voiture, tout en buvant de l'eau minérale. Sumati partagera le même repas spartiate. Quant au chauffeur, il a déjeuné pendant la visite.

— Nous rentrons à Udaipur à présent ?

— Pas par la même route. Je voudrais vous faire visiter quelque chose en chemin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Julien acquiesce de la tête. Il est épuisé, mais en même temps affamé et se jette voracement sur son bol de riz. L'appétit revient. Mais il suffit qu'il se remémore les brochettes de l'avant-veille pour qu'une nausée le reprenne. Dix minutes plus tard, il est endormi et n'aura rien vu du chemin, de la plaine encore verdoyante en cette fin de mousson, des contreforts retrouvés des montagnes Aravalli, gris et ravinés, et enfin de la redescente dans un bout de jungle luxuriante. Ce n'est que lorsque la limousine s'arrête sur un vaste parking qu'il s'éveille enfin, pour se trouver face à une vision magique : un immense temple surmonté de dômes bulbeux et dont le marbre blanc miroite sous le soleil.

— Où sommes-nous donc ?

— Dans le village de Ranakpur. Voici Chaumukha Mandir, le temple aux quatre faces, un des principaux sanctuaires jaïns de l'Inde. Pour le visiter, vous ne devez rien porter qui soit en cuir, chaussures, ceinture, portefeuille... Montrez-moi votre montre : il faudra aussi l'enlever !

— Le bracelet n'est pas en cuir de vache, c'est du crocodile !

— Du crocodile ! C'est pire ! C'est aussi un animal sacré ! Il y en a même qui sont végétariens et qui gardent les temples, se nourrissant seulement d'offrandes de riz et de sucre. Allez, ôtez aussi votre montre. Ne vous inquiétez pas : le chauffeur gardera tout ça.

— Mais je ne vais pas marcher en chaussettes !

— Bien sûr que non, vous seriez ridicule ! Otez vos chaussettes, je vous ai apporté des tongs !

Hormis quatre portes monumentales marquant les quatre points cardinaux et surmontées chacune d'une tour percée de baies, le temple est ceint de hauts murs aveugles et cache ses splendeurs. A l'intérieur, c'est un dédale de salles hypostyles, dont les colonnes de marbre sculpté - il y en a mille quatre cent quarante-quatre, proclame Sumati - soutiennent, sur trois étages, une centaine de dômes dont les coupoles sont tout aussi finement ciselées. Et il n'y a pas deux motifs identiques, précise-t-elle. Au centre du temple, un autel interdit aux profanes abrite la statue aux quatre visages d'Adinath, le premier Tîrthankara ou maître éveillé du jaïnisme. Tout autour, des statues d'éléphants promènent des divinités sur des palanquins de marbre. Sumati a acheté une couronne de fleurs et la remet à un moine pieds nus, habillé d'une longue tunique blanche et dont le bas du visage est recouvert d'un linge translucide. « Il va aussi prier pour vous, précise-t-elle. Pour que vous soyez touché par l'*ahimsâ*. » L'homme se lève et se dirige lentement vers un autel, tenant la guirlande de fleurs rouges d'une main et de l'autre une longue plume de paon dont il se sert pour balayer le sol devant lui.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? demande Julien.

— Il écarte les insectes pour ne pas marcher sur eux, de même que le mouchoir qui lui masque la bouche et le nez l’empêche d’avalier des particules vivantes.

— Ce n’est pas très pratique, pour la vie de tous les jours...

— Non, mais nous autres les laïcs n’y sommes pas tenus. Nous nous efforçons juste de respecter *l’ahimsâ* en faisant ce qui est compatible avec la vie en société.

— Qu’est-ce donc que cette *ahimsâ* dont vous parlez tout le temps ?

— Oh, je vous expliquerai plus tard, dans la voiture... Continuons notre visite.

Comme ce n’est plus la pleine saison touristique, il n’y a pas beaucoup de monde dans le temple et Julien peut en admirer tous les détails. Pas un centimètre carré qui ne soit gravé de motifs floraux ou animaux, tous différents !

— Qu’est-ce que c’est que cette colonne penchée ? Je n’ai pas la berlue, n’est-ce pas, elle n’est pas droite !

— C’est pour signifier que rien n’est parfait en ce monde.

— Oh, voulez-vous vous tenir bien droite à côté de la colonne ? Voilà, c’est parfait. Souriez-moi s’il vous plait.

Et c’est ainsi que Julien put garder un souvenir de Sumati, qui, comme tous les Jaïns, répugnait à être prise en photo. Ce jour-là, elle avait revêtu à nouveau ce sari dont les motifs évoquaient ceux d’un tartan écossais, et qui lui allait si bien.

Quand ils sortent du temple, il pleut, une pluie diluvienne de mousson. Mais le chauffeur a pu se garer à quelques mètres de l’escalier de l’entrée principale et ils s’engouffrent rapidement par les portières ouvertes de la limousine. Julien remet sa ceinture, sa montre, ses chaussettes, ses mocassins, et tend les tongs à Sumati qui s’est assise, par extraordinaire, à ses côtés sur la banquette arrière.

— Oh non, c’est un cadeau, vous pouvez les garder. Et maintenant, je vais vous expliquer ce qu’est *l’ahimsâ*... C’est l’un des cinq *mahavratas*, les cinq vœux du jaïnisme. Il y a le vœu de sincérité, le vœu d’honnêteté, le vœu de chasteté, le vœu de pauvreté, et le vœu de non-violence, que nous nommons *ahimsâ*. C’est le principe fondateur de notre philosophie, philosophie plutôt que religion car nous ne vénérons pas de divinité toute-puissante, unique ou multiple. C’est bien plus que votre “Tu ne tueras point” de la Bible ! Nous nous engageons à ne commettre aucun acte de violence envers un être vivant, qu’il soit humain, animal ou végétal. Vous vous souvenez : nous ne consommons même pas de légumes-racines que l’on tue lorsqu’on les arrache du sol, sans compter tous les animaux souterrains que l’on risque ainsi de blesser. Nous ne mangeons pas avant ni après

le coucher du soleil, pour ne pas attirer des insectes qui viendraient se brûler aux flammes des bougies ou à la chaleur des lampes.

— Et vous ne mangez ni viande, ni poisson...

— Ni les aliments produits pas les animaux, comme le lait et tout ce qu'il sert à fabriquer, car nous en priverions leurs petits, et ni non plus les œufs car, en les mangeant, nous empêcherions un animal de naître. Et, vous savez, l'*ahimsâ* n'est pas seulement bonne pour les animaux, elle l'est aussi pour les humains. L'ingestion de viande ou de poisson produit des réactions chimiques toxiques, mauvaises pour la santé physique et mentale.

— Mais ces aliments nous fournissent des protéines, qui sont essentielles pour la santé.

— Il y en a aussi dans certains légumes, comme le soja, les haricots, les pois chiches... Et bien sûr dans les graines, les noix... De toute manière, manger de la viande, du poisson, c'est tuer des êtres vivants, participer à des massacres. Les animaux d'élevage sont condamnés à vivre dans des conditions pires que les plus dures prisons pour les humains et à mourir dans des souffrances épouvantables. Avez-vous jamais vu des reportages sur les abattoirs ?

Julien soupire. La conversation devient déplaisante.

— Non, je change de chaîne, répond-il brutalement pour clore le débat.

Mais Sumati n'en a pas fini.

— Débiter des bœufs, des agneaux, en steaks et en côtelettes ! Quelle honte ! C'est une industrie, tout comme extraire du pétrole ou fabriquer des machines à laver ! Et en plus, c'est beaucoup plus polluant ! Le réchauffement climatique, qui vous fait si peur, à vous les Européens, savez-vous quelle en est la cause principale ? Ce ne sont pas les énergies fossiles, comme on vous le rabâche, ce sont les industries d'élevage !

— Il me semblait que c'était plutôt la surpopulation...

— Oui, celle des milliards d'ovins, de porcins, de bovins, qu'il faut nourrir pour qu'ils puissent à leur tour vous nourrir, ce qui est un désastre pour l'environnement, sans parler de leur rumination et de leurs déjections qui émettent des... - ah ! comment appelez-vous ça ? - des gaz à effet de serre, dans des proportions encore plus grandes que les activités de transport !

— Et vous, savez-vous quel est le deuxième pays plus gros exportateur de bovins, juste après le Brésil ? L'Inde !

La victoire est trop facile et Sumati éclate en sanglots, le visage entre les mains. Julien se sent coupable et lui tend des mouchoirs en papier.

— Je vous demande pardon, Madame Chheda. Je suis désolé.

— Non, c'est moi. Je vous fais la morale et... et...

— Non, non, vous avez raison : l'être humain, quelles que soient son origine et ses croyances, est faible et pécheur. Mais vous, vous mangez du riz et vous marchez en tongs. Vous allez vite atteindre le nirvana...

— Le *moksha*. Oh non, mon karma est encore trop ancré dans le monde terrestre. La preuve : je voulais vous convaincre, Monsieur Durand, par sympathie, alors que je ne devrais tenir à aucun attachement de ce genre.

— Chut... Chut... Chère Sumati, je vous promets de ne manger que du riz ce soir... et demain. Et vous, vous pourrez confirmer à votre patron que je double les commandes, soit vingt mille mètres carrés pour les quatre motifs mewari que nous avons sélectionnés.

Si Julien se contente le soir de finir sa provision de riz, il triche un peu le lendemain matin dans son régime alimentaire : il a commandé deux œufs sur le plat avec son café et son jus d'orange, ainsi que des céréales avec du lait. Mais il n'arrive pas à admettre que manger des œufs revient à tuer des poussins... dans l'œuf ! C'est très rare de consommer des œufs fécondés, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'en Chine qu'on voit ça ! Et il a l'habitude de n'acheter que des œufs de poules élevées en liberté et nourries sans antibiotiques. Des œufs bio, quoi ! Pour le lait, cela doit être plus compliqué de s'assurer que les vaches sont menées chaque matin brouter dans les pâturages. Il se renseignera dès qu'il sera rentré. Lait de montagne, peut-être ? Après son petit-déjeuner, il se douche, s'habille et fait sa valise. Son séjour a été court mais bien employé. Il admire une dernière fois au travers des vitres le panorama du lac Pichola. Il n'a pas eu le temps de s'y promener en barque ni, comme il se l'était promis, d'aller prendre un verre au *Lake Palace*, le célèbre établissement quatre fois plus cher que son hôtel... A onze heures, la limousine va venir le prendre pour le conduire à un dernier entretien au siège de Raj Wallpapers, d'où il se rendra directement à l'aéroport.

— Et en échange de vos commandes élevées, vingt pour-cent de remise ainsi que l'exclusivité pour la France, pour une période biennale reconductible si vous maintenez le niveau de vos commandes, assure Somesh Kumar. Maintenant, à table. Ce midi, mon chef nous a préparé un biryani aux légumes ; ceci devrait convenir à votre légère indisposition, Monsieur Durand. Ainsi, Madame Chheda vous a emmené visiter le temple de Ranakpur... J'espère que vous lui en êtes reconnaissant, c'est une attention qu'elle ne prodigue pas à tous nos clients.

*

Sumati raccompagna Julien à l'aéroport. La correspondance à Bombay fut très brève ; le vol Air France partit à l'heure, se déroula sans anicroche et l'avion atterrit à Charles de Gaulle à deux heures du matin. En raison des trois heures trente de décalage horaire, il n'était que dix heures et demie du soir et, à minuit, Julien était au lit. Le lendemain matin, il faisait gris sur Paris. Julien déjeuna de ce qu'il trouva dans son réfrigérateur : du jambon sous cellophane et des yaourts tout juste périmés. Le jambon avait une couleur fade, une texture molle et un goût de carton ; par derrière persistait une odeur imaginaire de souffrance et d'effroi, que Julien tenta vainement de faire disparaître sous la saveur vinaigrée de cornichons croquants. L'après-midi fut consacré à la rédaction de son rapport, à l'archivage de ses fichiers, au tri et au lavage du linge sale. Le soir, il avait rendez-vous, comme presque tous les samedis, avec un groupe d'amis, pour *se faire une toile et un resto*. Ils choisirent une trattoria voisine du cinéma qui proposait une carte variée à des prix abordables. Didier choisit un carpaccio de bœuf, Hélène une escalope milanaise, Olivier une pizza napolitaine aux anchois et Jean-Guillaume un osso bucco.

— Et toi, Julien, qu'est-ce que tu va prendre ?

— Moi, eh bien... un risotto, je crois... Oui, un risotto aux petits pois.

- Photographie en exergue -

Rajput fantasy, papier peint SC 127 D

IKSEL DECORATIVE ART

44 Onslow Gardens, South Kensington, SW7 London

<https://www.iksel.com>

Retour au [sommaire](#)

My lunch with Mathilde

“Récentistes, volcan, Pompon.”

Véronique M.



Je reculai de quelques pas et contemplai ma vitrine, satisfait. Au milieu, l’oeuvre de Pompon, le corps dodu et lisse, la gueule ouverte dans un énorme rire, trônait sur un piédestal recouvert de velours bleu, flanqué de deux congénères. D’un côté, l’une des dernières créations de l’artiste californienne trop tôt disparue Mandy Ryū : intitulée “Siesta”, l’énorme masse de bois dur reposait, plus vraie que nature, flasque et secouée de plis graisseux, la tête débonnaire béatement affalée entre les pattes, les yeux mi-clos et les larges naseaux soupirant de plaisir. De l’autre, beaucoup plus petite, une statuette en faïence émaillée bleu vif, ornée de fins tatouages noirs en forme de fleurs de lotus stylisées : la représentation iconique de l’hippopotame du Nil, que les Egyptiens se plaisaient à

emporter avec eux dans leurs tombeaux il y avait des milliers d'années. Devant ces trois pièces courait une ribambelle de petits bronzes zoomorphes, de taille décroissante : des poids à peser en forme d'hippopotames pygmées de l'art dogon du XVII^e siècle. Enfin, masquant l'intérieur de la boutique, la reproduction d'une fresque égyptienne décrivant une chasse aux oiseaux dans les marais. Devant chacune des oeuvres était un petit cartel identifiant l'objet et indiquant son prix. Mis à part le Pompon, qui était un prêt, tous étaient à vendre, puisque je suis antiquaire. Brusquement, un énorme camion vint masquer la vitrine. Quant il fut passé, je vis la porte de la boutique se refermer et je traversai la rue en courant.

C'était une jeune femme, presque une jeune fille, vêtue d'une longue jupe en lainage brun qui lui descendait jusqu'aux chevilles et d'une veste en tweed dans les mêmes tons. Ses cheveux châtain clair étaient très longs, retenus par un large bandeau noir ; je m'aperçus en m'approchant d'elle qu'elle avait les yeux pers, l'un bleu et l'autre vert. Elle regardait autour d'elle les meubles et les tableaux exposés, semblant étonnée de ne voir aucune autre sculpture animale. Sans me laisser le temps de la saluer, elle s'adressa à moi :

— Pourquoi avez-vous mis tous ces hippopotames dans la vitrine ?

— C'est réussi, vous ne trouvez pas ? Et ça change des sempiternels meubles de style et des tableaux de natures mortes !

— Oui, c'est très vivant...

— En fait, j'ai voulu dresser un panorama historique, depuis l'Égypte antique, il y a quatre mille ans, jusqu'aux oeuvres contemporaines, en passant par l'art africain et le début du XX^e siècle pour François Pompon.

— L'Égypte antique, il y a quatre mille ans ? Vous vous trompez, il n'y avait rien il y a quatre mille ans ! Peut-être des animaux préhistoriques, mais pas d'hippopotames, et surtout pas de civilisation égyptienne !

— Pardon ?

— Mais oui, chacun sait que les pyramides ont été construites il y a six cents ans, et que Ramsès II était contemporain de Louis XIV.

— Allons bon !

J'étais si interloqué que je ne parvenais pas à répliquer. La jeune femme s'intéressait à présent à un grand tableau du XVII^e siècle montrant l'éruption d'un volcan.

— Et ce tableau ? Qu'est-ce qu'il représente ?

— L'éruption du Vésuve, celle de 1631, pas celle de 79.

— Evidemment, puisque celle de 79 n'a jamais existé !

Ça recommençait ! Elle était folle. Peut-être même dangereuse... Peut-être avait-elle dans sa poche un couteau... Je ne voulais pas la contrarier et continuai à me taire. C'est elle qui relança la conversation.

— Vous ne savez pas ça ? Elle a été inventée de toutes pièces, cette éruption de 79. Quand on a commencé à faire des fouilles à Pompéi au milieu du XVIII^e siècle, ce qu'on a trouvé, ce sont les ruines de l'éruption de 1631 !

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? Il faut des preuves !

— Des preuves ! Mais il n'y a que ça !

Elle plongea la main dans son sac - j'étais terrifié - pour en sortir un téléphone portable. Elle pianota quelques mots sur l'écran, cliqua deux ou trois fois, et me montra une image. On y voyait deux serpents dressés, entourant un piédestal où était posé un objet qui ressemblait à un ananas.

— Qu'est-ce que c'est que ça, à votre avis ?

—Eh bien... la signification n'est pas très claire. Deux serpents qui adorent un ananas ou qui s'apprêtent à le dévorer.

— Un ananas ? C'est bien ce que vous voyez ?

— Oui, il me semble.

— Cette fresque a été découverte dans les ruines d'une villa de Pompéi !

— Et alors ?

— L'ananas est un fruit en provenance d'Amérique du sud, qui a été importé en Europe par Christophe Colomb. Il est donc impossible que la représentation d'un tel fruit figure sur une fresque qui daterait du premier siècle de notre ère.

— C'est troublant, je l'avoue. Mais qu'en déduisez-vous ?

— Que cette fresque est peu antérieure à l'éruption de 1631.

— Peut-être, mais qu'est-ce qui prouve que l'éruption de 79 n'a pas existé ?

Repianotage sur le portable... C'était maintenant une carte géographique montrant la baie de Naples et datée de 1570, qu'elle me brandissait sous les yeux.

— Et là, qu'est-ce que vous voyez ?

— Une carte, mais c'est très petit, je ne lis pas bien...

Elle zooma avec deux doigts.

— Et maintenant ? Là, au milieu.

— C'est incroyable : il y a marqué *Pompeia*.

— N'est-ce pas ? Pompéi, qui aurait été enseveli sous une éruption du Vésuve soi-disant en 79 et dont on aurait peu à peu complètement oublié l'existence ! Cette carte prouve le contraire : la ville existait toujours en 1570. C'est donc l'éruption de 1631 qui l'a fait disparaître. Et puis, il y a encore d'autres preuves ! Chacun sait que les marins de Christophe Colomb ont également rapporté dans leurs bagages la syphilis. Or, on en a retrouvé la trace dans les os des squelettes de Pompéi ! C'était donc forcément des gens qui avaient vécu après 1492. CQFD !

— Mais pourquoi vouloir inventer une éruption au temps des Romains ? Quel sens ça a ?

— Au temps des Romains, dites-vous ? Mais les Romains aussi ont été inventés, cher Monsieur !

La crédibilité que j'avais un instant accordée à ses affirmations disparut immédiatement. Les Romains, inventés ? Quelle drôle de cliente ! Pas même une cliente, en plus, il était évident qu'elle n'allait rien m'acheter ! Je commençai à chercher un moyen courtois de la mettre dehors quand, brusquement, elle se dirigea vers la porte et sortit.

Une heure plus tard, mon assistante arriva et je partis déjeuner avec deux collègues antiquaires à qui je racontai cette étrange visite. « C'est une folle », fut l'opinion péremptoire de Natacha, toujours très *matter-of-fact*. Grégoire n'en était pas si sûr. Il avait même une autre interprétation des propos délirants de la jeune femme. Pour lui, elle devait être récentiste !

— Récentiste ? Que'est-ce que c'est que ça ?

— Tu n'en as jamais entendu parler ? Ce sont des gens qui prétendent que le monde est beaucoup moins ancien que ce qu'on nous apprend à l'école... On l'aurait artificiellement rallongé de mille à deux mille ans, en repoussant en arrière des événements plus récents ou en inventant des faits de toutes pièces pour meubler ce temps fictif.

— On ? Mais qui on ?

— Oh, c'est un peu confus... Ceux qui y avaient intérêt à la fin du Moyen-Age ou à la Renaissance, et les gouvernants actuels ne souhaitent pas que cette histoire officielle soit remise en cause. C'est là que surgit une théorie du complot, comme d'habitude.

— Ah bon, soupirai-je. Quelle tristesse ! Pauvre fille !

Et je la chassai de mes préoccupations, pensant que je ne la reverrais plus.

Mais elle était revenue dès le lendemain, en fin de matinée, vêtue cette fois-ci d'un jeans noir et d'un perfecto, et les cheveux sagement nattés. Comme la veille, elle entra tout de suite dans le vif du sujet.

— J'ai dû partir hier sans pouvoir vous expliquer. En fait, ce n'est pas vraiment que les Romains ont été inventés, mais qu'ils ont vécu beaucoup plus tard que ce qu'on croit aujourd'hui, grosso modo du X^e au XIII^e siècle de la chronologie officielle. C'est pour ça que les monuments romains qui subsistent sont en si bon état. Et comme vous le voyez, la civilisation romaine a duré beaucoup moins longtemps que ce qu'on prétend. Mais elle a donné naissance à bien des mythes, qui ont pu faire croire que cette période a été beaucoup plus longue. Exactement comme pour les autres civilisations dites antiques : les civilisations grecque et égyptienne.

Grégoire avait raison : tout collait. J'avais devant moi une adepte du récentisme !

— Je vois... Mais je vous le redemande : quel intérêt cela avait-il d'inventer tout ça ? Et qui y avait intérêt ?

— Ce sont les moines à la fin du Moyen-Age... Ce sont eux qui ont écrit ou réécrit l'Histoire, l'Histoire avec un grand H. En fait, la religion catholique était toute récente, quelques centaines d'années seulement. Ils ont voulu la rendre plus ancienne pour renforcer son importance. Ils ont donc inventé une fausse chronologie, en mélangeant des faits, en réécrivant plusieurs fois les mêmes événements connus avec des variantes pour les faire paraître différents. Par exemple, la soi-disant prise de Troie par les Grecs est copiée sur celle de Constantinople par les Croisés.

— Je vois... Donc Homère n'aurait jamais existé.

— Bien sûr que non. C'est une invention des Bénédictins, ou des Jésuites.

— Ah, choisissez ! Les Jésuites, c'est beaucoup plus tard.

— Les Jésuites étaient des gens très intelligents, ils ont tout de suite compris quel intérêt avait pour l'Eglise cette invention de l'Histoire, ils en ont rajouté, ont produit des documents truqués...

— *Ad majorem Dei gloriam...* Je vois, je vois...

La jeune femme se rapprocha de la vitrine et souleva un coin du tissu où était reproduite la *Chasse dans les marais* qui masquait ma mise en scène aux hippopotames. Elle regarda un long moment la statuette en faïence bleue et soupira.

— Il est vraiment très beau. Il me plaît énormément. Je voudrais bien l'acheter, mais il est beaucoup trop cher. En fait, voyez-vous, c'est du dol ! Il n'a pas quatre mille ans mais cinq cents, à tout casser.

— Quel devrait être son prix, alors, d'après vous ?

— Cinq cents ans au lieu de quatre mille... Un rapport de un à huit... Donc mille euros au lieu de huit mille...

— Si je vous le vends ce prix-là, je n'ai plus qu'à fermer boutique !

— Je m'en doute : vous vous êtes fait avoir !

Elle se tut et parut écouter intensément. C'étaient les cloches de Saint-Germain-des-Prés qui sonnaient l'appel aux fidèles pour la messe de midi. J'étais tellement habitué à ces bruits que je n'y faisais plus attention.

— Excusez-moi, c'est l'heure de la messe, je dois y aller.

— Ah, c'est dommage. J'avais pensé que je pourrais vous inviter à déjeuner.

— C'est très gentil. J'accepte, mais pour dans une heure.

J'aime tout particulièrement le restaurant Ladurée, à l'entresol de la pâtisserie, avec son plafond bas, ses guéridons de bois vernis et ses chauffeuses de velours bleu. J'y ai pratiquement ma table réservée au coin de la cheminée qui flambe depuis le début de l'automne jusqu'à la fin du printemps. Ce n'est qu'au moment du dessert que j'abordai la question de la religion.

— Alors, c'était bien, cette messe ?

— Comme tous les jours.

— Vous allez à la messe tous les jours ?

— Oui. Enfin presque. Ça vous étonne ?

— Plutôt. Ça ne cadre pas vraiment avec vos théories sur les complots des moines pour rallonger l'Histoire, vous ne trouvez pas ?

Elle rit sans me répondre. Puis me demanda tout à trac :

— Et vous, François, êtes-vous croyant ?

Nous en étions déjà à nous appeler par nos prénoms. Elle, c'était Mathilde. Le nom d'une sainte germanique qui, d'après ses convictions, n'avait sans doute jamais existé. Un prénom qui évoquait l'optimisme et la franchise, et qui lui allait bien. Comme d'habitude, elle avait tapé dans le mille. Je soupirai.

— J'étais croyant mais je ne le suis plus.

— Pourquoi ?

— J'ai trop étudié. Ça n'est pas crédible. Comme toutes les religions, en fait.

— Oh, homme de peu de foi !

— Mais la foi ne résiste pas à la connaissance, à la science... Vous vous plaisez à citer l'Évangile, Mathilde. Saint Matthieu, c'est ça ? *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* L'Évangile, la Bonne Nouvelle que Dieu a envoyé son fils pour sauver le monde... Mais, même si ce Jésus a réellement existé - et il semble que tous les archéologues s'accordent à affirmer qu'il n'y a plus

aucun doute à ce sujet -, qu'est-ce qui nous prouve qu'il était réellement ce qu'il disait être - le fils de Dieu - et non un prophète, comme Jean le Baptiste, ou un simple illuminé ?

— Ce qui nous le prouve ? Mais... la Résurrection, tout simplement !

— La Résurrection, tout simplement ? Eh bien, vous mettez la barre très haut en matière de preuve ! Qu'est-ce qui nous prouve - je dis bien nous prouve - que ce Jésus, mort crucifié, est ensuite ressuscité d'entre les morts ? Ce sont bien les termes du *Credo*, n'est-ce pas ?

— Mais une preuve existe, et elle a été conservée jusqu'à nos jours. Vous ne voyez pas ?

— Non, vraiment pas.

— Le Saint Suaire.

— Le suaire de Turin ? Cette relique... controversée, que le Vatican ne reconnaît même pas ? Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est la preuve que Jésus est ressuscité ?

— D'abord le fait, irréfutable, que sur le linge figure l'empreinte d'un corps avec toutes les marques du supplice qu'il a subi : les traces de flagellation dans le dos, de la couronne d'épines fichée sur le crâne, la plaie au côté, les trous d'enclouage dans les poignets, et non dans les mains... La douleur exprimée par le visage...

— Sans que l'on puisse expliquer par quel procédé le linge a pu être imprégné par ces marques !

— Ça, François, je pourrais vous rétorquer que le fait qu'on ne puisse justement pas expliquer ce procédé est une preuve de son essence miraculeuse. Mais je ne suis pas sûre que vous trouveriez l'argument recevable...

— Pas vraiment, non. Vous n'avez rien de mieux ?

— Bien sûr que si. Réfléchissez ! Ces marques sont la preuve irréfutable que le linge a contenu un cadavre, on est bien d'accord, mais comment se fait-il qu'elles ont été conservées telles quelles ? Elles auraient dû être brouillées si le corps s'était ensuite décomposé dans la mort, n'est-ce pas ? Ou bien si le corps avait été extrait du drap qui l'enveloppait, dérobé par des violeurs de sépulture, ou même au cas extraordinaire où le mort n'aurait pas été complètement mort, se serait réveillé de sa léthargie, et se serait débarrassé de son suaire avant de sortir du tombeau. Non, non et non ! Le cadavre est bien celui d'un crucifié et l'état du linceul prouve que le corps qu'il contenait s'est volatilisé sans bouleverser les traces de son imprégnation sur le linge. Personne sur terre n'est capable de faire ça. C'est surnaturel. C'est la preuve de la résurrection.

— Ou la preuve que ces marques sont en fait le produit d'une peinture, appliquée sur ce linge pour faire croire justement à toute cette histoire de résurrection - ce serait donc un faux - ou bien une oeuvre d'art, réalisée sans but de falsification, et dont la découverte - vers la fin du Moyen-Age, c'est ça ? - aurait donné lieu à un processus d'affabulation. C'est beaucoup plus logique, ça arrive

tout le temps. Oh, et puis, je ne vois pas pourquoi on discute ! La preuve que toute cette histoire est inventée, on la détient bel et bien, et depuis un bon bout de temps. Vous ne devinez pas ?

— Dites voir...

Mathilde me contemplait d'un air attentif et presque jubilatoire, comme si elle se doutait déjà de ce que j'allais déclarer et que cela l'amusait. Elle était très jolie comme ça, penchée vers moi au-dessus de son macaron à la rose agrémenté de framboises et de litchis. Avec sa longue natte, elle avait un petit côté Jeanne d'Arc, l'air que devait avoir la Pucelle lorsque les savants de la cour du roi de Bourges l'interrogeaient sur ses voix en essayant de la faire se contredire, un air ingénu et retors à la fois, magnifié par l'éclat de ses surprenants yeux pers. Je lui aurais bien servi tous ces compliments mais de nos jours ça ne se fait plus, les féministes sont passées par là. Je me contentai d'avancer ma riposte imparable :

— La datation du linge au carbone 14. Par trois laboratoires indépendants, à la fin des années 1980. Un instant, donnons la parole à Internet : carbone 14 et suaire. Là ! Voyons sur Wikipedia... Résultat : les échantillons prélevés dateraient d'entre 1260 et 1390.

— Eh oui ! Je vous attendais bien là ! Mais la datation au carbone 14, c'est la preuve que tout colle ! Seulement, il ne faut pas se tromper sur ce que cela prouve. Il ne faut pas en déduire que puisque le linge a été tissé quelque part entre 1260 et 1390, il ne peut pas être le suaire de Jésus, mais, simplement et logiquement, que le cadavre dont le linge garde les traces vivait en réalité à la même époque, soit au milieu du Moyen-Age. D'accord ? Alors, ce cadavre ne serait pas celui de Jésus ? Bien sûr que si, puisque ce cadavre s'est volatilisé - ce fait qui prouve la résurrection, rappelez-vous. Ce que la datation au carbone 14 prouve, c'est que Jésus vivait au Moyen-Age, et qu'il est mort environ mille deux cent soixante ans à mille trois cent quatre-vingt-dix ans plus tard que ce qui est communément admis selon la chronologie officielle. Ah, je vois que vous comprenez enfin...

— Tandis que si les dates sont truquées, si on a rallongé le temps réel avec un temps fictif - mille à deux mille ans, à la louche - tout colle, comme vous dites !

— Oui, c'est la preuve que c'est nous, les récentistes, qui avons raison. Et, si nous avons raison, c'est aussi la preuve que le Saint Suaire est la relique la plus importante et la plus significative de la chrétienté : la preuve que Jésus est ressuscité, la preuve qu'il est le fils de Dieu.

Par la force de son discours, la clarté de sa démonstration, Mathilde triomphait. Elle pouvait constater que ses arguments avaient fortement ébranlé mon athéisme. Nous nous regardions en silence, un long silence ému, seulement interrompu par l'arrivée de la serveuse.

— Désirez-vous du café ?

Il fallut bien redescendre sur terre. Je regardai ma montre. Il était près de trois heures, l'heure pour moi de retourner à la boutique et pour elle d'aller vaquer à ses occupations, qui demeuraient mystérieuses.

*

Je ne revis jamais Mathilde. Je m'attendais tous les jours à la voir surgir au milieu de la boutique en se moquant de mes "antiquités", mais cela ne se produisit pas et cette espérance s'effiloça avant de disparaître complètement, réduite à l'état de souvenir. J'eus bientôt vendu tous mes hippopotames, et rendu son Pompon à mon ami Anselme de La Roche-Jacquelin. Comme on entrait dans le mois de l'Avent, je garnis ma vitrine d'une belle crèche napolitaine du XVIII^e siècle. J'avais pris l'habitude de me rendre une à deux fois par semaine à la messe de midi à Saint-Germain-des-Prés, d'abord dans l'espoir d'y rencontrer Mathilde, puis retenu là par le sentiment de paix que me procurait l'office. Je n'excluais pas de communier pour Noël.

Paris, samedi 11 novembre 2023

- Sculpture en exergue -

François Pompon : *Hippopotame*, bronze patiné,
entre 1918 et 1931,
Musée d'Orsay.

Retour au [sommaire](#)

Tous droits réservés - 2023 - Rémi Guevara

Oeuvre déposée à la SGDL.

La petite librairie en ligne gratuite - www.plelg.fr